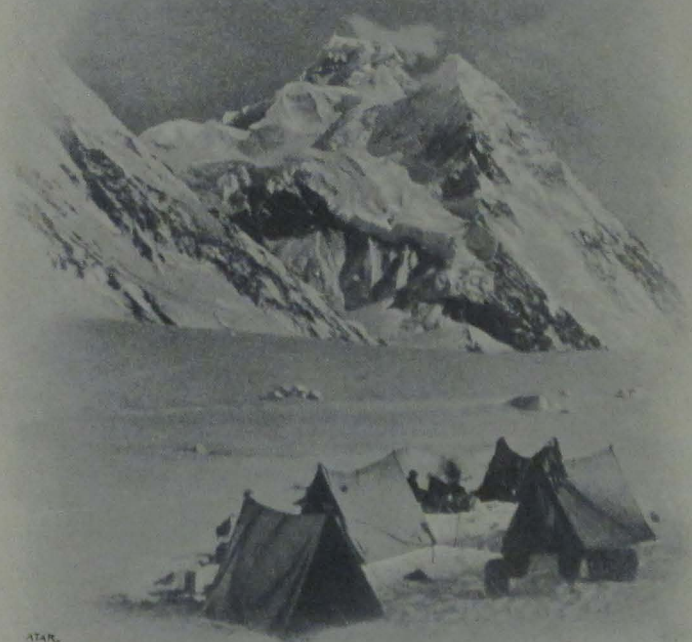
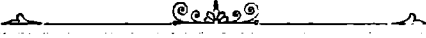


Dr. J. JACOT GUILLARMOD

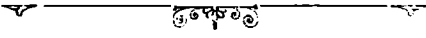


SIX MOIS DANS
L'HIMALAYA

W. SANDOZ - ÉDITEUR - NEUCHÂTEL



IMPRIMERIE J. COUCHOUD
LAUSANNE



Six mois dans l'Himalaya



D. J. Jau & Guillaumof

D' J. JACOT GUILLARMOD

SIX MOIS

DANS

L'HIMALAYA

LE

KARAKORUM

ET

L'HINDU-KUSH

VOYAGES ET EXPLORATIONS

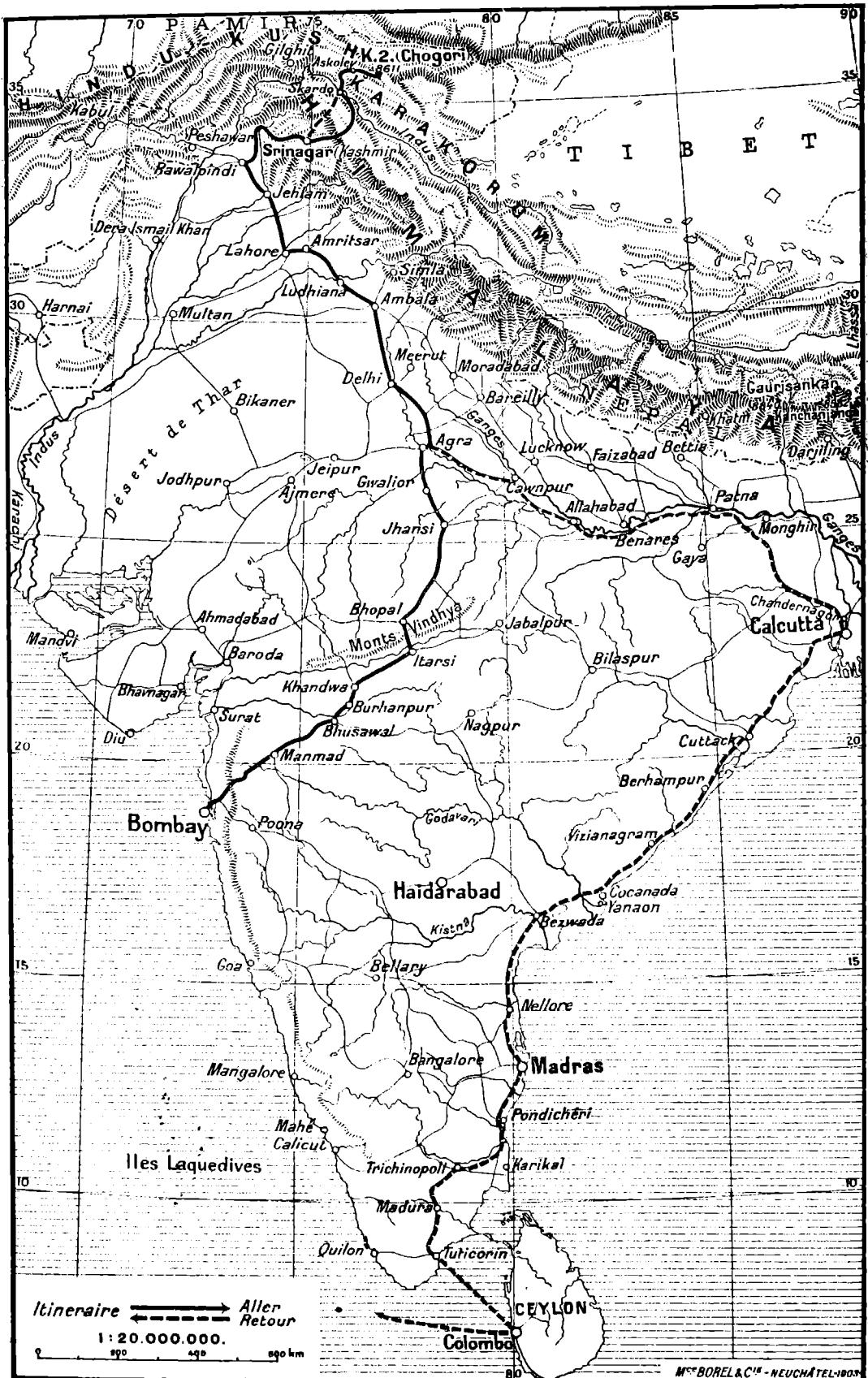
AUX PLUS HAUTES MONTAGNES DU MONDE



NEUCHÂTEL

W. SANDOZ, éditeur.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays, y compris
la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemark.



SOMMAIRE :

AVANT-PROPOS Page 9

CHAPITRE PREMIER. — De Trieste à Rawal-Pindi Page 43

Trieste. — Port-Saïd. — Le canal de Suez. — La Mer Rouge. — L'hiver d'Europe et les tropiques. — Aden. — L'Océan Indien. — *Bombay*. — Premières impressions d'Orient. — La douane. — La Tour du Silence. — De Bombay à Rawal-Pindi. — 66 heures de chemin de fer à 60 kilomètres à l'heure. — En attendant les bagages.

CHAPITRE II. — De Rawal-Pindi à Srinagar . . . Page 55

Les « ekkas ». — Démêlés avec les cochers. — Oû Mahomet perd ses droits. — Les dak-bungalows. — Incident tragico-mystérieux. — Le téraï. — Murree. — La vallée du Jehlum. — Kohala. — Les bienfaits d'une pérityphlite. — En « tonga ».

CHAPITRE III. — Srinagar Page 78

Marchands obséquieux. — La Venise d'Orient. — Le trône de Salomon. — L'Himalaya. — La laine de Cachemire. — Mosquées, pagodes et ponts. — La vie sous la tente. — Les préparatifs de départ.

CHAPITRE IV. — De Srinagar à Skardu Page 61

Vallée du Sind. — Poneys et coolies. — Notre personnel. — Leur solde. — Premières étapes. — Sonamarg. — Plus haut que le Mont-Blanc. — Le Zoji-la. — Dans le bassin de l'Indus supérieur. — Vallée du Dras. — Le Ladak. — Tentatives de chantage. — L'Indus. — Les ponts de cordes. — Hospitalité de rajahs. — Skardu.

CHAPITRE V. — De Skardu à Askoley. Page 111

Skardu. — Importance stratégique, politique et commerciale. — Plus de poste et télégraphe. — Les abricots. — Stoïcisme oriental. — Tempêtes de sable. — Traversée de l'Indus. — Encore du sable. — La vallée de Shigar. — Missionnaires chrétiens. — Verdure et ombre. — Paradis des nemrods. — Le « wazir » d'Alchori. — Passages à gué. — Sentiers de chèvres. — La vallée du Braldoh. — Cure miraculeuse. — Différence entre les Alpes et l'Himalaya. — Torrents de boue. — Nouveaux ponts de cordes. — Piscine romaine. — Askoley. — Huit jours de repos. — Organisation nouvelle de l'expédition. — Premières nouvelles d'Europe, apportées par le courrier. — Grenats et choléra. — Préparatifs de départ.

CHAPITRE VI. — D'Askoley au pied du Chogori (K²). Page 143

Notre nouvelle caravane. — Départ. — Le plus long glacier du monde. — L'homme contre la nature. — Les moutons de Panurge. — Abris précaires. — Toujours le sable. — Première apparition du glacier de Baltoro. — Le règne de la pierre. — Une oasis. — Paiyu. — Querelles de ménage. — Madame renvoie ses domestiques. — Départ pour le glacier. — Pourrons-nous nous chauffer? — Un glacier sur lequel on marche huit jours sans voir de glace. — Beautés et horreurs sublimes. — Des moraines, encore et toujours des moraines. — Phénomènes glaciaires gigantesques. — Dernières nouvelles âgées de 35 jours. — Le travail du dimanche à 5000 mètres. — Premiers sommets de 8000 mètres. — Enfin de la glace! — Des millions qui attendent d'être recueillis! — Enfin le Chogori (K²). — On couche sur la glace. — Florule à la jumelle. — A 5000 mètres. — Réunis.

CHAPITRE VII. — Sur la glace et dans la neige Page 221

Départ des coolies. — Nous voilà seuls. — L'eau bout à 82°. — Régime des conserves. — Sécheresse de l'air. — Tempêtes. — Vive le Club alpin. — Partirons-nous? — Enfouis dans la neige. — Exploration en skys. — Du camp X au

camp XI. — A 6000 mètres. — Vers 7000 mètres. — Nouvelles tempêtes. — Mauvaises nouvelles. — A deux doigts de la mort. — Qu'allons-nous devenir? — Deux mois sur la glace et dans la neige. — Retour.

CHAPITRE VIII. — **Retour à Srinagar** Page 277

De la viande et du pain frais! — De la verdure! — Des bains! — A travers le Skoro-la. — Les routes qui marchent. — Shigar. — Skardu. — Les hauts plateaux du Deosaï; à cheval, plus haut que le Mont-Blanc. — Retour vers la civilisation. — En bateau et en tonga. — Srinagar.

CHAPITRE IX. — **Retour** Page 305

Lahore. — Amritsar. Delhi, Agra. — Bénarès. — La vallée du Gange. — Calcutta. — Colombo. — Gènes.

APPENDICES Page 327

La *Gazette de Lausanne* à 6000 mètres. — Résultats scientifiques. — Renseignements pratiques. — Résumé chronologique. — Table des illustrations. — Cartes.

AVANT-PROPOS

Les derniers jours de décembre 1901, une grippe intempes-
tive me retenait au lit, lorsque je reçus de mon ami le Dr K.
Boeck, de Dresde, une carte illustrée, dont le maigre espace
réservé à la correspondance ne contenait que ces quelques indi-
cations :

Une expédition est en train de s'organiser pour l'Himalaya et
cherche un médecin. Adressez-vous à M. le Dr H. Pfannl, à Baden,
près Vienne.

La grippe aussitôt de disparaître comme par enchantement !

Le même jour, une lettre partait pour Baden. En effet, point
n'était besoin de longues réflexions : depuis plus de dix ans, je
me promettais d'aller une fois « voir » l'Himalaya et m'y pré-
parais ; j'avais amassé, outre une foule de documents, pas mal
de renseignements pratiques, et fait même la liste de ce que je
devais emporter d'Europe.

Trois jours après, je recevais deux réponses ; la première
m'annonçant la transmission de ma lettre aux organisateurs de
l'expédition à Londres ; la seconde, de l'un d'entre eux. M. O.
Eckenstein, me demandant si je pouvais le recevoir prochaine-
ment à Genève.

Huit jours après, il était chez moi, m'exposant le but de l'ex-
pédition, les conditions dans lesquelles elle se faisait, les prépa-
ratifs terminés, en train de se faire ou à exécuter.

Trois journées ne furent pas de trop pour passer en revue
nos questions réciproques et nous mettre d'accord sur les nom-
breux détails que comporte une telle entreprise.

Il s'agissait, en effet, de pénétrer dans cette région de l'Asie

située aux confins nord-ouest de l'empire des Indes, où l'Himalaya, le Karakorum et l'Hindu-Kush convergent en une sorte de nœud, formant ainsi le véritable « *Toit du monde* », que l'on place généralement plus au nord, sur les plateaux de Pamir.

Là sont réunis les plus hauts sommets du globe mesurés exactement, dont le plus élevé, le *Chogori* (K² des cartes actuelles) atteint 8611 mètres ; seul, le Gaurisankar, dans l'Himalaya népalais, les surpasse tous de ses 8840 mètres : mais, tandis qu'il trône isolé au milieu d'une petite cour de sommités bien moins importantes que lui, le Chogori se trouve faire partie d'une pléiade de géants dont plus d'une dizaine atteignent et dépassent les 8000 mètres, et cela sur un espace de moins de 60 kilomètres carrés.

Le Gaurisankar, ou Everest, est inabordable, pour des raisons d'ordre politique, le Népal étant encore à l'heure qu'il est entièrement et sévèrement fermé aux Européens. Qui veut s'attaquer au plus haut sommet abordable doit donc, à travers le Cachemire et l'Himalaya, gagner le Baltistan et le Haut-Indus, puis remonter la vallée de Shigar et le glacier de Baltoro, à l'origine duquel se trouve le Chogori.

C'est dans ce but, au premier abord exclusivement sportif, que s'étaient entendus MM. *O. Eckenstein* et *A.-E. Crowley*, alpinistes de grande valeur, rompus à la pratique de nos hautes Alpes, et qu'un récent voyage aux sommets du Mexique avait décidés à couronner leur carrière d'alpiniste par l'accomplissement du rêve grandiose qui hante tant de grimpeurs : monter au faite du monde !

A ce petit noyau s'était joint *M. G. Knowles*, que sa grande jeunesse et des raisons particulières avaient jusqu'alors tenu un peu en dehors de la fréquentation assidue de la haute montagne, mais qu'une éducation sportive poussée très avant à Cambridge, préparait à surmonter vaillamment les difficultés de l'expédition projetée.

La région à parcourir est fort peu connue. Les géographes du bureau topographique de l'Inde, sous la direction des capitaines Montgomerie et Godwin-Austen, avaient fait de 1862 à 1864 le relevé du territoire du Baltistan qui va jusqu'à la frontière du Thibet.

Après eux, une seule expédition, sous les ordres de Conway, avait parcouru ces contrées, en 1892, remonté le glacier de Baltoro et tenté l'ascension du Trône d'Or, en s'élevant jusqu'au Pic des Pionniers.

Dès lors, tandis que, dans les Andes du Chili, le guide suisse Mattia Zurbriggen, accompagnant Fitz-Gérald, avait atteint en 1897 le sommet de l'Aconcagua à plus de 7300 mètres, et établi un « record » qu'il détient encore, aucun Européen n'avait revu le glacier de Baltoro, et personne n'avait cherché à monter plus haut dans l'Himalaya.

Mais l'association, d'ailleurs absolument privée, dont nous venons d'indiquer les membres, avait un très grand avantage : l'un d'entre eux. Eckenstein, avait accompagné Conway jusqu'à Askoley ; il était donc bien préparé pour entreprendre une nouvelle expédition dans ces régions. Au reste, il y pensait constamment ; c'était devenu même une obsession, lorsqu'il finit par rencontrer et décider MM. Crowley et Knowles.

Une fois les préparatifs sur le point d'être terminés, ils crurent bon de s'adjoindre deux alpinistes autrichiens. MM. Pfannl et Wessely, très connus dans le monde clubistique par leurs exploits dans les Alpes tyroliennes, suisses et françaises.

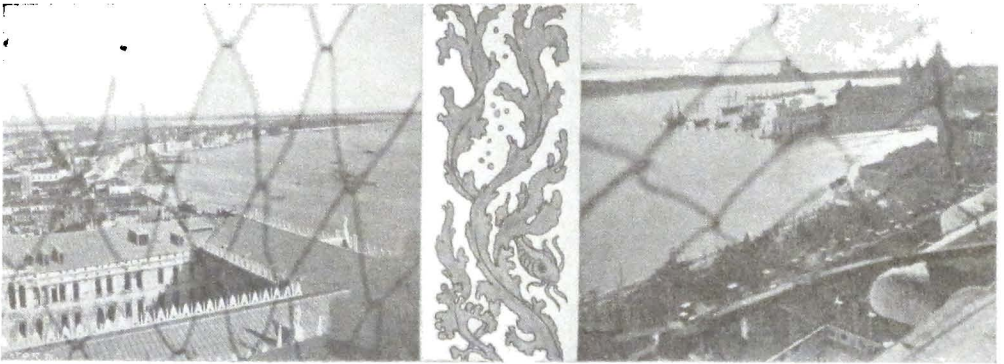
Enfin, au dernier moment, ils résolurent de s'adresser encore à un médecin, animé comme eux du feu sacré de la montagne et préparé, si possible, à une entreprise comme la leur. C'est à ce moment que je reçus la carte du Dr K. Boeck, auquel j'exprime ici ma profonde reconnaissance.



SIX MOIS

DANS

L'HIMALAYA



(1.) Venise, vue du Campanile (19 mars 1902).

1

DE GENÈVE A RAWAL-PINDI

Du 25 février au 27 mars 1902.

Le rendez-vous était à Trieste pour le 3 mars ; jusque là chacun était libre de prendre le chemin que bon lui semblait.

Après six semaines employées à mettre en ordre mes affaires, à installer un remplaçant au milieu de ma clientèle de campagne, et à mettre la main aux derniers achats, la dernière caisse clouée et expédiée, je passai le Gotthard, encore tout blanc de neige ; quelques heures plus tard, dans la plaine du Pô, les fleurs égayaient déjà le trajet assez monotone de Chiasso à Milan.

Démêlés inévitables avec la douane italienne, où l'on laisse toujours quelques plumes ; quelques bonnes heures à Milan et une soirée à la Scala ; visite trop courte à Venise, dont je profitai entre autres pour photographier le panorama du Campanile, sans me douter que bientôt, hélas ! on n'y monterait plus : tel est l'emploi de la semaine qui précéda l'embarquement.

Le 3 mars au matin, je trouvais à l'agence du Lloyd austro-hongrois, à Trieste, MM. Eckenstein et Knowles, arrivés directement de Londres le jour précédent.

La matinée se passe à retirer les billets de passage et à surveiller le chargement des bagages.

Nous déjeunons avec deux collègues autrichiens, Messieurs Kugi et Bortollo, qui tenaient à nous accompagner jusqu'au navire, et à 2 heures nous mettons le pied sur l'« Imperator ».

Le départ était fixé à 3 heures ; mais une tempête du jour précédent et la fin de la grève générale ne nous permettent de quitter définitivement le port que le lendemain matin à 8¹/₄ heures. A peine en route, notre navire est obligé d'aller porter secours à deux voiliers que la tempête a désemparés. L'un d'eux, faisant eau de toute part, mais dont la cargaison en pitch-pin ne risque pas de sombrer, est abandonné ; l'équipage seul est ramené à terre, ainsi que l'autre voilier. Les formalités d'usage remplies, nous reprenons enfin la pleine mer et cette fois, sans autre aventure jusqu'à Port-Saïd.

Sans perdre complètement de vue les côtes, nous gagnons suffisamment le large pour ne plus apercevoir distinctement que les points culminants des nombreuses îles de l'archipel dalmate.

Le temps n'est pas encore bien remis ; souvent une ondée rafraîchit l'atmosphère et force à gagner les cabines ; mais dès que le soleil reparait, la température remonte rapidement.

Comme distraction, les repas prennent une place prédominante ; on n'en fait pas moins de six officiels par jour, et bien des passagers trouvent encore moyen d'en intercaler de supplémentaires, histoire de passer le temps ; pour ma part, je ne puis m'habituer à en faire plus de trois, et parfois moins encore, sous les tropiques en particulier.

Nous traversons le canal d'Otrante dans la nuit du 5 au 6 et, au lever du soleil, nous passons en vue de Corfou. Dans la soirée, Ithaque, Céphalonie et Zante défilent tour à tour sous nos yeux.

Au large des côtes du Péloponèse, la mer devient mauvaise, pour s'améliorer subitement le lendemain au moment de contourner le sud-ouest de la Crète : en effet, la chaîne des Monts Blancs et l'Ida sont suffisamment élevés pour opposer au vent du nord une barrière efficace et, à partir de là, la traversée est des plus agréables.

On commence à s'organiser une existence appropriée aux circonstances ; tant qu'on est en vue d'une côte ou d'une île, les sujets d'observation abondent : paysage, villes, ports, nombreuses barques de pêcheurs, oiseaux. Une fois en pleine mer, c'est plus monotone, et l'attention se reporte sur le navire ; on arpente le pont en long et en large, on discute et on cause de tout et de rien ; on prend un livre dans la bibliothèque du bord, on s'installe n'importe où, en changeant fréquemment de place ; on sommeille et on se laisse vivre sans autre souci que de savoir si on aura le mal de mer.

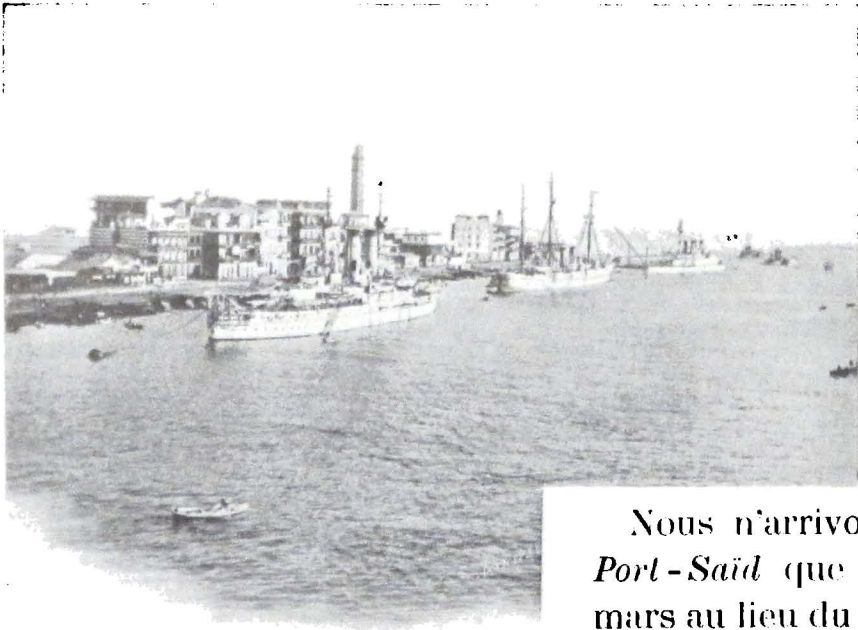
On fait assez vite connaissance entre passagers et, une fois la glace rompue, l'intimité remplace avantageusement la méfiance dont, au début, chacun croit devoir s'armer à l'égard de son prochain. Peu à peu les langues se délient, les confidences vont leur train, et on finit par trouver sur le bateau une société agréable.

Mais cette vie d'oisiveté appelle nécessairement une réaction, et l'on se sent pris d'un besoin d'activité qui se

manifeste par toutes sortes de passe-temps auxquels on ne se livrerait jamais en public sur le continent : jeux sur le pont, exercices athlétiques, courses, sauts, luttés.

Je mets aussi à profit le bon vouloir du boulanger du bord, charmé qu'un passager s'intéresse à sa profession : il m'initie à tous ses petits secrets de métier, qui n'en sont bientôt plus pour moi ; je tiens en effet à perfectionner un apprentissage commencé en Suisse, et destiné à suppléer éventuellement à l'incompétence de nos futurs cuisiniers.

Le reste du temps, on joue force parties d'échecs ou de cartes, ressource des mauvais jours et prélude de plus nombreuses encore, pendant les longues semaines d'inaction sur le glacier.



(2.) Canal de Suez à Port-Saïd.

Nous n'arrivons à *Port-Saïd* que le 9 mars au lieu du 8, et nous avons tout lieu de nous en féliciter :

une partie des colis, expédiés directement de Londres par mer et qui devaient nous précéder, n'arrivent qu'au moment où nous allons lever l'ancre ; on les transborde rapidement, de sorte que nous n'avons pas, jusqu'à Rawal-Pindi, à subir d'autre retard du fait des bagages.

A Port-Saïd, le *Canal de Suez* est assez élargi pour que les plus grands navires puissent évoluer à l'aise, et il n'est pas rare d'en voir à l'ancre jusqu'à 50 à la fois, tous de fort tonnage, en train d'embarquer ou de débarquer des montagnes de marchandises.

Le canal se prolonge dans la Méditerranée par deux jetées ; celle de l'ouest (ou africaine), plus longue, sert de promenade aux désœuvrés ; vers son extrémité, une belle statue de F. de Lesseps rappelle le souvenir de l'ingénieur.

Une demi-heure de flânerie à terre suffit pour se faire une idée générale de la ville, de la rue de la Poste, l'artère principale où sont quelques magasins, de tabacs principalement, et du quai, où grouille toute une population cosmopolite, écuène de la Méditerranée, et où se trouvent les agences des principales compagnies de navigation.

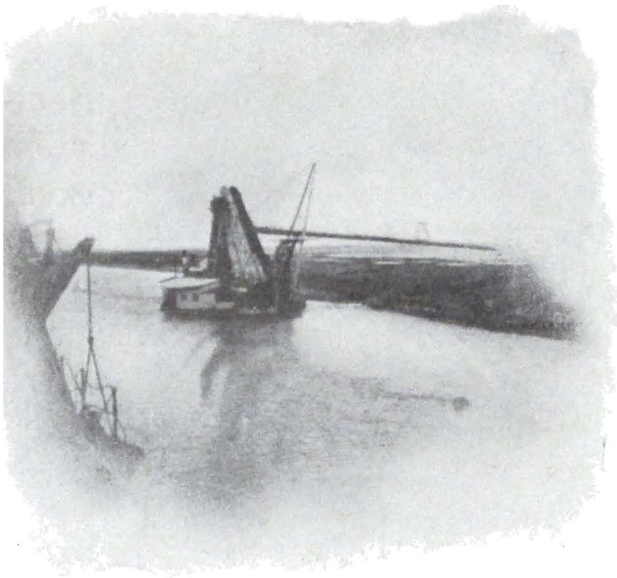
A une heure, on quitte le port proprement dit pour s'engager dans le canal. Après dîner, tout le monde est sur le pont pour contempler cette œuvre, unique jusqu'ici, œuvre d'art qui a révolutionné les rapports de l'Europe avec l'Orient, qui a mis l'Inde à douze jours de Londres et ouvert la moitié d'un continent à la civilisation.

Malgré les mille détails qui attirent le regard, on éprouve, à la vue de cette immense voie ouverte au sein du désert, de la plaine stérile et sans fin, une impression d'unité intense.

Les lagunes, où fourmille une quantité prodigieuse de gibier à plume des plus variés : ibis rosés, pélicans, oies, canards, sarcelles, bécassines ; les vols innombrables de grues cendrées ou d'ibis, passant au-dessus de nos têtes en défilant dans un ordre absolument symétrique et évoluant comme un régiment à la parade ; un petit chemin de fer qui, de Port-Saïd, gagne Ismailia, pour rejoindre la ligne principale du Caire à Suez, en longeant la rive africaine du canal ; une drague énorme, réparant à mesure les dégâts causés par le passage des gros navires et rejetant sur la berge les matériaux puisés au fond du canal afin d'en maintenir

la profondeur réglementaire ; un Arabe ou un policeman indigène perché sur un méhari qui allonge disgracieusement ses jambes gigantesques ; une petite station, dont le chef vient saluer le navire au passage : tout cela et bien d'autres motifs viennent rompre agréablement la monotonie d'une traversée prolongée encore par l'allure excessivement ralentie du navire.

La partie profonde du canal forme un chenal marqué par deux rangées de bouées bi-côniques, rouges à l'ouest, noires et blanches à l'est. Les navires ne peuvent pas dépasser l'allure de 8 kilomètres à l'heure, facile à contrôler au moyen de bornes kilométriques sur la berge occidentale, milliaires sur la rive orientale. De temps à autre, un gros G à droite ou un L à gauche indiquent un garage, seuls endroits permettant le croisement ; un service très rigoureux en règle le lieu et l'heure.



(3.) Drague dans le Canal de Suez.

Les navires ne peuvent pas dépasser l'allure de 8 kilomètres à l'heure, facile à contrôler au moyen de bornes kilométriques sur la berge occidentale, milliaires sur la rive orientale. De temps à autre, un gros G à droite ou un L à gauche indiquent un garage, seuls endroits permettant le croisement ; un service très rigoureux en règle le lieu et l'heure.

Dans l'après-midi, une tempête de sable s'abattit sur le canal, obscurcissant l'atmosphère et rendant intenable le séjour sur le pont ; force fut de se réfugier dans les cabines ; mais, une heure plus tard, la tourmente avait passé, laissant l'impression d'un mauvais rêve dont il reste cependant quelque chose de plus concret, sous forme d'une fine poussière qui a tout recouvert, tout envahi et pénétré partout.

Avec la nuit entre en fonction un employé de la Compagnie du canal, monté à Port-Saïd, et chargé d'éclairer l'avant

du navire, au moyen d'un puissant fanal électrique dont le courant provient d'une petite dynamo et d'une turbine branchée occasionnellement sur la chaudière. Cet électricien est depuis plus de 35 ans au service de la Compagnie ; par tous les temps et en toute saison, il va s'installer dans une niche fixée en avant de la proue et y reste toute la nuit à surveiller le bon fonctionnement de la lampe.

Ce fanal sert non seulement à éclairer la marche du navire, mais encore à signaler sa présence aux pilotes des autres vaisseaux. Le canal prend alors un tout autre aspect : sous le cône étroit de lumière intense, les berges de sable brillent comme d'énormes lingots d'argent, tandis que l'eau prend des teintes glauques moirées de reflets blanchâtres et chatoyants, presque irréels. Des papillons de nuit traversent en fusée phosphorescente la gerbe étincelante et ajoutent encore à l'étrangeté du spectacle.

On passerait volontiers toute la nuit à jouir de cette féerie. Mais, à Ismaïlia, une attente prolongée, nécessitée par le croisement de plusieurs grands navires, finit par vous pénétrer d'une demi-inconscience ; involontairement, on ferme les yeux, pour les rouvrir brusquement... à Suez.

Les grues à vapeur, les préparatifs bruyants pour le débarquement des marchandises, la sortie du canal, l'arrivée au port, vous tirent de votre rêverie, pour vous plonger dans un monde nouveau, non plus irréel, mais bien étrange, tout imprégné d'exotisme pour nos yeux européens : nous abordons l'Orient.

Les cris des indigènes, dans de petites barques à voile latine, offrant leur marchandise : oranges, dattes, figues, coraux, poissons-lune, objets de pacotille, cigarettes, plumes d'autruche, cornes d'antilopes ; la manutention des marchandises et des bagages, faite exclusivement par des indigènes qui remplacent définitivement à bord les Européens ; les couleurs bigarrées des costumes et des turbans ; le langage incompréhensible aux sons gutturaux de tout ce

monde ; une lumière éclatante et des senteurs nouvelles, amenées de la côte par la brise : tout cela vous impressionne singulièrement, d'une façon toute particulière et point désagréable.

Sur une chaloupe à vapeur du Lloyd arrivent MM. Pfannl et Wessely, qui ont quitté l'Europe quinze jours avant nous pour visiter l'Égypte. On a vite fait connaissance ; il nous tarde de trouver M. Crowley, qui nous attend à Delhi, pour que l'expédition soit au complet.

Le 10 mars, à 11 $\frac{1}{2}$ h., nous entrons dans le golfe de Suez. Les deux bords se présentent sous forme de grandes dunes de sable, de rochers absolument nus, sans trace de végétation ; quelques gorges remplies de pierriers énormes, simulant de loin des moraines frontales de glaciers, débouchent directement dans la mer ; au second plan, une chaîne de montagnes court parallèlement de chaque côté du golfe ; celle de l'est se termine au sud par le Sinaï.

Les rochers sont si blancs qu'ils paraissent couverts de neige ; mais l'illusion est d'autant moins possible que, à ce moment, l'équipage est occupé à tendre, sur toute la longueur du navire, une double tente, destinée à protéger les passagers des ardeurs d'un soleil qui bientôt va devenir tropical.

Quand on a passé au large du Sinaï, dont le sommet se perd dans la brume, c'est la pleine mer : sauf les îles Farsan, en face de Massaoua, dont l'une a été occupée récemment par les Allemands pour y installer un dépôt de charbon, nous ne reverrons la terre que dans quatre jours.

On a fait à la traversée de la Mer Rouge une mauvaise réputation méritée. Elle nous a laissé le souvenir d'un passage à travers une gigantesque étuve, particulièrement pénible pour des gens qui quittaient la neige et le froid.

Une chaleur humide insupportable nous faisait changer de place à chaque instant dans l'espoir de trouver un peu de fraîcheur ailleurs ; les seuls endroits recherchés étaient

ceux où l'air s'engouffrait en entonnoir, procurant une évaporation plus intense et un bien-être momentané.

Les repas étaient une corvée dont on se débarrassait au plus vite pour remonter sur le pont ; on en sautait même à l'occasion, histoire de rester en plein air, tant on redoutait l'intérieur du navire.

Même la nuit ne nous procurait pas un soulagement bien considérable ; on étouffait dans les cabines, qu'on s'ingéniait à aérer de toutes les façons possibles, sans toujours y parvenir.

Chose curieuse : toutes les nuits, je rêvais que j'étais encore en Europe, sur le point de partir ; mais, au moment de prendre le train ou de m'embarquer, un contretemps venait se mettre à la traverse de mes grands projets de voyage ; aussi était-ce avec un sentiment bien doux que je me réveillais étendu sur une couchette de navire.

Au moins, la nuit, une compensation nous était fournie par la phosphorescence de la mer. Elle est produite par des millions d'infusoires (noctiluques), qui apparaissent, le jour, comme de grandes couches sales, rouillées à la surface de l'eau ; à l'état de repos ils ne sont pas phosphorescents, mais ils s'allument subitement s'ils sont troublés dans leur quiétude, fournissant chacun sa petite paillette lumineuse ; comme tous ces infusoires, répartis sur plusieurs mètres de profondeur, se touchent et peuvent se compter par centaines dans un centimètre cube, le navire en dérange des quantités énormes, et il en résulte un ruissellement féérique. Il n'y a pas de rivière de diamants qui procure un effet comparable à ces myriades de feux vivants, capables de se reproduire à l'infini, pour la joie des yeux !

Mais à cette phosphorescence participent également des animaux d'un ordre plus élevé ; des méduses, souvent très grosses, dérangées par le navire et spécialement par le remous de l'hélice, s'allument aussi brusquement en éclairant le sillage, non plus comme une étoile, mais comme une

grosse lune éclatante de lumière, visible encore au loin pendant longtemps. Nous pouvions rester des heures entières à admirer ce spectacle, que complétaient encore les dauphins ou les requins attirés par le navire : ils se plaçaient en éclaireurs à la proue, y jouaient, tout en luttant de vitesse avec lui, bondissaient hors de l'eau et retombaient plus ou moins lourdement avec le bruit caractéristique d'un baigneur qui rate son saut; en rentrant dans l'eau, ils dérangeaient à leur tour une myriade de noctiluques qui, s'allumant sur leur passage, marquaient sous forme d'une fusée leur trajet au-dessous de la surface de l'eau. Le navire paraissait alors précédé d'une gerbe étincelante, formant le spectacle le plus beau qu'on pût imaginer.

Enfin, le 14 au matin, on passe devant Périn, le Gibraltar de cette seconde Méditerranée qu'est la Mer Rouge. Cette île fortifiée commande entièrement le détroit de Bab-el-Mandeb; position avantageuse encore renforcée par le voisinage d'*Aden*, qui n'est qu'à une demi-journée de là; elle a comme pendant sur la côte africaine Obock et le port de Djibouti.



14) Aden, vue de la mer.

qui donne à la France une certaine compensation par le fait qu'une partie des paquebots de ce pays y fait escale, créant une concurrence au monopole jusque là incontesté d'Aden.

Longtemps avant d'arriver dans ce dernier port, nous voyons apparaître, au coucher du soleil, deux sommets des montagnes qui dominent la ville, puis les feux des phares ; à 9 heures on est en vue du port, et l'on mouille en face et à peu de distance du débarcadère. Comme il fait nuit, nous ne sommes pas assaillis par les camelots ; mais, sollicités par une foule de petits bateliers qui veulent nous conduire à terre, on se laisse tenter, et l'on va mettre le pied pour la première fois sur le continent asiatique.

Notre première impression n'est pas des plus favorables. En longeant la côte, nous approchons des fortifications ; arrêtés de tous côtés par des sentinelles qui, tout en s'excusant, nous prient de nous éloigner, il ne nous reste que la plage pour dégourdir nos jambes ; mais la chaleur est si étouffante qu'on regagne au plus vite le navire, où une légère brise rend au moins la vie à peu près supportable.

Aden est réputé pour sa sécheresse extrême ; il n'y pleut pour ainsi dire jamais ; on nous affirma que depuis deux ans il n'était pas tombé une goutte de pluie ; on a recours à la distillation de l'eau de mer pour alimenter les réservoirs et les chaudières des navires.

La ville est bâtie au bord de la mer, de chaque côté d'un promontoire couronné de formidables fortifications ; avant tout, port de mer militaire, elle est constamment sous le régime du pied de guerre, et les quelques commerçants ou commissionnaires y forment une infime minorité dans une population presque exclusivement militaire.

Le 15 au matin, on repart en longeant la côte méridionale de l'Arabie, qu'on perd de vue dans la soirée ; nous voilà de nouveau en pleine mer pour le reste de la traversée, jusqu'à Bombay.

L'Océan Indien se montre des plus cléments : trop même au gré des passagers que la chaleur humide affecte particulièrement ; seules, les nuits sont moins pénibles que dans la Mer Rouge, pour qui fait monter son lit sur le pont, jouissant ainsi d'un air un peu moins lourd que dans les cabines et des magnificences du ciel étoilé : le Scorpion se montre dans toute sa longueur, succédant à la Croix du Sud étincelante et au Navire trônant au milieu de constellations australes, que la plupart d'entre nous contemplant pour la première fois.

La mer est comme de l'huile, au point que les étoiles ne s'y réfléchissent pas en longues trainées lumineuses, mais en points isolés, comme dans le plus pur des miroirs.

Le 20 au matin enfin, le capitaine assure que nous arriverons encore dans la journée, et certains indices nous confirment l'approche de la rive : le ciel prend une teinte particulière, d'un jaune de plus en plus clair, et, sans trace apparente de nuages, il paraît voilé, au point qu'on peut fixer le soleil à l'œil nu, sans en être incommodé ; la mer n'a plus ce bleu sombre des grandes profondeurs : elle est grisâtre, trouble, couverte de détritius et de débris ; dans la brume jaunâtre, les silhouettes indécises des barques de pêcheurs apparaissent de plus en plus nombreuses.

Cependant on ne distingue pas encore la côte, et la journée s'allonge dans une attente pénible, quand, à 3 heures et demie enfin, nous sommes signalés ; peu après, un pilote monte à bord et nous dirige au milieu d'un dédale de navires aperçus confusément, mais de terre toujours pas trace.

Une foule de petites barques viennent évoluer autour de nous, sans trop s'approcher cependant ; mais, sitôt la visite sanitaire terminée, notre navire est envahi par une nuée d'Indous qui l'escaladent de toute part, causant une animation étrange. Les bagages des passagers pressés de se rendre à terre passent aussitôt par dessus bord. Nous prenons congé les uns des autres, et l'on se quitte, un peu émus, au

souvenir de ces jours d'intimité et à la pensée d'une séparation qui sera sans doute sans revoir.

Nous décidons de passer encore la nuit sur le navire, préférant disposer de la journée entière du lendemain pour les opérations de douane ; c'est un gros souci qui nous tourmente depuis le départ, et nous envisageons avec anxiété la perspective de déballer nos cinquante-deux caisses. Vers cinq heures, un agent de Cook vient se mettre à notre disposition pour nous faciliter la besogne ; il apporte des formulaires de douane que nous commençons à remplir séance tenante. Eckenstein et Knowles ont eu la précaution de faire à Londres l'inventaire détaillé de chaque caisse, de sorte que le travail avance rapidement.

Entre temps, le navire a accosté définitivement les docks réservés au Lloyd austro-hongrois, et nous pouvons descendre à terre, pour prendre nos repas au buffet de la Gare de *Bombay* et entrer en contact avec l'Inde.

Notre première impression fut assez favorable : nous ne pouvions juger d'ailleurs que de ce que nous voyions ; et, en ce moment, sous une lune brumeuse éclairant seule cette ville assoupie, on y voyait juste assez pour ne pas écraser des milliers d'individus encombrant les trottoirs, accroupis ou étendus sur une couverture, s'appêtant à passer la nuit à la belle étoile, ou attendant une aubaine toujours possible.

Pourtant, c'est l'odorat qui est le plus affecté de tous les sens, et plutôt désagréablement. Odeurs mal définies, d'ailleurs : mélange hétéroclite de suaves parfums de fleurs et de fruits, de poussière, de sueur, de vêtements crasseux, de détritrus de toute nature et de toute provenance, qui stationneront jusqu'au matin avant d'être enlevés, et que fouillent les chiens errants ; échoppes en plein vent où rôtissent quelques poissons ou quelques pâtisseries peu appétissantes ; lampions fumeux éclairant des piles de brioches ou d'aliments indigènes, auxquels les Européens ne sauraient

toucher sans les souiller. Tout cela affecte étrangement les papilles olfactives d'un nouveau débarqué !

Après un excellent souper, où les *punkas* (ventilateurs) mus par un indigène nous procurent un peu de fraîcheur, nous retournons au navire dans le vif désir d'y passer encore une bonne nuit avant d'affronter le trajet en chemin de fer de Bombay à Rawal-Pindi ; mais nous avons compté sans les moustiques et sans la chaleur accablante des cabines, qui font de cette dernière nuit en bateau un des souvenirs les plus pénibles de notre séjour aux Indes. Aussi, au petit jour, quittons-nous le navire en quête de fraîcheur matinale et de couleur locale.

Eckenstein et Knowles se chargent des opérations de la douane ; nous pouvons donc disposer de la journée à notre guise, avec rendez-vous à 5 heures à la gare.

Munis d'un casque indien, d'une ombrelle et de quelques renseignements pris à l'agence Cook, nous allons en voiture à la *Tour du Silence*, le cimetière des Parsis. Cimetière est une manière de dire, comme on va le voir. Les Parsis sont les Israélites de l'Inde, maîtres d'une partie de la haute finance et du commerce. Descendants de Persans émigrés et implantés depuis plusieurs siècles dans les Indes, et plus particulièrement à Bombay, ils ont conservé bon nombre des coutumes de leur pays d'origine, dictées par la religion de Zoroastre. C'est ainsi qu'ils exposent leurs morts tout nus sur un grillage placé au haut d'une tour bâtie sur une éminence ; en quelques minutes, des centaines de vautours les dépècent et ne laissent que les gros ossements qui tombent entre les barreaux de la grille, dans un puits perdu. Seules, les dépouilles mortelles des indignes sont épargnées, au dire des croyants ; et la vertu parsi doit être bien grande, car jamais cadavre ne resta sur le grillage.

Question de sentiment à part, il faut avouer que ces gens se défont de leurs morts d'une manière assez pratique, tout en conciliant l'hygiène et les exigences de leur religion.

Nous aurions bien voulu visiter la Grotte Elephanta, dans une île de la baie; mais le temps faisant défaut, nous nous rabattons sur un bain de mer, suivi d'une promenade, à l'heure où le tout Bombay élégant remplace son « Tour du Bois » par une petite sortie sur la plage.

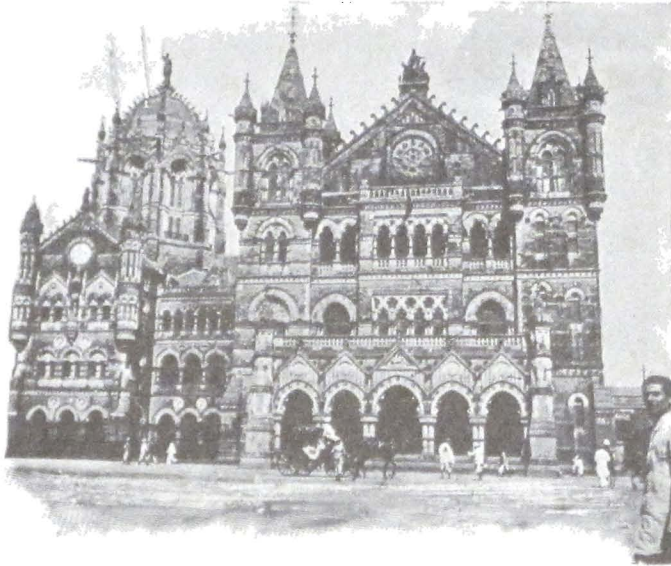
Il y a quelques équipages de valeur, quelques belles paires de chevaux; mais le plus souvent ce ne sont que fiacres de louage attelés de haridelles efflanquées et tarées.

La grande majorité des promeneurs est composée, fait unique dans ce pays, de dames et jeunes filles parsis, au visage découvert. Dans le reste des Indes, les femmes sortent le moins possible et toujours en voitures grillées, bien protégées des regards indiscrets; leur visage en outre est toujours caché sous un voile plus ou moins épais, ne laissant apercevoir que des yeux noirs; tandis que les Parsis, à Bombay, affranchies de cette coutume, ne dédaignent pas de faire voir leurs traits, souvent d'une grande pureté, ou leurs formes sculpturales qu'une légère gaze voile parfois à peine.

À 5 heures nous retrouvons nos camarades anglais, qui se sont tirés à bon compte des ennuis de la douane; les receveurs, des plus aimables, n'ont pas fait ouvrir un seul colis, se contentant des déclarations écrites confectionnées le jour précédent. Mais une caisse de skis leur causa de longues perplexités, avant d'être pour nous une continue source d'ennuis: dans quelle catégorie faire rentrer ces engins, non encore prévus par les tarifs douaniers de l'Inde?

Si le proverbe: « Dans le doute abstiens-toi » est loin encore d'être admis par les gabelous, dans le cas particulier, cependant, l'article était si étrange et si nouveau qu'ils laissèrent entrer ces malheureux skis en franchise: faible compensation anticipée pour tous les ennuis à venir!

Après le dîner, pris au buffet de la Gare de Victoria, nous procédons à l'enregistrement de nos bagages ; et, à 9 heures du soir, nous quittons Bombay, en wagon spécial, pour Rawal-Pindi ; il fait une chaleur torride, heureusement tempérée une fois hors de ville.

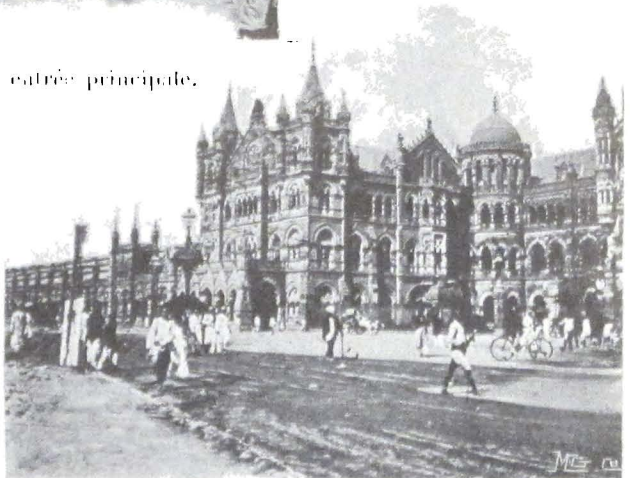


(5.) Gare de Bombay, entrée principale.

prévus dans quelque grande gare, nous filons à 80 et même 90 kilomètres à l'heure.

Les wagons, beaucoup moins luxueux que ceux de nos chemins de fer occidentaux, sont formés de

deux compartiments dont la porte de communication reste le plus souvent ouverte, et meublés de deux bancs très bas recouverts de cuir ou de forte toile cirée, parallèles à l'axe longitudinal du wagon, et placés sous les fenêtres, laissant un très large couloir central : de cette façon, on tourne le dos au paysage, qu'on ne voit qu'à travers les fenêtres du côté opposé ou en se détournant à moitié au



(6.) Gare de Bombay, vue générale.

risque d'attraper le torticolis ; aussi se met-on volontiers à genoux sur les coussins, les coudes aux fenêtres et la tête penchée au dehors, ce qui favorise aussi l'évaporation de la sueur et rafraîchit un tant soit peu.

Pour la nuit, on rabat un matelas mobile, appliqué et relevé de jour au-dessus des fenêtres, de sorte que chaque voyageur peut s'étendre à son aise sur sa couchette, un compartiment de 1^{re} classe ne comportant que quatre places.

Les wagons de 2^{me} classe ne diffèrent de ceux de 1^{re} que par un banc supplémentaire, au milieu du couloir ; sur certaines lignes ce troisième banc n'existe même pas, de sorte qu'il n'y a guère de différence entre ces deux classes, qu'emploient presque exclusivement les Européens.

Ceux de 3^{me}, où certains compartiments, d'ailleurs rarement utilisés, leur sont quelquefois réservés, ressemblent comme disposition aux plus mauvais wagons français, sans en avoir même les coussins. Les indigènes s'y entassent pêle-mêle, sans distinction de caste et, chose curieuse, les voitures sont presque toujours bondées, donnant aux gares une grande animation. Seuls, quelques gros commerçants ou des personnages importants utilisent les classes supérieures.

Une disposition commune à tous les wagons et indispensable aux chemins de fer des tropiques consiste en un second toit, extérieur, qui se prolonge sur les côtés jusqu'à mi-hauteur des fenêtres, formant ainsi une enveloppe double destinée à arrêter, par la couche d'air intermédiaire, l'ardeur des rayons solaires, ou tout au moins à l'atténuer dans une certaine mesure.

Les fenêtres peuvent être fermées par une vitre ordinaire, par une jalousie, ou encore par un verre fumé, qu'on emploie communément dans la journée : le paysage prend alors des teintes fantastiques, de faux airs de clair de lune. Enfin un cabinet-lavabo occupe chaque extrémité de la voiture.

Le personnel des chemins de fer est ordinairement indigène, sauf parfois le chef de train et le mécanicien.

Au convoi est annexé un petit restaurant dont le tenancier vient à chaque station offrir une boisson rafraîchissante le plus souvent glacée, malheureusement dangereuse, la glace ne provenant pas toujours d'une eau stérilisée.

Le pays peut paraître monotone aux blasés et aux habitués de la ligne; mais il m'a laissé une impression d'immensité qu'on ne doit pas retrouver fréquemment ailleurs : peut-être le long du Transsibérien, ou du futur chemin de fer du Caire au Cap.

Bien que tout défile à une allure vertigineuse, nombre d'observations et de souvenirs émergent nettement de ce kaléidoscope et restent gravés à jamais dans la mémoire.

Le paysage devient rapidement accidenté, et prend sous les rayons de la lune un aspect grandiose, peut-être un peu exagéré.

Au milieu de la nuit, plusieurs collines apparaissent embrasées par des lignes de feux gigantesques dues, nous affirme-t-on, à des fêtes religieuses, mais qui ressemblent bien plutôt à de vastes incendies de forêts. Notre train traversa même une de ces lignes, heureusement à toute vapeur, mais pas assez vite encore pour nous soustraire complètement à la chaleur intense qui rayonne de ces immenses braiseurs.

Peu après, le sommeil nous gagne, interrompu toutefois par quelques exclamations de Pfannl, qui s'extasie sur la beauté des sites et voudrait en faire profiter toute la compagnie, ou par quelques arrêts, au cours de l'un desquels une visite médicale officielle nous met de bien méchante humeur. Disons à ce propos que le service sanitaire paraît fait d'une façon sérieuse et doit certainement contribuer à diminuer les épidémies : tous les voyageurs venant de Bombay ou de Calcutta sont à plusieurs reprises examinés en cours de route par un médecin qui vous fâte le pouls, s'enquiert de votre température et... de votre état civil.

Le lendemain, pas d'incidents. Eckenstein et Knowles

s'absorbent dans la lecture ou sommeillent sur leurs couchettes, blasés qu'ils paraissent être sur l'étrangeté des paysages que nous traversons. Pfannl et moi, en revanche, nous sommes entendus pour nous signaler réciproquement, chacun d'un côté de la ligne, tout ce qui mérite d'être vu. Ce sont surtout, dans les prés, les champs et les pâturages, des villages enfouis dans la verdure, aux maisons de pisé recouvertes de toits plats, sur lesquels grouille une partie de la marmaille, pendant que les parents, occupés dans les champs, interrompent leur labeur pour voir le train passer. Puis, à la plaine à perte de vue que nous avons traversée pendant la nuit, succède une chaîne de montagnes, les *Windhya*, qui forment une des plus belles parties du trajet ; des gorges arides, au fond desquelles coule un mince filet d'eau bordé d'un peu de verdure, alternent avec les tunnels ou les parties plus ouvertes des vallées ; les couches sont formées d'un grès rouge assez semblable à celui des Vosges, dans lequel on taille de magnifiques blocs de pierre servant aux constructions échelonnées le long de la voie, et même, comme au nord et au sud du Simplon, aux poteaux de télégraphe, aux piquets de barrières ou aux indicateurs portant les noms des gares.

Un premier arrêt d'une demi-heure nous fait faire connaissance avec les menus peu variés des buffets de gare : le bœuf étant un animal sacré qu'il est interdit de tuer et à plus forte raison de manger, le mouton, le poulet et les œufs entrent seuls dans la constitution des repas, qui deviennent à la longue d'une monotonie désespérante, rehaussés seulement dans les gares importantes d'un peu de poisson ou de quelque légume à nous inconnu, plus rarement encore de jambon ou de confiture.

A Delhi, nous trouvons sur le quai de la gare M. Crowley, qui complète maintenant la partie européenne de l'expédition, et qui nous a précédés de six mois dans les Indes afin

de s'assimiler les notions d'hindoustani indispensables à une entreprise comme la nôtre.

Nous passons dans le bassin du Gange, vaste plaine où le fleuve déroule ses méandres innombrables, presque sans courant, puisque, à 1200 kilomètres de son embouchure, il n'est guère à plus de 100 mètres d'altitude.

A *Umballa*, un officier anglais nous procure un second domestique, qui deviendra le chef de tout notre personnel ; à Bombay nous en avons trouvé un premier, qui nous a rendu quelques petits services dans les gares. On ne peut pas voyager longtemps dans les Indes et encore moins y séjourner, sans avoir un ou plusieurs domestiques ; un Européen ne saurait faire aucun travail manuel sans être immédiatement déconsidéré et sans perdre rapidement l'autorité que les indigènes lui reconnaissent volontiers s'il se borne à commander et à se faire obéir.

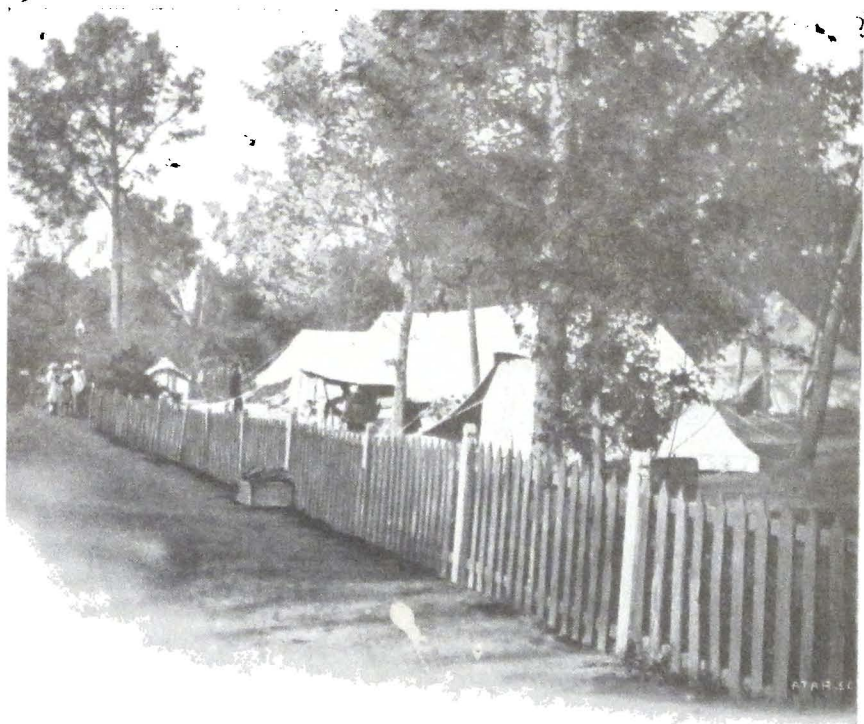
Notre nouveau domestique est d'origine *pathane*, contrée à l'est de l'Afghanistan ; mahométan et affranchi de certaines idées de caste, il est imbu d'autres préjugés : ainsi, comme il se prétend en droit de tuer son prochain pour une injure ou une offense grave, il nous est bien recommandé de ménager sa susceptibilité et surtout de ne pas nous livrer à des voies de fait sur sa sacro-sainte personne, crainte de représailles sanglantes. Il est vrai que, plus tard, ses notions de probité se trouveront en défaut, et que nous serons obligés de le chasser ignominieusement pour indécavelles par trop prononcées à l'égard de certaines de nos provisions.

Après *Umballa* nous entrons dans le bassin de l'Indus, où nous allons rester plus de six mois.

Encore une nuit de chemin de fer et nous arrivons à *Rawal-Pindi* dans la soirée du 24 mars, après nous être élevés à 500 mètres environ au-dessus de la mer par une succession de terrasses d'un terrain sédimentaire rougeâtre, de formation récente et encore peu consistant, rongé sur les bords et découpé en minuscules vallées où l'on peut étudier,

comme sur un schéma de démonstration, les phénomènes d'érosion.

A notre descente du train, en faisant le compte des bagages, nous ne pouvons trouver la caisse des skys; elle était de dimensions si extraordinaires qu'elle n'a pu voyager avec le reste des colis, et a été reléguée dans un wagon spécial qu'on n'est pas pressé d'ouvrir; elle finit quand même



17.1 Tentes devant l'hôtel Lime Tree, à Rawal-Pindi.

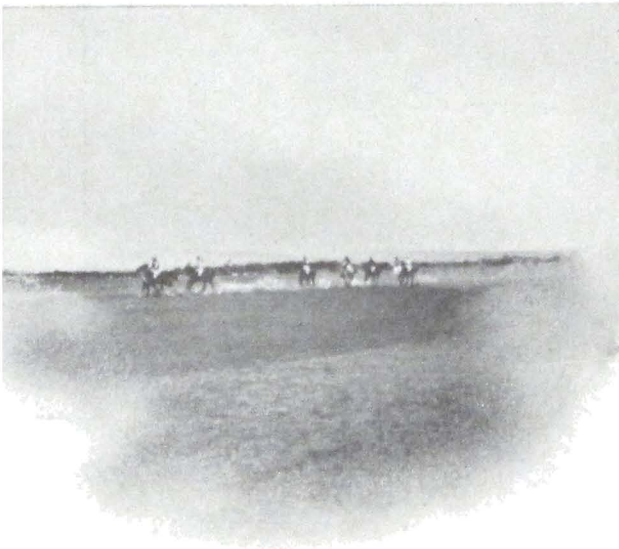
par revenir au grand jour et dissipe l'émotion que son absence nous a procurée.

Par contre, les caisses expédiées à l'avance d'Europe par l'agence Cook, et contenant entre autres les provisions, ne sont pas encore arrivées à Rawal-Pindi. Force nous est de les attendre, car il serait inutile et dangereux de gagner Srinagar sans elles; on risquerait même de compromettre l'expédition. Nous descendons au Lime Tree Hôtel, qui à ce moment de l'année est bondé, de sorte qu'on loge sous la tente. Notre première expérience de ce mode de

vivre n'est pas défavorable, et nous nous y habituons très rapidement.

Nous restons cinq jours dans cette ville, à faire connaissance avec la vie des Indes.

Au départ d'Europe, on m'avait donné l'adresse d'une Suissesse qui devait se trouver à Abbotabad, à une journée de Rawal-Pindi. Je prends donc des informations pour m'y rendre pendant les jours d'inaction ; mais, sur le point de partir, je reçois une lettre d'une personne qui, ayant vu un nom neuchâtelois dans la liste des nouveaux arrivés à l'hôtel, me prie de passer au salon. Jugez de mon plaisir en trouvant précisément la jeune fille en question, ce qui me procure l'avantage de faire la connaissance d'une charmante compatriote, tout en m'évitant de courir bien loin et inutilement à sa



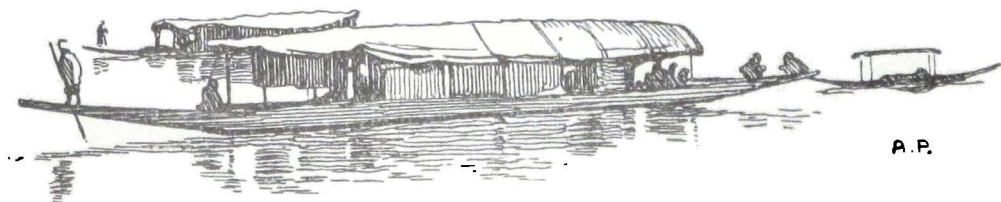
(8.) Polo à cheval à Rawal-Pindi.

recherche. Au courant des us et coutumes de la contrée, elle m'initie promptement à la façon de se comporter à l'égard des natifs.

Nous parcourons ensemble à plusieurs reprises la ville indigène, où les Européennes n'osent guère s'aventurer seules.

Je reçois aussi d'elle mes premières leçons d'hindoustani, et enfin un paquet de *Gazette de Lausanne*, à laquelle elle est abonnée, et que, dans la suite, elle continuera à me transmettre régulièrement durant tout notre séjour sur le glacier ¹⁾.

¹⁾ Voir à la fin du volume. Appendice I.



II

DE RAWAL-PINDI A SRINAGAR

Du 29 mars au 4 avril

Trois jours après notre arrivée à Rawal-Pindi, les bagages sont au complet. à l'exception d'une petite caisse de « Trop-pon » qui ne nous rejoindra qu'un mois plus tard à Srinagar.

Nous commandons 15 *ekkas* pour le lendemain ; mais c'est un jour de fête musulmane, coïncidant avec notre Vendredi-Saint : il faut attendre au samedi pour songer à se mettre en route.

Les « *ekkas* » sont des sortes de tapecul à deux roues, sans ressorts, dont le modèle date sûrement d'avant le déluge. Une caisse trapézoïdale, articulée à l'arrière et s'ouvrant à l'inverse des caisses chrétiennes, repose sur l'essieu ; elle n'a pas de couvercle, et c'est le fond qui est fixe ; on la soulève sur ce fond, et l'on enfourne par devant tout ce qui peut y prendre place ; puis on la rabat et l'on charge par dessus les colis que leurs dimensions ne permettent pas de caser à l'intérieur. Ici encore nos *skys* ne trouvent que difficilement à se loger ; on finit par les fixer sur les côtés d'un des véhicules, au-dessus des roues.

A 11 heures, moment fixé pour le départ, il reste encore une douzaine de caisses à charger, et nous avons déjà 15

ekkas soi-disant bondées ; mais les Indous, pas plus que le reste des humains, ne paraissent doués d'une bonne foi bien scrupuleuse : en criant et en se fâchant un peu, on trouve moyen de faire avec 17 véhicules, alors que les voituriers

juraient par tous leurs Mahomets qu'on ne pourrait jamais s'en tirer à moins de 20 !

Enfin, vers 4 heures, nous nous mettons en marche. Mais



(9.) Une sekka.

nous ne sommes pas hors de ville, que la moitié des ekkas sont en panne : à celle-ci, il manque une courroie à l'attelage ; à celle-là, le chargement est fait à la diable et se sème le long de la route.



(10.) Coup de collier.

Les skys, difficiles à ficeler, se prennent bientôt dans les roues, ou entrent dans les côtes du cheval. Comme tous les cochers n'ont pas des cordes de rechange et que le besoin s'en fait vite sentir, il faut retourner en ville en chercher, ou en acheter dans les magasins indigènes des faubourgs.

Puis il s'agit de peser, marchander et enfin loger entre les colis du fourrage pour un jour. Bientôt, on fait boire les chevaux, bêtes efflanquées, avec tous les défauts et tares qu'un formulaire de vétérinaire militaire pourrait jamais contenir.

Et, une fois la soif des chevaux étanchée, c'est au tour des hommes à faire leurs provisions aux échoppes espacées le long du chemin ; car nous ne nous inquiétons jamais de la nourriture de notre personnel, nos aliments européens étant souillés pour eux et le seul fait de toucher les leurs de nos mains les rendant impurs.

On fait pourtant quelques milles sur une route assez bonne par endroits, défoncée ailleurs, encombrée de longs attelages de buffles qui ne se remuent que très lentement, ou d'autres ekkas avec lesquelles les nôtres luttent de...

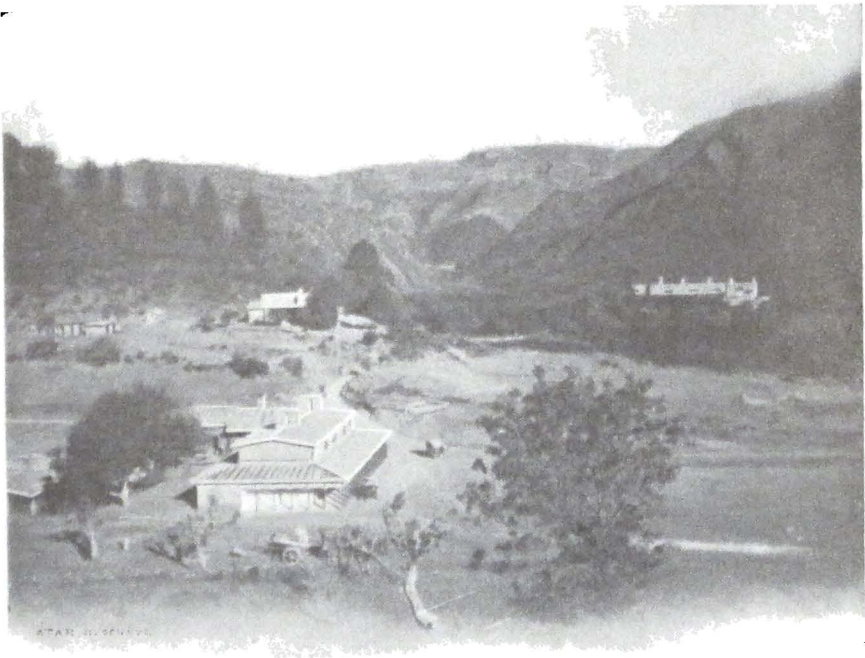


(111) Premiers contreforts de l'Himalaya.

lenteur, pour repartir tout à coup au triple galop, cahotant gens et marchandises ; heureux quand on ne s'arrête pas au fond d'un fossé ! Et tout cela au milieu des cris en hindoustani ou en cachemiri, la plupart encore incompréhensibles pour nous.

Durant tout le trajet, le touriste est installé sur l'«ekka», à côté de l'automédon. Celui-ci, quoique musulman, ne fait ses ablutions que le plus sommairement possible, quand il les fait ; en tout cas, il ne se lave jamais complètement et a pour principe absolu de ne jamais changer de linge : dans

l'espèce, une chemise recouvrant un court pantalon, qui à eux deux constituent tout leur habillement. Lorsque la chemise, qui n'a jamais été lavée, menace ruine, son propriétaire la remplace, ou, plus exactement, la double extérieurement, se gardant bien d'enlever la vieille, dans laquelle il a sué bon nombre d'années, et dont les loques se détacheront comme elles pourront. On a ainsi, pendant une semaine, rivé à ses côtés, sans pouvoir s'en éloigner d'un pied, un compagnon des plus odoriférants, genre nauséabond, espèce infecte, au-



(12.) Dak-bungalow de Treet.

quel, au bout du pèlerinage, on n'est pas plus habitué qu'au premier jour.

A la tombée de la nuit, nous ne sommes pas encore à mi-chemin de l'étape convenue, de sorte qu'on est forcé de s'arrêter à *Treet*. Il s'y trouve heureusement un bon *dak-bungalow*, espèce d'hôtellerie ayant quelque analogie avec les cabanes du Club alpin allemand-autrichien, avec un peu plus ou un peu moins de luxe, suivant les stations et leur fréquentation.

Ces constructions en pierre (les plus récentes en bois sur un socle en maçonnerie), sans étages, sont à peu près toutes disposées de la façon suivante : une première pièce qui sert de chambre à manger et de réception, est suivie d'une chambre à coucher renfermant comme seul meuble un lit de sangles sans literie (l'Anglais emportant toujours, dans ses déplacements, draps et couvertures, par mesure d'hygiène); derrière ces deux premières pièces se trouve la salle de bain, toujours bien agréable à rencontrer après une étape dans la poussière et au soleil. Un nombre plus ou moins grand de pièces disposées de la sorte sont juxtaposées suivant l'importance du dak-bungalow.

On trouve un peu partout de ces constructions dans les Indes; les grandes villes en possèdent aussi bien que les endroits les plus reculés, et presque toujours à la fin de la journée on peut espérer y trouver un abri; suivant les saisons, les places peuvent être toutes occupées; il ne reste alors que la ressource de gagner le prochain dak-bungalow, à moins qu'on n'ait emporté une tente, auquel cas on s'arrête où bon semble, ce qui est toujours préférable.

Au moment de quitter l'étape, le lendemain matin, se passa un incident qui faillit compromettre gravement l'expédition. Un courrier envoyé par le gouverneur de Rawal-Pindi arriva, porteur d'un ordre du vice-roi qui enjoignait à Eckenstein de se tenir à la disposition de ce dernier, et de revenir aussitôt sur ses pas. Le motif de cette arrestation (car c'en était bien une) nous restait inconnu, et à l'heure qu'il est encore, nous l'ignorons comme au premier jour.

Il est bon de rappeler ici que le vice-roi des Indes (actuellement lord Curzon) jouit d'une autorité absolue, quasi despotique, et ne rend compte de ses actes qu'au Parlement anglais : de sorte qu'Eckenstein avait comme seule ressource de se rendre auprès de lui, de lui demander éventuellement la cause de son arrestation, ou tout au moins sa mise en liberté provisoire et conditionnelle, à moins toutefois de

circonstances d'une gravité telle que sa séquestration dût primer toute autre considération. Dans ce cas, on eût au moins dû nous indiquer, fût-ce à demi-mots, la ou les raisons de cette mesure, et ne pas laisser planer indéfiniment un soupçon grave sur celui dans lequel nous avons mis toute notre confiance et notre espérance. Malgré notre insistance auprès du vice-roi, Eckenstein ne nous revint que trois semaines plus tard.

Nous voilà donc privés de notre chef, sans l'expérience duquel nous risquons fort de voir surgir de toutes parts de sérieuses complications ; nous nous étions tellement habitués à le voir diriger notre barque, que pas un instant nous n'avions songé à une telle éventualité et à ce que l'un d'entre nous pût être obligé de prendre sa place.

Crowley, qui parlait hindoustani et avait acquis tout récemment les rudiments élémentaires indispensables à une telle entreprise, fut désigné encore par Eckenstein pour lui succéder momentanément, et c'est le cœur bien gros que nous vîmes notre chef reprendre la route de la plaine, au moment où nous venions de la quitter pour gagner les premiers contreforts de l'Himalaya, au moment où commençait précisément la partie intéressante et délicate de l'expédition. Cet incident mystérieux jeta comme un voile de tristesse sur le voyage qui, jusque là, avait si bien marché.

Nous suivons maintenant les nombreux lacets d'une route peu inclinée qui monte à Murree, traversant de magnifiques forêts, fort heureusement assainies et n'offrant plus de dangers au voyageur. Cette zone inférieure de l'Himalaya, intermédiaire entre la plaine meurtrière et la montagne, est appelée le « téraï ».

Il y a encore bien des parties de la grande chaîne que les voyageurs n'abordent qu'en tremblant, et au détriment de leur santé ; heureusement, si tant est que le moindre danger y existe encore, la région comprise entre Rawal-Pindi et la frontière du Cachemire est actuellement traversée par une

bonne route qu'on peut parcourir rapidement. Les forêts y sont exploitées et entretenues d'après les règles modernes de la sylviculture, et là encore l'influence anglaise se fait sentir de la manière la plus favorable dans tous les domaines de l'administration.

L'étape d'hier ayant été coupée en deux par l'arrêt à Treet, *Murree* qui aurait dû être le but de la première journée devient celui de la seconde. Nous y sommes déjà à deux heures, ayant ainsi tout le loisir de visiter l'une de ces stations climatiques où une bonne partie de la population anglaise des Indes passe la saison des fortes chaleurs pour y trouver, avec un peu de fraîcheur, une tranquillité et un repos relatifs.

Murree est au sommet d'une colline, à plus de 2000 m. (la hauteur des Rochers de Naye), avec une vue magnifique sur la plaine de Rawal-Pindi au sud, sur les montagnes du Cachemire au nord, et jusqu'à celles de l'Afghanistan à l'ouest. On en a fait un séjour de convalescence pour les soldats anglais, de sorte qu'en été l'animation y est très grande; de 3000 habitants que comporte la population fixe, elle monte souvent à 14,000 et 15,000 quand la saison bat son plein.

En ce moment, les hôtels sont encore fermés, et seul le dak-bungalow les remplace dans une certaine mesure. Par contre, la route est des plus animées par de longues théories de chariots attelés de tous les animaux de trait de la création, amenant les approvisionnements de l'été.

De jour, une partie de ces convois, aux attelages lents, sont arrêtés au bord de la route; les véhicules, recouverts de nattes de jonc ou de toiles blanches, donnent à l'ensemble un faux air de camp; ils abritent de leur ombre des centaines de buffles, de zébus, qui attendent, en ruminant, la fraîcheur du soir pour se remettre en route, laissant ainsi la voie libre aux « ekkas » et aux « longas » attelés d'un ou deux chevaux, dont l'allure est naturellement plus rapide.

Nous pûmes jouir, ce soir-là, d'un coucher de soleil magnifique, puis, dans la nuit, du phénomène de la lumière zodiacale très intense et que je vis pour la première fois si distinctement.

Pour gagner la *vallée du Jehlum*, on commence par descendre de Murree, pendant une étape, jusqu'à Kohala, par une belle route peu inclinée que les « tongas » peuvent parcourir au trot dans les deux sens. Mais les montagnes nous entourent de toute part ; au nord et à l'est, les premiers massifs neigeux du Cachemire dépassent les avant-monts dans lesquels nous venons de nous engager ; leurs glaciers



(13.) Kohala.

et champs de neige étincellent au soleil et se détachent vigoureusement sur un ciel sans nuages.

Quoique nous ne soyons qu'au premier printemps, beaucoup d'arbustes et d'arbres ont fleurs et feuilles et cette verdure, jointe à celle plus sombre

des conifères, jette au fond des vallées latérales que nous traversons, une note de gaieté que la plaine de Rawal-Pindi n'avait pu nous donner. Aussi gens et bêtes recherchent l'ombre ; car, bien que nous soyons à 1500 m., il fait plus chaud qu'au fond de la vallée du Rhône à pareille époque.

En Orient, la première qualité à acquérir est la patience : tout est réglé sur le pas des buffles, et les 195 milles (320 km. environ) qui séparent Rawal-Pindi de Srinagar sont franchis

en 15 jours par ces paisibles et placides animaux : c'est à peu près à ce régime que nous devons nous accommoder. En revanche, la malle postale, réglée sur le pas de l'Occident, parcourt cette distance en une vingtaine d'heures, car tous les 5 ou 6 milles, un relai de chevaux frais lui permet de faire tout ce trajet presque constamment au galop. Mais aussi quel voyage ! Cahoté, bousculé, risquant cent fois de descendre dans la rivière qui coule à 50 ou 100 mètres plus bas, ou de s'écraser contre les rochers, le voyageur arrive au terme du voyage tout étonné de se trouver encore en vie, moulu, courbaturé, hébété, incapable de penser ; il ne demande qu'à dormir 24 heures sans voir choses ni gens.

J'eus, pour ma part, l'avantage de pratiquer un système intermédiaire. A la fin de l'étape qui nous conduisit à

Kohala, Wessely eut une attaque de pérityphlite ; je restai avec lui pour le soigner et, une fois qu'il fut guéri, rattrapai et même devançai le reste de la caravane en « tonga », véhicule un peu plus con-



(14.) « Tonga » au relai.

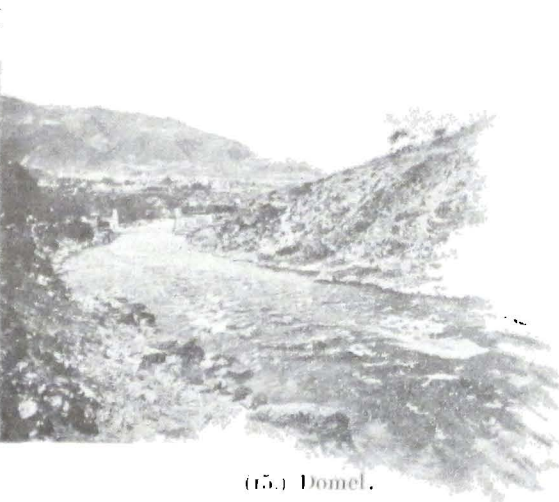
fortable que l'ekka. Tandis que celui-ci a un seul cheval qui fait tout le voyage conduit par le même cocher, la tonga est attelée de deux chevaux qui, grâce aux relais, sont toujours à peu près frais ; en outre, la tonga est sur ressorts et relativement bien abritée des rayons du soleil ou de la pluie. Avec l'ekka, ce trajet de Rawal-Pindi à Srinagar peut se faire en six ou sept jours ; avec une tonga, en deux ou trois. C'est d'ailleurs la tonga qu'emploie le service postal subventionné.

Kohala est un joli village en étages, dont toutes les maisons se touchent, et dont les toits plats servent de terrasses aux habitations situées au-dessus. Un bon dak-bungalow permet d'y passer une nuit assez confortable.

Dans tout le Cachemire, on construit en murs de pierres brutes (des galets le plus souvent) reliées par de la terre humide et rougeâtre qui sèche rapidement; l'habitation est surmontée d'une terrasse, prolongée en un avant-toit supporté par quelques colonnes en bois : durant la chaleur du jour, la famille se tient sous cette véranda; on y prépare les repas, on y sommeille, on y fume. Dans la partie supérieure des vallées, les terrasses sont parfois remplacées par des

toits à deux pans très inclinés pour permettre l'écoulement de l'eau et le glissement de la neige.

Kohala est la dernière localité du Pendjab sur la route du Cachemire; on traverse le Jehlum sur un nouveau pont en fer, qui en a remplacé un ancien suspendu, dont les piliers subsistent encore. De l'autre côté, la douane nous retient assez longtemps.



(15.) Domel.

Une fois débarrassés de cette corvée, nous nous abandonnons au charme de cette très belle vallée. La route court au fond d'une gorge très profonde et étroite, dominée par des montagnes de 2500 à 3500 mètres, où la neige descend encore jusqu'à la limite des forêts (3000 m. environ).

De temps à autre, la vallée s'élargit un peu, et de nombreux champs en terrasses, soigneusement entretenus et irrigués, occupent alors tous les espaces où l'eau est susceptible d'être arrêtée.

A *Domel*, la vallée tourne brusquement à l'est, et se maintient dans cette direction jusqu'à Srinagar. En même temps elle s'ouvre davantage; les champs en terrasses se multiplient sur un terrain d'alluvions souvent de plusieurs centaines de mètres d'épaisseur, que ronge la rivière. Parfois on traverse une ancienne moraine, rongée également par le courant, et recouverte de végétation depuis des siècles.



663. Vallée du Jehlum, entre Uri et Rampur.

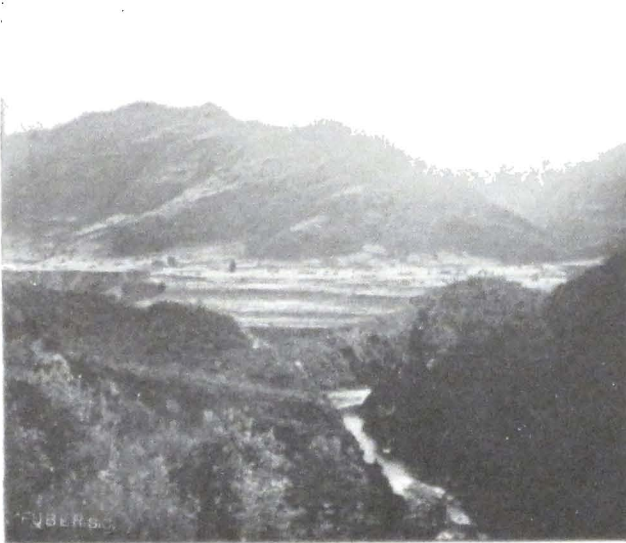
Les forêts deviennent plus touffues à mesure qu'on remonte la vallée; des vols de perroquets de toutes grosseurs s'enfuient au passage des ekkas, remplissant l'air de leurs cris discordants; des merles et des geais, aux couleurs plus éclatantes que ceux de nos pays, cherchent leur vie dans les champs, et retournent les pierres d'un coup de bec décidé, pour surprendre les insectes.

Les pentes des montagnes sont couvertes d'innombrables troupeaux de chèvres aux longs poils soyeux; plus haut, des

milliers de moutons tondent au ras du sol une herbe encore bien courte et bien rabougrie.

Nous allons passer notre dernière nuit avant Srinagar dans le dak-bungalow de *Chaghotti*. Une soirée délicieuse succède à une journée laborieuse. Les prairies des hauteurs, allumées par des bergers, éclairent la vallée d'une lueur sinistre durant une bonne partie de la nuit; une cascade murmure à côté du chalet; dans les champs, les Cachemiriens chantent leurs mélodies trainantes et plaintives; et l'on a peine, malgré la fatigue, à s'arracher au charme de cette soirée. Il le faut pourtant, car demain nous avons encore 75 milles à faire, et nous devons partir tôt.

Nous nous mettons en route, en effet, peu après 7 heures,



0173 Vallée du Jehlum à Uri.

passons à *Uri* (à 133 milles de Rawal-Pindi), village anciennement fortifié dont les restes démantelés attestent encore l'importance. Une pagode en ruines attire ci et là l'attention, tandis que, de l'autre côté de la rivière, de jolies mosquées aux toits multicolores jet-

tent une note de gaieté sur le sol encore un peu nu.

Nous rattrapons, entre Uri et Rampur, la file des 17 *ekkas* que nos camarades continuent de surveiller; ils s'arrêteront encore une nuit à *Baramula*, pour arriver à Srinagar dans la soirée du lendemain, tandis qu'avec Wessely, nous brûlons l'étape pour gagner encore le même jour la capitale du Cachemire.

L'impression que nous a laissée cette vallée du Jehlum est à peu près celle d'une grande vallée de Bagnes en Valais, suivie d'un long val d'Hérens, et comme vu au travers d'une loupe grossissant deux ou trois fois. Cette dernière impression persistera au reste pendant tout notre séjour dans les montagnes; elle ira même en grandissant à mesure que nous nous élèverons davantage; mais n'anticipons pas.

C'est au delà de Baramula, en remontant la vallée du Jehlum, que commence le célèbre plateau dont Srinagar occupe à peu près le centre. D'une longueur de plus de 130 kilomètres, sur une largeur moyenne de 30 à 40, entourée de toutes parts de hautes montagnes dont la crête atteint et dépasse souvent 5000 mètres, bordée au sud par les ramifications occidentales de l'Himalaya, tandis qu'au nord le Karakorum abaisse ses nombreux gradins dominés par le Nanga-Parbat (8146 m.), l'*Happy Valley*, la « vallée privilégiée » du Cachemire offre un contraste saisissant avec les sauvages beautés des gorges du Jehlum.

33 milles séparent Baramula de Srinagar. Une tonga les franchit en 4 heures environ, sur une route bordée de peupliers très rapprochés qui forment de magnifiques allées bien ombragées. De chaque côté les champs de riz et les pâturages alternent avec les jardins à culture intensive. Ici un laboureur gratte le sol de sa charrue de bois, tirée par de petits buffles ou des zébus qu'il excite à coups de poing ou en leur tordant la queue; là des femmes ou des jeunes filles, occupées aux travaux des jardins ou des rizières, se voilent machinalement le visage à notre passage, mais assez lentement pour nous permettre d'apercevoir leurs belles figures typiques de la race indo-aryenne, aux traits souvent d'une grande pureté, illuminées d'yeux malicieux ou profonds, toujours du plus beau noir.

Au travers des villages, des groupes nonchalants, obstruant les rues, se déplacent à peine aux sons aigus et faux du clairon de notre automédon. Les relais se succèdent

toutes les demi-heures environ, permettant de mettre pied à terre deux minutes pour se déraïdir un peu les jambes ; et la tonga repart au galop sur une route parfois fraîchement macadamisée, mais le plus souvent cahoteuse à l'excès.

Longtemps avant d'arriver, on aperçoit la citadelle Hari-Parbat, perchée sur un bloc de granit émergeant de la plaine.

On se rapproche du Jehlum coulant paresseusement en de nombreux méandres, et bientôt les premières maisons de Srinagar apparaissent, groupées pittoresquement au bord de la rivière et de ses canaux latéraux.

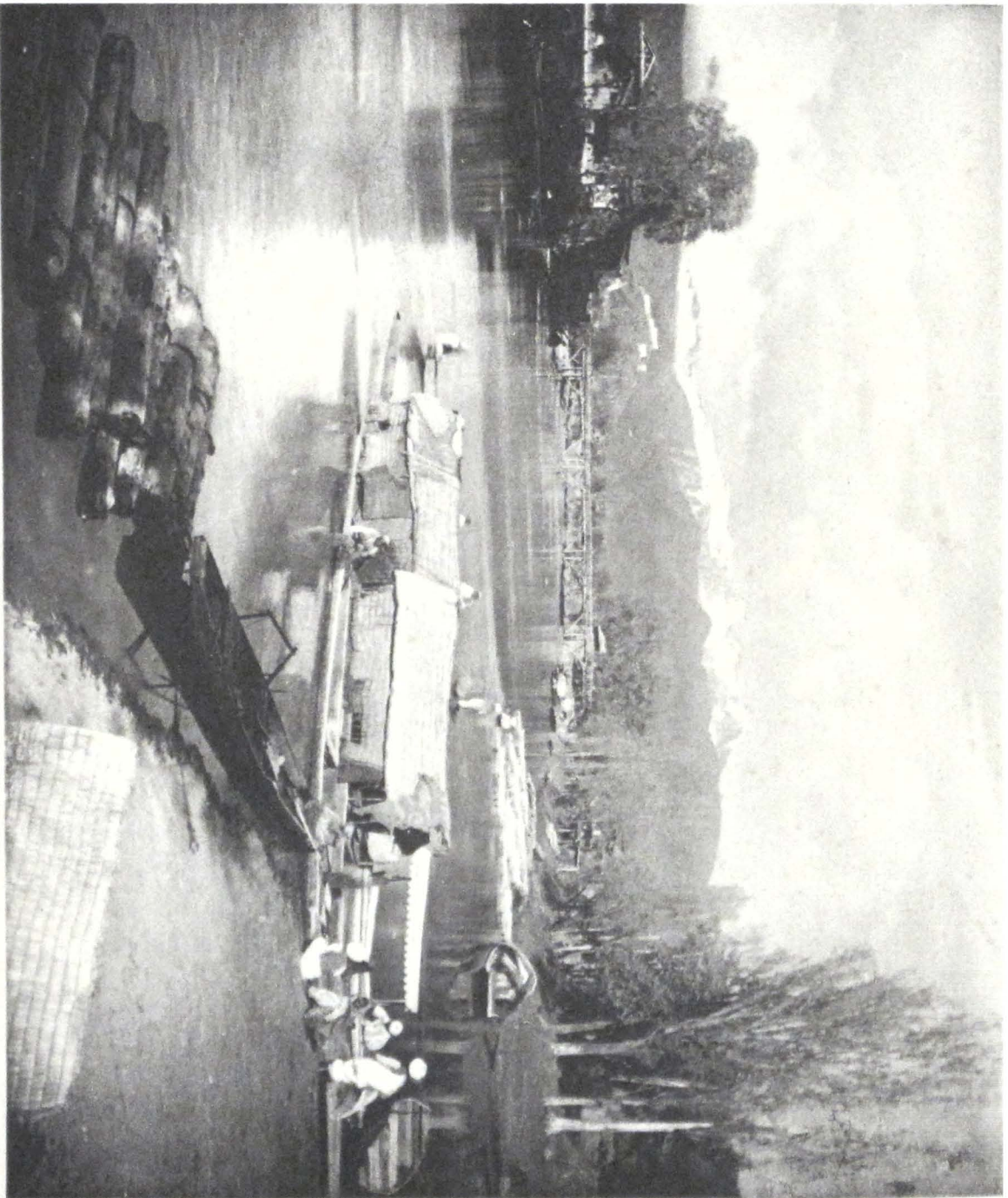
On longe toute la ville sans y entrer, et l'on traverse enfin le fleuve sur un pont neuf, non loin du palais du Maharajah.

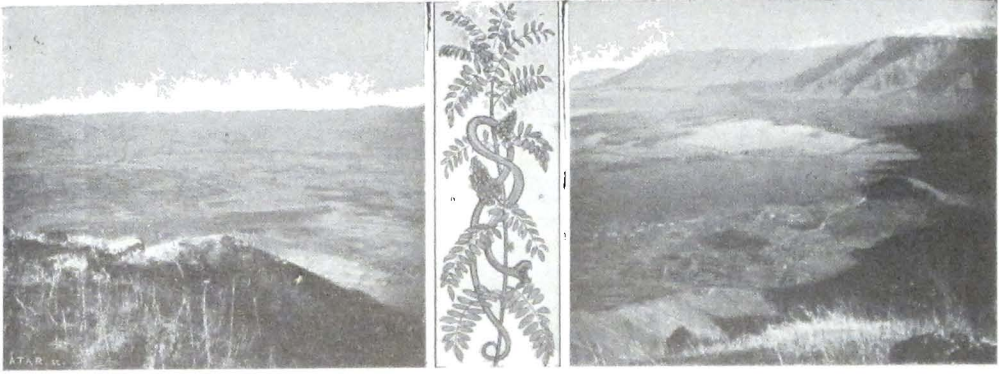
Une dernière avenue de peupliers, et la tonga nous dépose devant un hôtel de construction récente.



(18.) Vicielle pagode avant Baramula.

Le Jhelum, à Srinagar





1901 Plaine de Srinagar.

1901 Lac de Dal et Haramook,
Vue du Zebanwan Stn.

III

SRINAGAR

Du 4 au 27 avril.

Après un repas réconfortant et un repos bien gagné, nous ne pouvons nous défendre, quoique moulus encore et quelque peu abrutis par huit ou neuf heures de tonga, d'aller faire une première tournée dans la ville indigène.

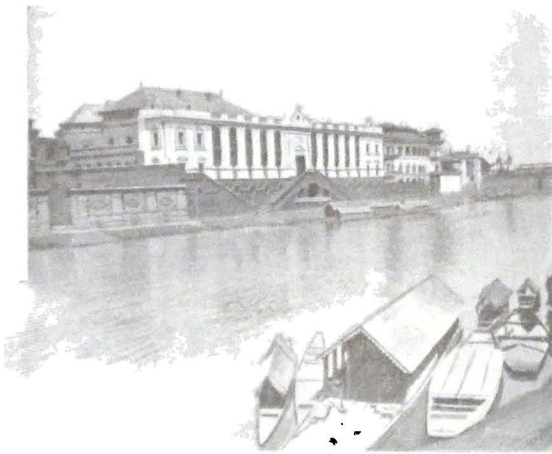
Une foule de marchands nous assaillent aussitôt de leurs offres : photographies, fourrures, sandales, châles, tapis, tissus du pays, bijoux, orfèvrerie, mille bibelots enfin plus ou moins inutiles, destinés à soutirer quelques roupies à la bêtise des badauds.



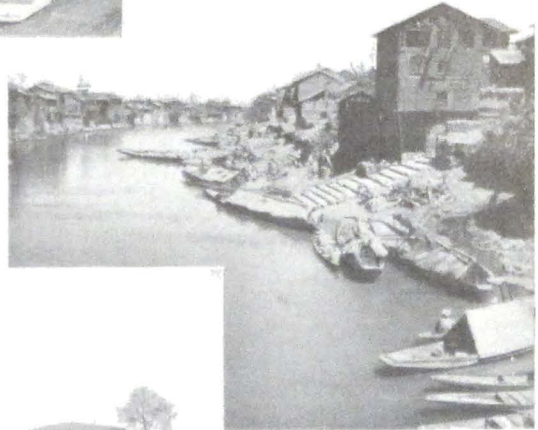
1911 Canal lateral, au Chenar Bagh.

A première vue, toutes les villes de l'Orient paraissent se ressembler. Mais Srinagar, à 1600 m. au-dessus de la mer, au pied des montagnes les plus hautes du monde, exposée à subir en été les chaleurs subtropicales qui transforment ses

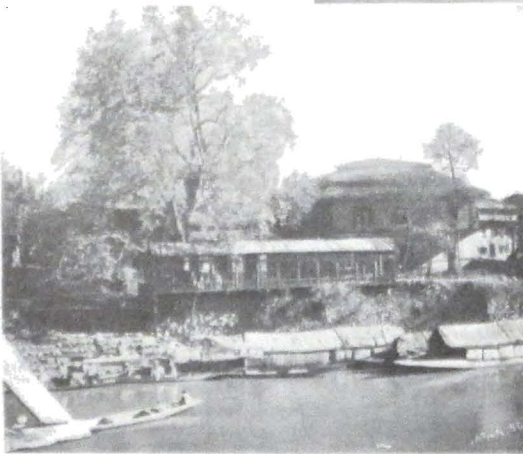
jolis lacs, ses rizières et ses plaines marécageuses en foyers innombrables de moustiques, tout en donnant à la végétation une exubérance extraordinaire, est loin d'être comparable aux nombreuses villes qu'on se repré-



(22.) Palais du Maharajah à Srinagar.



(23.) Rives du Jehlum, au centre de la ville.



(24.) Terrasses au bord du fleuve.

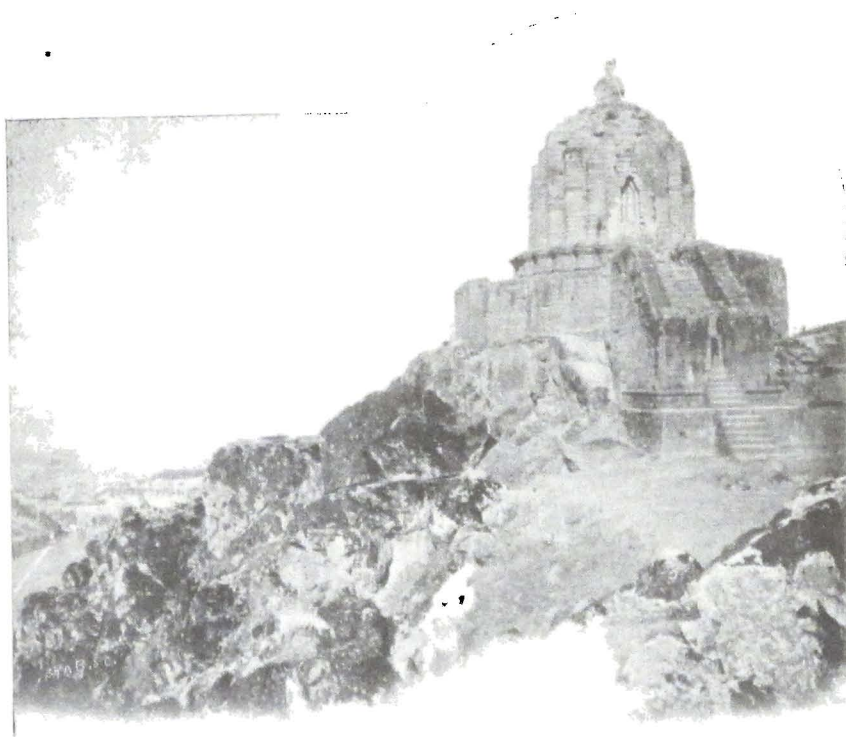
sente comme types de cités orientales.

En revanche, on est irrésistiblement frappé de sa ressemblance avec... Ve-

nise : ses nombreux canaux, la vie intense qui les anime, ses habitations au bord de l'eau, surélevées juste assez pour n'être pas inondées par les crues fréquentes et souvent formidables du Jehlum, les rives du fleuve et des canaux en

belle maçonnerie, malheureusement mal entretenues, tout force l'imagination à un rapprochement entre ces deux villes si éloignées ; l'illusion est complétée par une promenade en petit bateau sur le fleuve, qui peut être à la rigueur assimilé au « Canale Grande » avec ses gondoles.

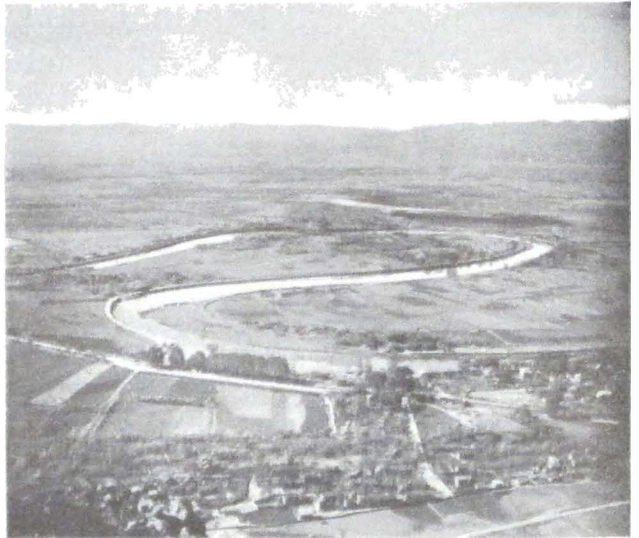
Pourtant, que de différences ! Là, les richesses artistiques, les palais de marbre, formant comme un tableau synoptique de tous les styles architecturaux antiques et modernes ; l'in-



(c5.) Takht-I-Soliman.

fini de la mer, les couchers de soleil sur la lagune ; mais aussi, l'absence de verdure, le calme et le silence qui semblent envelopper Venise. Ici, les cris que l'exubérance orientale fait surgir de la foule des bateliers, la végétation luxuriante de la grande plaine, des alpenglûhen merveilleux sur une couronne incomparable de montagnes : de quelque côté que l'on se tourne, les premiers plans, partout pittoresques, sont encore rehaussés d'un fond sombre ou lumineux, souvent sévère, parfois gracieux, grandiose toujours.

Et pourtant toutes ces beautés naturelles de la capitale du Cachemire sont loin d'être estimées à leur juste valeur. Il existe un peu en dehors de ville, dans la direction de l'est, une colline de 300 mètres, le *Takht-I-Soliman* (trône de Salomon) d'où l'on embrasse un panorama peut-être unique au monde. Eh bien ! il se passe souvent des semaines entières sans que cette colline reçoive d'autre visiteur que quelque berger à la recherche d'un mouton, ou quelque gamin indigène en quête de fleurs. Un bon sentier cependant con-



196.) Méandres du Jehlum à Srinagar.



197.) Vue à l'E. du Zebauwan Ste.

duit au sommet couronné d'un joli temple en pierre, aux murs cyclopéens, réputé très vieux, quoique la construction n'en remonte probablement pas au delà du *xv^e* siècle : mais les

Anglais, pas plus que les indigènes, ne se soucient de fréquenter cette éminence, pourtant bien modeste. Mes camarades autrichiens et moi, en revanche, en avons fait l'une de nos promenades favorites, alternant avec les flâneries dans la ville indigène.

Car, chaque fois que nos préparatifs, entravés par la len-

teur des fournisseurs, nous laissent quelque temps de répit, nous nous échappons d'un côté ou de l'autre. Rien de plus instructif que d'errer à l'aventure dans les ruelles étroites et enchevêtrées de la cité musulmane ; c'est là qu'on retrouve l'aspect commun à toute agglomération orientale ; et les détails même, bien que vus ailleurs déjà, n'en sont pas moins d'un intérêt et d'un charme toujours renouvelés.

Ici, c'est une ruelle dont toutes les échoppes se touchent, et où se débitent les denrées alimentaires réservées exclu-

sivement à la cuisine indigène ; un peu plus loin, les artisans de toute espèce travaillent en famille aux innombrables bibelots, variés à l'infini, qu'enfante leur imagination : vases en cuivre ou en argent, incrustés de pierres plus ou moins précieuses



198. Une ruelle à Srinagar.

de toutes formes et de toutes dimensions ; objets damasquinés, mosaïques en métal, en bois ou en papier mâché ; meubles sculptés en bois précieux ou ordinaires ; lissus en laine, unis ou bariolés, brodés de coton, de laine ou de soie. A travers les croisées ouvertes, on voit, serrés dans une pièce unique, une dizaine de corps penchés sur un châle de Cachemire en confection.

La préparation du « pashmina » mérite une mention particulière : la laine, d'une chèvre spéciale à ce pays, est triée à la main ; le fin duvet, entremêlé de poils plus longs, et qui ne se trouve qu'à deux places restreintes sur le dos de l'animal, est peigné patiemment par des femmes ou des enfants ;

les longs poils grossiers sont mis à part pour des tissus ordinaires, tandis que ce qui reste, trié encore à son tour, donnera, une fois filé, un pashmina plus ou moins fin avec lequel sont faits les tissus les plus précieux du Cachemire : foulards, turbans, châles, tapis, dont le prix ne paraît plus exagéré à qui est au courant de la somme de manipulations et de travail inouïe qu'ils représentent.

La confection d'un châle de Cachemire, de dimensions modestes, demande au moins six mois de travail à une famille de huit ou dix personnes ; un tapis exige trois ans et plus d'un labeur assidu. Il est vrai que ces travaux d'art et de patience, hors de prix, sont remplacés avantageusement par des produits en laine moins fine, quelquefois même à trame de coton, dont l'usage, sinon la valeur, est pour le moins le même ; le tout est de ne pas se laisser surfaire par des marchands peu scrupuleux !

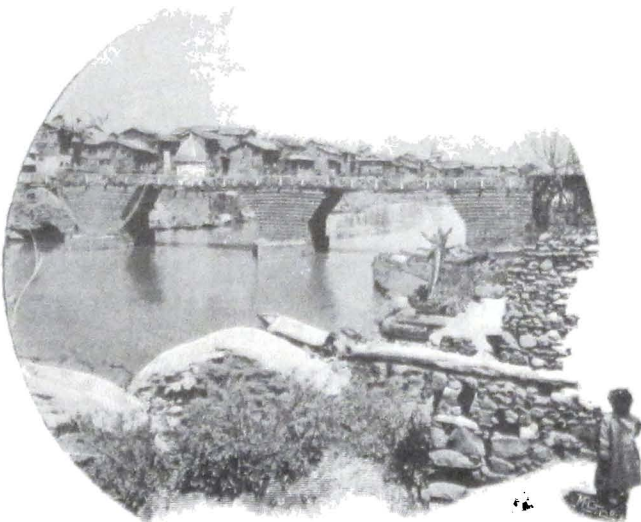
Les mosquées de Srinagar peuvent être visitées par les Européens ; il suffit d'enlever ses souliers. Quelques-unes, malheureusement mal conservées, sont remarquables par leurs colonnes en cèdre déodar et leur revêtement intérieur

en bois sculpté, délicatement ajouré en fine dentelle, noirci par le temps.

Les pagodes, par contre, ne s'ouvrent pas si aisément ; quelques-unes sont même soigneusement et jalousement closes aux non initiés.

Les ponts sont une des curiosités

spéciales au Cachemire : les piliers consistent en une espèce



(29.) 3^{me} pont, à Srinagar.

de cage formée de troncs de pin entrecroisés et remplie de grosses pierres qui servent à donner un poids suffisant pour résister aux crues subites du Jehlum; ils sont réunis par des poutres à peine équarries, superposées et de plus en plus longues à mesure qu'on s'élève; elles se rencontrent avec celles du pilier suivant, pour former le tablier du pont.

Il me reste encore à signaler les jardins flottants qui



(30.) Jardins flottants aux environs de Srinagar.

abondent sur les lacs du Cachemire. Ces lacs, très peu profonds, produisent en grande quantité une plante aquatique, le « typha », dont les indigènes tirent parti de la manière suivante : quand ils ont reconnu un endroit où le typha est suffisamment dense, ils en découpent, à l'aide de longues faucilles, une bande de deux à quatre mètres de large et aussi longue que possible; puis ils la détachent en coupant ou arrachant les tiges et les racines, et vont la juxtaposer à un jardin flottant, la fixant au fond du lac par de longues perches; le typha, quoique arraché, continue à croître, et forme

bientôt un radeau feutré, très serré, qu'on recouvre de terre et sur lequel prospèrent à merveille melons, concombres et tomates.

Les environs de Srinagar, comme en général le Cachemire, abondent en arbres fruitiers de toutes espèces, tant importés d'Europe qu'indigènes, et en vigne d'origine française, formant pour le gouvernement, qui les cultive en grand, une source de revenus importants. A la tête de cette exploitation est un Français, M. Peychaud, pour lequel j'avais une recommandation. L'excellent accueil qu'il nous fit et ses bons conseils, dictés par une connaissance approfondie du pays qu'il habite depuis plus de vingt ans, nous furent très précieux. Il a été en relations avec un Neuchâtelois, Armand Favre, du Locle, lequel, en qualité d'ingénieur, a travaillé au tracé d'une future voie ferrée du Cachemire ; à l'heure qu'il est le chemin de fer n'existe pas encore, et les nouveaux ingénieurs qui ont succédé à Favre se bornent à copier ses plans, sans pour cela faire avancer l'ouvrage.

Les voyageurs qui viennent séjourner dans le Cachemire et qui, dans les mois chauds de l'été, trouvent la température trop élevée à Srinagar, ont la ressource de gagner les forêts qui montent de la plaine jusqu'à 3000 mètres. Les plateaux de Gulmarg ou de Traghal offrent des sites enchanteurs ayant beaucoup d'analogie avec la Forêt-Noire, et sont le rendez-vous d'une colonie étrangère considérable.

Il y a deux ans à peine que Srinagar possède un hôtel. Jusque là le Maharajah, seul propriétaire foncier de tout le territoire du Cachemire, s'était toujours refusé à en céder la moindre parcelle à des étrangers, en tant qu'individus isolés. Il n'avait accordé d'autorisation spéciale de bâtir, à des Européens, que pour des constructions strictement affectées aux services civils : bureaux de poste, télégraphe, habitation du résident ; les hôpitaux et les missions n'obtenaient cette autorisation que si la demande était formulée par l'ensemble de la société, et non par un seul représentant.

Actuellement encore, cette restriction subsiste entièrement et, pour pouvoir bâtir un hôtel, le propriétaire a dû former une société. L'hôtel est naturellement trop petit dans la bonne saison ; mais on a la ressource d'amener sa tente et de camper sur les places spécialement affectées à cet usage aux abords de la ville et du fleuve, ou de loger dans un « house-boat », grand bateau plat aménagé en cabines plus ou moins luxueuses qu'on loue à la semaine ou au mois. Ce mode de faire est très usité à l'heure qu'il est.

En somme, on trouve dans le Cachemire tout ce qu'on peut désirer pour y passer la vie la plus agréable, à la manière anglaise. Tous les sports y sont favorisés par la nature même du pays : l'équitation et tous les jeux qui en dérivent (polo, chasse, etc.), la pêche, la marche en plaine et en montagne (peu pratiquée d'ailleurs), le canotage, etc., etc.

D'autre part, le botaniste y pourra faire les plus belles moissons du monde ; le géologue y a encore de nombreux problèmes à résoudre, et l'archéologue des ruines à étudier ; enfin l'épicurien s'y plongera sans obstacle ni arrière-pensée dans un *dolce far niente*, à bord d'un house-boat ou sous les immenses et magnifiques platanes du Chenar Bagh.

Mais, pour qui veut travailler aussi, le champ est vaste et l'avenir assuré. Le commerce et l'industrie y ont encore de beaux jours en perspective, et le Jehlum roule dans ses gorges de quoi tirer des millions de chevaux de force.

. * .

Trois semaines se passent en préparatifs, consistant surtout à répartir nos provisions dans des « kiltas » (sortes de paniers d'osier recouverts de cuir, ronds ou rectangulaires), et à les compléter, pour certains articles moins chers ici qu'en Europe, par des achats qu'il faut débattre et marchander avec les fournisseurs indigènes, toujours enclins, en bons Orientaux, à vous exploiter et à surfaire leurs prix.

Nous sommes, en l'absence d'Eckenstein, fort bien secondés : par le Résident d'abord, puis par le pasteur Barton, le Missionnaire Dr Neve et Mr Mac Donald, un des associés d'une des grandes fabriques de tapis de Srinagar. Enfin le capitaine Le Mesurier, surintendant des routes, a organisé télégraphiquement, et longtemps à l'avance, le transport de nos bagages jusqu'à Skardu.

Nous avons amené d'Europe environ 3000 kilogrammes de bagages, portés par nos achats à près de 3500; leur répartition à raison de 25 à 30 kg. en moyenne par homme représente donc un convoi de 150 coolies; mais, pour les deux premières étapes, nous pouvons les remplacer par des chevaux, petits poneys d'aspect misérable, mais plus solides qu'ils n'en ont l'air : ce qui simplifie bien la besogne.

Les préparatifs sont à peu près terminés, lorsque la bonne nouvelle arrive qu'Eckenstein a été mis conditionnellement en liberté et qu'il va nous rejoindre.

Crowley se rend à sa rencontre jusqu'à Baramula et, le soir du 22 avril, il est de nouveau parmi nous, racontant son odyssée jusqu'à Lahore, son séjour à Rawal-Pindi où il est revenu sans avoir pu apprendre la cause de son arrestation, et où il a attendu sa mise en liberté.

L'essentiel pour nous est qu'il soit de nouveau là. En quatre jours, tout est prêt et, l'organisation des transports étant assurée dès le 26, le départ est fixé au lundi suivant 28, à 9 heures du matin.

Après la fièvre de la dernière semaine, ces deux jours de loisir complet passent doucement en repos bien gagné; j'en profite pour prendre les mesures de chacun de nous.

Dr. V. Wessely

Dr. H. Planni



O. Leckenstein

A. E. Crowley

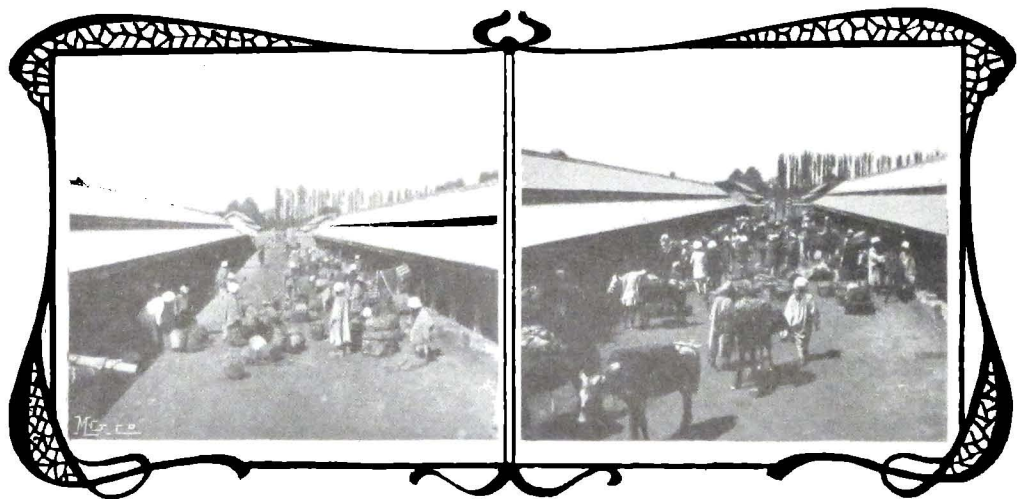
Dr. J. Jacot-Guillarmod

G. Knowles

Mensurations de l'Etat-Major de l'expédition.

	Taille en centimètres	Poids en livres an- glaises	Pouls Nombre de pulsations à la minute	Périmètre thoracique	
				à l'inspiration maximale	à l'expiration maximale
O. Eckenstein . . . 43 ans.	174,7	158	75	95,5	87,0
G. Knowles 23 ans.	176,3	186	88	97,5	90,0
A. Crowley 26 ans.	179,0	148	80	89,8	84,0
H. Pfannl 31 ans.	168,3	148	74	94,5	85,0
V. Wessely 31 ans.	166,4	157	84	96,5	88,0
Dr J. Jacot Guil- larmod. 33 ans.	169,8	167	74	98,5	91,0





(31 et 32.) Préparatifs de départ, à Srinagar

IV

DE SRINAGAR A SKARDU

Du 28 avril au 14 mai.

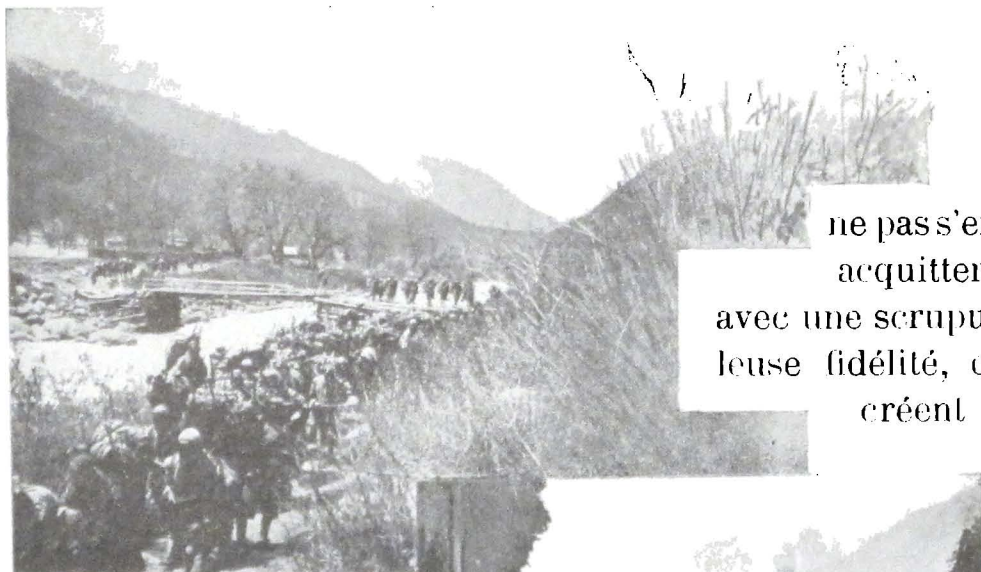
Le gouvernement des Indes, ayant autorisé le voyage, était, dans une certaine mesure, tenu de le faciliter en organisant les étapes selon le mode le plus avantageux. Or, le seul moyen pratique d'atteindre Skardu est de se conformer aux habitudes du pays, qui consistent à avancer à petites journées en faisant transporter les bagages à dos de poneys ou de coolies, suivant le nombre des uns ou des autres dont on dispose dans chaque localité, selon l'état des sentiers.

Les mêmes coolies ne font qu'exceptionnellement plus d'une ou deux étapes, quand on ne rencontre pas sur sa route un village assez considérable pour fournir une nouvelle escouade de porteurs ou une quantité suffisante de poneys ; d'ordinaire, on les remplace chaque jour.

On paye 4 annas (40 centimes) par jour un coolie, et 12 annas (1 fr. 25) un cheval qui porte trois charges. Pour faciliter le contrôle, nous délivrions de petits billets indiquant le nom de l'individu et un numéro d'ordre correspondant à

celui du registre de notre personnel ; à l'étape, le porteur ou le conducteur du cheval venait toucher sa solde (« masuri »), à laquelle on ajoutait généralement une bonne-main de 2 1/2 à 5 centimes par jour, ce qui constituait une grosse somme pour eux.

Nous avons, en effet, pour principe de régler nous-mêmes le compte de chacun de nos hommes individuellement, et de ne pas confier cette besogne à des sous-ordres qui peuvent



(33.) Coolies en marche.

ne pas s'en
acquitter
avec une scrupu-
leuse fidélité, et
créent

ainsi des mécontente-
ments. Grâce à cette
mesure et au fait que
nous ne maltraitons
jamais notre person-
nel, bien des difficul-
tés nous furent épar-
gnées, qui avaient ar-



(34.) Coolies à l'étape.

rêté ou retardé d'autres expéditions dans ces contrées ; c'est, du moins, à quoi nous attribuons la facilité de nos rapports avec tant d'indigènes.

Encore un mot sur les coolies, pour n'y plus revenir : ce

sont pour la plupart de magnifiques et solides gaillards, portant pendant 25 à 30 kilomètres leurs 30 ou 40 kilogrammes, et cela pour ainsi dire sans arrêts, de bonne heure le matin jusqu'à midi ou deux heures, suivant la longueur du trajet, et à une allure que nous autres Européens, chargés uniquement d'un parasol ou d'un appareil photographique, avions parfois de la peine à soutenir.

Notre caravane se composait en moyenne de 168 à 170 individus, répartis de la façon suivante :

Européens	6
Chicaris	2
Naukhars-coolies.	(5) 6
Cuisiniers, chef et aides	(5) 6
Coolies, en moyenne	150

Un *chicari* est en général un maître chasseur indigène, qui a débuté comme *naukhar-coolie*, ou domestique, accompagnant un ou des Européens dans des expéditions sportives, dont la chasse était le but principal. Ils connaissent très bien le pays, et spécialement les régions giboyeuses, savent l'hindoustani (quelquefois l'anglais) et comprennent les nombreux dialectes parlés dans le Baltistan et le Cachemire; ils servent donc d'interprètes, et, dans notre expédition, s'occupent du remplacement des coolies, du chargement et du déchargement des bagages, matin et soir; ils s'entendent avec ceux des *lambadars* ou des *tahsildars* (chefs de villages représentant le gouvernement, et chargés entre autres de procurer des coolies), qui ne parlent que des patois incompréhensibles pour nous; mais, quand ceux-ci savent l'hindoustani, nous pouvons communiquer directement avec eux, ce qui simplifie singulièrement la besogne.

Nous avons deux *chicaris*, Salama et Abdulla Bat; mais en réalité, Salama seul, le plus âgé et le plus expérimenté, en remplissait le rôle; ayant beaucoup voyagé, il connaissait très bien le Cachemire, et jouissait d'une très grande auto-

rité sur ses subordonnés ; il nous fut absolument fidèle, et la confiance que nous avions mise en lui n'a jamais été trompée. C'est à l'obligeance du capitaine Le Mesurier que



(35.) Le chikari Salama.

nous devons cet homme dévoué, qui s'était chargé à son tour de fournir tout le personnel subalterne.

Quant aux *naukhar-coolies*, jeunes gens pour la plupart, remplissant les fonctions de domestiques, chacun de nous en avait un « attaché » à sa

personne, et censé suivre son maître comme son ombre ; cependant, quand on voulait faire une photographie, il

fallait souvent attendre que Sa Majesté voulût bien se montrer et produire l'appareil dont elle était chargée. Ces domestiques, de rigueur dans l'Inde, sont

pourtant presque inutiles ; car, à l'égal de nos serviteurs européens, ils savent toujours

s'arranger à éviter la besogne : à l'étape, ils rendent quelques menus services, dressent les tentes et préparent nos lits-



(36.) Mon naukhar-coolie Soufras.

sacs ; puis ils disparaissent jusqu'au matin suivant. A l'occasion, ils lavent les objets sales ; mais tous ne s'y prêtent pas.

Trois d'entre nos naukhar-coolies sont chargés de l'argent monnayé : roupies, demi-roupies, 4 et 2 annas en argent. Il serait beaucoup plus commode d'emporter du papier ou de l'or ; mais, sauf à Skardu, on chercherait en vain à changer une pièce d'argent supérieure à la roupie (1 fr. 70). Il faut donc avoir avec soi, sous forme de monnaie divisionnaire aussi petite que possible, tout ce qu'on pense avoir à dépenser, et ne pas craindre de charger un porteur ou deux de plus, pour avoir encore suffisamment de cuivre pour les pourboires, que ces braves Baltis apprécient d'autant plus qu'ils ne sont pas encore blasés sur ce point.

Nous avons engagé en outre à Srinagar, sous les ordres d'Abdulla Khan, le Pathane rencontré à Umballa, deux chefs cuisiniers : Karim-bax est un des plus remarquables représentants de la Bohème hindoue, voleur, menteur, habile à se « tirer les pattes », et avec cela l'air toujours bon enfant, farceur même ; dans la vallée de l'Indus, dès qu'il commencera à trouver trop de pierres sur le chemin, il s'offrira un cheval, et galopera à la barbe des patrons qui vont à pied, tout en essayant de mettre ce luxe sur le compte de l'expédition ; il a beaucoup voyagé, mais n'est jamais resté longtemps à la même place ; il s'est décidé à venir avec nous dans l'espoir de faire un beau voyage, tout en se coulant la vie aussi douce que possible.

Le second cuisinier est Abdul-beg, surnommé les « mollets de coq », car, malgré la paire de bandes molletières démesurément longues qu'il enroule en cinq ou six couches superposées, il n'arrive pas à donner à ses gastro-enémiens la moindre apparence de vigueur.

A ces deux personnages sont adjoints deux domestiques, deux gâte-sauces, qui ne touchent d'ailleurs aux sauces qu'indirectement, en allant chercher l'eau ou le bois pour les

faire cuire, ou en égorgeant poulets et moutons qu'ils débitent au reste très proprement. Plus tard, nous leur en adjoindrons encore d'autres, et les mutations seront, dans cette catégorie de subalternes, aussi fréquentes que déconcertantes; ainsi, on verra le maître boucher monter au grade de chicari, pour retomber à celui de porteur, au grand scandale des gens de sa tribu, quoique la vie sur le glacier rende à tout ce monde, encore saturé d'esprit de caste, une dose de bon sens dans laquelle semblent pas mal de préjugés.

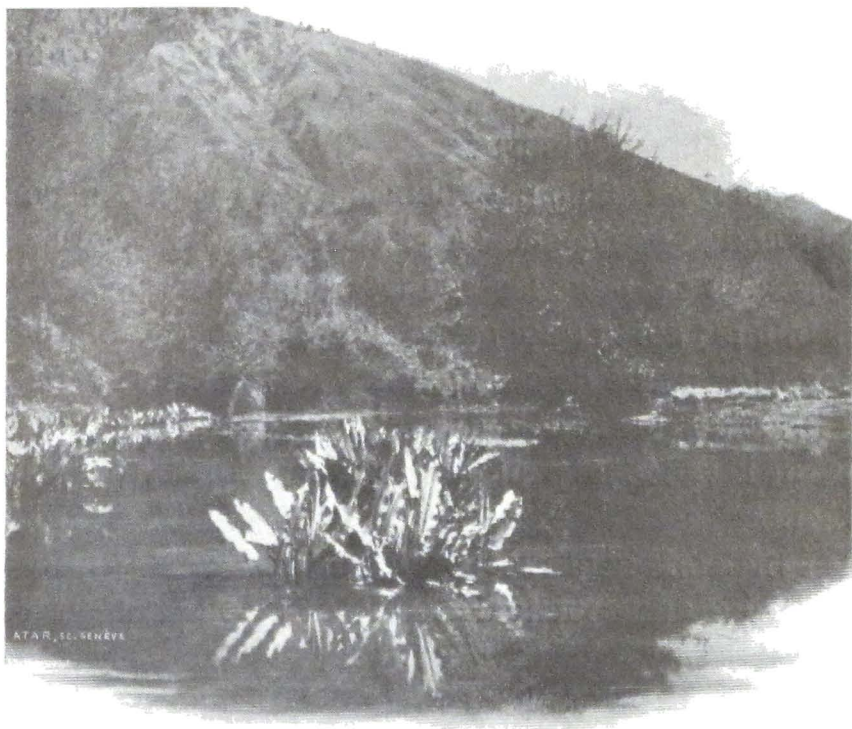
* * *

Le lundi 28 avril, un peu plus de quatre semaines après notre arrivée à Srinagar, nous quittons cette capitale par un temps splendide, contrastant agréablement avec la série d'orages qui a été notre lot habituel durant les haltes prolongées. La première étape n'est pas longue, 12 milles au plus (19 kilomètres environ); nous longeons d'abord toute la ville indigène et ses faubourgs pendant près de deux



heures, puis, à travers la plaine, gagnons *Gandarbal*, à l'entrée de la *vallée du Sind*, que nous remonterons en sept jours.

Pfannl et Wessely sont partis en avant, pour accompagner le convoi composé de tout notre personnel et d'une cinquantaine de poneys, tandis que je reste avec Eckenstein pour régler les dernières dépenses et mettre en lieu sûr ce que nous jugeons inutile d'emporter dans les montagnes ;



138. A Larri : le temporaire.

Crowley et Knowles, ayant à prendre encore quelques arrangements, nous rejoignent le lendemain, après avoir voyagé une partie de la nuit en bateau sur le Jehlum.

Notre premier campement est des plus pittoresques. Il n'y a pas de dak-bungalow ; mais la température est si agréable que nous nous dispensons de dresser les tentes, et déroulons nos lits sous un groupe de magnifiques platanes, dans une petite prairie non loin de la rivière. Pendant que le souper se prépare, je vais faire quelques photographies. Le

Haramook dresse ses 5000 mètres de l'autre côté de la vallée et s'éclaire des feux du couchant, donnant au paysage un aspect grandiose qui ira d'ailleurs toujours en augmentant à mesure que nous monterons.

Le lendemain, Crowley et Knowles nous rejoignent à 8 heures et, après quelques pourparlers avec le *tahsildar* du village, nous nous acheminons sur Kangan, la seconde étape. Jusque là la route est très bonne et nous avançons rapidement, passant de jolis villages enfouis dans la verdure, ayant de nouveau quelque analogie avec ceux de la vallée de Bagnes. Nous traversons le Sind, et resterons sur sa rive droite pendant trois journées.

Kangan n'est qu'un petit hameau, où nous échangeons les poneys contre nos coolies. A peine engagés, ils se précipitent sur les charges pour les soupeser, puis viennent prendre leurs billets ; après quoi on ne s'inquiète plus d'eux jusqu'à l'étape. Une partie de ces hommes resteront avec nous jusqu'à Dras, de l'autre côté du col, attendu que la partie supérieure de la vallée ne peut pas fournir un nombre de porteurs suffisant.

Les maisons sont recouvertes de bardeaux, sur lesquels on applique une couche de terre destinée à protéger l'habitation

contre les flammèches, en cas d'incendie dans le voisinage : coutume intelligente qu'on devrait bien adopter dans la plupart des villages de nos montagnes, où les sinistres sont encore si fréquents et si terribles ; elle existe déjà à Sri-



39. Vallée du Sind, avant Goond.

nagar, où il est très curieux de voir toute une ville couverte d'une multitude de jardins, car, bien entendu, on n'empêche pas l'herbe d'y croître.

La vallée du Sind est la plus riante, la plus verte, la mieux cultivée du Cachemire après celle du Jehlum. Partout où un torrent amène un peu d'eau dans la vallée, elle est captée et dirigée à travers le pays au moyen de « bisses » absolument identiques à ceux du Valais, et dont le trajet est peut-être encore mieux visible, car, au-dessus, ce ne sont que rochers et terre brûlée, tandis qu'au-dessous, champs en terrasses, prairies, jardins et arbres fruitiers donnent au paysage une teinte riante et reposante.

Les hautes montagnes, aux sommets encore couverts de neige, s'élançant souvent d'un seul trait à des hauteurs qui nous donnent une impression de grandiose, absolument nouvelle.

A l'étape de *Goond*, nous passons la nuit dans une hutte en construction, qui paraît destinée à devenir un petit dak-bungalow ; nous y enrôlons quelques porteurs pour remplacer ceux qui ne veulent pas passer le col du Zoji-la.

A celle de *Gaganghia*, un orage éclate sur nos têtes

au moment où nous arrivons à l'étape, et, pour la première fois, nous dressons les tentes, un peu en dehors du village. Leur teinte verdâtre donne à nos visages des airs cadavériques ; en soulevant la portière on voit tout en rouge ; mais le



(40.) A Gaganghia, premières tentes.

temps gris au-dessus de nos têtes est là pour nous démontrer que ce n'est qu'une illusion de la rétine, et que les couleurs complémentaires ne suffisent pas toujours à vous faire voir « la vie en rose ». L'orage cependant n'est pas de longue durée et, dans la soirée, nous sortons encore pour jeter un coup d'œil sur la vallée, resserrée au-dessus de nous en une magnifique gorge que nous remonterons demain.

Quelques caravanes de Thibétains, venant du Ladak, font déjà leur apparition sur le chemin ; ils n'ont peut-être pas traversé récemment le Karakorum, mais le type est si accusé qu'il ne peut y avoir de doutes sur leur origine. L'un d'entr'eux, jeune homme de 15 ou 16 ans à peine, s'arrête auprès de nous, et incontinent se met à donner quelques coups de main à la cuisine. Le lendemain, il nous demande de rester avec nous, ce à quoi Eckenstein consent sur la foi seule de sa bonne mine. *Hassan*, « le petit Hassan », ou encore « Napoléon », devient rapidement le plus choyé de nos domestiques, malgré un certain air sauvage et peu communicatif : son jeune âge, sa bonne volonté à rendre toujours service, son endurance, sa soumission correcte, mais non servile, nous enchantent. Plus tard, le jour



40. Sortie de la gorge à Gaganghia.

où nous sommes obligés de chasser nos cuisiniers infidèles, il achète de l'un d'eux la livrée fournie à Srinagar, entr'autres le pagri (turban), qu'il convoite depuis longtemps ; mais, lorsqu'il vient tout glorieux, selon la coutume, saluer et se faire admirer, il res-

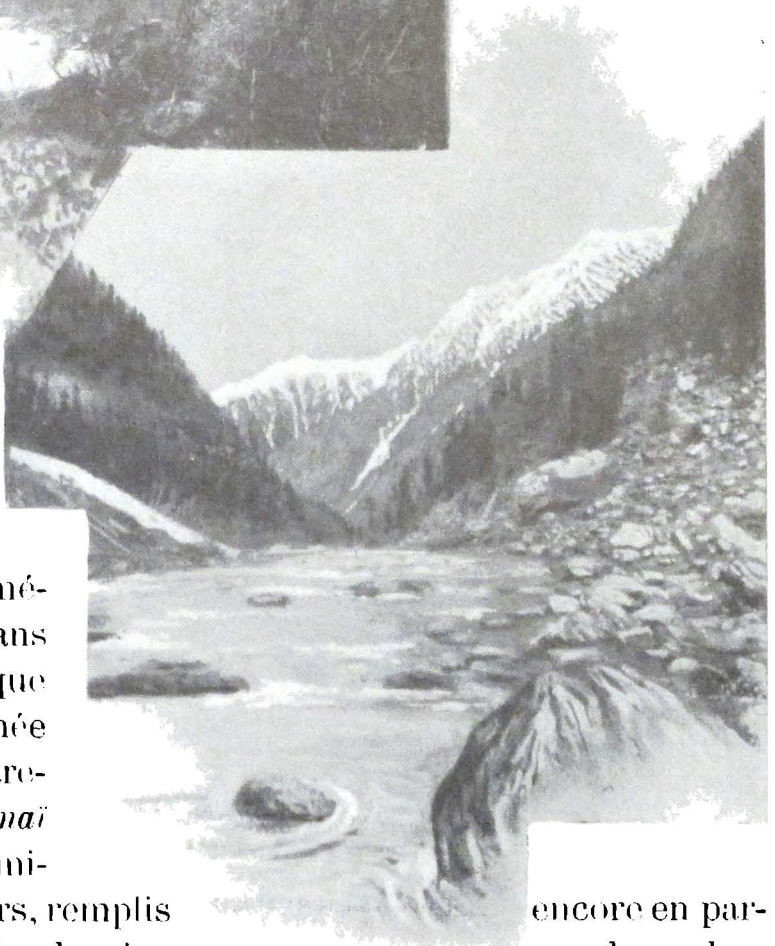
semble d'une façon si frappante au « Petit caporal » avec son bicorne en bataille, qu'instantanément chacun en fait la

remarque, et que le nom lui en reste sans qu'il en devienne pour cela plus belliqueux !



(42.) Basmāi S^m.

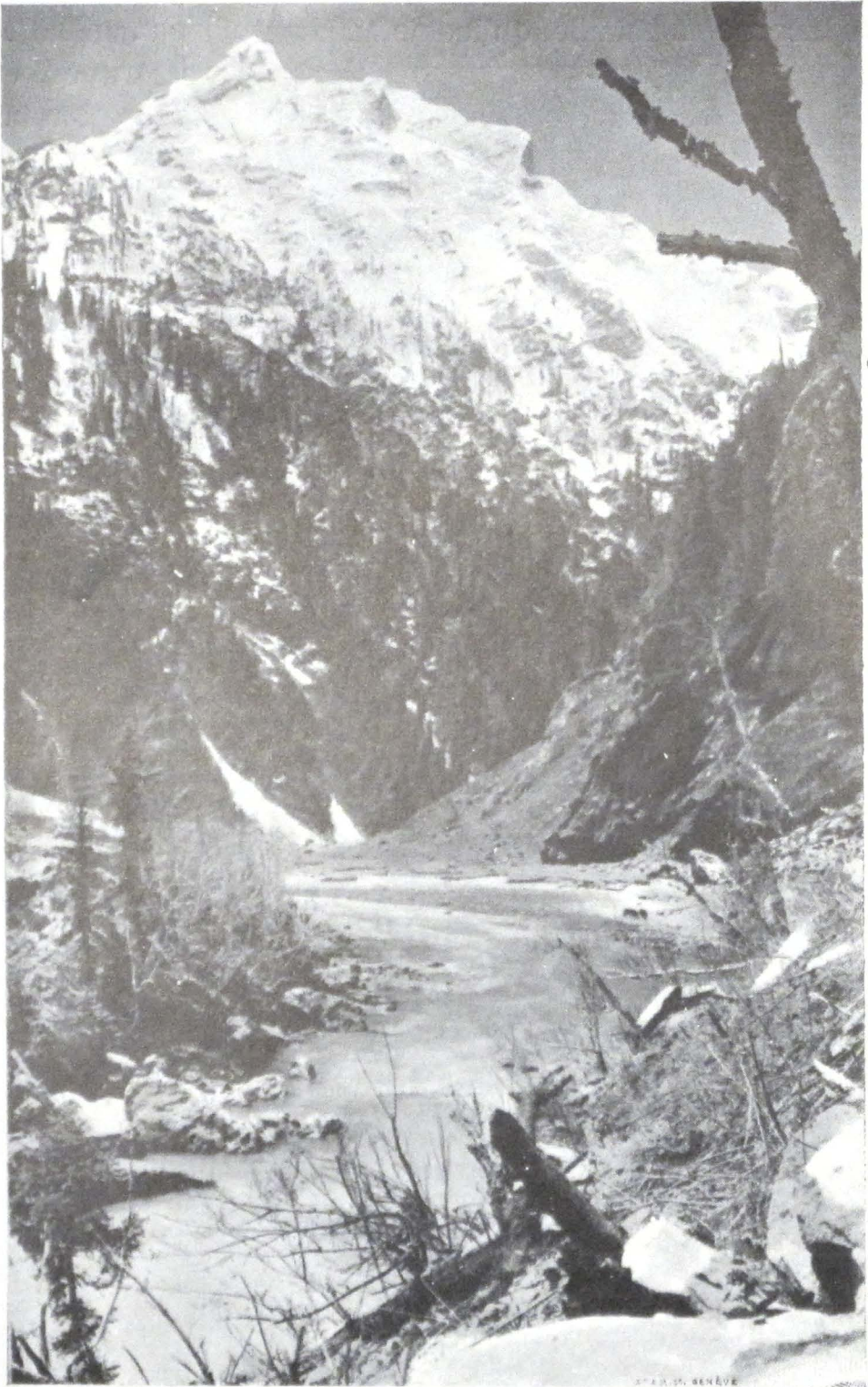
En quittant le camp, nous entrons presque immédiatement dans une magnifique gorge dominée par les contreforts du *Basmāi S^m*. De formidables couloirs, remplis de neige d'avalanche, quels elle s'est accumulée de dix à douze mètres d'épaisseur sur plus de cent mètres de front, descendent d'un seul trait du sommet de la mon-



(43.) Shultran Nags.

encore en partant au bas des-
lée en cônes

encore en partant au bas des-
lée en cônes



(44.) Basmal Stn (5000 m. env.) et entrée de la gorge du Sind près de Sonanarg.

tagne, avec une inclinaison moyenne de près de 40°. Ces cônes d'avalanches ont dû à plusieurs reprises obstruer la rivière ; on voit en amont des dépôts d'alluvions sur une ligne horizontale assez étendue, et la neige présente encore les tronçons du pont naturel sous lequel l'eau qui l'a rongée s'est frayé son chemin à la débâcle.

Au sortir de la gorge, le sentier court au bord de la rivière dans un joli plateau, à l'extrémité duquel se trouve le village de *Sonamarg*. Cette station est importante par sa situation non loin du col du Zoji-la, et par le fait qu'un bureau de poste et de télégraphe y a été installé, ce dernier surtout pour la transmission quotidienne des observations météorologiques ;

le buraliste télégraphie trois fois par jour ses lectures aux

différents instruments de la station (baromètre Fortin, qu'il s'obstine à appeler anéroïde, thermomètres maxima, minima, à boule noire, et thermomètre ordinaire,

anémomètre et girouette) à Simla, où

sont concentrées les observations analogues, prises dans toutes les stations de l'Inde.

L'expédition à tout hasard en Europe quelques nouvelles, qui toutes parviendront à destination. D'ailleurs, les lettres, cartes ou petits paquets que nous avons ainsi déposés dans ces bureaux de poste, semés comme au hasard le long des vallées du Sind, du Dras ou de l'Indus, sont tous arrivés, de même que ce qu'on nous a adressé d'Europe ; mais les petites boîtes en fer blanc renfermant les pellicules des



(45.) Plateau de Sonamarg.

kodaks de Knowles ont tenté parfois la curiosité des employés de la poste ; quelques rouleaux, ouverts ailleurs que dans une chambre noire, n'ont plus donné qu'une bande uniformément noire.

Morale : ne confiez jamais à la poste des documents photographiques d'une certaine valeur ; il est préférable d'en être embarrassé pendant des semaines et des mois, plutôt que de les livrer au hasard des bureaux de poste ou des transports. Mais, à cette seule exception près, honneur, sans réserve, à l'administration postale des Indes !



A Sonamarg, Pfanul et Wessely sont désignés pour aller reconnaître le *passage du Zoji-la* ; ils quittent le campement



(46.) Sonamarg et Nighinai Stn.

à 4 heures du matin et devront nous retrouver dans la soirée à Baltal, un dak-bungalow situé au pied même de la dernière montée. Comme cette étape est très courte, ils sont déjà de retour à 3 heures, après avoir dépassé le col, et annoncent

qu'il est praticable, sans danger d'avalanches, à condition de partir de très bonne heure.

Cette heureuse nouvelle nous est confirmée par l'attitude de nos coolies. En effet, le Zoji-la, à 5000^m, a une très mauvaise réputation, probablement méritée, lorsqu'il s'agit de le passer au printemps, avant que les avalanches soient descendues. Mais nous sommes pleinement rassurés sur notre sort, puisque les indigènes ne manifestent aucune inquiétude.



(17.) Vallée du Sind en amont de Sonamarg.

Nous distribuons quelques lunettes fumées à des hommes atteints de conjonctivites ; mais tout le monde veut en avoir ; comme nous ne disposons que d'une centaine, je fais passer un examen sommaire à notre caravane, et renvoie sans autre ceux qui peuvent facilement s'en passer.

Dans la soirée, tous sont occupés à confectionner des sandales de paille, qu'ils chaussent après avoir enveloppé leurs pieds de drap de laine. Ces chaussures tiennent admirablement dans la neige quand les marches sont bien faites,

et la paille humide adhère mieux que n'importe quoi sur les rochers. Chaque individu confectionne lui-même et raccommode au jour le jour ses sandales, qui, une fois usées, se remplacent en quelques minutes; nous avons un porteur chargé de la paille tressée nécessaire aux réparations, et, à chaque étape, le premier soin des coolies était de remettre en état ses chaussures, si l'on avait de la neige à traverser le lendemain. D'ordinaire, ils vont pieds nus, quel que soit le mauvais état du sentier.



(8.) Entre Sonamarg et Baltal.

Le 4 mai, réveil à trois heures. Les premiers coolies partent à trois heures et demie, et à quatre heures le dak-bungalow est complètement évacué.

Maintenant le sentier a disparu sous une masse énorme de neige d'avalanche. Nos 150 porteurs défilent à une belle allure entre les troncs d'arbres, les rocs et la terre éboulés, au fond d'une gorge dont les parois sont sillonnées de couloirs d'avalanches. Malgré le grand nombre d'individus, on n'entend pas un bruit; seuls nos souliers européens grin-

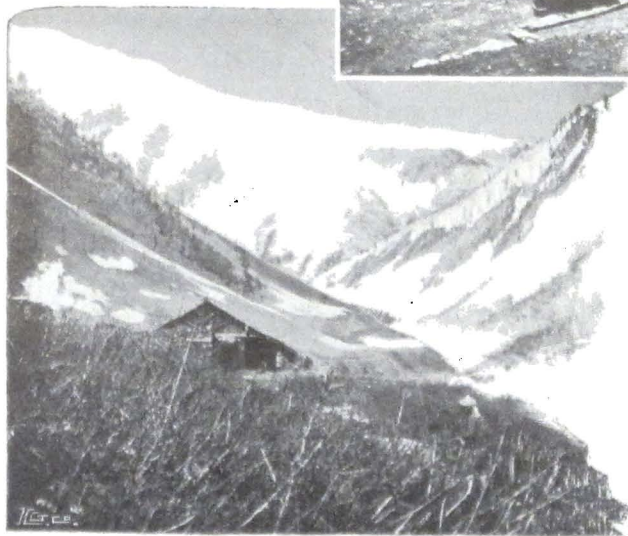
cent sur la neige durcie, et nos piolets entonnent la chanson monotone des longues montées.

La lune, à son déclin, donne encore juste assez de clarté pour rendre inutile la lanterne, et, vers cinq heures et demie, le soleil se lève dans un ciel sans nuages, promettant une belle journée.

Nous cheminons en compagnie d'un officier anglais rencontré au bas du col, qui va faire quelques reconnaissances dans la région du Dras supérieur ; comme il parle l'hindoustani mieux que nous, ses connaissances nous ren-



49. Tente de l'officier anglais à Baltal.



50. Dak-bungalow de Baltal et Zoji-la.

dent service à plusieurs reprises, pendant les quelques jours que nous passons ensemble.

À six heures et demie, les premiers coolies arrivent au haut du col, avec Pfäuml et Wessely,

et à 7 h. 55 toute l'expédition a passé. Seul, un porteur plus âgé que les autres nous a forcés à ralentir la marche, car nous avons décidé que deux d'entre nous resteraient à l'arrière-garde jusqu'au haut ; de l'autre côté cette précaution est inutile, car les défections y sont moins à craindre.

Peu avant d'arriver, on traverse un petit plateau occupé par un lac encore gelé ; confiant dans la solidité de la glace, je m'aventure un peu trop, lorsque, tout à coup, je fais un plongeon, intempestif à cette heure matinale ; mais, chose curieuse, en moins d'une heure toute trace d'humidité a complètement disparu, grâce à l'extrême sécheresse de l'air.

Cette particularité de l'atmosphère est bien connue et mise à profit d'une façon curieuse ; tant qu'on est sur le versant du Cachemire, la ligne télégraphique est munie d'isolateurs ; mais, à partir du Zoji-la, on les supprime complètement : le fil est accroché à n'importe quoi, un tronc mort, une branche d'arbre, souvent même il est posé sur la neige ou recouvert par elle ; ailleurs, il franchit d'un bond de 300 ou 400 mètres la rivière ou une vallée latérale, ce qui ne pourrait avoir lieu si le givre venait à s'y déposer en couches trop épaisses. Il est vrai que nous nous rapprochons sensiblement des hauts plateaux de l'Asie centrale, où il ne pleut pour ainsi dire jamais, éloignés qu'ils sont de plus de 1500 kilomètres de toute mer ; quand souffle la bise, d'ailleurs identique à la nôtre, elle nous amène un ciel implacablement bleu ; on y verrait même volontiers apparaître quelques nuages, en particulier à l'heure de midi, quand le sentier se déroule dans les masses granitiques dont sont exclusivement formées toutes ces montagnes.

Décrire les splendeurs qu'il nous fut donné d'admirer dans cette belle journée est une tâche dont je préfère me tirer par quelques photographies.

Il se peut que le Zoji-la, dans les chauds mois de l'été, ou en automne, une fois débarrassé de ses neiges temporaires, soit d'un effet moins grandiose, que ses couloirs d'avalanches et ses cônes de débris soient moins pittoresques qu'au premier printemps ; mais, à cette époque de l'année, dominé de toutes parts de sommets voisins de 6000 mètres, encore couverts de neige et poudrés à frimas, et de formidables gla-

Passo au dessous du Zoji-la



ciers dont nous longeons les moraines frontales, ce passage, dépassant en majesté grandiose tout ce que nous avons vu jusqu'ici, était bien fait pour enthousiasmer, même les plus blasés.

Il faut reconnaître que les aiguilles, les pitons, les dents fantastiques, que l'on trouve à profusion dans nos montagnes calcaires et en particulier dans les Dolomites, ne foisonnent pas dans les environs du Zoji-la ; à plusieurs reprises, pourtant, nous eûmes l'occasion d'admirer des sommets dont les formes générales affectaient celles d'une tour Saillères, haute comme le

Mont-Blanc, d'un Grand-Muveran

comme l'Elbrous !
Au col, nous croisons la poste, dans l'espèce un coolie, ne se distinguant que par un ceinturon garni d'une plaque de laiton avec le mot « mail » (poste), sa traduction en hindoustani, et un bâton ferré muni de deux grelots à son tiers inférieur ; seul, à travers les solitudes glacées, il passe le col tous les deux ou trois jours, se rendant de Dras à Sonamarg, assurant ainsi, avec le télégraphe, les relations du Baltistan avec le Cachemire.



151.5 Au Zoji-la (5000 m. env.) et Somelo Stn.

Nous rencontrons aussi quelques caravanes de Thibétains, venus probablement du Ladak, encore en petit nombre, mais précurseurs des foules plus considérables de la bonne saison.

Nous commençons maintenant à descendre dans la vallée du Dras et dans le bassin de l'Indus supérieur. L'ascension

ne nous a guère éprouvés; au contraire, il ne nous a pas semblé faire un effort bien considérable,

et nous sommes parvenus à 5000 mètres avec infiniment

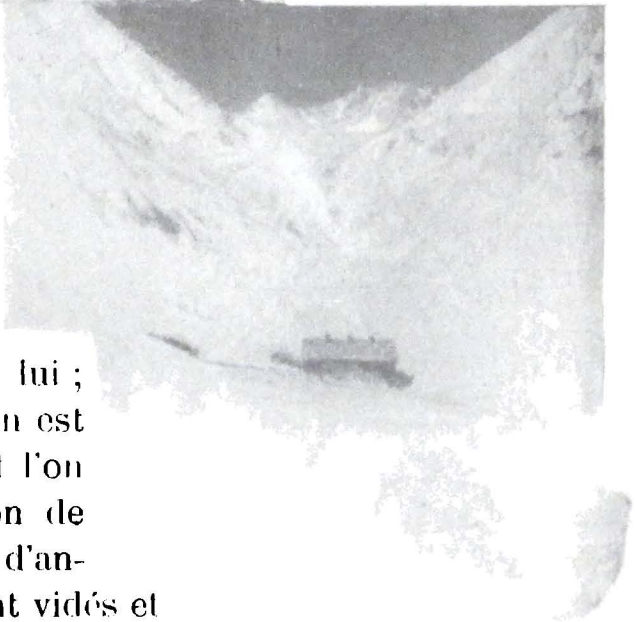
plus de facilité qu'au Mont-Blanc ou sur toute autre sommité de 4000 mètres en Suisse.

Mais, pendant les six heures qui suivent le passage du col, nous avançons un peu lentement; la descente devient rapidement fastidieuse, car la neige s'est ramollie, et, bien que les traces soient



(52.) Versant N. du Zoji-la.

apparentes et même profondément marquées, le soleil est si chaud que chacun enfonce à son tour comme si personne n'avait passé devant lui; en outre, l'inclinaison est très peu sensible, et l'on passe une succession de petits plateaux, lits d'anciens lacs récemment vidés et encore couverts d'un mètre et plus de neige pourrie.

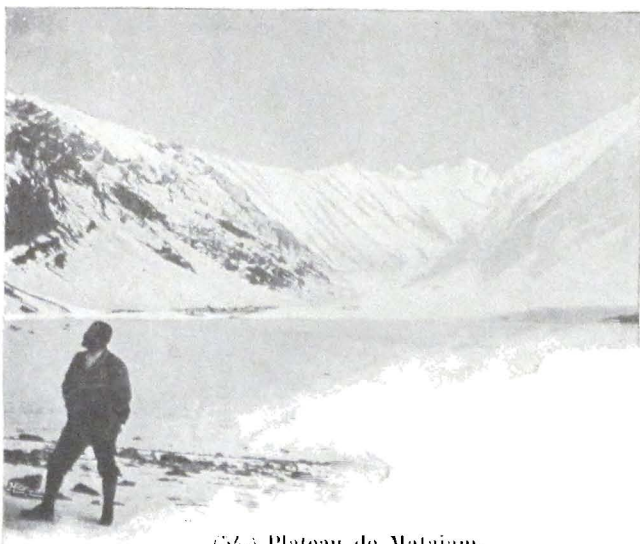


(53.) Dak-bungalow de Goomber.

A mi-chemin, vers 10 $\frac{1}{2}$ h., après avoir encouragé les derniers coolies à rejoindre les premiers, nous faisons une petite halte au dak-bungalow de *Goomber*, dans une situation ravissante, mais encore enfoui en bonne partie dans la neige ; il ne peut être question d'y loger toute notre troupe qui, d'elle-même, renonce à s'arrêter plus longtemps et repart incontinent pour *Mataiam*.

Plusieurs de ces petits plateaux ont une grande analogie avec Salanfe, au pied de la Dent du Midi, et reportent mes pensées à telle course de printemps au Luisin, avec mes chers camarades du Club alpin suisse.

Cette même impression de vaste solitude et le même silence frappent d'autant plus étrangement, qu'on sort de la passe du *Zojila*, et qu'on a encore le souvenir tout frais des sombres couloirs et des masses d'avalanches sous les-



(54) Plateau de *Mataiam*.

quelles on eût pu être enseveli jusqu'au milieu de l'été.

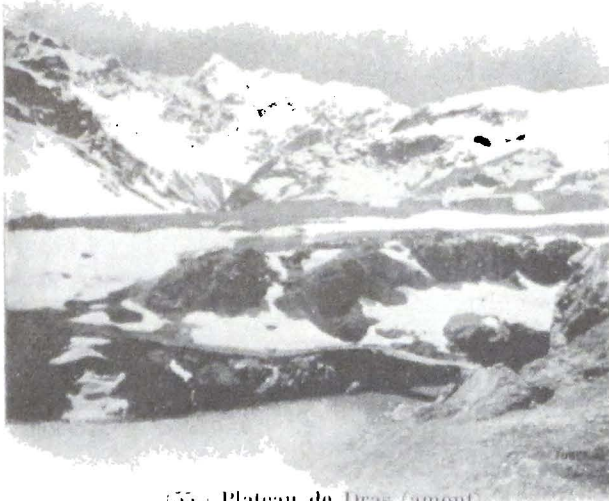
Peut-être aussi la fatigue n'est-elle pas étrangère à cette manière d'envisager les choses. Et c'est avec un plaisir bien réel que nous voyons apparaître, à un détour de la vallée, les premières maisons de *Mataiam*, sur le toit desquelles toute notre caravane est en train de profiter des derniers rayons du soleil pour se sécher et pour raccommoder ses sandales de paille.

Une fois réconforté par quelques bonnes tasses de thé et du lait de yack, animal que je vis dans ce village pour la première fois, je fus occupé tout le reste de la soirée à exa-

miner force clients, surtout parmi la population du village ; beaucoup de maladies cutanées, entr'autres pelade, psoriasis, eczémas variés, etc. Ne pouvant suffire à examiner et à soigner tout ce monde, je priai Pfannl de me venir en aide, ce qu'il fit de bon cœur en massant force jointures et tous les lumbagos de nos coolies. Après le coucher du soleil, le froid envahit rapidement l'atmosphère et nous gagnâmes nos couchettes avec un bonheur sans mélange. Seul Crowley, plus éprouvé que nous par cette forte journée, ne trouva le repos qu'après avoir absorbé une demi-bouteille de cham-

pagne qui fit merveille.

Mataiam est bâti sur un petit plateau, au pied d'une montagne de formation sédimentaire, d'apparence absolument semblable aux Dolomites ; la ressemblance est d'autant plus frappante qu'au coucher du soleil une teinte rou-



(55.) Plateau de Dras (amont).

geâtre envahit toute la sommité.

Bien qu'en pays de montagne, exposé aux fortes chutes de neige, les maisons du village, comme du reste toutes celles du Baltistan, sont à toit plat ; pendant le jour, toute la famille y est groupée, jouissant de la chaleur solaire, attendant que la neige ait disparu pour se livrer aux travaux des champs, seule occupation de cette région. L'industrie y est inconnue : à peine rencontre-t-on quelques métiers à tisser des plus primitifs ; on moule parfois la farine, mais le plus souvent les céréales sont pilées par les femmes ou les enfants dans de grands mortiers en bois ou en pierre.

Nos coolies font aujourd'hui, 5 mai, leur dernière marche, et nous les échangerons en partie à Dras contre des poneys; aussi, ils partent tôt, et à 5 h., il ne reste plus avec nous à Mataiam que les domestiques et les cuisiniers. Comme l'étape n'est pas très longue, nous faisons la grasse matinée jusqu'à 8 heures.

La neige devient rapidement mauvaise, mais diminue aussi à mesure que nous descendons; nous longeons la ri-



(56.) Plateau de Dras (aval).

vière pendant près d'une heure, en suivant le haut de la falaise, bien exposée au sud, où la neige a fondu en bonne partie, et bientôt nous traversons les dernières flaques.

En entrant dans la gorge au dessous de Pandras, nous suivons un curieux point de contact géologique: la rive gauche, où court maintenant le sentier, est formée de roches éruptives très riches en fer, qui, polies par l'eau des glaciers, prennent des teintes rouges-violacées et métalliques intenses; tandis que, sur la rive droite, les roches sédimentaires

où prédominent la dolomie, offrent un curieux contraste, et donnent au paysage cet aspect particulier des gorges à parois à pic d'un côté, plus ou moins inclinées de l'autre.

Un peu avant de déboucher sur le plateau de Dras, nous trouvons gravée sur un rocher l'inscription suivante :

†
H. H. G.-A. H. G.-A.
1861. 2. 3. 21. 9. 1880.

Ce sont sans aucun doute les initiales du capitaine Godwin-Austen, sous les ordres duquel a été fait le relevé topographique du pays.



Voilà donc plus de quarante ans que la civilisation a tenté un effort, et jusqu'à présent quel en a été le résultat ? Une ligne télégraphique jusqu'à Skardu, établie dans un but

presque exclusivement militaire, et quelques bureaux de poste bien clairsemés. Nous sommes encore en plein Orient primitif, à peu près tel, sans doute, que le trouva Alexandre le Grand, quand il atteignit les bords de l'Indus.



(57 et 58.) Dak-bungalow de Dras et nos coolies.

Entouré de toutes parts de hautes montagnes neigeuses, le village de *Dras* est bâti à l'extrémité d'un vaste et magni-

lique plateau, où les phénomènes d'érosion atteignent des proportions gigantesques. C'est un ancien lac dont le barrage, encore bien marqué, a été éventré par le passage de la rivière, qui s'est taillé une gorge en pleine roche éruptive, après avoir déployé dans la plaine ses méandres gracieux, sur une longueur de près de dix kilomètres.

Un peu avant d'arriver au dak-bungalow, on passe au pied d'une forteresse à cinq pans, entourée d'un large fossé là où elle n'est pas appuyée à la rivière, et assez bien conservée, mais en partie démantelée.

Il existe à Dras un petit observatoire météorologique semblable à celui de Sonamarg.

Nous arrivons vers 2 h. au dak-bungalow, où nos coolies attendent depuis longtemps leur salaire, pour reprendre aussitôt le chemin de la vallée du Sind.

Le chef (*chaukidar*) du village vient nous annoncer que,

jusqu'à Skardu, le nombre des étapes sera réduit de 19 à 17, grâce au fait que nous pourrons avoir des poneys jusqu'à Hardas; nous accueillons cette bonne nouvelle avec d'autant plus de plaisir que l'on met à notre disposition des chevaux de selle, dont nous ne profitons d'ailleurs pas tous. Pour ma part, je préfère accomplir la descente à pied, afin de ne pas laisser passer d'excellentes occasions de photographier.

Les indigènes nous apportent sur un grand plat de cuivre des abricots secs et des noyaux, dont nous emplissons nos



(59.) Passage à gué, près de Dras.

poches pour tromper la soif en les grignotant tout le long du chemin.

A mesure que nous descendons la vallée du Dras, elle nous apparaît de plus en plus aride; seules, les vallées latérales où coulent les rivières alimentées par des glaciers présentent un peu plus de verdure, et, au moment où le cours d'eau débouche dans la vallée principale, il est capté et distribué par les « bisses » sur les champs en terrasses, beaucoup moins nombreux que dans la vallée du Sind. L'activité que déploient les habitants n'en est que plus grande; partout dans les champs les hommes retournent le sol sablonneux avec une charrue attelée de deux yacks, pendant que les femmes et les enfants suivent derrière, en cassant les mottes au moyen d'une sorte de marteau assez semblable à ceux de nos jeux de croquet et qui servent en même temps de rateau.

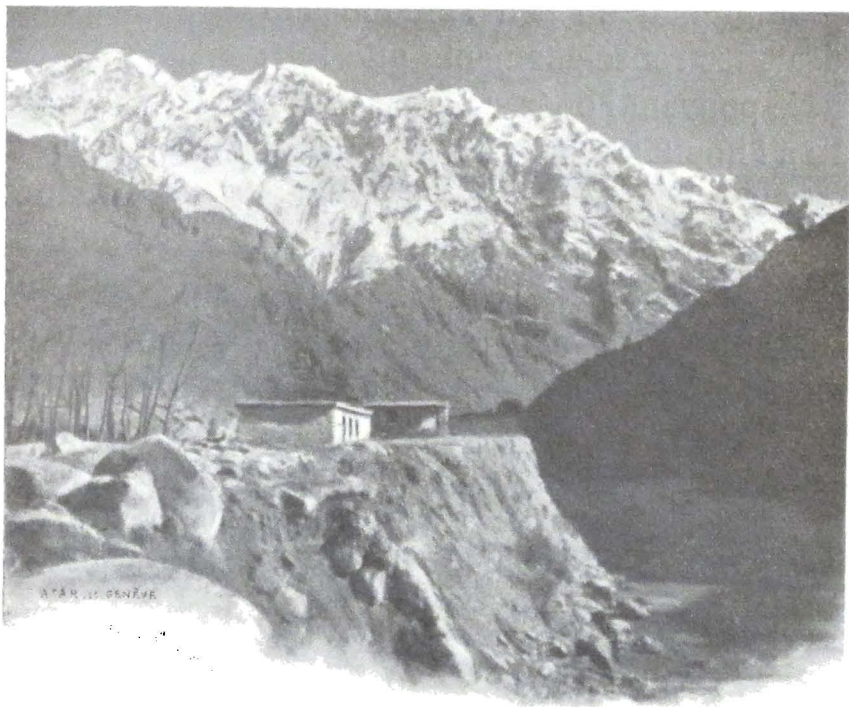
Les femmes ont pour seul vêtement une longue chemise de drap, fortement échancrée sur la poitrine, laissant voir leurs seins, qu'elles ne cherchent pas à soustraire aux regards; elles sont cependant très timides, et pour peu qu'elles vous voient venir à temps, elles prennent leur course à travers champs, abandonnant sur place leurs instruments; si elles n'ont pas le temps de fuir, elles se blottissent dans un repli du terrain ou simplement se détournent en ramenant sur la figure le voile qu'elles portent en travaillant sur le derrière de la tête.

La chaleur augmente sensiblement, au point que vers midi elle devient intolérable; ayant eu le malheur d'enlever mes bandes molletières après les dernières flaques de neige, je pris aux jambes un coup de soleil qui dura plus de huit jours, et me fit plus souffrir que tous ceux dont j'avais été gratifié dans les plus fortes courses de glaciers de nos Alpes. Knowles en prit également un à la figure et en souffrit aussi cruellement; ses lèvres, entr'autres, restèrent tuméfiées et douloureuses pendant près de trois semaines, et les derniè-

res croûtes ne tombèrent qu'une fois sur le glacier, soit plus de quatre semaines après l'accident.

Nous n'arrivons à *Karbu* que vers 3 heures, assez fatigués, et un peu avant les coolies; de sorte que nous devons attendre plus d'une heure avant d'avoir la tasse de thé traditionnelle qui, mieux que toute autre chose, à défaut d'alcool, reconforte presque instantanément.

Dans la soirée, nos *chicaris* viennent tout joyeux nous



(Go.) Dak-bungalow de Karbu.

annoncer qu'ils ont découvert de l'autre côté de la rivière un troupeau d'ibex (bouquetins); effectivement, en examinant un peu la montagne, nous finissons par en voir une quinzaine de très belle taille; malheureusement, il n'y a pas de pont: il faudrait remonter la vallée à plusieurs heures en arrière, et personne ne s'en soucie. Nous nous contentons de les regarder de loin et de suivre leurs jeux jusqu'à la tombée de la nuit. D'ailleurs, bien qu'ayant des armes et des permis, nous nous étions donné comme règle de ne pas

perdre de temps à la chasse, pour ne pas retarder de ce fait l'expédition ; aussi, jusque dans la vallée de Shigar, nos fusils restèrent-ils dans leurs boîtes.

C'est ici que nous quitte l'officier anglais, après nous avoir servi d'interprète dans une consultation assez pénible. Il s'agissait de la femme du lambadar de l'endroit, se trouvant dans un état si « intéressant » ¹⁾ qu'une opération seule pouvait l'en délivrer ; la femme ne parlait que le thibétain, son mari comprenait un peu l'hindoustani, et Eckenstein me traduisait les renseignements que lui donnait l'officier anglais. Ne pouvant l'opérer moi-même, je lui conseillai de se rendre à l'hôpital, à Leh, à huit jours de marche environ de



61. Pont sur le Dras à Kirkitschou et Kanthi St.

Karbu ; elle s'y serait volontiers décidée, si leur religion n'était venue se mettre à la traverse : elle était hindoue, et les médecins et le personnel de Leh, musulmans ; en outre, son mari, qui eût dû l'accompagner pour lui préparer sa nourriture, ne

pouvait quitter son poste sans autorisation, de sorte qu'avant quinze jours, cette malheureuse courait le risque de ne recevoir aucun soin ; je lui laissai quelques médicaments pour lui faire prendre patience.

Nous vîmes arriver avec délices la fin de l'étape suivante, qui, sans être aussi pénible et aussi longue que celle du jour précédent, nous éprouva fort ; le sentier ne suit jamais l'ho-

¹⁾ Gravidas extra-uterina.

rizontale : il descend rapidement au bord de la rivière, pour remonter tôt après à 150 ou 200 mètres, au milieu des pierres et du sable, où, çà et là, quelques thuyas seuls mettent un peu de verdure. A cette époque de l'année, ces cônifères sont chargés d'une quantité énorme de pollen, et le moindre souffle en emporte des nuages, qui donnent à l'atmosphère une odeur de résine très forte et point désagréable.

En face de Kirkitchoo, le sentier bifurque : pour gagner la vallée de l'Indus et Skardu, il faut traverser le Dras sur



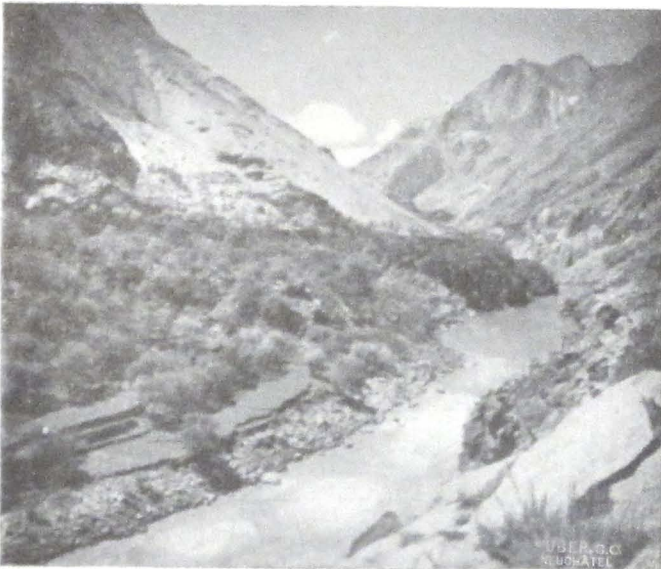
(62.) Polyclinique sous les abricotiers.

un nouveau pont que ne porte pas encore la carte. Wessely, qui marchait souvent en tête de la colonne, n'ayant pas remarqué la bifurcation, continua dans la mauvaise direction, sur Kargil et Leh, jusqu'au moment où, ayant découvert les coolies de l'autre côté de la rivière, il se décida, non sans maugréer, à revenir en arrière.

Enfin, entre 11 h. et midi, à *Hardas*, nous nous étendons confortablement et voluptueusement à l'ombre des abricotiers, des amandiers aux fruits déjà noués, des pommiers et des cerisiers en fleurs, tandis que le sol recouvert de blé d'un pied de haut contraste agréablement avec les pierriers de tout à l'heure.

Le rajah du village, chef de la contrée, vient nous rendre visite et se mettre à notre disposition pour l'échange des coolies. Il est très âgé et souffre d'un point pleurétique; on lui promet quelques remèdes, et on le gratifie de quelques mouchoirs de couleur, qui ont toujours le don d'amener un sourire de béatitude sur ces masques en général impassibles; mais la foule qui nous entoure pousse des exclamations d'envie à la vue d'une telle générosité!

Il n'y a que 40 poneys disponibles pour tous nos bagages, de sorte qu'il nous faut encore une trentaine d'hommes.



163. — Le Dras à Bielargo.

La journée du 8 mai est restée dans notre souvenir comme l'une des plus fatigantes de tout le voyage. Elle est estimée officiellement à 20 milles (33 km.); mais, en comptant les détours d'un sentier qui suit tous les méandres de la rivière, on franchit les parois

à pic en remontant souvent à 200 mètres, pour redescendre tôt après dans le sable ou le long de parois granitiques surchauffées et éblouissantes, on arrive à une somme de kilomètres bien supérieure, et surtout à un degré de fatigue et de lassitude que nous avons rarement connu. Partis à 7 h. de Hardas, nous n'arrivons que vers 3 h., n'en pouvant plus; le campement est établi tout au haut du village d'Olthingthang à plus de 300 mètres au-dessus de la rivière; nous nous trainons péniblement, pour faire cette dernière partie de l'étape, et, à l'arrivée, chacun est de mauvaise humeur.

Pour comble de malchance, au moment de congédier nos coolies, le lambadar vient nous dire qu'il n'a pu réunir le personnel nécessaire pour continuer le voyage. Allons-nous être arrêtés par un aussi grave contre-temps ? Nous voyons cependant autour de nous plus de 300 individus munis de cordes, de couvertures, de tout ce qu'il faut enfin pour remplacer les porteurs qui nous quittent. Qu'est-ce que cela signifie ?

J'étais en train, après un repos bien gagné, de distribuer quelques médicaments, lorsque Eckenstein vient m'annoncer qu'un vent de

révolte souffle dans le village, dont le chef est en train de se livrer sur nous à des tentatives de chan-

tage. Je ferme aussitôt mes boîtes, et, à l'instant même, plus de 200 individus se précipitent dans l'espace réservé à nos bagages, chacun

voulant s'assurer d'une charge pour le lendemain matin ; en même temps, le lambadar est fortement houspillé par la foule qui a enfin compris que son chef se moque d'elle, et que, en cas de conflit, elle a plus à perdre qu'à gagner !

Voyant ses subordonnés ne pas tenir compte de ses injonctions et de ses excitations à la révolte, le lambadar change alors de tactique ; il devient obséquieux, feignant de se rendre indispensable, d'encourager tel ou tel à l'obéissance, s'immisçant dans les délibérations que nous sommes en train d'avoir avec nos chicaris ; Eckenstein, à bout de pa-



(64.) A. Ollhinghang.

tience, lui administre une correction et le renvoie à ses besoins domestiques. Mais il ne se tient pas encore pour battu : de plus en plus mielleux, il vient réclamer un certificat attestant qu'il nous a fourni le nombre d'hommes voulu, et que nous sommes satisfaits de lui ; Eckenstein lui délivre une pièce en anglais, détaillant par le menu sa conduite indigne ! En même temps il écrit au Résident pour lui rendre compte de ce qui s'est passé dans ce village. Croyant enfin avoir obtenu ce qu'il désirait, notre lambadar pousse l'effronterie jusqu'à réclamer un pourboire, comme nous avons



(65.) Sur la route de l'Indus.

l'habitude d'en donner à ceux dont nous voulons reconnaître les bons offices ; devant tant d'impudence, la colère fait bondir Eckenstein, qui, s'armant d'un bâton, se met en devoir de lui administrer la plus belle volée que lambadar ait jamais reçue ;

sans demander son reste, et comprenant enfin qu'il s'attire une vilaine affaire, il décampe de son pied le plus léger, et ne reparait plus de la soirée.

Enfin débarrassés de cet encombrant personnage, nous pouvons procéder à l'enrôlement de nos nouveaux coolies, aussi bien disposés que n'importe lesquels à profiter d'une aubaine qui ne se renouvelle pas toutes les années.

Mais la nuit vient, et finalement ce sont les malades de l'endroit qui pâtissent des agissements de leur grand maître ; il est trop tard pour m'occuper encore d'eux ; chacun se retire sous sa tente et va chercher un sommeil réparateur.

Autant cette étape nous a paru pénible, autant la suivante est agréable : 12 milles seulement (19 km.), dont la première partie horizontale, pendant plus d'une heure, ce qui ne nous est pas arrivé depuis Dras.

Vers 8 heures, nous arrivons au confluent de notre rivière avec l'*Indus*, touchant enfin au fleuve d'antique célébrité, objet de nos conversations depuis bien des jours. Pendant quelques milles, nous le suivons à quelques mètres au-dessus



(66.) Première apparition de l'Indus.

de l'eau. Pfannl et Wessely ne peuvent résister à la tentation de prendre un bain ; mais l'eau est trop jaunâtre et surtout trop froide pour qu'ils s'y délectent longuement.

Le spectacle, tout différent de ce que nous attendions, n'en est que plus impressionnant. La vallée est éclairée à contre-jour, et les hautes montagnes qui la limitent à l'est se détachent sur le ciel en un profil uniformément sombre ; le fleuve est resserré entre des parois abruptes, couvertes de débris d'érosion et d'anciennes moraines, attestant la puissance des glaciers qui devaient occuper tout le fond de la vallée à une

époque où l'emplacement de Leh était encore recouvert par des centaines de mètres de glace, et où le col du Karakorum ne servait certainement pas au passage des caravanes de Thibétains.

Tout le paysage baigne dans une atmosphère assombrie, provenant en bonne partie de la couleur des roches éruptives qui forment l'ossature du Karakorum. Le nom lui-même de la chaîne indique bien que cette teinte particulière est générale et ne s'applique pas seulement à une région restreinte : « Karakorum » en effet veut dire « pierre noire » et cette coloration



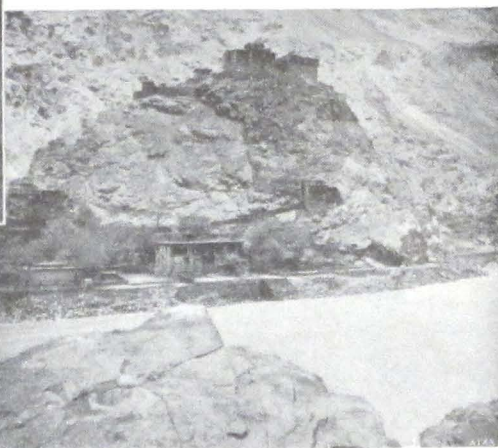
(67.) L'Indus entre Gidiardo et Bagicha.

se retrouve dans la majeure partie des gorges que traverse l'Indus jusqu'à Skardu, où le fleuve roule, dans une changeante majesté,

ses eaux brunâtres entre de formidables murailles, et se précipite dans un mugissement assourdissant.

Par endroits, le sentier, incapable de franchir de flanc les parois à pic, remonte à 200 ou 300 mètres pour redescendre bientôt ; ailleurs, il court en corniche à peu de distance du fleuve, en escarpements où la route est entrecoupée d'escaliers que les chevaux montent ou descendent sans que leurs cavaliers mettent toujours pied à terre.

Avant d'arriver à *Tarkutta*, on remonte une falaise de sable parsemée d'efflorescences salines et coupée de lits de torrents desséchés où l'on n'avance que lentement, le sable



(68.) Ancien château-fort à Karmang.

rendant la marche très fatigante. Mais à 10¹/₄ h. on arrive au village, oasis où l'on goûte enfin un repos et une tranquillité qu'on ne s'attendait pas à trouver si près du fleuve ; la vallée s'élargit un peu, et tout le fond en est occupé par un sable fin parsemé de petits lacs bleus d'une transparence à laquelle nos yeux ne sont plus accoutumés depuis longtemps ; la température de l'eau est si agréable, que nous restons près d'une heure à nous y plonger et replonger avec délices, faisant provision de bien-être pour les jours prochains.

En effet, à partir de Tarkutta, les étapes vont devenir de plus en plus longues, et nos porteurs, afin d'abrèger un peu celle de demain, repartent déjà dans la soirée pour le village suivant ; avant le coucher du soleil, on les voit comme des fourmis remonter une grande moraine de sable, où leurs vêtements sombres se détachent vigoureusement sur le fond plus clair du sentier.

Durant toute la soirée, nous avons en visite un petit indigène absolument nu et bronzé qui, d'un œil intrigué, suit, muet et accroupi sur ses talons, les apprêts du dîner ; voyant qu'on s'intéresse à lui, il disparaît un moment, puis revient avec un certificat attestant que ses parents sont morts et qu'il est à la charge de la commune.

Il est vrai que cette charge ne doit pas être considérable, car il trouve à se nourrir un peu partout et ses vêtements, s'ils sont les mêmes le dimanche que la semaine, n'exigent pas grands raccommodages ! Nous le dotons de 2 roupies (3 fr. 40),



(69.) L'Indus, avant Karmang.

somme que ses parents adoptifs affirment être plus que suffisante pour son entretien pendant une année tout entière !

Nous allons maintenant, en cinq étapes, toutes de plus de 30 km., descendre l'Indus jusqu'à Skardu, en en suivant tous les méandres. Le fleuve précipite ses eaux impétueuses entre de formidables parois de granit qui forment une succession de gorges ; la vallée s'élargit un peu au confluent des rivières latérales. Six heures de marche nous amènent à *Karmang* ou *Khurtaksho*.

Le rajah vient à cheval à notre rencontre, accompagné d'une suite imposante ; il commence par nous saluer, après être descendu de sa monture, en nous tendant de sa main droite une poignée de roupies ; on pose sa main sur la sienne, sans serrer, et en se gardant bien de toucher aux roupies ; puis, de sa main gauche, il emprisonne votre droite et la tient ainsi plus ou moins longtemps ; après quoi, il se livre à quelques génuflexions accompagnées de saluts, genre militaire, le coude droit reposant sur la paume de la main gauche, à la hauteur de l'ombilic, la paume de la main droite tournée contre la figure ; les doigts serrés esquissent quelques saluts en frappant le front à plusieurs reprises.

Avec les Européens, ils se bornent à cela ; mais entre eux la cérémonie est encore compliquée d'embrassades répétées, du simulacre de se baiser mutuellement les pieds, pour terminer par un embrassement prolongé qui peut durer dix, quinze secondes ou même davantage, si on ne s'est pas vu depuis longtemps. Après quoi le rajah et sa suite enlèvent leurs chaussures et prennent place, les jambes croisées à la turque, sur une couverture ou un châle.

Ils apportent en général d'immenses chaudrons de thé, tantôt sucré, infusé avec de la canelle et d'autres épices indigènes, tantôt salé et mélangé de lait aigri : les naturels semblent avoir une prédilection marquée pour cette seconde combinaison, qui nous paraît d'abord une drogue infecte, et à laquelle nous avons peine à nous faire.

On nous offre en outre des plateaux chargés d'abricots secs, de noyaux, de pâtisseries au miel, assez lourdes et quelque peu indigestes, mais les bienvenues tout de même après une journée fatigante. On ébauche quelques rudiments de conversation, consistant en formules de politesse et en renseignements sur l'échange des coolies.

Le rajah de Karmang et son fils souffrent de conjoncti-



(170.) Pont de cordes sur l'Indus à Karmang.

vites graves ; mais ils refusent énergiquement tout soulagement ; nous leur offrons des lunettes fumées ; mais à peine en ont-ils appris l'usage, qu'ils les enlèvent et les remettent à un personnage de leur suite.

Le village de Karmang est sur la rive droite de l'Indus, reliée à la nôtre par un pont de cordes, le premier que nous voyons de près. C'est bien une des choses les plus curieuses que nous ayons rencontrées : ces *djhoulas* sont formés d'un

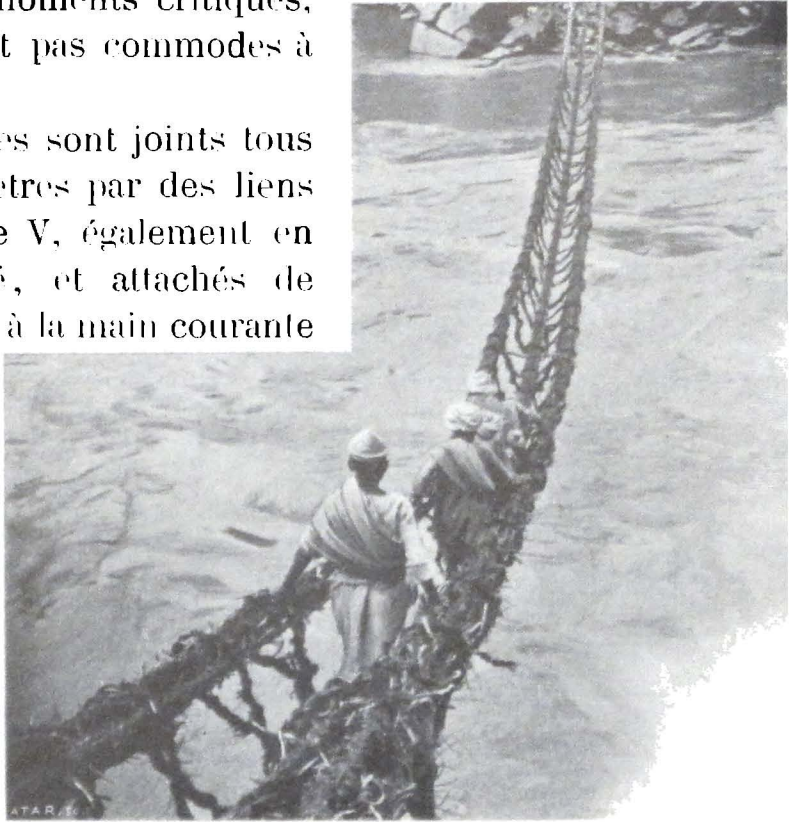
certain nombre de cordes d'osier ou de branches de bouleau d'un diamètre de 5 à 7 centimètres, tressées et réunies en trois câbles; l'un, d'une épaisseur de 15 à 20 centimètres, est le tablier du pont; les deux autres, plus minces, servent de mains courantes: trop épaisses pour l'étreinte, et hérissées d'un bout à l'autre par des bouts de branches taillés en biseau, auxquels les mains s'écorchent et où les manches s'accrochent aux moments critiques, elles ne sont pas commodes à tenir.

Les câbles sont joints tous les deux mètres par des liens en forme de V, également en osier tressé, et attachés de chaque côté à la main courante

en passant sous le tablier, qu'ils contribuent à supporter. Tous les 25 pas ou à peu près, il y a, ou il est censé y avoir une

pièce de bois ou une grosse branche horizontale, pour écarter et maintenir rigides les deux mains courantes, ou les empêcher de s'écarter trop; ces « traverses » sont à la hauteur de 1 mètre, et on les enjambe non sans un certain frisson!

Un djhoula est ainsi un pont suspendu et très ingénieusement construit au-dessus d'une gorge ou d'un rétrécissement de la rivière; à ses extrémités les câbles passent par-dessus de hauts piliers pour aller se perdre sous des monceaux de



(Gr.) Le fil du rajah de Karmang et sa suite, traversant l'Indus.

pierres. Plus il est tendu, plus aussi il est agréable à traverser ; mais, si haut que soient ses extrémités, le milieu est toujours assez près de la rivière ; souvent même, au gros de l'été, pour peu qu'il soit un peu relâché, il baigne dans l'eau, toujours furieuse à ces endroits resserrés. En outre, ces ponts sont presque constamment animés par le vent, d'un balancement pendulaire plus ou moins prononcé.

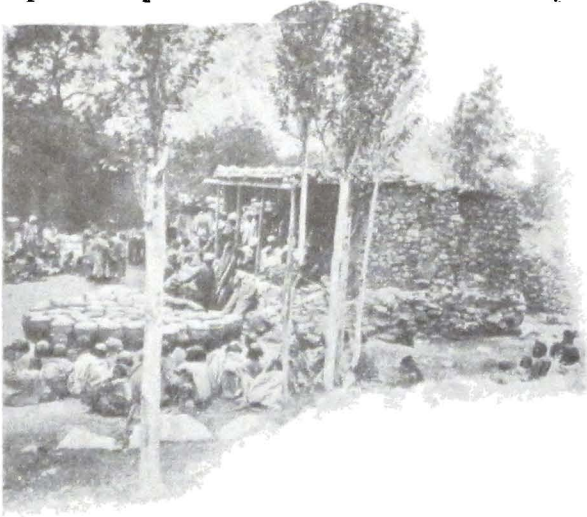
Enfin, les indigènes les laissent à peu près pourrir avant de les réparer. On comprendra donc qu'un djhoula branlant, vertigineux, ayant un ou deux câbles rompus et les autres pourris, sans pièces de bois transversales et sans V, donne à penser à un novice.

Le pont de Karmang est en même temps un des plus longs, des plus tendus et des mieux entretenus que l'on rencontre. Aussi, quoique nous ne soyons pas obligés de le passer, en profitons-nous pour nous entraîner et nous aguerrir à ce jeu d'acrobates. Et je dois avouer que toutes les difficultés que nous avons prévues sont surpassées encore par les effets d'une singulière illusion d'optique : une fois arrivés au milieu du pont, au-dessus de la partie la plus rapide du courant, nous avons l'impression que l'eau est immobile et que le pont remonte furieusement la rivière : d'où une tendance presque invincible à se pencher en amont pour résister à la poussée, et une très pénible sensation de vertige !

Dans la soirée, j'eus une foule de malades à examiner, et entre autres un enfant avec un bec-de-lièvre, que ses parents tenaient absolument à faire opérer ; bien qu'agé de 4 ans à peine, il ne poussa pas un gémissement ; lorsqu'il faisait mine de se débattre, son père le reprenait sévèrement ; aussitôt il redevenait tranquille et, en moins d'un quart d'heure, l'opération était terminée. Aussi, le lendemain et les jours suivants, dans les nombreux villages que nous traversons, on me présente à plusieurs reprises d'autres enfants, et même des adultes, atteints de la même infirmité. Chose curieuse :

les indigènes ne s'adressent jamais à l'un de mes camarades, tant mon signalement est fait exactement par les coolies qui nous ont précédés. N'ayant pas sur moi, naturellement, le nécessaire pour les opérer séance tenante, je leur donne rendez-vous à l'étape ; mais ils ne se dérangent pas pour si peu, et, le plus souvent, seuls les habitants du village où se fait la halte bénéficient du passage d'un médecin, pourtant fort rare dans la contrée.

A Karmang encore, nous faillîmes avoir la répétition de la scène d'Olthingthang ; le lambadar chargé du recrutement des coolies tenta de faire du chantage et de nous demander un prix supérieur à celui usité en pareil cas ; il en fut pour



(72.) Dak-bungalow de Tolti.

ses frais ; car Eckenstein, peu disposé à discuter avec des individus de mauvaise foi, offrit aux porteurs qui allaient nous quitter, de faire encore l'étape suivante. Ils acceptèrent avec un empressement tel que nous fûmes bientôt bousculés par les deux escouades : les

uns, ravis d'une si bonne aubaine, les autres, furieux de voir échapper cette bonne occasion, et essayant de se précipiter à leur tour sur nos kiltas ! Mais, en voyant notre attitude et notre ferme intention de ne pas revenir sur notre décision, ceux-ci comprirent qu'ils ne gagneraient rien à insister, et s'en retournèrent tout penauds, non sans avoir auparavant manifesté leur mécontentement à l'égard du lambadar, cause de leur mésaventure. Nos porteurs demandèrent seulement un petit acompte sur leur solde, pour acheter des vivres qu'ils n'avaient pas songé à emporter ; on leur donna

10 roupies (17 fr.), avec lesquelles ces 150 individus trouvèrent à manger pour une semaine au moins.

Après la réception du rajah, nous assistons à son retour dans ses foyers, et notamment au passage du pont de cordes par son fils, jeune homme de 15 ou 16 ans, qui n'a pas encore réussi à vaincre l'émotion causée par une telle entreprise. Nous avons tout lieu de croire que ce n'est pas un divertissement auquel il se livre fréquemment, à en juger par l'apparat dont il s'entoure ; il commence par grimper sur le dos d'un de ses serviteurs, solide gaillard, exempt de vertige et investi apparemment de la haute fonction de transborder Sa Majesté ; on l'emmailotte jusqu'au cou dans une grande couverture et, ainsi greffé sur son porteur, il s'engage sur le pont oscillant ; toute une petite suite le précède et l'accompagne, en chantant une mélodie trainante destinée probablement à lui donner un peu de courage, à moins que ce ne soit une requête adressée à Mahomet au sujet de S. M.

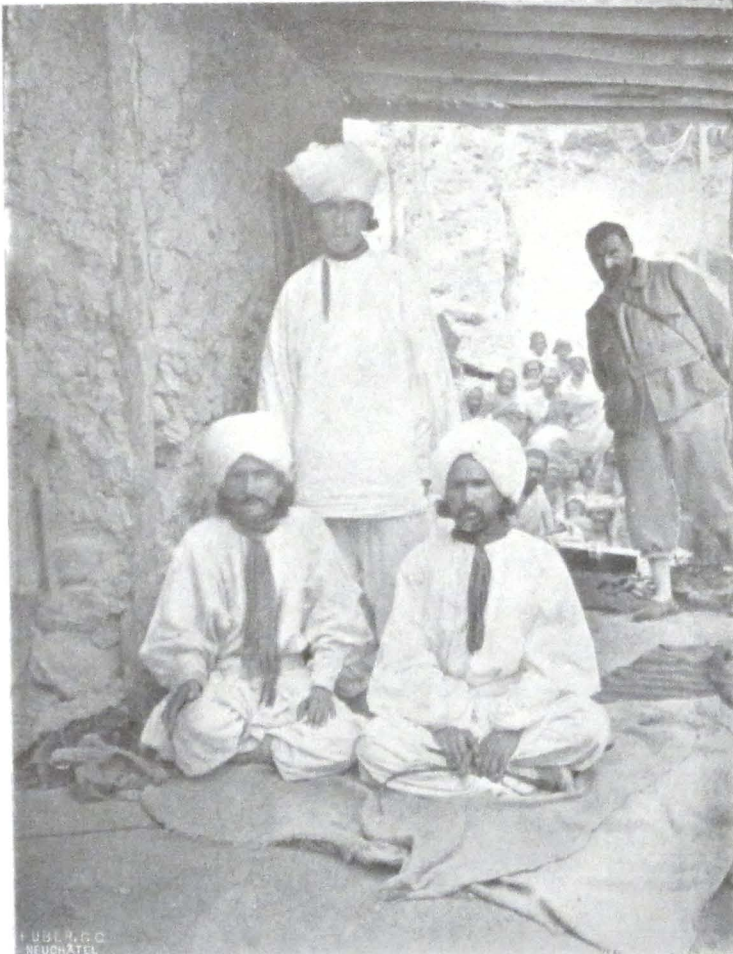
Pour finir cette journée bien remplie, nous eûmes encore un orage, court, mais précédé d'un vent extrêmement violent ; des nuages de sable recouvrirent en un clin d'œil le camp et les alentours, pénétrant dans les interstices des kiltas et dans nos tentes, saupoudrant nos aliments et nos boissons d'une couche des moins appétissantes.

L'étape du lendemain fut assez agréable ; après avoir traversé à deux reprises de magnifiques gorges, où le sentier court en corniche, nous vîmes venir à notre rencontre, à plus d'une lieue du village, le rajah de *Tolti* et toute sa suite, composée entre autres d'un de ses frères, de ses fils et d'un nombreux personnel. Vêtus de blanc, avec turbans de pashmina éclatants, ils avaient tout à fait grand air au milieu de cette sauvage nature ; après les salamalecs d'usage, ils reprirent au galop la direction de *Tolti* ; Eckenstein et Knowles, qui avaient des montures, se mirent à les suivre à cette allure endiablée ; franchissant les nombreux obstacles dont la route est parsemée, au risque de se rompre le cou, ils arrivèrent à

Tolti en même temps que ceux qui avaient fait la route à pied, et gagné une bonne avance par un départ matinal.

La réception fut encore plus grandiose que celle du jour précédent; le thé à la cannelle et les pâtisseries arrivèrent en telle profusion, que nos domestiques, après nous, s'en régallèrent copieusement, puis serrèrent encore une partie des gâteaux pour les jours suivants.

La soirée fut délicieuse; le rajah tint à s'occuper lui-même



173.) Rajahs de Tolti.

de l'enrôlement des coolies; aussi en une heure cette corvée était-elle terminée, et, à l'ombre des mûriers et des abricotiers, nous pûmes jouir d'un repos parfait, loin du bruit du fleuve et des soucis quotidiens.

Jeme rendis avec Pfannl et Wessely sur une éminence voi-

sine, d'où la vue s'étendait sur le village et la vallée latérale verdoyante qui débouche à Tolti dans celle de l'Indus. Au sommet d'un petit monticule, la demeure du rajah, récemment construite et non achevée, abrite sa nombreuse famille,

que nous aurions eu grand plaisir à visiter. Je pus croire un moment avoir cette aubaine : pendant la soirée, le rajah vint me prier de lui donner quelque médicament pour une personne malade de son entourage ; aux mystères qu'il fit



74.1 Champs en terrasses, entre Parkutta et Golt.

pour m'expliquer le cas, je compris qu'il s'agissait d'une de ses femmes. Je lui fis comprendre que je ne pouvais soigner à distance des malades sans les avoir vus au moins une fois ; mais il usa de tant de réticences et de circonlocutions, que je n'insistai pas, et force lui fut de se contenter de quelque mé-

dicament anodin que je finis par lui donner en désespoir de cause.

A partir de Tolti, le paysage, toujours grandiose, perd un peu de son caractère sauvage ; le cours du fleuve, moins resserré, laisse place à de nombreux champs en terrasses, à des vergers et des jardins au milieu desquels le sentier se faufile, le plus souvent à l'ombre, mais parfois encore dans le sable, lorsque les villages sont un peu éloignés les uns des autres, et que l'eau manque pour irriguer toute la contrée. En effet, aucune culture n'y prospère si elle ne peut être arrosée tous les jours un peu ; aussi le système des « bisses » prend-il un développement énorme. Il est vrai que l'agriculteur est largement récompensé de ses peines : on fait chaque année au moins deux récoltes de blé ; et c'est un spectacle assez in-



75.1 Allées de saules au bord de l'Indus.

téressant que de voir les femmes et les enfants enlever constamment les mauvaises herbes dans les champs de céréales, comme dans nos vignes en Europe.

De longues et belles allées de saules ou de mûriers relient les villages, et l'on fait fréquemment une lieue et plus sous un dôme de verdure ininterrompu. Les deux étapes de *Parkutta* et de *Gol* furent de ce fait d'entre les plus agréables de tout le voyage ; nous sentons aussi que nous approchons de Skardu, dont deux journées de marche seulement nous séparent encore ; tout le monde a plus d'entrain, en pensant aux jours de repos qui vont nous reconforter.

Nous proposons à nos nouveaux coolies, les derniers que



176 - Serni et l'Indus.

nous engageons, de faire d'une traite les deux étapes qui restent, à condition bien entendu de les payer pour deux jours ; ils acceptent avec grand plaisir et, le soir même, font la répartition des charges, de manière à n'avoir pas de temps à perdre le lendemain matin.

Le 12 mai, à 5 heures, six chevaux de selle piaffaient d'impatience devant nos tentes ; pour la première fois, nous nous décidons tous à user de ce mode de locomotion plus rapide, que jusqu'à présent Eckenstein, Knowles et Crowley ont seuls employé ; je choisis un poney qui ne paie pas de mine, et que mes camarades regardent avec compassion. A 6 1/2 h. nous partons au galop, et bientôt nous débouchons dans une plaine de sable semée çà et là d'énormes blocs de rochers, au milieu desquels le sentier se faufile en faisant souvent de brusques contours ; mais nos montures n'y prennent pas garde et, pendant plus d'une heure, notre allure ne ralentit pas ; cependant, à la fin, Pfannl et Wessely, puis

Crowley déclarent que leurs chevaux n'en peuvent plus, et les mettent au pas, tandis qu'Eckenstein et Knowles, piqués au vif par l'entrain de mon poney, excitent les leurs et s'efforcent de ne pas se laisser distancer; peine perdue et, bon gré mal gré, après un dernier effort, je finis par passer en tête de la colonne.

Cette petite satisfaction obtenue, je règle dès lors mon allure sur celle de mes camarades, et laisse Eckenstein, comme de juste, prendre bientôt les devants pour entrer à Skardu. Pour ma part, préférant ne pas arriver en nage et attendre longtemps nos coolies et nos bagages, je finis la dernière partie de l'étape au pas, jouissant de la beauté du paysage, de l'air frais que l'on aspire avec volupté sous les longues allées de saules, de bouleaux ou de peupliers.

Avant d'atteindre Skardu, on traverse encore un dernier défilé barré par un vieux fort sous lequel on passe à travers une poterne surbaissée en se penchant fortement sur l'encolure du cheval. On se trouve en ce moment à une centaine de mètres au-dessus du niveau du fleuve, dont on se rapproche de nouveau en descendant dans un bas-fond rongé anciennement par le courant. Une bonne route ombragée d'une triple rangée de saules mène au bas d'une falaise, que nos chevaux remontent un peu péniblement et l'on débouche enfin dans la plaine de Skardu; un dernier temps de galop, et l'on met pied à terre devant un joli dak-bungalow.

Nous avons donc fait le trajet de Srinagar à Skardu, comme c'était prévu, en 17 journées, grâce à l'organisation parfaite des relais par le gouvernement. Il est possible que, dans d'autres circonstances, le voyage ne s'accomplisse pas aussi rapidement, ni avec une telle précision, qui n'a d'ailleurs rien d'oriental; car nous n'avons pas eu le moindre accident, malgré le nombre relativement élevé des porteurs, les sentiers parfois détestables, et les charges considérables.

Nos peines sont terminées : la première et la plus pénible partie du voyage est accomplie ; nous allons jouir pendant quelques jours d'un repos bien mérité.

* * *

Et maintenant, comment résumer l'impression générale que nous ont laissée ces deux versants si différents du Zoji-la ?

Autant la vallée du Sind est gaie, riante, reposante, bien cultivée et bien irriguée, autant la route est facile, peu inclinée, on pourrait même dire bien entretenue, autant l'aspect général se rapproche, toutes proportions gardées, de celui de la plupart de nos vallées des Alpes, du Valais en particulier ; autant les vallées du Dras et de l'Indus sont mornes, désolées, arides.

« Celle de l'Indus a, en particulier, une singulière monotonie dans sa grandeur dénudée, avec ses vastes versants pierreux, tous de même aspect, sa succession de précipices, ses ravins latéraux, ses déserts de roches brisées et écroulées, sa rivière grondante, coulant toujours dans la profondeur, avec une changeante dignité. Ses oasis fertiles se ressemblent beaucoup entre elles, et de même les « *parris* » (pierriers, parois rocheuses) qu'il faut escalader les uns après les autres. Par ci par là, nous passions devant une mare verte, laissée au pied de quelque falaise par la décrue des rivières ; mais ces joyaux de couleur éclatante étaient rares dans ces régions désertes où presque rien ne trouble la monotonie du sable gris à vos pieds, du granit ocreux à vos côtés et des collines pourpres devant et derrière... Les pentes de la vallée sont couvertes de profonds dépôts alluviaux et de restes d'avalanches de boue, et c'est par là que passaient nos sentiers sinueux et raboteux. Il n'y avait pas, à proprement parler, de « *parris* » à escalader ; tout l'ensemble n'était qu'un parri et le sentier était souvent abominable, trop raide pour que nos faibles poneys pussent

nous y porter à la montée, trop raide aussi pour que nous pussions nous en servir à la descente » (Conway, Himalaya, p. 217 et 218).

A mesure cependant qu'on se rapproche de Skardu, cette uniformité sévère et presque sinistre fait place à un peu plus de variété ; les teintes du vert sombre au jaunâtre apparaissent de plus en plus, pour dominer et s'épanouir enfin dans la plaine au centre de laquelle Skardu étage ses nombreux hameaux.

Ce sentiment d'oppres-



(77.) Fort de Skardu.

sion, sous lequel on est pour ainsi dire constamment étroit, fait place rapidement à une quiétude, une béatitude même, qu'on ne retrouvera qu'au retour, à Srinagar.



(78.) Colline, à l'entrée du Deosai, près de Skardu.

Pour le moment, nous nous laissons vivre sans trop de soucis et attendons les coolies d'un moment à l'autre.

Partis de Gol entre 6 h. et 7 h., ils arrivent en rangs serrés à 1 1/2 h., ayant ainsi effectué un parcours de 35 k. en moins de 7 h. avec une charge de 25 à 30 kg. et pieds nus. On irait loin chez nous avant de rencontrer 150 individus pris au hasard dans un village et prêts à faire un tel tour de force ; pourtant ces porteurs n'en tirent aucune vanité ; pour un peu ils paraîtraient confus qu'on leur en témoigne de l'étonnement.

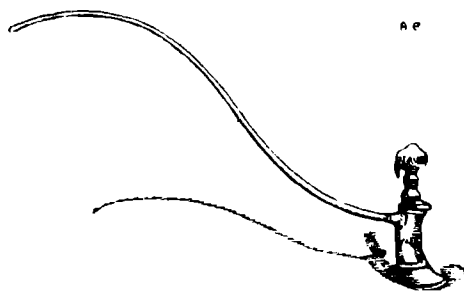
A peine arrivés, les rajahs qui se partagent le gouvernement de la contrée, sous la suzeraineté du Maharajah de Srinagar, viennent nous saluer et essayer d'entamer un bout de conversation ; malheureusement, ils ne connaissent, à côté de leur patois, que le thibétain, et Pfannl, qui s'est escrimé pendant plusieurs mois à « bûcher » cette langue ingrate, n'arrive pas à leur tenir de bien longs discours ; tout l'hindoustani de Crowley et d'Eckenstein y passe en pure perte et, faute de mieux, on s'excuse mutuellement de son ignorance. D'ailleurs ces visites cérémonieuses nous incommode plus qu'elles ne nous charment ; et nous prierions poliment ces messieurs de nous en faire grâce, n'étaient leur affabilité, les pâtisseries qu'ils nous envoient tous les jours, et surtout l'autorité dont ils jouissent sur leurs administrés : nous aurions tout à perdre en nous les rendant hostiles ; nous subissons donc leur gênante présence, humant, de la meilleure grâce du monde, les bouffées de fumée qu'ils tirent de leur tabac indigène.

Leurs pipes, énormes, montées sur une corne de yack, pleine d'eau, à travers laquelle la fumée passe comme dans un narghileh, sont l'objet d'un soin particulier ; car fumer, pour un rajah, est un sacerdoce qu'il remplit avec autant de dignité que de sérieux comique ; et vous pouvez vous tenir pour très honoré quand, après avoir fait passer cette pipe à ses plus proches parents, il vous accorde l'insigne honneur d'en tirer à votre tour quelques bouffées.

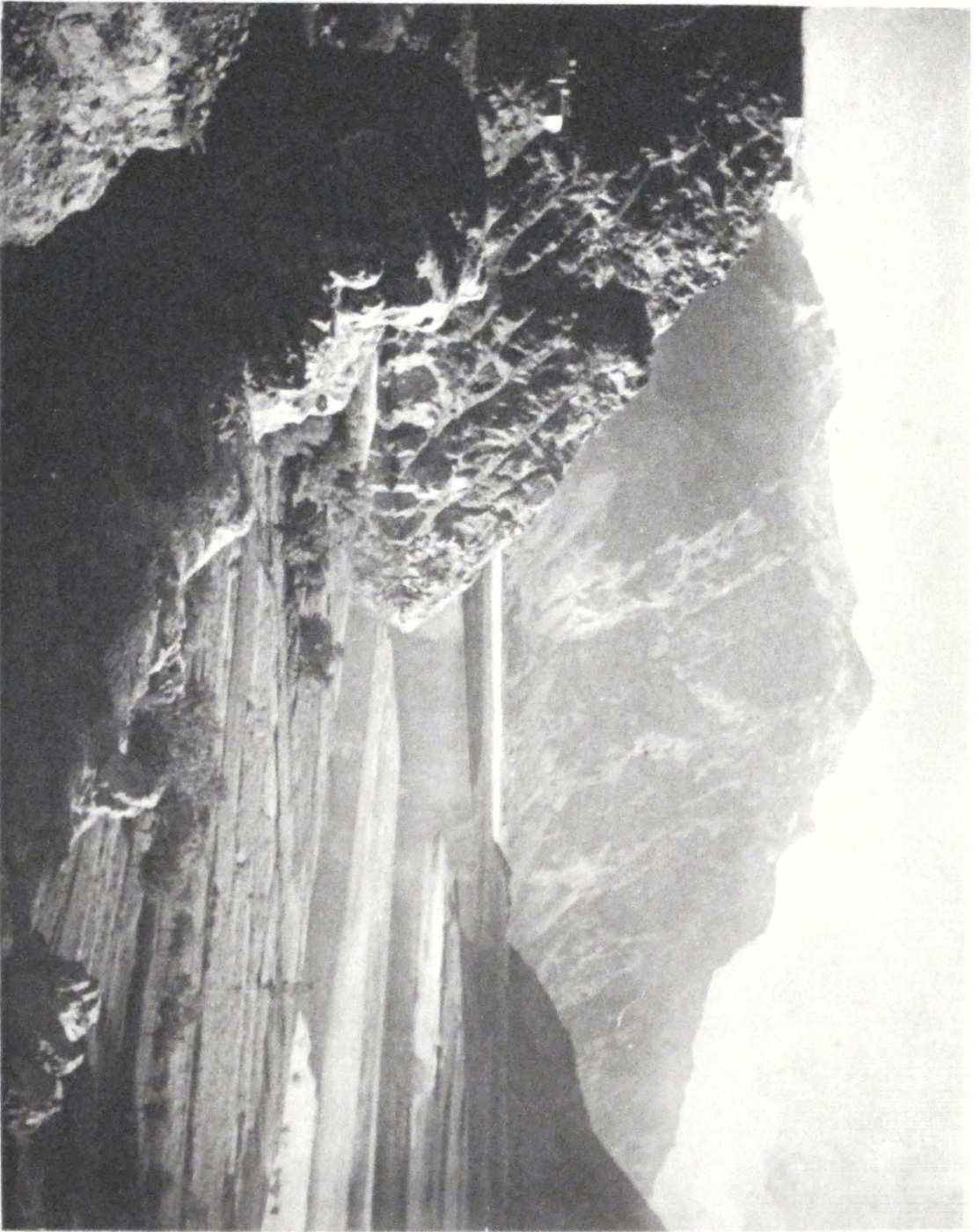
Le « tahsildar » de Skardu est un personnage encore plus

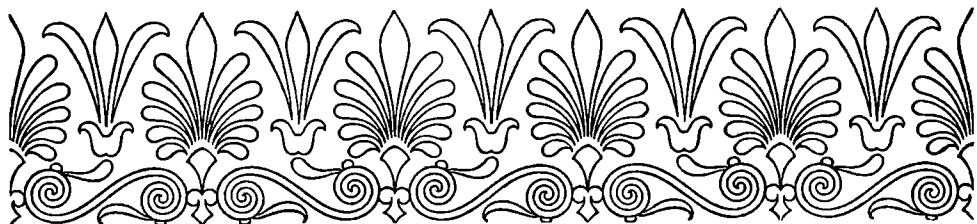
important que les rajahs, en sa qualité de représentant de l'autorité anglaise; c'est avec lui que nous devons prendre les arrangements pour pouvoir continuer notre voyage; puis, une fois partis, c'est encore lui qui se chargera de faire suivre notre correspondance, et soignera nos intérêts durant les quatre mois que nous allons passer dans les vallées supérieures et sur le glacier. Malheureusement, ce brave « tah-sildar » n'a pas souvent l'occasion de voir des médecins, spécialement des médecins européens; aussi se découvre-t-il pour la circonstance une quantité innombrable de maladies, ce qui ne contribue pas à raccourcir les entretiens et les pourparlers.

Mais enfin, la besogne avance, et nous comptons bien dans quatre jours quitter Skardu pour la vallée de Shigar.



⌘ Skardu, confluent de l'Indus et du Shigar.





V

DE SKARDU A ASKOLEY

Du 15 mai au 4 juin

Pendant les heures d'inaction forcée que nous créent les préparatifs de réorganisation de l'expédition, nous allons faire quelques excursions dans les environs, prenant une idée générale de la contrée, et notant ici et là quelques détails intéressants.

La situation de Skardu, au confluent du Shigar et de l'Indus, en a fait un chef-lieu de district, résidence des autorités dépendant du Maharajah de Cachemire, le propriétaire nominal de tout le pays.

En effet, entourée de toute part de sommets dont la hauteur varie entre 5 et 6,000 mètres, la plaine de Skardu ne présente de débouché qu'au nord-ouest, le long de l'Indus ; de tout autre côté, seuls, de très hauts cols, obstrués de neige en hiver, permettent de communiquer avec le Thibet au nord-est, le Ladak à l'est ou le Cachemire au sud.

Quant aux innombrables vallées latérales qui débouchent dans celle de l'Indus, on y retrouve un monde singulièrement nouveau pour l'Européen qui y voyage pour la première fois. mais ancien, archi-ancien pour qui y cherche les traces des civilisations primitives. Le trait suivant en dira plus long

que bien des descriptions : dans toutes ces vallées, où la population est sédentaire, la propriété est en commun ; les habitants cultivent les terrains de concert et se partagent proportionnellement les produits du sol.

Il existe bien des vallées où aucun Européen n'a pénétré depuis 50 ans, et, à part quelques vieillards qui se rappellent encore le passage des topographes, la population ne sait pas ce qu'est un homme blanc.



179. Skardu.

A partir de Skardu, on quitte définitivement les dernières traces de la civilisation occidentale, représentées en l'espèce par la poste et le télégraphe ; j'ai parlé de l'une à propos du Zoji-la ; l'autre est plutôt rudimentaire pour une agglomération de 20,000 âmes : n'y trouvant chacun que quatre cartes postales et point de timbres-poste, nous avons dû en faire venir de Srinagar, qui ne nous rejoindront que plusieurs semaines plus tard.

L'Indus, à la hauteur de Skardu, est à 2228 mètres

d'altitude, et le petit observatoire météorologique voisin de l'un des principaux forts est bâti à une centaine de mètres plus haut.

Le fait de rencontrer de la vigne, du riz et en général des produits agricoles analogues à ceux du nord de l'Italie, à une hauteur qui correspond dans nos Alpes à celle des derniers pâturages, peut paraître singulier au premier abord ; mais le Cachemire et le Baltistan sont compris entre les mêmes parallèles que la Sicile, Malte et la Tunisie. En outre, le voisinage de l'Inde, malgré la proximité des hauts sommets et des grands glaciers, exerce encore son influence, en envoyant à travers l'Himalaya les effluves des plaines surchauffées du Pendjab.

D'autre part, le climat continental, sans atteindre aux extrêmes du Thibet et des hauts plateaux de l'Asie centrale, a déjà remplacé le climat maritime des côtes du Deccan, où les variations saisonnières sont bien moins considérables.

La ville est assez curieuse : ce n'est pas même un village, mais plutôt une agglomération de nombreux hameaux, très petits, groupés à des niveaux différents ; les endroits cultivés sont séparés les uns des autres par des espaces déserts ou incultes, le tout réparti sur la surface d'un énorme cône de déjection qui a refoulé l'Indus à l'est, tandis que, un peu plus bas, la vallée de Shigar, à son tour, pousse un cône dans le sens opposé, forçant ainsi le fleuve à faire de vastes méandres.

Autour de chaque groupe de maisons s'étalent en terrasses les champs de céréales, de raves, de pois ou de pommes de terre, irrigués tous les jours au moins quelques heures. A chaque maison est attenant un petit jardin potager avec quelques mûriers ou quelques abricotiers qui atteignent parfois des dimensions considérables, au tronc de plus d'un demi-mètre de diamètre, et produisent des quantités énormes de fruits.

Les abricots forment avec le blé la base de l'alimentation indigène. On les sèche de la façon suivante : on coupe le fruit en deux et on agglomère un certain nombre de ces moitiés de manière à en faire des boules de la grosseur d'un poing d'enfant, qui se conservent très bien, grâce à leur grande quantité de sucre et probablement aussi à l'extrême sécheresse de l'air. — Quant aux noyaux, on les casse pour en extraire les amandes, qui entrent aussi dans l'alimentation.

Il y a à Skardu une petite garnison indigène, qui occupe



(80.) Environs de Skardu.

deux anciennes forteresses, assez imposantes d'aspect, mais plus guère en rapport avec les notions de stratégie moderne. L'une d'elles est située à mi-hauteur d'une colline que nous avons choisie comme but de nos excursions : elle domine la plaine de 400 mètres et la vue en est des plus gran-

dioses : les montagnes se groupent en tableaux aussi variés que nombreux ; l'Indus et le Shigar roulent majestueusement sur un lit de sable leurs eaux ralenties, imprimant au paysage un cachet de tranquillité et de silence auquel nous ne sommes plus habitués depuis longtemps.

Nous avons espéré atteindre Askoley en passant le *Skoro-la*, col de 5,400 mètres environ, et gagner ainsi deux ou trois jours sur le trajet ordinaire, qui consiste à remonter la *vallée de Shigar* jusqu'à Yuno, puis celle du Braldoh par Gomboro, Dasso et Pakora. Ce dernier itinéraire exige sept jours de marche et, bon gré mal gré, nous fûmes obligés de l'adopter, eu égard aux coolies, auxquels nous ne pouvions

demander en conscience d'aller affronter la neige et les difficultés d'un tel passage, à une époque de l'année aussi peu avancée.

Dans la soirée, le tahsildar nous fait savoir par un de ses subordonnés, jeune Indou qui parle très bien l'anglais, que notre départ pourrait s'effectuer le 19, lundi de Pentecôte, les ordres ayant été donnés dans les vallées que nous allons remonter.

En attendant, je trouve de la besogne : un jeune indigène ayant été enseveli dans une carrière, toute la partie charnue du mollet pendait, lamentablement arrachée ; la plaie était remplie de sable et de terre, et j'eus pour plus d'une heure à la nettoyer et à la désinfecter ; une fois l'hémorragie arrêtée et les muscles, puis la peau, remis en place, et tout cela supporté avec un stoïcisme incroyable pour un si jeune homme, je l'envoyai à l'hôpital de l'endroit, rudimentaire dispensaire tenu par un médecin indigène qui supplée par beaucoup de zèle et de dévouement à des connaissances par trop sommaires pour un directeur d'hôpital. — J'eus l'occasion de revoir ce jeune homme à notre retour, parfaitement guéri et ne boitant même pas ; seule une énorme cicatrice, très bien soudée, attestait l'effroyable plaie et les souffrances qu'il avait dû endurer.

Le lendemain, en guise de passe-temps, nous allons essayer de pêcher quelques truites dans l'Indus : mais la patience nous fait bientôt défaut, et nous préférons en acheter à 20 centimes la livre aux pêcheurs, peu habitués à pareille aubaine.

Dans la soirée, nous eûmes une tempête de sable, phénomène assez curieux et dont nous pûmes nous rendre un compte exact pour la première fois : toute la plaine, en dehors des endroits irrigués et cultivés, est recouverte exclusivement d'un sable fin, que le moindre vent met en mouvement ; après une chaude journée, l'air plus frais descend rapidement des hautes montagnes et se précipite avec

force dans la plaine, soulevant d'énormes tourbillons qui sont emportés au loin ; ce sable reste un certain temps en suspension, obscurcissant le ciel et donnant l'impression qu'un orage formidable se prépare. On est cependant frappé d'une chose : à travers la couche opaque, se voient encore les sommets des montagnes resplendissant dans un ciel bleu ; et l'on finit par se rendre compte que le nuage est bien moins haut qu'il ne paraît de prime abord : en effet, il ne monte pas à plus de 3 ou 400 mètres. Vient à tomber une bonne averse, elle entraîne ces poussières, et l'atmosphère purifiée reprend sa transparence habituelle.

Ce phénomène curieux n'est pas particulier à la contrée, puisque Sven-Hedin l'a décrit aussi pour les Pamir. Partout il doit impressionner grandement, tout en donnant l'explication des poussières cosmiques observées dans d'autres régions du monde : il suffit en effet que ce sable, au lieu d'être précipité par un orage, soit emporté par un courant violent dans les régions supérieures de l'atmosphère ; il ira alors, à de très grandes distances, produire ces colorations étranges qu'on attribue souvent à des poussières volcaniques.

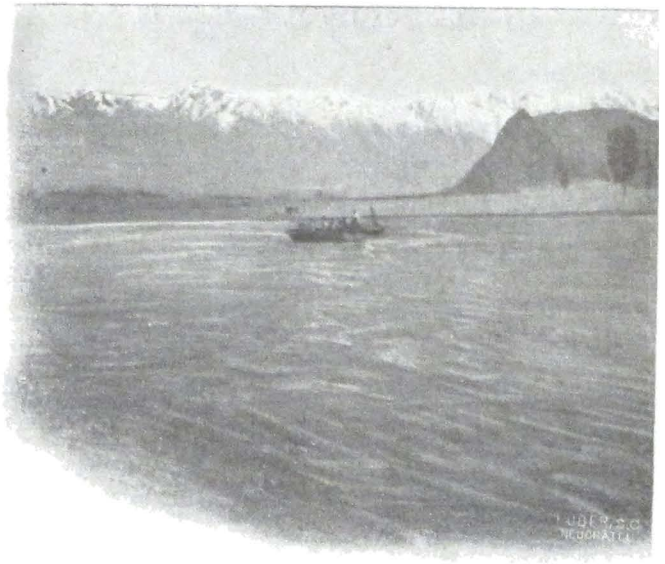
Le dimanche, visite des rajahs qui, les uns après les autres, tiennent à se faire ausculter et tâter le pouls, histoire d'être au moins bien sûrs qu'ils sont en parfaite santé. Après quoi, repos complet jusque dans la soirée. Une fois tout le monde couché, je me mets en devoir de terminer une longue lettre pour l'Europe, et de répondre aux nombreuses correspondances arrivées à Skardu quelques jours avant nous.

Sur toute la contrée plane un silence solennel, interrompu seulement de temps à autre par l'aboiement d'un chien ; un clair de lune magnifique promet une belle journée pour demain et engage à la rêverie ; je songe aux chers aimés dont je vais m'éloigner davantage encore, et au bonheur de les retrouver bientôt, pour leur faire part de toutes

les choses que nous avons vues jusqu'à présent, et de celles, plus belles encore, qui nous attendent.

20 mai. — Dès 4 h. du matin, les coolies commencent à arriver, et à 4 1/2 h. leurs cris assourdissants nous empêchent de nous rendormir. Il fait un temps splendide, les quelques averses des jours précédents ont purifié l'atmosphère ; j'en profite pour aller prendre encore quelques photographies, pendant que Crowley veille au départ des coolies, auxquels il a fait la distribution des billets. A 7 heures le dak-bungalow est évacué. Il reste encore à régler quelques notes de fournisseurs, entr'autres celles d'un indigène avisé, qui détient un des magasins les mieux achalandés de Skardu, et y vend, bien que les Européens ne foisonnent pas dans la région, une

foule d'articles qu'il ne débite certainement pas aux naturels : sucre, cigares et cigarettes, conserves de toute nature, et jusqu'à du lait condensé. C'est surtout du sucre que nous lui avons acheté ; car, bien que nous en eussions pris à Sri-



(81.) Passage de l'Indus à Skardu.

nagar, la provision était presque complètement épuisée. Nous aurons d'ailleurs l'occasion d'en reparler sous peu.

Au dernier moment, nous achetons encore, à un prix dérisoire, 15 kg. environ de tabac indigène pour les coolies ; quant au nôtre, il représente aussi à lui seul plus d'une charge, de sorte que le tabac pesait près du double de la

photographie ! Cette dernière, en effet, était contenue dans la plus petite des kiltas, et, à côté des plaques et des pellicules, se trouvaient encore des instruments d'observation et quelques livres.

Eckenstein et Knowles se rendent encore auprès du tah-sildar pour finir d'organiser notre service postal. Le bureau de poste a reçu l'ordre de lui remettre tout ce qui arrivera à notre adresse poste restante, et deux hommes se sont offerts pour apporter tour à tour notre courrier d'Europe jusqu'à Askoley.

Ce service fonctionnera à merveille : deux jours après notre arrivée à Askoley, un premier courrier nous y rejoindra, inaugurant ainsi une étape nouvelle de la civilisation. Ah ! si toutes les conquêtes pouvaient se faire d'une façon aussi paisible, sans provoquer d'autres sentiments qu'un peu de bonheur !

Ces dernières dispositions prises, on se rend au bord de l'Indus, qu'on passe en plusieurs escouades sur un grand ponton manœuvré par une douzaine de rameurs. A 8 heures, bêtes et gens ont traversé, et l'on s'engage dans une grande plaine de sable, Sahara en miniature, avec ses vallons, ses collines, ses oasis, sa végétation rabougrie et spéciale, composée exclusivement de plantes épineuses ; par endroits le sable est si fin et si régulier, qu'on peut suivre à la trace un scarabée, une araignée ou une fourmi exactement comme un chamois ou un oiseau sur la neige.

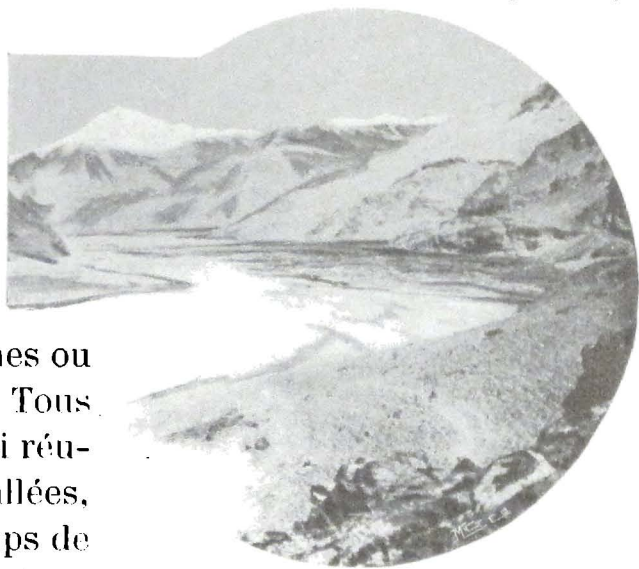
La marche, très pénible, y dure deux heures environ ; après quoi, on arrive dans une gorge où le chemin, en partie taillé dans le roc, est moins sablonneux, mais d'autant plus pierreux ; il monte sensiblement entre de belles parois de granit, puis débouche sur un joli plateau au bord duquel la vue s'étend sur toute la vallée de Shigar, dominée par le *Koser-Gunge* et ses ramifications à l'est, à l'ouest par la chaîne de séparation de cette vallée et de celle de l'Indus.

A partir de ce moment, nos tribulations sont finies pour

un temps, et nous allons entrer dans une ère de félicité, que ni le pittoresque de la vallée du Sind, ni la sauvage grandeur des vallées du Dras et de l'Indus n'ont pu nous procurer.

Pendant trois journées de marche, presque sans interruption, nous avançons sans le moindre effort, sans autre souci que de gagner l'étape à pied ou à cheval, sur une route bien ombragée, au milieu d'une verte vallée entourée de toute part de hauts et beaux sommets, recouverts encore en partie des neiges de l'hiver.

Quand la route suit le fond de la vallée, nous cheminons sous de magnifiques allées de mûriers, d'abricotiers ou de pommiers, formant au-dessus de nos têtes des dômes de verdure impénétrables aux rayons du soleil, et percés seulement de place en place de trouées qui ménagent une belle échappée sur les montagnes voisines ou sur un vallon latéral. Tous les villages sont ainsi réunis par ces belles allées, et entourés de champs de blé haut déjà de deux pieds ; les nombreux canaux amènent une eau courante qui ajoute encore à la fraîcheur, tout en animant les bords du chemin ; cette eau, couleur café au lait, est des plus fertilisantes ; les indigènes la boivent sans autre, et nous sommes souvent obligés de nous en contenter ; mais nous la cuisons et ne l'employons que pour le thé. Les musulmans, dans leur grand respect pour l'eau, même très sale, ne la souillent jamais, de sorte qu'à toute nécessité on pourrait en boire sans la cuire, et sans trop risquer de prendre une typhoïde.



(82.) Vallée de Shigar et Koser-Gunge.

Arrivés à *Shigar* à 11 3/4 h., nous commençons par aller prendre un bain dans la rivière. Après quoi les rajahs nous font une réception grandiose, en observant toujours le même cérémonial ; une particularité qu'il ne faut pas négliger quand on mange en leur compagnie, est de ne jamais toucher à la nourriture avec la main gauche ; les premières fois, il nous arrivait souvent de prendre notre tasse de thé dans la droite et une pâtisserie dans la gauche ; Eckenstein, mieux fait à ces usages, nous jetait un coup d'œil significatif,



83a. Une ruelle à Shigar.

que nous nous empressions d'interpréter, tout en risquant de renverser notre tasse ou de lâcher la brioche.

Nous apprenons qu'un missionnaire suédois est installé dans la contrée ; Eckenstein et Pfannl vont lui faire une visite, qu'il nous rend dans l'après-midi ; nous l'invitons à partager

notre repas ; puis Crowley l'accapare, et se lance dans de vastes dissertations philosophico-théologiques, où le bouddhisme, l'islamisme et le christianisme finissent par faire une salade plutôt indigeste.

Le missionnaire nous avoue qu'il est à Shigar depuis 7 ans, que son prédécesseur y est resté un nombre égal d'années, et qu'ils n'ont pas encore réussi à faire un seul prosélyte !

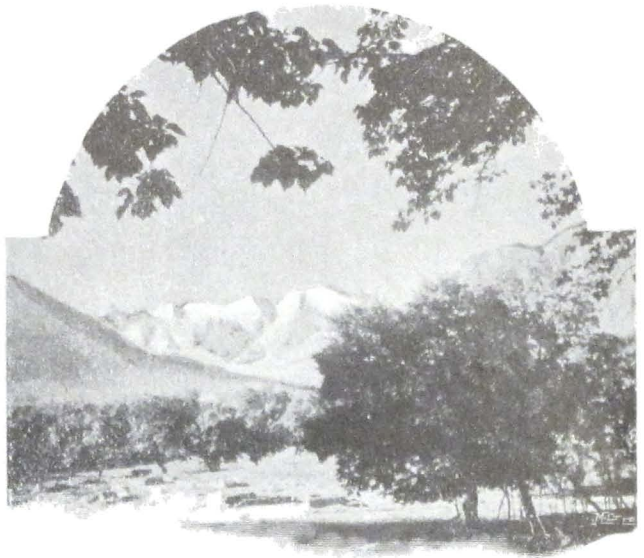
J'eus passablement de malades à examiner ce jour-là, et non parmi les moins influents de la contrée ; il en vint même de Skardu qui, n'ayant pu se faire soigner le matin, alors que nos killas étaient déjà parties, ne voulaient pas laisser échapper une occasion, peut-être unique dans leur vie, de passer par les mains d'un médecin européen !

Nous quittons Shigar le lendemain à 6 heures, enchantés de l'affabilité de nos rajahs.

Les étapes suivantes se terminant entre 9 et 10 heures, nous pourrions facilement les doubler; mais nous ne sommes pas pressés, étant en avance d'au moins une semaine sur nos prévisions, car nous avons compté être arrêtés plus longtemps dans la vallée de l'Indus, et surtout à Skardu. Nous en profitons pour remonter la vallée aussi lentement que possible, ce qui nous procurera un acclima-

tement plus graduel et plus efficace, et le plaisir de la chasse : le gibier est si abondant que, sans s'écarter beaucoup du chemin, et sans se relâcher trop de la consigne stricte observée jusqu'ici, on

peut facilement amener un peu de variété dans l'ordinaire de la cuisine :



187. Cimetière musulman près d'Alchori.

Knowles et Crowley tour à tour vont faire quelques pas aux abords du camp, et rapportent chacun plusieurs ramiers qui sont les bienvenus à côté du sempiternel mouton. Nos cuisiniers dénichent en outre des pommes de terre nouvelles, de sorte que, pendant plusieurs jours, nous retrouvons quelqu'analogie avec nos repas d'Europe; il n'y manque qu'une bonne bouteille de Neuchâtel. Il y aurait bien le champagne; mais il fait partie de la caisse de pharmacie, et pour le moment personne n'a le droit d'y toucher; on en est quitte pour se rabattre sur le thé, et on ne s'en fait pas faute.

A *Alchori*, le *wazir* vient nous rendre ses hommages et

se mettre à notre disposition ; il est décidé à nous accompagner jusqu'à Askoley, et au delà si c'est nécessaire. C'est un jeune homme d'une vingtaine d'années au plus, qui jouit d'une grande autorité sur ses subordonnés ; nous acceptons ses bons offices et n'aurons qu'à nous louer de ses services : le moindre de nos désirs se transforme pour lui en ordre, qu'il fait exécuter séance tenante.

Pour commencer, il nous procure en très peu de temps une centaine de coolies, pour remplacer ceux de Shigar qui



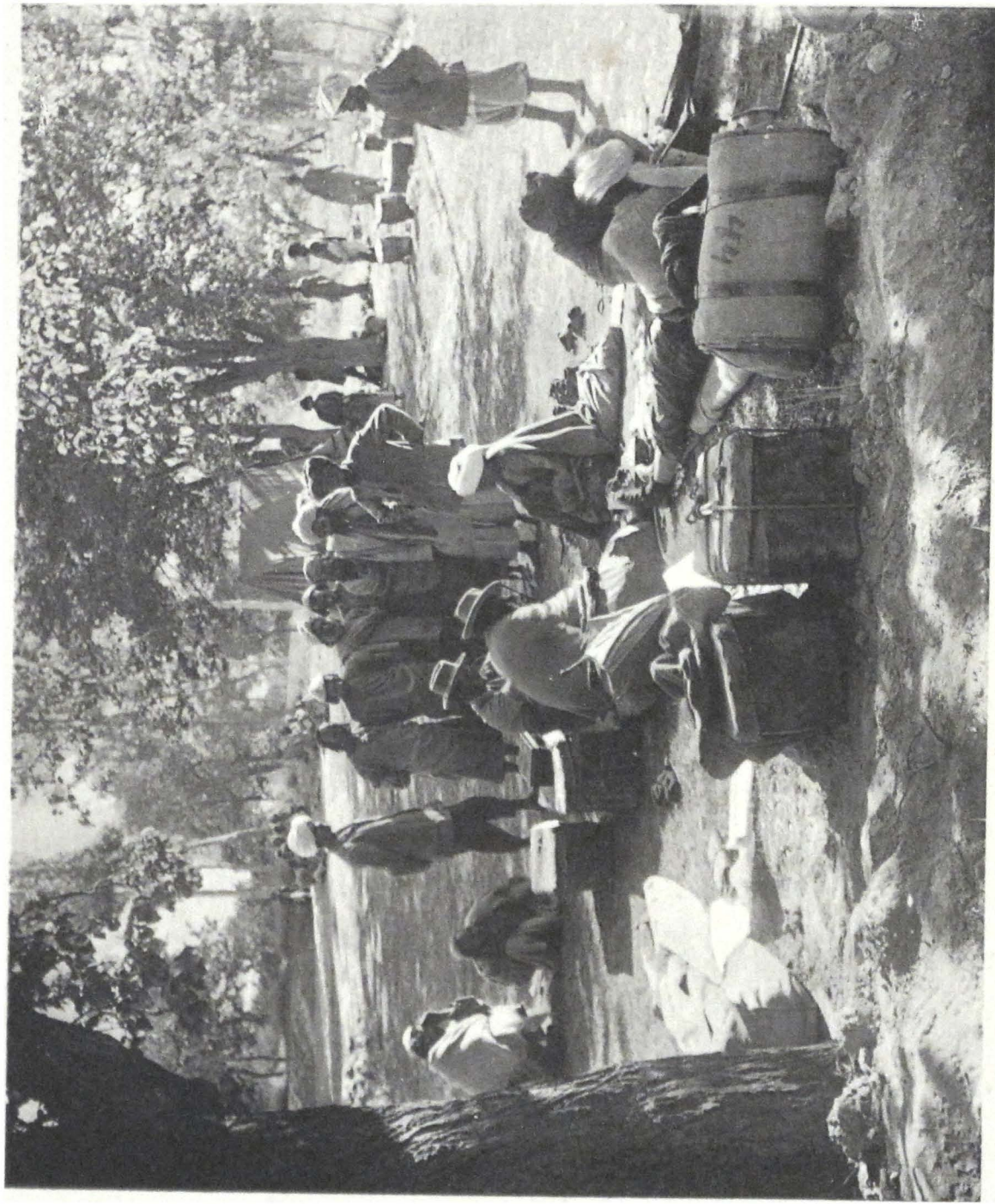
(85.) Vallée de Shigar près de Yuno.

ne tiennent pas à venir plus loin.

En quittant Skardu, nous avons fait savoir dans toute la vallée que nous étions disposés à engager tous les hommes valides qui désireraient, soit monter jusqu'au haut du glacier, soit même rester avec nous un mois au moins. A

chaque étape, il s'en présente de nouveaux, de sorte qu'arrivés à Askoley, nous nous trouverons à la tête d'une centaine de porteurs volontaires, infiniment plus précieux pour nous que des mercenaires quelconques ; nous aurons le temps de les étudier et de juger de leurs qualités, et c'est à peine si nous devons en refuser deux ou trois, moins aptes à supporter un long séjour sur la glace ou dans la neige.

D'Alchori à Yuno, nous continuons à marcher sous de belles allées ombragées, interrompues seulement au passage des cônes d'alluvions des vallées latérales ; les nombreux villages que nous traversons sont donc reliés presque constamment par ces dômes de verdure, faisant suite aux beaux



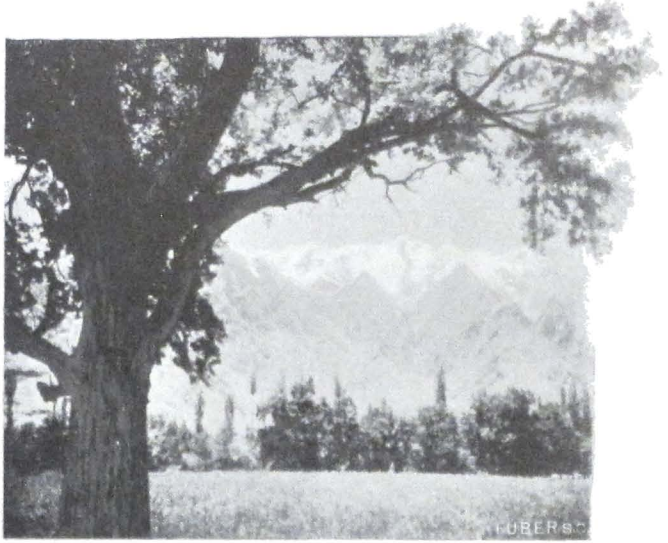
Palabre avec le „waxir“ d'Alchori

vergers, d'une richesse étonnante en céréales ou légumes, en arbres fruitiers et en ceps de vigne qui s'y enroulent, et dont les grappes, déjà formées, promettent de beaux desserts pour le retour.

Au milieu des vergers, aux abords de chaque village, se trouvent les cimetières, les mêmes dans tous les pays musulmans ; seulement ici, à l'est de la Mecque, les tombeaux sont orientés à l'ouest.

A *Yuno*, le chemin devient impraticable aux chevaux.

Cependant, nous les employons encore pour traverser la rivière ; mais elle est si rapide par endroits, qu'on risque d'être emporté avec sa monture, et que, à la suite de nos coolies, nous faisons un détour pour trouver un gué où ils ont de l'eau jus-



186. A Yuno.

qu'à la ceinture. Knowles seul, qui se croit suffisamment lourd, tâche de passer tout droit, mais il est effectivement bientôt emporté ; son poney cependant réussit à reprendre pied, mais sans avoir pu traverser ; il finit donc par où il aurait dû commencer, et son cheval le suit sans autre aventure.

La rivière n'est guéable que par le fait qu'elle se divise en sept bras : pour ne pas se déshabiller à chaque passage, l'un d'entre nous, une fois le premier traversé, continue son chemin vêtu seulement d'un caleçon de bain et d'un parasol, au grand ébahissement de la compagnie ; nos porteurs sont très chatouilleux sur le chapitre de la pudeur ; mais,

comme il n'y a rien d'indécemment dans ce costume, ils se joignent à l'hilarité des Européens lorsqu'ils voient l'amateur arriver ainsi accoutré ; seul Knowles est au désespoir de n'avoir pas eu cette idée lumineuse, et souhaite ardemment une autre occasion d'en faire autant !

Avant d'arriver à *Dasso*, la route, un petit sentier de chèvres, remonte à plus de 300 mètres au-dessus de la rivière, que nous avions un moment espéré pouvoir suivre sans ce supplément de travail ;



87. — Confluent des vallées du Braldoh et du Sligar.

mais elle longe le pied d'une paroi de rochers, et roule si furieusement ses eaux impétueuses qu'il est inutile de chercher un nouveau gué ; nous dépensons plus d'une heure à contourner cet obstacle, et c'est assez fatigués que nous redescen-

tons au village, situé dans un site enchanteur, à l'entrée de la *vallée du Braldoh*.

Nous campons non loin de la rivière, sous les abricotiers, et toute la population nous entoure bientôt, assez intriguée de savoir qui nous engagerons pour un mois ; nous choisissons une dizaine d'individus réalisant les conditions nécessaires, puis je me mets à faire quelques opérations.

Un cas spécialement dut me faire monter grandement dans leur estime : un homme âgé, très hydropique et n'ayant pas la force de se tenir sur ses jambes, était arrivé au camp porté par deux individus ; voyant là une jolie cure

à faire, je soutirai séance tenante de son abdomen près de 5 litres de liquide, au grand étonnement de la galerie ; et mon cardiaque ne fut pas peu étonné, après une heure de repos, de pouvoir se dresser sur son séant d'abord, puis sur ses jambes, se sentant si miraculeusement soulagé qu'il s'en retourna seul, à pied, la figure épanouie.

Ce succès me valut naturellement le défilé de tous les petits bobos de l'endroit, et toute la population y aurait



1883. A Gomboro.

passé, si la nuit n'était venue interrompre cette procession. Le lendemain matin, il me fallut recommencer, mais je me hâtai d'expédier la kilta de pharmacie, pour avoir un prétexte d'en finir ; sinon j'y serais peut-être encore !

De Dasso à Gomboro, nous franchissons, comme hier, un promontoire à pic qui domine le fond de la vallée de plus de 500 mètres ; le chemin monte en lacets, découvrant un panorama merveilleux ; au premier plan, une gorge énorme aux formidables parois noirâtres ou bleu sombre, sillonnées

de cascades, dont quelques-unes ont peut-être 200 mètres de chute, tombent perpendiculairement de chaque côté de la rivière.

Les pentes arides que nous gravissons n'ont ni eau ni arbres ; seules quelques touffes d'absinthe trouvent encore à végéter au flanc sablonneux de la montagne, donnant au paysage une teinte glauque qui fait regretter les beaux gazons si verts, tapis de velours jeté sur nos Alpes, entre les forêts et les neiges éternelles : ici, aucune transition entre le fond plus ou moins cultivé de la vallée et les versants dénudés.

A un coude de la vallée, le sentier redescend rapidement les 500 mètres péniblement gravis, pour finir dans une manière de gorge très étroite, taillée dans un terrain d'alluvions ; à distance on ne voit pas bien comment un chemin a pu y être tracé ; quelques murs plus ou moins bien entretenus en soutiennent les nombreux lacets, qui finissent par aller se perdre dans un méchant pierrier.

Ce n'est qu'un peu avant d'arriver à *Gomboro* que, pour la première fois peut-être de tout le voyage, nous traversons, en croisant une vallée latérale, un petit pâturage assez semblable aux nôtres ; des zébus et quelques yaks, auxquels il ne manque que des clochettes, broutent une herbe verte et drue au bord d'un « bisse » ; un petit pont rustique jeté sans garde-fou au-dessus du torrent qui bouillonne, quelques gamins en haillons qui vous regardent passer d'un air interloqué : tout cela forme un tableau qui a un air de déjà vu, dans les Alpes ou ailleurs. — Mais la vision en est brève.

Et, comme contraste, peu après Gomboro, nous rencontrons le lendemain matin deux genres d'obstacles qui ralentissent singulièrement la marche d'une caravane aussi nombreuse que la nôtre : les torrents de boue et les *ponts de cordes*. Ces derniers heureusement, remis à neuf et par conséquent bien tendus, ne nous font perdre du temps qu'en raison de l'obligation de ne passer qu'un petit nombre à la

fois : la traversée d'un pont qui exige de 1 à 2 minutes, prendra deux à trois heures au moins pour 190 individus.

Mais les *torrents de boue* sont un obstacle autrement sérieux ; suivant les conditions du moment, ils peuvent arrêter plusieurs journées une troupe même beaucoup moins nombreuse : il y a dix ans, Eckenstein attendit en cet endroit plus d'une demi-journée que sa petite escouade de 5 hommes eût traversé.

Ces torrents de boue, plus ou moins intermittents, sont dus à diverses causes qui n'ont pas toutes été étudiées également. Con-

way donne l'explication suivante de leur origine : quelque lac de glacier ayant rompu son barrage, les eaux

descendent la montagne, laissant après elles un fleuve de boue, noir et épais, coulant assez rapidement ; de temps à



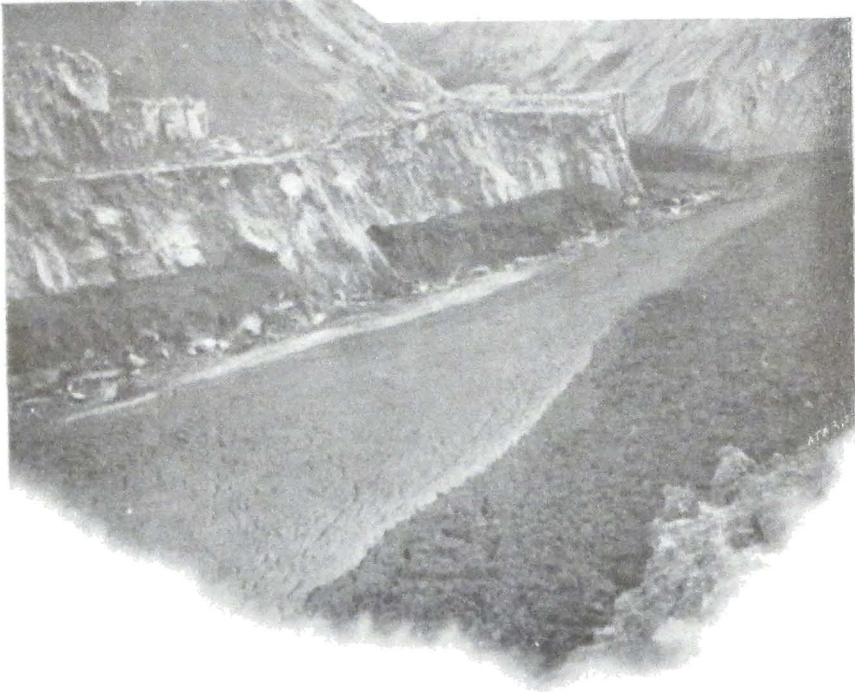
(89.) Premier torrent de boue, entre Gomboro et Pakora.

autre une vague énorme, mélange de boue et de rochers, se précipite avec furie, emportant tout sur son passage ; puis un bloc plus gros que les autres barre la route, la boue s'accumule derrière lui jusqu'à ce qu'elle parvienne à le balayer.

Cette explication me paraît pécher par excès de simplicité. Qu'un lac glaciaire crève et se répande en causant plus ou moins de dégâts, cela se voit ; mais, tandis que dans la vallée de Bagnes ou à St-Gervais les éléments mettent beaucoup de temps à se renouveler, au point qu'une génération ne voit guère deux fois ce phénomène, ici, au

contraire, le torrent de boue existe à l'état permanent; c'est un peu comme le Stromboli comparé à la Montagne-Pelée.

La plupart des montagnes au pied desquelles nous passons sont encore recouvertes d'énormes dépôts d'alluvions qu'ont laissés les glaciers en se retirant. Cette boue glaciaire desséchée, mais toujours prête à s'imbiber comme une éponge, arrête une partie de l'eau qui descend des régions supérieures. Qu'une partie de cette boue devienne trop li-



(90.) Second torrent de boue.

quide, elle s'effondre comme un pain de sucre dont la base entrerait en contact avec de l'eau, ou comme une pyramide d'Euseigne qu'atteindrait subitement la rivière; et ici, ces pyramides peuvent se compter par milliers dans un kilomètre carré. En s'effondrant, la masse pâteuse obstrue momentanément le cours d'eau, et alors se produisent les grosses « bourrées », dont les vagues de Conway ne sont que les épisodes.

Au moment de notre passage, la vague venait d'avoir lieu, de sorte que notre troupe put descendre au fond du

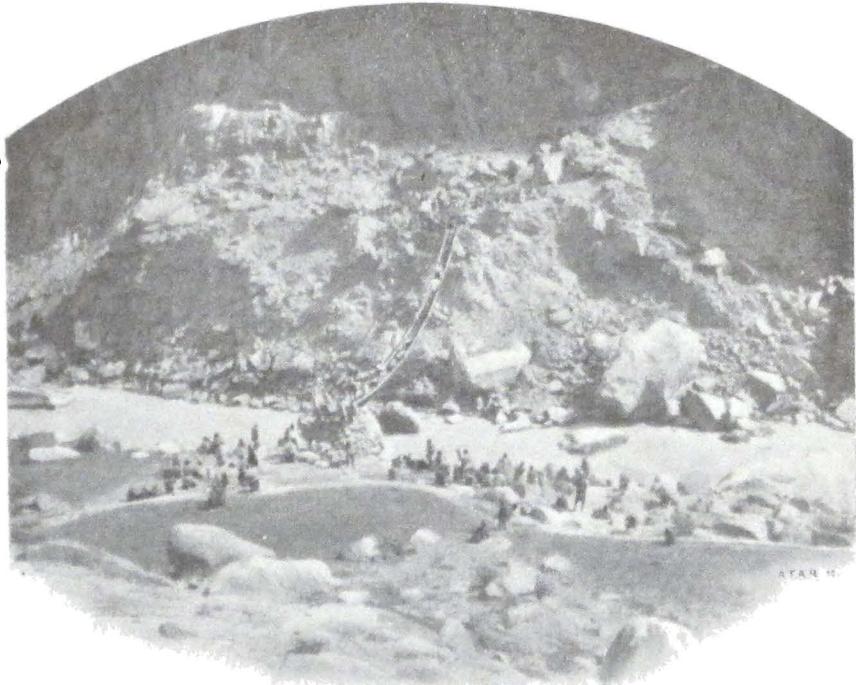
ravin par de bonnes marches taillées peu avant notre arrivée, puis traverser le lit du torrent en sautant de pierre en pierre sans trop de faux pas, et remonter de l'autre côté également par un escalier improvisé et peu consistant ; cette manœuvre s'exécuta avec précision et rapidité, de sorte que, quand vint une seconde vague, elle passa sans causer d'accident.

Une demi-heure plus loin se présenta un second torrent de boue, mais de nature un peu différente. Le ravin était remplacé par un cône de déjection évasé et très aplati, et la boue qui le formait était sèche dans toutes ses parties sauf au milieu, où une zone de 40 à 50 mètres encore semi-liquide présentait un danger peut-être plus grand que le précédent ; cette boue ne s'écoulait que très lentement, de sorte qu'en y plaçant de grosses pierres, qui ne s'enfonçaient pas immédiatement, on avait le temps de sauter de l'une à l'autre ; mais malheur aux faux pas : on risquait fort de disparaître sans retour.

Nos Baltis, qui n'avaient pas affaire pour la première fois à pareil obstacle, s'en tirèrent à leur honneur ; quelques-uns, parmi les plus dévoués, se hasardèrent à lancer les premières pierres et à les éprouver eux-mêmes. A mesure qu'ils avançaient, ils jetaient de nouvelles pierres jusqu'à ce qu'un premier réussit à passer ; alors ce fut une émulation sans pareille : chacun voulait apporter sa pierre, élargir le passage pour la sécurité des suivants ; au milieu cependant, il fallut lancer une planche, les pierres s'enfonçant presque instantanément dans la vase ; à plusieurs reprises la planche aussi menaça de disparaître ; un homme de bonne volonté la rattrapait alors au péril de sa vie ; mais là encore heureusement aucun accident ne se produisit, de sorte que tout un outillage apporté d'Europe pour le passage des torrents de boue resta au fond de sa kitta, à la grande satisfaction de tout le monde.

Un des dangers sérieux de l'expédition était passé; aussi l'arrivée, deux heures plus tard, aux ponts de cordes, ne fut qu'un divertissement; toutefois, ce fut l'occasion d'une nouvelle perte de temps. En outre, à partir de là, le sentier n'existe plus que par intermittences; on suit d'abord le lit de la rivière, où le sable et les galets de toute grosseur, incrustés de nombreux grenats, alternent avec les flaques d'eau saumâtre.

On remonte ensuite dans des pierriers, et l'on passe au-



(gr.) Pont de cordes, près de Pakora.

près d'une demi-douzaine de sources chaudes et sulfureuses qui jaillissent de la montagne, à quelques centaines de mètres au-dessus du fond de la vallée; le trajet que suit cette eau chaude est marqué par une couche assez épaisse de dépôts calcaires et par un *carex*¹⁾ très vigoureux qui, en grandes touffes, jette une note gaie de verdure au milieu de la teinte uniformément ocreuse du paysage.

¹⁾ Les *carex*, ou *laïches*, sont des plantes voisines des graminées, mais les feuilles, longues, étroites et minces aussi, en sont ordinairement dures et rugueuses; elles croissent surtout dans les endroits marécageux.

Pakora est un hameau sur la rive gauche du Braldoh, la seule halte que nous fassions sur cette rive jusqu'au glacier; il faut donc traverser deux ponts de cordes, dont le second demain. Dans ce village, un vieillard vint trouver Eckenstein, qui se souvenait très bien de lui; ayant fait partie jusqu'au bout de l'expédition de Conway, il put nous donner quelques détails inédits très intéressants sur la dernière partie du voyage, dont la description quelque peu écourtée, spécialement dans l'édition française, peut prêter à confusion.

Le septième jour enfin après le départ de Skardu, nous arrivons à Askoley entre une et deux heures de l'après-midi. Je me permets de transcrire ici les notes de mon journal qui ont trait à cette journée.

« *Dimanche 25 mai.*

— Temps couvert; pluie à midi et le soir, neige fraîche à

500 mètres au-dessus de nous; nuit très fraîche, mais pas encore de gel.

« Levés à 5 heures et quart. Déjeuné copieusement, et partis à 6 heures et quart. Peu après Pakora, retraversé la rivière sur un pont de cordes, moins long que le premier (60 mètres environ), mais plus détendu, partant plus mal commode aux extrémités. — Traversé le village de Chongo (prononcez Tschongo) où se trouvent des moulins dénotant un sens assez développé de la mécanique pratique; ils sont mus par une roue à axe vertical, sur lequel les palettes sont insérées à 45 degrés; l'eau arrive par un chenal formé d'un gros tronc d'arbre creux, et incliné à 45 degrés également,

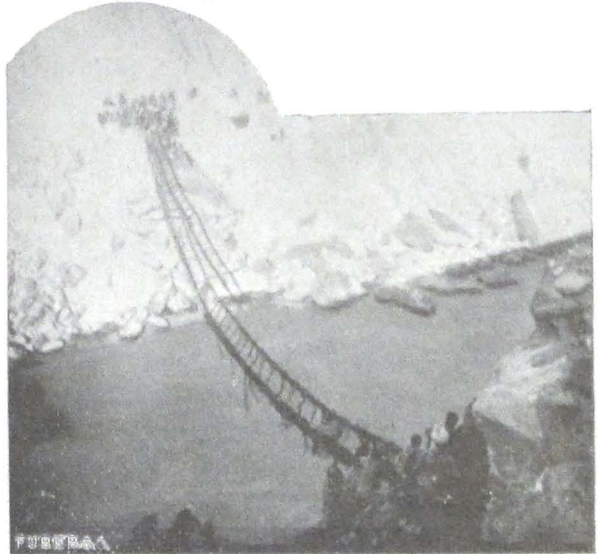


fig. : Pont de cordes, entre Pakora et Askoley.

de manière à obtenir le maximum de force. La meule est tout simplement passée à travers l'axe, ce qui supprime les engrenages, et réalise ainsi un idéal de simplicité.

« On traverse ensuite un torrent au fond d'une *nala* (vallée) très profonde et très encaissée, pour déboucher de l'autre côté dans le cirque où se trouve Askoley. L'odorat est surpris par des émanations d'hydrogène sulfuré, et l'on arrive bientôt à des sources sulfureuses chaudes dont je puis tout justement déterminer la température (38°,3) avec le thermomètre médical que je porte toujours sur moi.

« Ces sources se trouvent dans une situation ravissante ; trois ou quatre



93. Sources chaudes, sulfureuses ; bassin supérieur.

sont au bord même de la rivière, une autre assez près du sentier ; mais la plus belle et la plus forte est située un peu plus haut.

Pour y parvenir, on gravit un talus formé uniquement de concrétions calcaires qui s'accroissent incessamment par l'eau qui continue à couler de toute part, formant les dessins les plus exquis et les plus variés, d'un blanc de neige parfait.

« Ça et là, quelques petits lacs forment des vasques aux contours variés et dentelés, véritables baignoires du marbre le plus pur. Mais encore plus beau que tout cela est le lac formé à l'endroit même où jaillit la plus grande source : large de 10 à 11 mètres, à peu près circulaire, s'évasant en

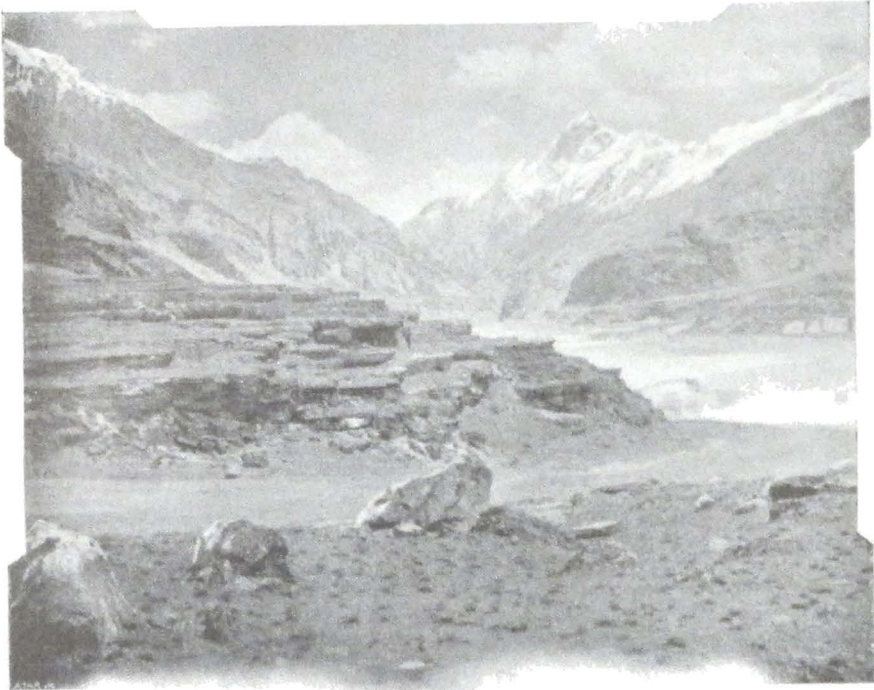


94. Bassin inférieur.

entonnoir pour atteindre en son milieu 70 à 80 centimètres de profondeur, il forme la plus belle piscine que Romain eût pu rêver.

« La température est si agréable, que Crowley, Knowles et moi restons plus d'une heure et demie à nous retourner dans ce bain original, et contrastant si gentiment avec les vicissitudes du voyage.

« Le fond du bassin est tapissé de concrétions calcaires



(95.) Anciens dépôts, près des sources sulfureuses.

qui incrustent et recouvrent rapidement les objets qui tombent à l'eau ; les longs cheveux des indigènes entre autres y forment des dessins très gracieux. Avec l'eau s'échappe une grande quantité d'hydrogène sulfuré, qui noircit rapidement l'argent. Tout le bassin a une belle couleur verte, provenant d'une mousse longue et soyeuse, tranchant agréablement sur la blancheur du fond. La peau du corps devient rapidement propre, et prend une belle couleur de santé, surtout lorsque, au sortir du bain, la sécheresse de l'air provoque une évaporation rapide. Le goût salé de l'eau se perd dès

qu'elle se refroidit, au point de faire croire à une source différente.

« Si enfin on se représente la situation de ce bijou dans un cadre grandiose de hautes montagnes, toutes de 5 à 6000 mètres, dominées par le Mango-Gusor, on le tiendra certainement pour destiné, dans un avenir plus ou moins éloigné, à devenir un lieu de cure thermale, dès qu'un chemin de fer remontera la vallée du Shigar, et quand Askoley sera devenu le Zermatt ou l'Interlaken du Haut-Cachemire!

« Photographié les environs du lac et, avec Knowles, ter-



(96.) Vallée du Braldoh près d'Askoley et Mango-Gusor.

miné lentement l'étape, montant et descendant beaucoup pour passer deux ou trois nalas très profondes, à parois à pic, où se faufile tant bien que mal le sentier.

Traversé encore deux villages, oasis de verdure sur un grand cône de déjection dénudé;

dans le dernier, des malades m'attendent sur le seuil de leurs portes; on leur donne rendez-vous à Askoley, où nous arrivons un quart d'heure après, vers midi, avec les premières gouttes de pluie.

« Les coolies ont du retard, grâce au pont de cordes.

« L'après-midi, Crowley va tirer des ramiers; peu après, la pluie s'établit et nous restons sous nos tentes.

« De Skardu à Askoley, pour continuer la bonne chance dont nous avons été favorisés jusqu'à présent, le temps est resté au grand beau; maintenant, il paraît absolument gâté, et c'est sous une bonne tente Whymper que je rédige ces

notes, emballé dans une moelleuse couverture de Cachemire, les pieds au chaud dans mon sac d'édredon, le dos appuyé à mon sac de montagne, et, au cou, mon bon grand passe-montagne jurassien que m'envient tous mes camarades. Le bruit des avalanches qui tombent d'un glacier, de l'autre côté de la vallée, unit de temps à autre son concert à celui de la rivière qui coule à nos pieds, et de la pluie qui tombe monotone sur les tentes, tandis que la neige fraîche descend à quelque cent mètres au-dessus de nous.

« Nous venons d'avoir un conseil, dans lequel nous avons décidé de rester huit jours à Askoley. Nous sommes en avance d'une quinzaine sur notre programme, et ne voulons partir d'ici que dans les meilleures conditions possibles, après avoir joui toute une semaine d'une bonne et abondante nourriture et d'un repos à peu près absolu, tout en nous acclimatant à l'altitude : en effet, pendant les sept jours qu'a duré notre voyage de Skardu ici (3200 mètres), nous n'avons eu aucune journée aussi fatigante que dans le trajet de Srinagar à Skardu, mais nous sommes montés suffisamment pour ressentir déjà les premiers effets du manque d'accoutumance à la hauteur..... »

Voilà donc un échantillon de mes notes de voyage, prises au crayon au jour le jour, et soulignées de temps à autre d'une photographie.



Notre premier soin est d'engager cinquante hommes, qui porteront nos bagages jusqu'au pied du glacier et reviendront à Askoley chercher le reste ; après quoi, nous choisirons ceux qui auront effectué le trajet le plus facilement et les engagerons pour un mois. Plusieurs sont déjà inscrits de plus bas dans la vallée, après avoir manifesté le désir de nous accompagner ; nous préférons de beaucoup ces engagements volontaires pour un tel voyage.

Mais nous devons songer maintenant à nourrir tout ce

monde, alors que jusqu'à présent ils achetaient le nécessaire à mesure pour un demi-anna (5 centimes). Ces hommes se contentent d'une nourriture beaucoup plus frugale que la nôtre : du pain en galette (tschupatis), des noyaux d'abricots et de l'eau ; veut-on leur faire une « tamasha », une grande fête dont ils se montreront longtemps reconnaissants ? il suffit de leur payer un ou deux moutons à se répartir.

A nous autres Européens, la vie revient sensiblement plus cher ; il est vrai que nous avons de la viande à chaque repas, que nous monopolisons tout le lait et tous les œufs disponibles de la contrée, et qu'on ne nous fait pas des prix d'amis. Pourtant, un mouton, qui nous dure deux jours, nous est vendu 2 à 3 roupies (3 fr. 50 à 5 fr.), un poulet 4 annas, et 20 centimes la douzaine d'œufs : prix exorbitants pour la contrée. Tout compte fait, y compris le combustible, la vie nous coûte environ une demi-roupie (85 centimes) par jour et par homme ; si nous n'avions que ces seules dépenses, nous aussi ferions des économies fantastiques.

A partir d'Askoley, on ne rencontre plus de villages et partant plus de ressources : considération de la plus haute importance, à laquelle les expéditions précédentes n'avaient pas songé.

En réduisant au strict nécessaire les bagages que nous allons emporter sur le glacier, y compris les trois mois de provisions qui voyagent dans les kiltas depuis Srinagar, il nous faut encore 150 hommes au moins ; mais, pour les nourrir pendant une vingtaine d'étapes, une centaine de porteurs supplémentaires chargés presque uniquement de farine est à peine suffisante au début ; et plus tard, une fois que le gros des bagages sera arrivé aux camps supérieurs, au pied même du Chogori, il restera encore une trentaine d'individus à notre charge : chicaris, domestiques, aides de cuisine, plus un certain nombre de porteurs destinés à déplacer un camp lorsque les circonstances le permettront. Enfin, il faudra laisser un personnel relativement considérable au bas du

glacier pour cuire le pain de nos Baltis et surtout le transporter huit étapes plus haut. Et à tout cela viendront s'ajouter encore bien d'autres soucis, comme on le verra.

Deux jours après notre arrivée à Askoley, nous eûmes la grande joie de voir arriver le premier courrier de Skardu; il avait effectué en quatre jours le même trajet que nous. La réussite de ce premier essai nous causa un vif plaisir : nous avons maintenant la certitude de rester en correspondance avec nos amis des Indes et d'Europe, de pouvoir les rassurer sur notre sort.

Comme le « facteur » attend, nous passons le reste de la journée et une partie du lendemain à terminer nos lettres, à écrire nos rares cartes de Skardu. C'est si bon de pouvoir ainsi s'entretenir à distance, de penser au chemin que les



197. — Campement sous les peupliers à Askoley.

lettres vont parcourir, à la joie qu'elles vont apporter et aux réponses qui ne nous parviendront qu'au retour.

Un second courrier arrivera de Skardu le 3 juin, également en quatre jours, apportant beaucoup de lettres d'Europe, dont quelques-unes n'ont mis qu'un mois exactement, ce qui constitue jusqu'à nouvel ordre un record : il ne pourra guère être dépassé, tant que ce primitif service postal persistera.

50 hommes, partis le 29 mai avec les kiltas renfermant la nourriture d'Europe, à laquelle nous ne devons toucher qu'une fois sur le glacier, ne reviendront que dans cinq

jours. Pendant ce temps, nous triions tout ce dont nous pouvons nous passer. Les armes, fusils de chasse et revolvers, la munition, une partie de notre équipement personnel, tout ce qui n'a pu prendre place dans les lits-sacs ou dans les kiltas et qui ne paraît pas d'absolue nécessité, est cousu soigneusement dans deux grands sacs qu'on confie jusqu'au retour au lambadar du village.

Au cours de nos promenades — dont plusieurs à notre enchantresse station de bain — nous récoltons quelques échantillons minéralogiques intéressants comme documents géologiques, bon nombre de grande valeur ; plus une quantité assez considérable de grenats, quelques-uns très gros, enchâssés dans une gangue de mica vert ou bleu intense que nous nous proposons de faire tailler et polir en Europe. Préférant ne pas les laisser aux indigènes, mais ne voulant pas non plus les transporter sur le glacier, nous les enterrons une nuit au pied d'un des peupliers sous lesquels nos tentes sont dressées, comptant bien les retrouver au retour ; mais une épidémie de choléra, qui éclate à Askoley pendant notre absence, nous empêchera d'y repasser, et ces trésors sont encore enfouis au pied de nos peupliers, où ils attendront bien encore quelques années avant de revoir le jour et d'aborder en Europe.

Le 30 mai, à 10 heures du soir, nous fûmes réveillés par un tremblement de terre qui dura 2 à 3 secondes ; dans la même nuit, le phénomène se répéta vers 4 heures du matin d'une façon plus intense encore et plus prolongée ; mais, chose curieuse, ces violentes secousses ne nous émotionnèrent pas le moins du monde : tout en nous sentant osciller sur les couchettes, nous n'éprouvions pas le moindre sentiment d'insécurité, comme eût été le cas dans une maison ou dans une ville, et cependant les secousses étaient d'une violence suffisante pour détruire bien des habitations.

Le 2 juin nous eûmes encore une troisième secousse, mais moins forte que les précédentes ; dès lors, le phéno-

mène ne se renouvela plus. Il était d'ailleurs local et sans corrélation avec d'autres tremblements de terre signalés cette même année dans l'Himalaya, et qui eurent lieu à une autre époque dans des régions bien éloignées de celles où nous nous trouvions en ce moment.

Askoley, le dernier village de la vallée, à 3200 mètres, est bâti au haut d'une falaise rongée par le Braldoh, et compte une centaine d'habitations serrées les unes contre les autres,



(98.) Askoley.

aux toits plats, sans étages ; sur la rue principale, où coule une dérivation du canal d'irrigation, débouchent quelques ruelles tortueuses, le plus souvent en cul de sac. Tout autour du village, de beaux champs en terrasses, ensemencés de céréales, forment une oasis de verdure au milieu du cône de déjection aride.

Il compte une population d'un millier d'âmes : chiffre d'ailleurs très difficile à déterminer, attendu qu'on ne peut pénétrer dans les familles et qu'une partie des habitants, les femmes en particulier, ne sortent que rarement et mettent

un soin extrême à se dérober à la vue des Européens, et des étrangers en général; les enfants sont encore plus sauvages, et s'enfuient d'aussi loin qu'ils nous aperçoivent.

Pendant toute la journée, femmes et enfants sont dans les champs, surveillant l'irrigation, arrachant les mauvaises herbes ou suivant le chef de famille derrière la charrue, pour casser les mottes ou égaliser le terrain. L'arrosage des champs et de toutes les cultures est pratiqué jusqu'au fond des vallées les plus reculées, et contribue à faire produire au



199. Yacks à la charrue.

sol infiniment davantage que dans les régions similaires des Alpes.

Le matin de bonne heure, je me rendais parfois sur une éminence pour jouir des premiers rayons du soleil; de là, au moyen de mes jumelles, je cherchais à surprendre

quelques traits de mœurs de ces populations que nous ne pouvions jamais aborder. Les charrues sont tout en bois, même le soc, et si légères que les hommes les portent sur l'épaule pour se rendre aux champs; elles sont attelées d'une variété de yacks bruns noirs, aux poils longs et soyeux, à l'aspect rébarbatif et même sinistre, mais au demeurant les meilleures et les plus douces bêtes du monde. Le joug repose sur leur nuque un peu renflée et n'est pas fixé aux cornes, comme ailleurs; deux pièces de bois empêchent seulement que les bêtes ne s'écartent l'une de l'autre; le laboureur les excite de la voix par un son guttural impossible à transcrire (« rha! » en râclant et aspirant fortement le *r*, à la manière

d'un bronchitique qui ne peut expectorer). — Un enfant peut tenir les cornes de la charrue, tant elle est légère, et tant le sol est friable et sablonneux.

Les femmes suivent leur mari, vêtues d'une simple chemise, souvent rapiécée du haut en bas; mais sur ces haillons s'étalent des quantités innombrables de bijoux de toutes formes et de toutes grosseurs, le plus souvent en cuivre ou en laiton, parfois en argent et même en or, fixés sur leur poitrine, de manière qu'en marchant toute cette ferblanterie s'entrechoque et fait songer à nos marchands ambulants d'objets de cuisine. Elles vont en général pieds nus; quelques-unes, les favorites probablement, ont de grosses bottes serrées à la cheville et qui leur vont jusqu'à mi-jambes, faisant perdre à leur démarche la grâce naturelle et l'élasticité de celles qui n'ont pas de chaussures.

Les coolies revinrent de Bardumal le 3 juin, annonçant que le chemin était assez bon: le pont de cordes du Punmah, un affluent, avait été remis à neuf; mais, en passant la rivière à gué, avec quelques précautions, près de son embouchure dans le Braldoh, on arriverait facilement à gagner un jour de marche, en évitant le détour par le pont.

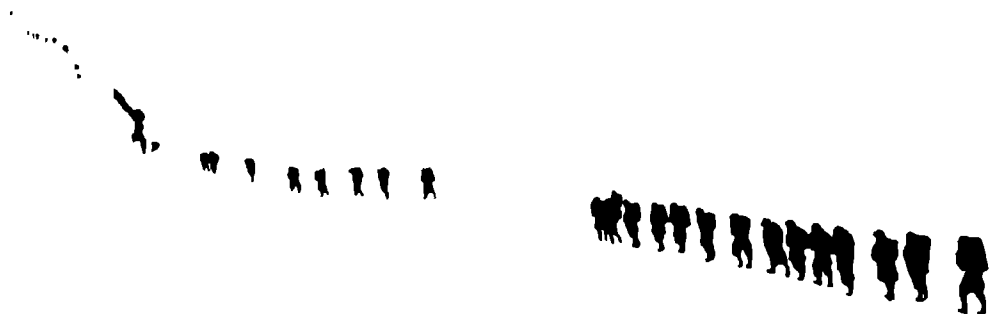
Nous n'attendions plus que le retour de ce premier convoi pour nous remettre en route; le repos que nous venons de prendre nous a rendu toute notre énergie; nous sommes impatients de commencer enfin la dernière étape de notre entreprise, et de voir se réaliser notre beau rêve; et nous sommes loin de nous douter que ce que nous avons éprouvé de plus pénible jusqu'à présent ne représente qu'un avant-goût de nos aventures subséquentes, et que maintenant seulement commence la partie vraiment sérieuse de ce grand voyage.

Le départ est fixé au 5 juin. Nous prenons avec les autorités du village les derniers arrangements relatifs au ravitaillement de notre troupe et à l'achat de la farine dans les

villages inférieurs de la vallée (car nous avons acheté tout ce qui était disponible à Askoley), enfin à l'établissement d'un nouveau relai pour le service postal.

A 5 heures, nous sommes réveillés par les cris des coolies qui soupèsent déjà les charges et ne peuvent attendre d'être régulièrement engagés. Tous paraissent animés d'un beau zèle, la joie est sur toutes les figures.

Le temps, incertain et fréquemment pluvieux pendant ces dix jours, s'est remis au grand beau ; la veille, un vent local, analogue à la brise descendante du soir dans les Alpes, avait balayé le ciel des derniers nuages et faisait présager une série de beaux jours.



D'ASKOLEY AU PIED DU CHOGORI (K²)

Du 5 au 20 juin.



(100.) Le bel Abdulla, notre facteur.

En quittant Askoley, notre caravane atteint le chiffre respectable de 230 personnes, réparties de la façon suivante :

Européens	6
Chicaris	2
Le wazir d'Alchori	1

Le chuprasi du tahsildar, représentant du Maharajah de Cachemire à Skardu	1
Cuisiniers et aides	4
Naukar-coolies (domestiques engagés à Srinagar)	12
Coolies engagés définitivement pour 1 mois	14
» » pour le trajet jusqu'aux camps supérieurs, où ils seront licenciés	189
Cordonnier	1



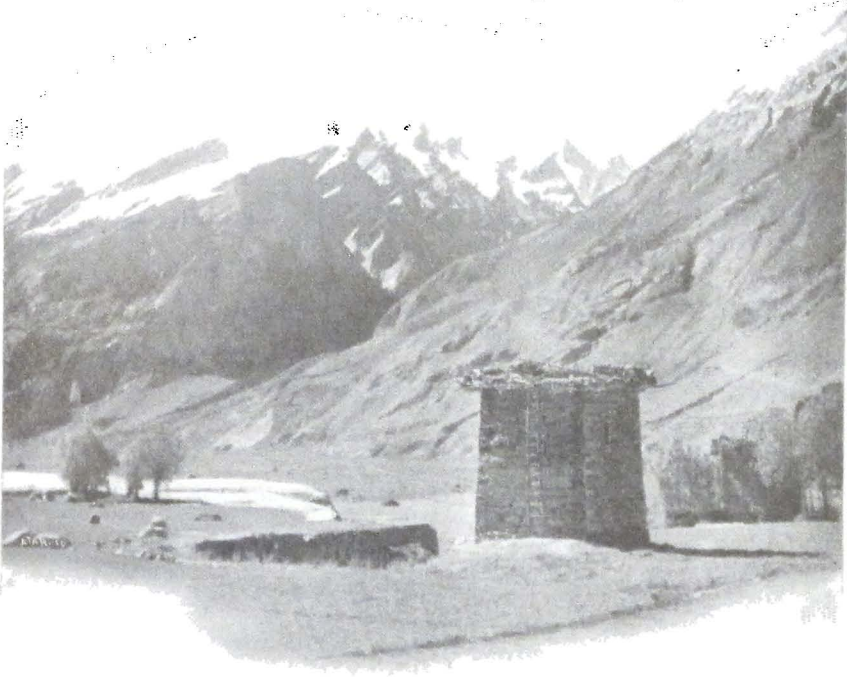
(101.) Notre petit état-major.

Les quarante et quelque porteurs, qui s'étaient annoncés dans la vallée du Shigar et d'Askoley pour un engagement d'un mois, firent les premiers jours sans charges ; à Bardumal, ils devaient les retrouver sous la garde de deux naukars qui faisaient partie du premier convoi et qui nous attendaient.

Les autres coolies avaient, outre nos provisions, objets d'équipement et instruments amenés d'Europe, près de 1500 kilos de farine, destinée aux porteurs et représentant plus de 60 charges.

Nous emmenons enfin un troupeau de 18 moutons et de 15 chèvres, qui nous fourniront de viande fraîche et de lait aussi longtemps que possible ; plus 20 poules et poulets.

Les derniers coolies partent à 10 heures, mais Eckenstein et Knowles restent jusqu'à midi, à payer les différents fournisseurs — il y en a plus de 30 — à délivrer des certificats à tous les personnages officiels ou officieux qui nous ont rendu quelque service ; d'autre part, en plus des reçus,



(102.) Ancienne forteresse près d'Askoley.

ils exigent de tous ceux qui ont eu affaire à nous de certifier par écrit qu'ils n'ont aucune réclamation à formuler, et que tout le monde est content. Cette précaution peut paraître étrange et pour le moins superflue ; elle est cependant d'un usage courant aux Indes et évite une foule de petits ennuis, à l'origine desquels la mauvaise foi n'est pas toujours étrangère, malgré l'extrême honnêteté des populations.

De fait, nos fournisseurs ont lieu d'être satisfaits, car les choses ont été faites largement et les pourboires abondamment distribués.

La première étape, jusqu'à Korofon, n'est que de quatre heures.

En quittant Askoley, nous passons auprès d'une petite forteresse, simple tour quadrangulaire, moitié en bois, moitié en pierre, qui a servi en dernier lieu à repousser une invasion de Thibétains, au milieu du siècle passé ; dès lors, elle n'est plus entretenue et n'a plus même sa raison d'être ; la région au nord d'Askoley est pacifiée ; la population désarmée et soumise ne demande qu'à vivre en bonne intelligence avec ses voisins ; les Thibétains pillards ont été refou-



(103.) Skoro-la.

lés plus au nord et ne passeront plus le col de Mustagh, au risque de laisser leurs os dans les crevasses du Bal-toro.

On suit au début le bord d'une haute falaise, aux champs abandonnés et incultes, faute d'eau probablement ; la marche est à peu

près horizontale, de sorte qu'on se rapproche du fond de la vallée jusqu'à un éperon rocheux au pied duquel le Braldoh, furieux, forme un obstacle infranchissable ; on monte rapidement dans ces roches, pour redescendre tôt après dans une petite plaine au bout de laquelle on aperçoit la masse imposante de l'extrémité inférieure du *glacier de Biafo*. La rivière qui s'en échappe ne se jette pas directement dans le Braldoh ; elle le suit parallèlement pendant une heure environ, ce qui oblige à gagner le dos du glacier et à s'en servir comme d'un pont naturel.

D'après les indications de la carte de Conway, nous nous

escrimons à traverser ce glacier, des plus crevassé, tandis que les coolies, plus avisés, s'empresstent de regagner la moraine frontale, très aplatie et parsemée de quelques lacs grisâtres. On finit quand même par arriver tous à *Korofon*, mais à la débandade, entre 1 et 3 heures.

Bien que la marche n'ait pas été particulièrement longue, nous sommes tous assez fatigués; mais, après la tasse de thé traditionnelle que nos cuisiniers ont pris l'habitude de préparer avant toute autre chose, nous nous trouvons aussi dispos qu'au départ; si bien que, pour employer le reste de l'après-midi, nous retournons, les Autrichiens et moi, explorer les abords du glacier et faire un peu de géologie.

Je tenais en outre à faire quelques observations sur le grain du glacier. C'est un problème très intéressant à résoudre, que de savoir comment la glace se comporte à



(104.) Passage près d'Askoley.

l'extrémité de si longs glaciers, et d'étudier les modifications qu'un trajet très prolongé apporte dans sa structure intime. Le glacier de Biafo est en effet un des plus longs du monde; prolongé au Nord-Ouest par celui de *Hispar*, sur l'autre versant, il forme la plus longue étendue de glace connue en dehors des régions polaires: 130 milles (plus de 200 kilomètres!) La transformation que subit la glace dans ces conditions doit être encore plus accentuée qu'à l'extrémité de nos plus longs glaciers des Alpes (Aletsch, Argentières). Le moyen usité pour s'en convaincre est aussi simple qu'ingénieux: on dé-

tache, au fond du glacier, un bloc de glace, de 30 à 50 centimètres de côté, et on le laisse exposé aux rayons du soleil pendant 5 à 10 minutes; lorsque l'eau d'infiltration commence à s'égoutter dans les parties déclives du morceau, on en badigeonne au pinceau toute la face supérieure, au moyen d'une solution de violet de méthyle; la matière colorante s'insinue par capillarité dans les interstices laissés entre les grains plus ou moins gros de la glace, et que l'eau vient d'abandonner; il se forme un réseau d'alvéoles, aux mailles plus ou moins grandes qui délimitent et isolent ainsi chaque



1105. - Mango-Gusor et glacier de Biafo.

grain, et l'on mesure les plus grands. Ma première expérience ne fut guère concluante, le soleil s'étant couché avant que l'eau se fût écoulée; je pus cependant mesurer quelques grains d'un diamètre de 4 ou 5 cm.; mais, au retour, j'en devais trouver de beaucoup plus gros.

Je pus par contre prendre quelques belles photographies, entre autres une du Mango-Gusor, haut de plus de 6000 m., et d'une hardiesse incroyable. Il descend d'un seul trait jusqu'au fond de la vallée, à 3000 m., opposant un obstacle infranchissable au front du Biafo, qu'il arrête net: témoins, les traces encore visibles du dernier effort, où la glace a violemment poli la base de ce fantastique bloc de rocher paliné.

Actuellement, ce glacier ne s'étend pas plus loin que le Brahdoh, et son extrême limite est marquée par la rive droite de la rivière. Depuis l'époque où les topographes en firent le

relevé (1861), il a pu se retirer un peu ; mais, comparées à son énorme masse, des variations aussi minimales sont sans importance. D'autre part, le glacier est relativement petit, si on le compare aux puissants systèmes de courants glaciaires qui s'écoulaient autrefois par ces vallées. On voit partout des traces d'anciennes glaciations sur les pentes septentrionales du Mango-Gusor, jusqu'à 1000 mètres au moins au-dessus du fond de la vallée.

Korofon est un emplacement de campement marqué par un gros cube de granit de 6 à 8 mètres de haut ; deux de ses parois sont sur-

plombantes et ont été aménagées par les indigènes en

une espèce de grotte, au fond nivelé, et bordé d'un petit mur. Cet espace est suffisant pour les rares bergers qui s'aventurent de temps à autre avec leurs troupeaux à travers le Biafo ; mais



(106.) Korofon.

nos 230 hommes eussent été bien embarrassés de se mettre à couvert dans un si petit espace ; ils en sont quittes pour ne rien changer à leurs habitudes : coucher une fois de plus à la belle étoile n'est pas pour les effrayer.

Ils y regardent de plus près quand il s'agit de passer les cours d'eau à gué, car ils ne savent pas nager, et ils n'ignorent pas qu'au moindre faux pas, ils sont irrémédiablement perdus si le courant est quelque peu violent.

La question va précisément se poser. Notre seconde journée devrait en principe consister à faire un grand détour,

pour passer sur un pont de cordes cette malencontreuse rivière de Punmah, affluent du Braldoh ; mais nos chicaris affirment qu'en partant de bonne heure, avant que l'eau de fonte ait grossi la rivière, tous nos coolies et le bétail pourront passer à gué et gagner ainsi une journée de marche.

Quatre hommes sont envoyés le soir même pour reconnaître le passage, avec mission de venir, aussi tôt que possible le lendemain, nous renseigner. Leur rapport est favo-



(107.) Passage du Punmah.

nable et, pour décider nos porteurs, nous leur offrons de leur payer la journée que nous gagnerons ainsi.

Pendant une heure environ, nous remontons la rivière, en escaladant la paroi au pied de laquelle elle coule, puis on arrive au bord du *Punmah*. Le vieux chicari Salama, qui a eu l'idée de ce gué et qui l'a expérimenté il y a huit jours, traverse le premier en compagnie d'Abdulla, le plus beau de nos coolies. C'est un spectacle vraiment grandiose que la lutte de ces deux géants contre ces forces aveugles et inconscientes ; ils finissent par trouver les endroits les moins pro-

fonds et nous nous lançons bravement à leur suite. Nos domestiques et notre petit wazir grimpent sur le dos de quelque coolie complaisant ; mais ce mode de traverser nous répugne, et nous préférons de beaucoup avoir à nous sécher pendant une demi-heure plutôt qu'à nous débarrasser pendant une journée entière de la vermine gagnée au contact de ces braves gens ! Les premiers coolies qui ont traversé déposent leurs charges et viennent chercher les chèvres et les mou-



(108.) Notre petit wazir n'aime pas se mouiller les pieds.

tons, qu'ils transportent sur leurs épaules ; mais, lorsqu'un tiers du troupeau environ a ainsi passé, les autres moutons se mettent à bêler d'une façon lamentable ; ce qu'entendant, un de ceux qui sont déjà sur l'autre rive se met à courir, jusqu'au moment où il se trouve dans un endroit où l'eau, dans un des bras de la rivière, n'a pas plus d'un pied de profondeur ; il gagne ainsi un îlot en découvrant un gué bien moins profond que le nôtre ; aussitôt tous les autres se précipitent à sa suite et font mine de se lancer dans le bras principal, au risque d'être entraînés et noyés ; on put les rattraper à

temps, mais cela nous montre deux choses : 1^o c'est que les bêtes, si bêtes qu'elles soient, savent trouver d'instinct de meilleurs gués que leurs propriétaires ; 2^o que l'espèce des moutons de Panurge n'est point encore perdue.

Puisque nous parlons de ces quadrupèdes, une autre anecdote encore : avant d'arriver à Paiyu, un rocher surplombant dans la rivière oblige à traverser celle-ci à gué ; l'eau n'est pas profonde, et de grosses pierres permettent de passer presque à pied sec, moyennant deux bonds assez grands :



Frop. Bardumal.

Les bédouins préfèrent entrer directement dans l'eau. Mais, le premier des moutons ayant réussi à passer toutes les pierres, les autres se précipitent à sa suite ; le second manque l'un des sauts, est entraîné dans la rivière, mais arrive cependant sain et sauf de l'autre côté ; alors, tout le

reste, en vrai troupeau de moutons, glissent, tous sans exception, sur la pierre rendue humide par les éclaboussures du second, mais arrivent tous aussi à bon port.

D'après la carte de Conway, inexacte sur plus d'un point, il devrait y avoir au plus 2 1/2 milles (4 km.) du passage à gué du Punmah jusqu'à Bardumal, la prochaine halte ; mais nous y employons plus de 3 heures, en longeant presque constamment le bord de la rivière, donc sans dépense de force considérable. C'est ici que nous commençons à éprouver les premiers symptômes d'un malaise, d'une fatigue générale,

qui n'est pas encore le mal de montagne, mais qui le deviendrait probablement, si l'on ne tenait pas compte de ce premier avertissement.

Cette sensation, nous l'éprouverons souvent, mais jamais heureusement d'une façon aussi prononcée. Le ciel est d'une grande pureté ; pas un souffle, pas la moindre brise ne vient tempérer l'étuve dont nous parcourons le fond : cette stagnation de l'air est, à mon avis, plus encore que l'altitude, malgré ce qu'en pensent quelques voyageurs, la cause primordiale de ce fâcheux état ; preuve en est l'amélioration subite

qui se produit lorsque, arrivant à un endroit plus res-

serré de la vallée, ou plus tard sur une

arrête exposée aux vents, on se trouve

dans une atmosphère renouvelée

plus fréquemment ; la pression exercée

par le vent remplace alors dans une cer-

taine mesure le défaut de tension de

l'oxygène, rétablissant ainsi un équilibre défectueux, avec lequel nos poumons et tout notre organisme ne sont pas encore parvenus à s'accorder.

Bardumal, pas plus que Korofon, ne possède d'habitations ; c'est simplement un endroit où des pierres surplombantes, présentant des excavations plus profondes et plus spacieuses que celles de Korofon, servent d'abri aux bergers qui, pendant quelques semaines de l'été, s'aventurent dans ces régions désolées. Ils remontent même la vallée beaucoup plus loin, et s'en vont parfois assez haut sur



1110. Les rochers surplombants de Bardumal.

le glacier de Baltoro, sur les flancs duquel leurs troupeaux trouvent encore à brouter ; c'est pourquoi ces différents endroits portent des noms indigènes, toujours intéressants à signaler au point de vue géographique.

Les dites pierres ne se trouvent pas au milieu d'un petit plateau, comme celle de Korofon, mais à flanc de coteau, et étagées en nombre assez considérable ; elle peuvent abriter la bonne moitié de nos coolies ; le reste passe la nuit autour de grands feux.

La végétation arborescente existe encore ici ; elle est



(111.) Massif du Mango-Gisor, au-dessus de Bardinal.

composée de thuyas et de térébinthes, mais d'espèces un peu différentes de celles que nous connaissons en Europe ; en outre, beaucoup d'hypophaés aux longues épines, de saules et d'éphédras arborescents, rappelant les rives du Rhône, fournissent un combustible qui pourra servir encore à beaucoup d'expéditions subséquentes.

Dans l'après-midi de cette seconde journée, bien remis des fatigues du matin, j'allai faire une petite ascension pour essayer, dans mon impatience, d'apercevoir le Baltoro. Je montai pendant plus de deux heures dans un terrain très sablonneux, où les grosses pierres ne tenaient qu'à peine et je

finis par arriver sur un promontoire d'où la vue s'étendait magnifique dans la direction du glacier ; mais ce dernier lui-même n'était pas visible. Je vis en revanche des traces innombrables d'ibex (bouquetins), mais ne pus découvrir les animaux eux-mêmes ; plus tard, seulement, j'en devais voir un troupeau de 47, dont bon nombre d'adultes de la taille d'une vache. En sept minutes, je descendis en glissade dans le sable la pente qui m'avait pris plus de deux heures à la montée.

Le troisième jour enfin, nous arrivâmes non loin de l'ex-



(119.) Plateau de Païyu.

trémité du Baltoro, après avoir longé la rivière pendant une heure et demie environ, puis grimpé sur le dos d'un énorme cône de déjections, le plus formidable que nous ayons rencontré dans toute la contrée ; il faut près d'une heure pour le traverser. Puis le sentier, s'entrecroisant avec les traces des ibex qui vont boire à la rivière, tantôt s'enfonce dans des ravins secondaires, tantôt grimpe sur des proéminences, où les pierres branlantes, reposant sur un sol sans consistance,

s'écroulent au moindre effort. Pas une goutte d'eau, du sable et des pierres à perte de vue : voilà le bilan de cette matinée.

Un peu avant d'arriver à l'étape, au moment de redescendre dans la petite plaine qui précède Paiyu, on découvre tout d'un coup le *glacier de Baltoro*, et la couronne de hauts sommets qui l'entourent de tous côtés, dominés par les 8000 mètres de la *Tour du Mustagh*.

Cette première apparition fut des plus impressionnantes ;



(113.) Roches éruptives d'aspect stratifié et front du Biafo.

nous nous demandions depuis quelques jours sous quel aspect s'offrirait à nos yeux ce glacier sur lequel nous allions vivre plusieurs semaines, plusieurs mois peut-être ; et maintenant, enfin, nous l'avons sous les yeux. Il n'est pas beau, loin de là, mais comme

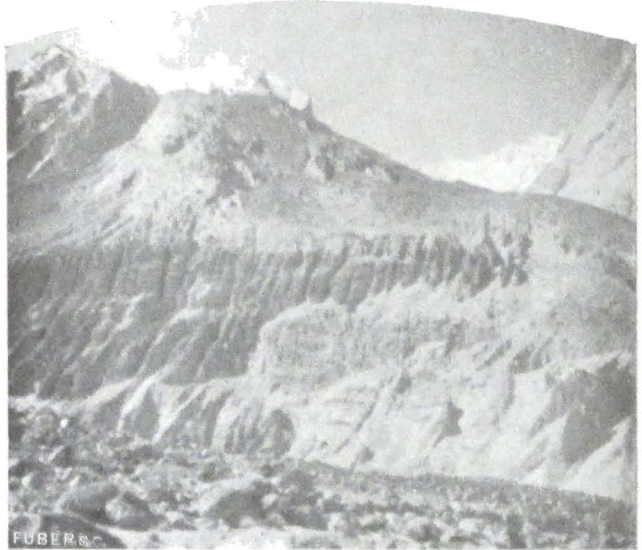
il s'harmonise avec le reste de la contrée !

Enorme, large de plus de deux kilomètres, il étale sa croupe terminale comme un de ces reptiles fantastiques que les squelettes préhistoriques et l'imagination de Flammarion nous font concevoir. Enserré de sommets qui descendent jusqu'à lui en pentes abruptes, couvert des débris de toutes les montagnes qui le mitraillent journallement de leur formidable artillerie, au point que, si incroyable que cela paraisse, aucune trace de glace n'est visible jusqu'à 50 km. en amont, le Baltoro débouche dans une plaine trop étroite, après avoir parcouru près d'une centaine de kilomètres au pied des géants les plus élevés du monde !

Paiyu, qui ne figure pas encore sur les cartes, contraste agréablement avec l'aridité du reste de la vallée ; il est dans une situation délicieuse, sur une petite plaine d'alluvions, avec une petite forêt composée des mêmes essences qu'à Bardumal, auxquelles s'ajoutent des saules assez grands pour donner une ombre des plus agréables ; c'est la première fois depuis Askoley que nous pouvons jouir de l'ombre ailleurs que dans la tente, toujours transformée en étuve dans le milieu de la journée. La rivière coule à quelques centaines de mètres, de sorte que le silence est à peu près complet ; mais plu-

sieurs sources d'eau pure et fraîche arrosent la petite plaine, et font de cette oasis un lieu de délices dont nous goûtons

les charmes, et qu'au retour nous saluerons avec des transports de joie autrement exubérants encore.



(114.) Boues glaciaires près de *Paiyu*.

Depuis que nous sommes dans le bassin de l'Indus, nous ne voyons que des roches éruptives sous toutes leurs formes : protogine, diorite, serpentine, schistes micacés, gneiss, granits à grains de toutes grosseurs ; la route est souvent semée de quantités énormes de grenats, les uns petits, très durs, proéminent sur un fond noirâtre, d'autres atteignant la dimension d'un pouce, enfermés dans une masse micacée du plus beau vert, avec des filets bleu ciel, de sorte que certains rochers offrent l'aspect le plus riant.

Le plus souvent, le paysage est sauvage et dénudé ; mais combien grandiose ! et quelle hardiesse de lignes ménagent

ces formations granitiques, avec leurs parois abruptes, montant à pic et d'un seul jet à plus de 2000 mètres du fond de la vallée, sans la moindre «vire», et couronnées de clochetons aux formes les plus fantastiques ! Les schistes cristallins, laminés comme des roches sédimentaires, ont été refoulés, plissés absolument comme nos anticlinaux du Jura, et projetés à des hauteurs énormes ; si bien que l'on est tenté de rechercher parmi ces couches d'une régularité parfaite quelques traces de calcaire ou quelques fossiles.

Les seuls terrains sédimentaires se rencontrent dans le



(115.) Camp de Paiyu.

fond des vallées, sous forme de dépôts alluviaux ou de vieilles moraines, dont les débris accrochés aux flancs des montagnes, à plus de 1000 mètres au-dessus du Braldoh, attestent la puissance d'expansion qu'ont eue les glaciers antérieurs, et l'érosion énorme

qui a creusé la vallée dont nous suivons le fond. D'ailleurs cette érosion, loin de diminuer, est encore si intense, qu'aucun torrent, aucun cours d'eau latéral ne présente la belle eau claire que nous rencontrons si souvent dans nos Alpes ou dans le Jura ; une source d'eau limpide y est une rareté, et le plus souvent elle tient en dissolution une telle quantité de sels ou est si chaude, qu'elle est imbuvable ou en tout cas impropre à une alimentation régulière.

Paiyu sous ce rapport fait exception et a plusieurs belles sources, dont l'eau a filtré à travers d'énormes moraines, après avoir couru sur les rochers qui dominent le site, quelque

mille mètres au-dessus de nous. Pouvant fournir de l'eau de bonne qualité et du bois en abondance, cette station va former une des bases de notre ravitaillement.

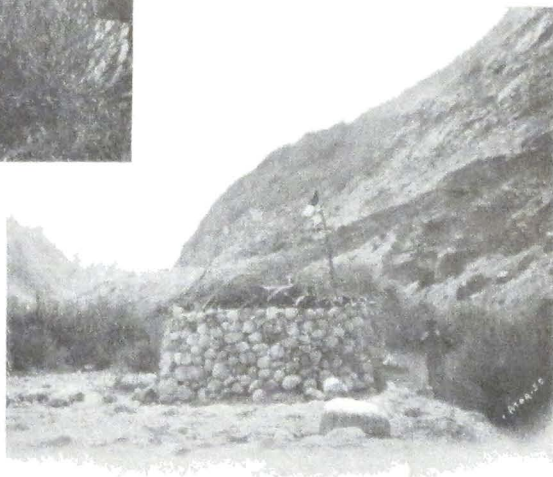
Pour abriter la farine, il s'agit d'abord de construire une maison. Après en avoir choisi l'emplacement sur une petite éminence, nous rassemblons tous nos gens et leur exposons que, cette construction étant dans leur intérêt, nous les en-

gageons à s'y mettre avec ardeur. Recommandation superflue : nous n'avons pas fini notre explication, que chacun se précipite à la recherche des pierres les plus propices ; ils



(116 et 117.)

aplanissent le terrain et une maison circulaire, en tous points semblable aux leurs, a surgi du sol comme par enchantement ; les murs de plus de 50 centimètres d'épaisseur sont formés de galets, disposés en deux rangées concentriques, et l'intervalle comblé de petites pierres et de fin gravier ; le fond est pavé de pierres plates, laissant entre elles des interstices permettant à l'eau de pluie de filtrer dans le sable.



Notre maison à Païyu.

A hauteur d'homme, on fait un toit plat, en plaçant de grosses branches de saule entrelacées de branches plus pe-

tites munies de leur feuillage ; et par dessus le tout, on étend des couvertures de laine achetées à Askoley, dont le tissu serré, sans être imperméable, doit arrêter suffisamment la pluie.

Toute cette construction a demandé une heure et demie de travail, et ce n'est pas sans un sentiment de légitime fierté que nous contemplons notre œuvre : cet abri sera utilisé par les bergers qui reviendront dans ces parages ; peut-être le temps n'est pas éloigné où de nouvelles caravanes d'excursionnistes se féliciteront de notre initiative, en pensant aux cabanes du club alpin dont ce rudiment représente le prototype !

Et puis, en édifiant cette habitation, n'avons-nous pas créé l'embryon d'un nouveau village et enrichi la carte d'une nouvelle station ? Nos gens l'appellent Paiyu, et, fidèles au principe de conserver soigneusement les appellations indigènes, nous enregistrons ce nom, dont la signification nous est cependant inconnue.

J'ai emporté d'Europe quelques petits drapeaux des nations représentées dans l'expédition ; Eckenstein et Knowles s'empressent de planter le leur sur le nouvel édifice, et consacrent ainsi définitivement notre œuvre à la civilisation !

Nous restons trois jours en cet endroit, à organiser à nouveau notre marche.

Après quelques délibérations, nous décidons que Crowley quittera le premier Paiyu avec une vingtaine d'hommes, parmi lesquels se trouvent quelques porteurs qui ont accompagné Conway dix ans auparavant. Un d'entre eux, nommé Kitul, nous donne des renseignements extrêmement intéressants et absolument inédits sur cette expédition, au cours de laquelle il a eu plusieurs doigts gelés. Connaissant ainsi le trajet accompli sur le glacier, ses indications pourront avoir quelque utilité, d'autant plus qu'il sait où se trouvent les emplacements où les indigènes ont l'habitude de

passer la nuit, quand ils viennent dans ces régions avec leurs troupeaux.

Mais, avant de nous séparer, il s'agit de procéder à une opération désagréable prévue depuis assez longtemps déjà.

A plusieurs reprises, nous nous étions rendu compte de diverses infidélités de la part de nos cuisiniers ; résolus à faire un exemple, nous avons décidé de nous en débarrasser à la première occasion.

Au moment de quitter Askoley, ils avaient eu l'audace de nous annoncer, par l'intermédiaire de leur chef, que la provision de



(118 et 119.)

sucré, renouvelée à Skardu et calculée de façon à suffire amplement pour le reste du voyage, touchait à sa fin. Leur culpabilité était évidente, mais, ne vou-

lant pas engager de nouveaux cuisiniers pour les quelques jours qui nous restaient à avoir besoin de leurs services, nous avons ajourné leur exécution.

C'est à Paiyu que, leur conduite donnant lieu à de nouvelles plaintes, nous chassons ces serviteurs infidèles. Nous réunissons tout notre personnel, y compris les représentants des autorités, et, par devant tout ce monde, Crowley



Les nouveaux cuisiniers.

adresse un petit discours en hindoustani au chef et à ses deux acolytes, leur reprochant leur conduite indigne et le mauvais exemple qu'ils donnent au reste du personnel; puis, leur ayant réglé ce que nous leur devons, déduction faite de la valeur du sucre volé, nous leur enjoignons de quitter les lieux séance tenante. Exécution du plus salutaire effet, puisque, dès lors, nous n'aurons plus aucun sujet de plainte à l'endroit de nos gens.

Mais nous n'en avons pas fini encore. Un des cuisiniers, ayant remarqué les yeux d'envie que le petit Hassan jetait à son costume et spécialement à son turban, qui lui avaient été fournis gratuitement par nous à Srinagar, lui propose, au moment de s'en aller, de lui acheter son complet, y compris le turban, pour cinq roupies. Le marché conclu, au moment où Napoléon, qui vient de recevoir ce surnom comme je l'ai conté plus haut, débourse ses cinq roupies, fruit de près d'un mois de travail, Crowley s'aperçoit du manège : il saisit le cuisinier au collet et le force à rendre les cinq roupies et à vider les lieux, vêtu du costume qu'Hassan lui a donné en surplus de l'argent. Je renonce à décrire la mine pitieuse de notre maître coq, affublé de pantalons trop courts et d'un veston dont les manches s'arrêtent au-dessous des coudes.

Après quoi, nous écrivons au tahsildar de Skardu pour lui raconter ce qui vient de se passer et lui recommander particulièrement nos trois oiseaux. Nous apprîmes plus tard que le tahsildar les reçut avec le cérémonial d'usage en pareille occurrence, leur offrant le logement et le couvert aux frais du Maharajah pendant quelques semaines. Au sortir de prison, ils regagnèrent Srinagar, où nous eûmes l'occasion de les rencontrer plusieurs fois à notre retour ; ils ne parurent nullement nous garder rancune et affectèrent de nous saluer courtoisement, comme avant leur disgrâce.

Nous remplaçons ces cuisiniers par deux de nos nau-

khars, Rham-Sana ¹⁾ et Ebiba, qui recevront une roupie de plus par mois, et les deux Chicaris, Salama et Abdulla-Bat, passent au rang de chefs du personnel, ce qui ne fait qu'augmenter leur zèle.

Nos coolies, de leur côté, nous accompagnent avec joie et aucun ne manifeste la moindre plainte, bien que certaines charges soient assez lourdes et souvent mal commodes à



(120.) Coolies attendant la paye.

porter. Ce sont d'ailleurs pour la plupart de beaux et solides gaillards, d'excellents montagnards, habitués à porter de lourds fardeaux en montant comme en descendant, et d'une sobriété étonnante. J'ai déjà eu l'occasion de parler de leur régime ; j'ajouterai qu'ils ne prennent jamais d'alcool ; nous leur fournissons, quand la température est basse, du thé, qu'ils boivent avec du sel, et du tabac, qu'ils allument dans

¹⁾ On se rappelle sans doute que ce nom avait été donné au pauvre diable velu exhibé dans quelques-unes de nos villes, il y a deux ou trois ans, comme un spécimen remarquable d'homme primitif.

un trou fait en terre, et dont ils aspirent à plat-ventre la fumée, par un petit canal également en terre. Quelques-uns possèdent une pipe à eau; dans les haltes, elle circule de mains en mains, et chacun, aspirant cinq ou six bouffées, la passe à son voisin.

Comme vêtement, ils ont un pantalon serré à la ceinture, avec canons très larges, allant jusqu'au genou ou au mollet, et une chemise qui pend sur le pantalon; ces deux vêtements sont en laine blanche, mais le plus souvent rapiécés à l'infini; ils emportent en outre une grande couverture, également en laine, dans laquelle ils s'enveloppent au camp et pendant la nuit; en route, ils la rabattent en plusieurs doubles sur les épaules, pour moins sentir les cordes qui servent de bretelles à leurs charges. Quelques-uns ont un turban (« pagri »), mais la plupart n'ont qu'une petite calotte, terminée en bas par un bourrelet, coiffure caractéristique du Baltistan et du Thibet; enfin, comme chaussures, nous leur avons fait faire des bottes en peau de mouton, la laine en dedans, très souples, quoique jamais graissées; nous avons engagé un cordonnier qui, en une semaine environ, en a fabriqué plus d'une centaine de paires; il est vrai que chacun s'aidait en cousant les tiges et en ajustant la semelle, une fois celle-ci coupée et mise en place.

Ils ont des cordes, de la ficelle, assez grossières mais extraordinairement souples, faites en poils de chèvre ou en crins provenant de la queue des yacks. Pour les fins ouvrages, nous leur donnons de la fine ficelle ou du fil; un peloton de fil est pour eux un cadeau inappréciable, de même que des aiguilles, et les mouchoirs de cotonnade bariolée.

En résumé, ces gens sont bien plus endurants que nous autres Européens, qui, sous la tente, devons souvent revêtir nos plus chauds habits, dès que nous ne nous donnons pas d'exercice.

Pourtant, jusqu'à présent, nous avons eu à nous plaindre du chaud plus que du froid. Le thermomètre n'est descendu

qu'une fois à -2° , et dès que le soleil brille, il lui arrive de marquer plus de 35° . Sous les tentes, on est très bien dans la journée, quand il ne fait pas de soleil; mais, dès qu'un rayon vient les frapper, instantanément, la température monte de huit à dix degrés, de sorte que nous sommes souvent obligés d'en sortir pour chercher de l'ombre ailleurs. Et cela à une hauteur de 3500 mètres.

. . .

Le 9 juin, à 7 heures, Crowley, accompagné d'une vingtaine d'hommes, quitte le camp de Paiyu, avec mission de reconnaître la route et de trouver des emplacements favorables pour la nuit, si possible au bord du glacier; chaque jour il renverra un homme en arrière, porteur d'un message indiquant la route suivie, les particularités ou les difficultés rencontrées, le lieu où il s'est arrêté. Il devra autant que possible jalonner le chemin parcouru au moyen de cairns (steinmann), ou simplement en redressant quelques pierres qui attirent le regard précisément par leur position anormale. Lorsqu'il sera arrivé en vue du Chogori, il devra s'arrêter et attendre le gros des bagages et ses camarades européens, pour discuter en commun l'attaque de notre géant; car il est expressément entendu qu'on ne tentera pas d'ascensions isolées.

Crowley emporte douze jours de vivres, son matériel de campement et la nourriture de son personnel, à raison d'un kilo de farine par individu et par étape; l'homme qui redescendra touche en outre un kilo pour deux étapes. A 2 heures, le premier messenger de Crowley revient déjà, porteur d'un billet annonçant que la petite caravane est très bien arrivée, malgré un temps déplorable et un glacier mal commode à traverser; ils ont mis quatre heures et demie à atteindre le campement de Liligo et s'appêtent à repartir le lendemain dans les mêmes conditions.

Dans la journée, en finissant de reviser nos kittas et

notre matériel, nous nous apercevons qu'il manque un certain nombre de brûleurs de lampes Primus, ainsi que les curettes pour ces brûleurs; nous avons beau inspecter tous les colis, nous n'arrivons pas à les retrouver. Un messenger envoyé à Crowley revient au bout de six heures, annonçant qu'il n'a rien trouvé non plus. Voilà un gros souci en perspective: nous avons six lampes Primus à pétrole pour notre cuisine; mais, qu'un brûleur vienne à manquer, ou simplement à se boucher, la lampe est hors de service. Que cet accident arrive à toutes à la fois, et nous voilà condamnés à ne plus pouvoir faire cuire le moindre aliment, la moindre goutte d'eau: ce sont tous les ennuis, les inconvénients, les dangers inhérents à la privation de chaleur; c'est le régime de la nourriture froide; c'est le froid dans toute son horreur, sans moyens d'y remédier, ayant du combustible et des moyens de chauffage pour une demi-année, sans pouvoir en tirer parti!

Pour le moment, toutes nos lampes fonctionnent d'une façon convenable, et si nous ne possédons pas les brûleurs de rechange, nous avons du moins la curette; mais que la petite tige d'acier, mince comme la pointe de la plus fine épingle, vienne à se casser dans le brûleur, tout est perdu, et le sort de l'expédition dépend maintenant de l'intégrité de cet outil microscopique. Nous ne retrouverons ces malheureux brûleurs qu'au retour à Askoley, où ils se sont égarés — ô ironie — en compagnie d'une tondeuse et d'un paquet de cure-dents.

Le 10 juin, Pfannl et Wessely quittent à leur tour Paiyu avec 80 hommes environ, et suivent les traces de Crowley à un jour de distance. Ils reçoivent les nouvelles de la première caravane, et les complètent par ce qu'il leur paraît utile d'ajouter pour ceux qui suivent. Le troisième groupe, comprenant le reste des coolies, sous les ordres de Knowles et de moi, n'a qu'à suivre exactement les indications pour avancer à coup sûr et sans tâtonnements.

Nous quittons donc Paiyu le 15 juin, laissant Eckenstein avec un des chicaris, les nouveaux cuisiniers, dont nous n'avons pas besoin pour le moment, et la petite troupe des porteurs engagés au mois, qui transporteront la farine, puis le pain, aux camps supérieurs, en faisant la navette, au fur et à mesure des besoins, et qui redescendront en chercher à Askoley, une fois la provision épuisée.

Eckenstein doit surveiller le fonctionnement de ce ravitaillement. Lorsque, d'après nos indications, il aura appris qu'à la troisième étape du glacier se trouve un emplacement aussi favorable que Paiyu pour ce service, il y transportera son camp et le reste de notre personnel.

Seuls les autorités et les dignitaires de la vallée de Shigar resteront au bas du glacier pour faciliter toute chose; et, à notre retour, nous aurons le plaisir de les retrouver à ce même endroit de Paiyu et de les remercier de leurs bons offices.

Le chemin parcouru jusqu'aux camps supérieurs est sensiblement le même pour tous les groupes.

Paiyu est séparé du glacier, distant de trois quarts d'heure, par un grand cône d'éboulis qui le masque complètement et, dans une certaine mesure, tient lieu d'écran; de telle sorte que cet emplacement est de beaucoup préférable à un autre, situé au pied même du glacier, mais exposé au vent froid qui en descend.

La rivière sort de la base du glacier par une magnifique voûte, précipitant ses eaux boueuses avec une force telle, qu'il serait inutile de songer à la traverser à gué; le seul moyen de passer sur sa rive gauche est d'employer le pont naturel que forme le glacier lui-même. Son épaisseur peut être de 120 à 150 mètres dans la partie où nous l'avons attaqué, mais à un kilomètre ou deux plus haut, elle est certainement doublée par l'apport d'un glacier latéral qui, ayant considérablement augmenté récemment, chevauche depuis peu par dessus le glacier de Baltoro; il s'en différencie

nettement par une glace plus propre et plus fine, qui fait bosse, mais ne tardera pas à descendre jusqu'au bas.

Il est huit heures moins un quart lorsque nous mettons le pied, non sans un certain sentiment de fierté, sur le glacier au haut duquel doit se trouver la récompense de quatre mois de voyage. Combien de jours allons-nous employer à le suivre et combien de semaines devons-nous attendre encore avant de toucher au but ? Au dire des indigènes, huit jours au moins sont nécessaires pour remonter jusqu'en face du Chogori; au-delà, personne



(191.) Front du Baltoro.



(192.) Source du Braldoh.

ne sait plus rien : c'est de la véritable exploration qui nous attend.

Les premiers pas ne sont pas précisément faciles. Le front du glacier se termine à peu près partout à pic, ou peu s'en faut ; une sorte de couloir de glace comblé de débris morainiques est le seul point faible de cette muraille, malaisée à attaquer. Nos hommes s'y engagent à la suite des caravanes précédentes, en observant une grande prudence, car les marches dans un éboulis reposant sur la glace inspirent peu de confiance, et lorsqu'un gros bloc se détache dans le couloir, il menace de balayer tout ce qui se trouve sur son passage ; mais, malgré leurs charges, nos porteurs les évitent avec une heureuse adresse, et tout le monde par-

vient sans encombre sur le dos presque plat du monstre. Là, des difficultés d'un autre genre nous attendent. Si l'inclinaison générale du glacier est presque nulle, la marche cependant n'est pour ainsi dire jamais horizontale.

Divisé en trois bandes longitudinales de largeur à peu près égale, le Baltoro présente des teintes variées suivant la composition des moraines qui le recouvrent complètement ; la bande du nord est blanche et crevassée, dernier vestige d'énormes glaciers latéraux et des débris marmoréens de plusieurs sommets écroulés ; la bande médiane est couverte d'une moraine gris clair, parsemée de lacs nombreux et avec des dénivellations souvent considérables ; enfin celle du sud doit sa coloration brun foncé aux granits dont sont formés la plupart des sommets bordant la rive méridionale du glacier. Chacune de ces bandes est à son tour subdivisée en une série de régions également parallèles correspondant aux glaciers qui les ont formées.

Cette disposition en natte bien tissée, donnant l'impression d'une énorme allée où les dents du rateau sont encore marquées, est loin de se révéler à première vue. Jusqu'à la première étape, on n'a que l'impression d'un vaste labyrinthe, sans ordre apparent, d'une mer en furie, aux vagues énormes subitement congelées, qu'une puissance infernale aurait saupoudré de toutes les pierres et de tout le sable d'un désert. Il faut gravir les pentes qui dominent le glacier pour s'en faire une idée d'ensemble et remettre un peu d'ordre dans ce vaste chaos : les moraines se démêlent, on peut remonter jusqu'à leur origine et, de ce qui semblait au début confusion, se dégage une impression d'unité, d'ordre parfait, que n'aurait jamais soupçonnée, au début, même un alpiniste rompu à la pratique des glaciers.

Pour le moment, à peine nous rendons-nous compte des variations de couleur des moraines, à mesure que nous passons d'un groupe à l'autre, d'autant plus que le brouillard et la neige se mettent de la partie.

On passe d'un vallon sur une crête pour redescendre dans une nouvelle dépression, sans apporter à ce jeu d'autre préoccupation que celle de ne pas s'éloigner des cairns que les hommes de Crowley et de la caravane suivante ont édifiés à profusion.

Nous employons deux heures environ à traverser le glacier obliquement, remarquant à peine toute une végétation



123. Le parao échapé.

sentée par plusieurs espèces ; des pédiculaires, quelques graminées et carex, des hippophaës et surtout des éphédras ¹⁾ de

belle dimension attestent, par leur développement, un voyage considérable sur le glacier.

Une fois sur sa rive gauche ou sud, nous le remontons tantôt sur son dos, tantôt dans le sillon entre la montagne et le glacier lui-même, jusqu'à ce qu'enfin on débouche dans un petit espace pierreux, au bas d'un couloir très rapide et



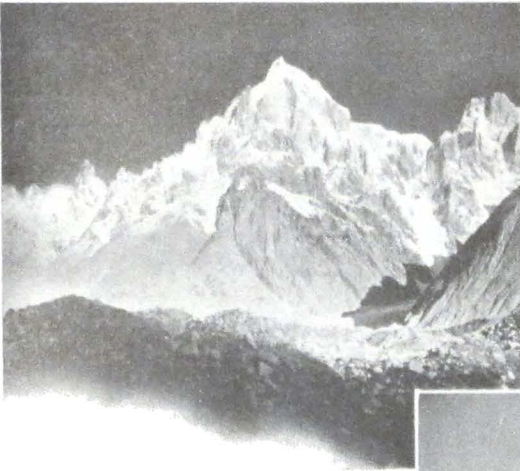
124. Camp de Liligo.

¹⁾ *Ephedra* est un petit conifère, qu'on rencontre entre autres dans quelques stations du Valais. — *Hippophaë* est bien connu de tous ceux qui ont remonté la vallée du Rhône et bien d'autres dans les Alpes. C'est un arbuste aux feuilles argentées, assez épineux et broussaillieux pour qu'on ne pénètre dans ses taillis qu'en cas d'absolue nécessité.

dominé de deux côtés par des parois de poudingue peu consistant, d'où émergent d'énormes blocs suspendus au-dessus de nos têtes comme des épées de Damoclès.

Ce parao (étape), appelé *Liligo*, possède quelques niches qui ont été aménagées en dortoirs au moyen d'un petit mur extérieur, tandis que le fond, nivelé et recouvert de quelques touffes d'absinthe ou de carex, fournit une excellente couchette.

Le combustible n'abonde pas; cependant nos porteurs finissent par découvrir quelques vieux troncs de pins ou de thuyas et, à grand renfort de bras, les font dégringoler en bas le grand couloir qui domine le camp. L'espace entre le glacier et le bas du couloir est si étroit



(195 et 196.) En face de Liligo.

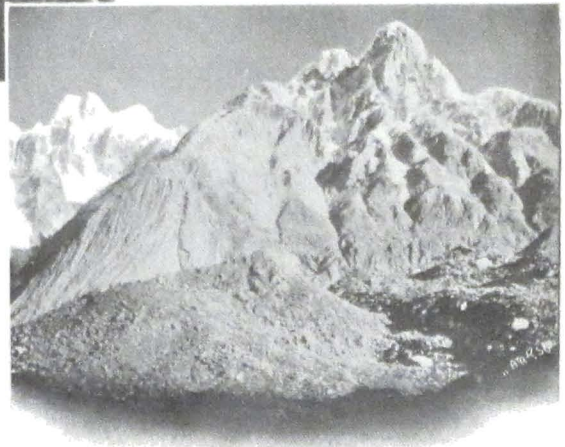
qu'il y a juste la place pour la rivière et pour

l'emplacement d'une tente; un fin sable, malheureusement juste au-dessous de la paroi me-

naçante, permet d'y dresser une tente, et les

grosses pierres qui foisonnent servent à en tendre les cordes.

C'est ici que je vis pour la première fois des hommes à pieds nus remonter un couloir d'éboulis, se garer au pas de course lorsqu'un tronc ébranlé les menaçait, pour s'élancer



Sommets sans nom, sur la rive droite (N.) du Balloro.

de nouveau à sa poursuite dès qu'il faisait mine de s'arrêter en route; et ces courses et ces sauts mêmes, au milieu de pierres tranchantes, ne paraissent pas les incommoder outre mesure, tant ils y sont entraînés! Ils ont encore d'autres raisons d'enlever leurs souliers à la moindre occasion: la crainte de les user trop rapidement, et surtout le fait qu'ils adorent de pouvoir se mettre les pieds au chaud sur les pierres exposées au soleil, les font passer sur les petits inconvénients d'aller nu-pieds.

Nous ouvrons pour la première fois une kilta de provisions, remplie de boîtes de conserves les plus variées, à raison de douze rations journalières pour un individu. Les premiers temps, il nous semblera toujours arriver avant le temps prescrit au fond du panier, où il ne reste bientôt plus que le pétrole et l'esprit de vin, calculés trop largement; mais, à mesure que nous subirons ce régime, l'inverse se produira rapidement, à tel point que bien des boîtes ne seront pas même ouvertes.

Dans l'après-midi, une bourrasque de grésil nous assaillit pendant quelques minutes, alors que nous rédigeons les notes de la journée; puis un soleil trop brillant réchauffa tellement l'intérieur de la tente, que nous primes les appareils photographiques et partimes en quête de motifs. De temps à autre, le vent balayait les brouillards sur un groupe de montagnes, qui apparaissaient alors pendant quelques instants dans toute leur splendeur. J'essayai aussi, et dès lors à plusieurs reprises, de badigeonner la glace pour l'expérience de M. F.-A. Forel; mais je ne pus jamais trouver de grains d'un diamètre supérieur à cinq ou six centimètres; ce fait tient à l'âge relativement jeune de la glace, venant de vallées latérales abruptes d'où elle descend rapidement jusqu'au Baltoro; en effet, le bord sud du Baltoro est formé superficiellement des affluents latéraux, tandis que la glace provenant des régions éloignées, comme par exemple du Trône d'Or, occupe les parties profondes et difficilement

accessibles ; ce n'est qu'à l'extrémité inférieure du glacier principal qu'au retour, je pus trouver des grains de douze et même de quinze centimètres.

Au camp, nos hommes nous accablèrent de remerciements pour la farine que nous leur avons distribuée en arrivant à l'étape ; nous avons fait bonne mesure, et ils tenaient à nous en témoigner leur gratitude. Une fois de plus, nous eûmes la satisfaction d'avoir contenté tout le monde en surveillant nous-mêmes la répartition de ce qui leur était dû et

en ne nous désintéressant pas d'une opération qui au premier abord pouvait paraître sans importance.

En effet, nos sous-ordres



(127 et 128.)

auraient très bien pu, malgré la confiance qu'ils méritaient, garder pour eux l'excédent de cette farine sans léser personne, tandis que de cette façon chacun bénéficiait de notre mesure.

A 2 heures arrive le courrier de Pfannl et Wessely, et à 3 heures celui de Crowley ; les nouvelles qu'ils nous apportent ne sont pas gaies : ils ont eu de la neige qui prend pied, et les hommes ont froid ; heureusement, ils ont trouvé un peu de combustible au camp III, mais au II^e, seulement quelques tiges sèches d'absinthe.

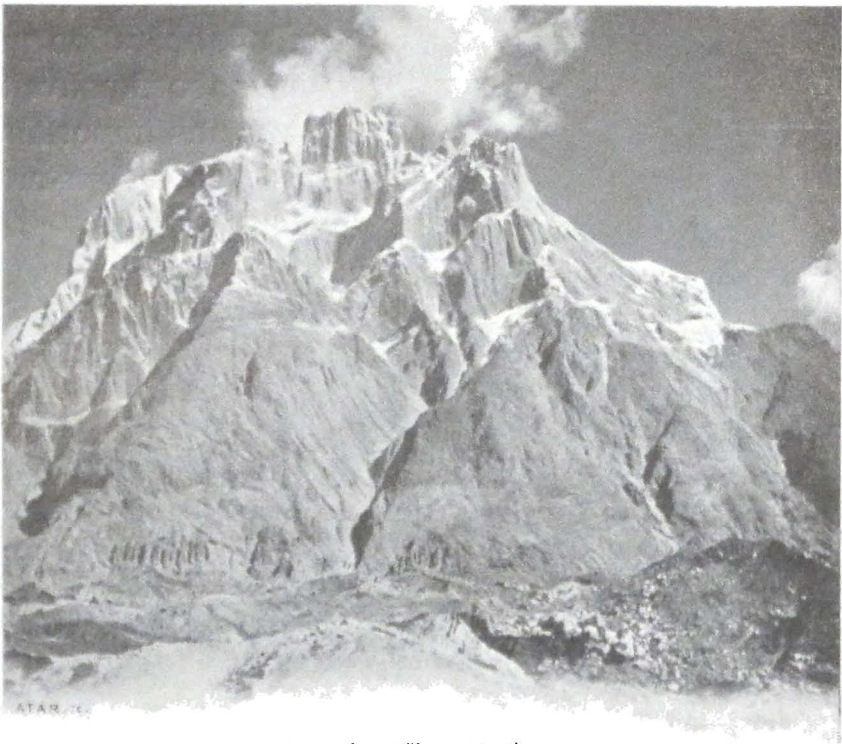
Dans la soirée, cependant, le temps paraît se remettre au beau, et de fait les jours suivants seront meilleurs.



Laes et vallon de Lilligo.

La seconde étape nous conduit à Rhobutse par un trajet assez varié ; on longe en général la dépression entre le glacier et la montagne, en restant le plus souvent sur terre ferme, ou en courant sur le dos de quelque moraine latérale, bien distincte du glacier. Cet indice d'une légère diminution du Baltoro n'est toutefois qu'apparent ; en réalité, comme nous le verrons plus loin, tous les glaciers de ce bassin sont en crue.

Une demi-heure avant d'arriver à l'étape, nous passons



(129.) Le « Three Castles ».

après de deux jolis lacs de formation analogue à celle du lac de Merjelen (glacier d'Altsch) ; ils s'appuient d'un côté à la montagne et de l'autre au glacier, et paraissent se vider à certaines époques : témoin les lignes horizontales marquant un étiage très élevé au-dessus du niveau actuel. Une quantité d'icebergs détachés du glacier flottent à leur surface, et des débris de moraine tombent à chaque instant du haut des parois verticales ou surplombantes du glacier,

en éclaboussant au loin. A notre retour, ces deux lacs n'en formeront plus qu'un, et nous obligeront à faire un détour considérable.

Le parao se trouve à quelques minutes de là ; les indigènes le nomment *Rhobutse* avec un *rh* prononcé à la façon d'un *ch* en allemand bernois.

Au moment d'arriver, nos porteurs lâchant leurs charges, et ne conservant plus que leurs bâtons, se mettent tout à coup à courir dans la direction d'une petite éminence où l'on distingue quelques murs en pierre sèche ; les premiers arrivés se bornent à déposer leurs bâtons, et redescendent tranquillement tandis que les après-venant, qui avaient esquissé un petit pas de course, s'arrêtent subitement et déposent leurs charges où ils se trouvent. Cette règle du premier occupant est observée scrupuleusement, et nous n'avons jamais eu à intervenir dans des contestations à ce sujet. Il survient bien de temps à autre des discussions très animées, assourdissantes ; mais jamais nous n'avons vu ces hommes se battre, ni même esquisser un geste de menace ; mieux que cela : durant plus de six mois passés dans le Cachemire et le Baltistan, nous n'avons jamais vu donner un coup de pied ou un coup de poing, si ce n'est par des Européens !

Pendant que nos hommes aménagent leurs couchettes pour la nuit, en élevant quelques petits murs de 50 cm. à 1 mètre de hauteur, en égalisant le sol et en le recouvrant de carex, nous faisons dresser la tente au sommet de l'éminence et passons tranquillement la soirée à explorer les abords immédiats du camp ; la journée n'a pas été fatigante, nous avons fait 3 1/2 heures de marche au plus, et, bien que nous soyons au-dessus de 4,000 mètres, nous n'éprouvons aucun malaise du fait de la raréfaction de l'air. Pour la première fois nous déterminons l'altitude avec l'hypsomètre de Regnault : l'eau bout à 87^o/₄, correspondant à 43,314 pieds, soit 4,158 mètres.

Comme les montagnes commencent à se découvrir et que le ciel se nettoie, je me mets en devoir de dessiner le panorama de Rhobutse ; les montagnes de la rive nord du Baltoro sont si belles que je serais navré, en cas d'accident à mes plaques photographiques, de n'avoir pas le plus petit souvenir de ces spectacles grandioses.

Deux groupes spécialement attirent notre attention : celui que nous avons immédiatement en face de nous, au nord,



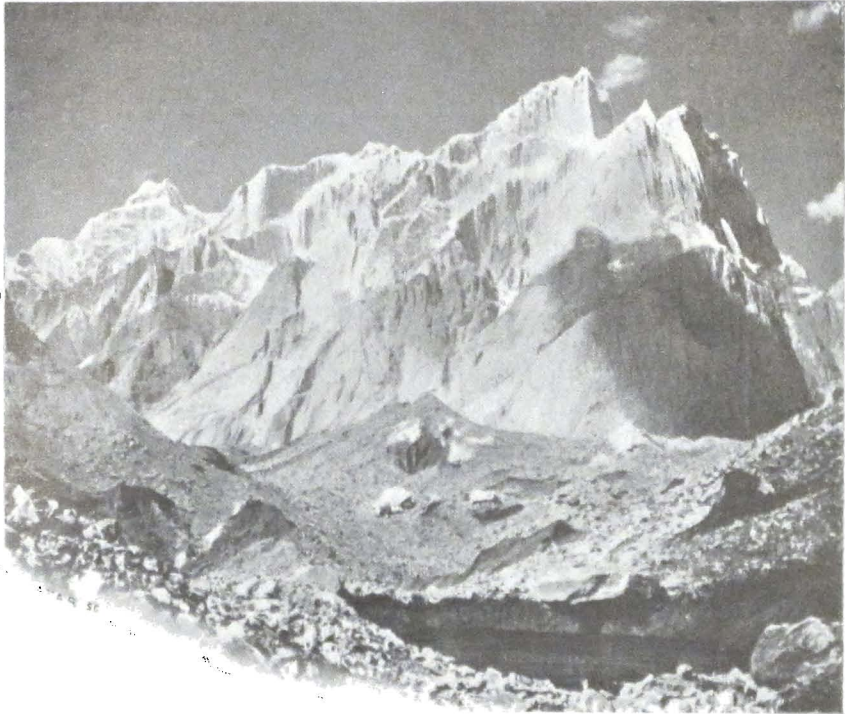
(130) Rive N. du Baltoro, vis-à-vis de Rhobutse.

est un fouillis de pics aigus, de dents, de cornes, de cornettes, de tout ce que la création a pu inventer d'abrupt, de vertical, de surplombant même ; espèce de massif du Mont-Blanc, dont on aurait exclu le Mont-Blanc lui-même, pour ne laisser subsister que les Géant, les Dru, les Grépon, les Charmoz, les Requin ; en leur donnant 3,500 à 4,000 mètres d'altitude à leur base, vous serez encore loin de la réalité.

L'autre groupe, pour être plus modeste, n'en est pas moins aussi formidable que tout ce que l'on peut trouver dans nos Alpes ; nous l'avons baptisé le « *Three Castles* » à

cause de ses trois sommets assez analogues à de vieux donjons ruinés... et aussi en souvenir d'une des nombreuses variétés de tabac dont est pourvue l'expédition.

Le lendemain matin, pendant qu'on lève le camp, j'achève le dessin commencé la veille ; puis, à 7 heures, nous nous engageons entre le glacier et la montagne. Au bout de 3/4 d'heure, on met le pied sur la glace pour y rester jusqu'au parao de Rdokass.



(131.) Sommets sans nom, en face de Rhobutse.

Nous traversons successivement trois tributaires, qui pourraient passer chez nous pour des glaciers très respectables, mais qui ne nous font déjà plus l'effet que de miniatures ; vu leur inclinaison, leur marche doit être assez rapide : témoin la finesse de leur grain, dont les plus gros n'ont guère plus d'un centimètre de diamètre.

En retournant quelques pierres, je trouvai une quantité assez considérable de puces du glacier, dont je fis une provision destinée à M. le professeur Forel.

J'eus l'occasion de faire aussi une autre remarque, intéressant la jonction de ces glaciers latéraux avec le principal : leur langue terminale, formée de glace assez pure et peu recouverte de pierres, ne se confond pas avec celle du Baltoro, grisâtre, souillée de débris morainiques de toute dimension ; le glacier latéral refoule et fait dévier d'une façon notable la direction générale de la masse principale, laissant entre deux une vallécule de plus de 20 mètres de profondeur, marquée sur une longue étendue et qui ne disparaît jamais complètement.

C'est à partir de cet endroit qu'on aperçoit le *Gusher-*



(139.) Vue panoramique au N. E. de Rhobutse.

brum en compagnie du *Broad Peak*, dominant de leurs 26.000 pieds (8.000 mètres environ) le fond d'un cirque glaciaire qui n'a probablement pas son pareil au monde.

Une fois traversés les trois glaciers latéraux, et sans nom, nous contournons un éperon rocheux formé d'une plaque à peu près verticale de plus de 200 mètres, et parfaitement lisse, et débouchons sur un cône d'avalanches, où des traces de chutes récentes sont encore très visibles. Ces avalanches proviennent d'un glacier surplombant, qui s'émiette constamment en formant, non un glacier remanié, mais un simple cône, divisé en bas en deux moitiés inégales

par un éperon rocheux. On traverse la seconde de ces moitiés pour gagner un joli site herbeux, qui est le parao de *Rdokass* ; il est $10 \frac{1}{4}$ heures.

A peine arrivés, nous nous mettons à partager le reste de la farine entre notre personnel ; chaque homme reçoit huit rations, et doit la transformer ici en pain ; car, d'après les messages qui viennent de nous arriver, c'est le dernier endroit où l'on trouve encore du combustible.



(133.) Camp III. *Rdokass*. Les Baltis préparant leur pain.

Comme c'est un joli emplacement pour établir une base de ravitaillement, nous écrivons à Eckenstein de venir installer ici son campement ; un vrai pâturage, le plus vert et le plus touffu que nous ayons rencontré dans toute la vallée, fera longtemps le régal de nos chèvres et de nos moutons ; des buissons de saules et de vernes fourniraient du bois pendant de nombreuses semaines à des troupes plus considérables encore que la nôtre ; enfin d'énormes blocs

surplombants forment d'excellents abris, auprès d'une bonne eau claire, comme nous n'en avons pas bu même à Paiyu.

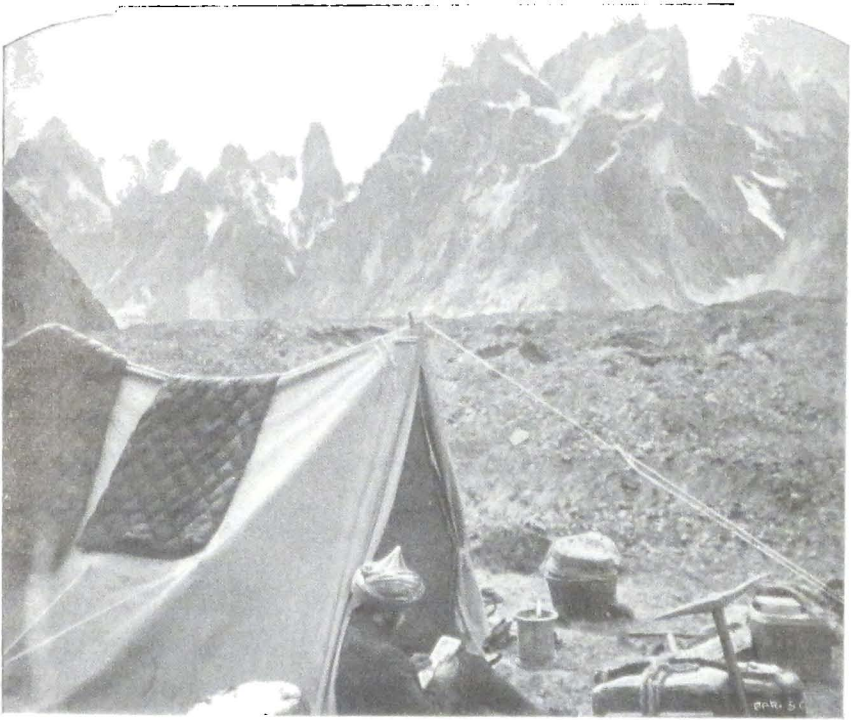
Cette belle oasis de Rdokass doit être un lieu de prédilection pour les ibex, dont nous trouvons de nombreuses traces, ainsi qu'une paire de cornes très bien conservées, malgré les nombreux hivers qui les ont blanchies ici.

Une florule très intéressante, quoiqu'encore peu avancée, témoigne de la puissance de la végétation dès qu'une source d'humidité permanente lui permet de se développer normalement. De jolies primevères farineuses, d'une variété un peu différente de la nôtre, aux feuilles glabres, jettent leur teinte rosée dans la verdure du gazon; et l'on s'assied avec délices dans les carex et les graminées, dont les tiges desséchées des années précédentes forment des touffes épaisses et moelleuses; des silènes et des androsaces roses et blanches marient leurs couleurs à celles des gentianes, et des saules variés font de ce petit pâturage un lieu enchanteur; après des semaines de voyage dans les pierres, les moraines, les lits de rivière où le sable règne en maître, on ne peut dépeindre la volupté qu'il y a à se vautrer dans le gazon velouté, à aspirer cette bonne odeur d'herbe fraîchement foulée, et à boire à plein verre une eau limpide et fraîche.

Et cela, plus haut que la Jungfrau (l'hypsomètre indique 86°.86, correspondant à 13,904 pieds : 4,224 mètres), sans que la température soit encore descendue au-dessous de — 3°. La neige qui a assailli les premières caravanes a complètement disparu, et n'est plus visible qu'à un millier de mètres au-dessus de nous.

Nous jouissons tranquillement du charme de l'après-midi, en rédigeant au soleil quelques notes et en préparant une longue lettre pour l'Europe; je commence un second dessin des massifs qui nous font vis-à-vis, et dont les sommets atteignent et dépassent 7,000 mètres.

Plusieurs de nos porteurs sont déjà venus dans ces parages, et se piquent de quelque connaissance géographique de la région. Constatant que leur nomenclature des glaciers de la rive nord du Baltoro ne s'accorde pas avec la carte de Conway, nous n'avons pas la prétention d'affirmer que les noms de celle-ci soient inexacts, et que ce soient nos Baltis qui aient raison ; mais leurs affirmations très pré-



(134.) A Rdokass. En attendant le coucher du soleil.

cises et leur unanimité parleraient assez en faveur de leur exactitude.

Le glacier sans nom, sur la carte de Conway, qui se rencontre à gauche en montant, s'appellerait *Uli Biaho* tandis que celui à qui Conway donne ce nom serait le *Tramgo* ; les suivants, en revanche, conserveraient leurs noms ; ils seraient ainsi à peu près tous baptisés, jusqu'à celui de *Younghusband* (nom d'un topographe) ; là s'arrête la nomenclature, pour la bonne raison que les indigènes ne remontent guère plus haut que Rdokass.

Par contre, de Paiyu ici, sur une demi-douzaine de glaciers de la rive sud, un seul possède un nom : celui de Lili-go ; il est vrai qu'aucun ne paraît présenter l'importance des grands tributaires de la rive nord ; ils attendront donc que le flot des touristes ait envahi ces régions, et baptisé à tort et à travers tout ce qui peut être affublé d'une étiquette. Car nos Baltis ne se trémoussent guère au sujet de ces graves questions.

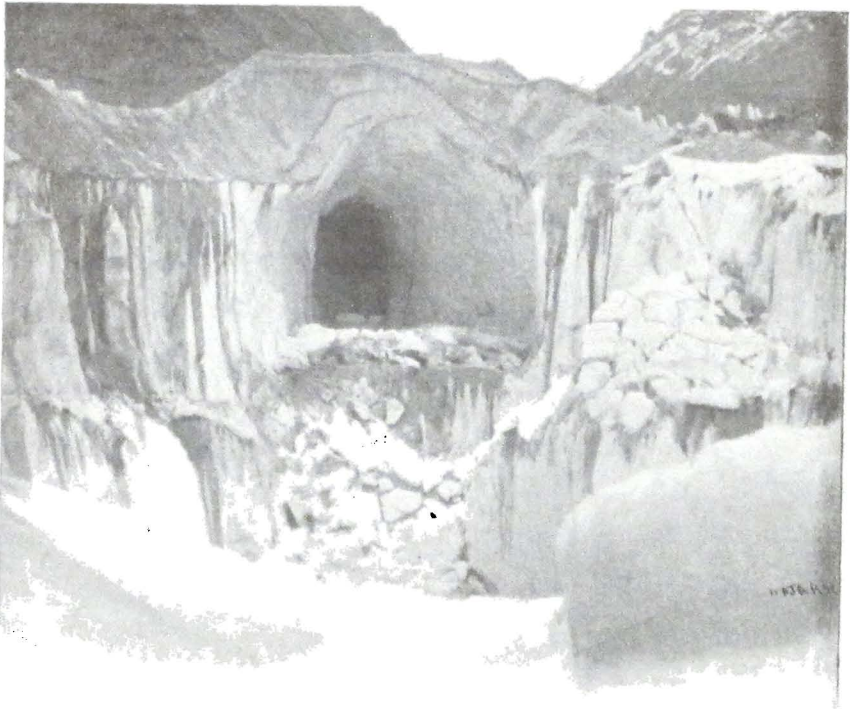
La confection de leur pâte et la cuisson de leur pain leur semblent pour le moins aussi importantes. Autour de grands feux ils font chauffer des pierres sur lesquelles ils étendent leur pâte en galettes, sans levain et sans sel ; quelques-uns, probablement de villages différents, au lieu de ces « tshupatis », confectionnent de véritables petits pains, qu'ils creusent, en leur donnant la forme d'une moitié de pelure d'orange. Leurs pains sont enfermés dans les sacs de peau où se trouvait tout à l'heure la farine, et les même coolies les transporteront les jours suivants jusqu'aux camps supérieurs. Ceux dont les charges sont épuisées retournent en arrière donner de nos nouvelles à Eckenstein, puis remonteront de nouveau avec de la farine et ainsi de suite, tant que durera notre séjour dans ces régions inhospitalières.

Le 14 juin nous gagnons la rive droite, le long de laquelle nous allons rester jusqu'au pied du Chogori. A 7 heures, le dernier porteur quitte le camp, et nous nous engageons aussitôt dans un dédale de crevasses, de monticules, au milieu desquels on n'avance guère ; toutefois, après le passage auprès de quelques lacs glaciaires, nous arrivons dans une région moins tourmentée où, pour la première fois depuis que nous sommes sur le Baltoro, nous ne sommes pas astreints à faire attention à chacun de nos pas. Le glacier est encore complètement recouvert de débris morainiques ; mais il présente çà et là des espaces moins accidentés, où la marche est à peu près horizontale, et où les énormes blocs chancelants sont remplacés par un joli gravier rouge brique,

semé irrégulièrement comme dans une allée. Les pieds sont tout étonnés de n'y être plus soumis à la subluxation quasi chronique qui était leur lot depuis plus d'une semaine.

Dans cette même région, nous passons auprès d'une vaste cuvette, qui devait être encore tout récemment occupée par un lac glaciaire assez considérable, à en juger d'après ce que nous avons sous les yeux.

Au moment où le lac s'est vidé brusquement, par une



(135.) Fond d'un lac glaciaire vidé temporairement.

fissure très considérable qui se voit au fond, il était couvert d'une couche de glace de plus d'un mètre d'épaisseur, qui s'est déposée sur le fond inégal, graveleux, en formant un blanc manteau qui en épouse les moindres ondulations. Un des côtés de ce lac offre le spectacle grandiose d'une caverne qui s'ouvre comme une nef d'église haute de plus de 30 mètres, aux parois en mosaïque de glace, usée par l'eau, et terminée en haut par une arche d'une seule portée, de près de 40 mètres de diamètre. C'est la plus belle caverne

glaciaire que j'aie vu jusqu'à présent ; auprès d'elle les célèbres grottes de Grindelwald, du Gletsch ou de Chamonix ne seraient que des trous de souris.

Le niveau supérieur de ce lac disparu est très bien marqué par une ligne horizontale qui atteint à peu près le haut de la voûte, à plus de 50 mètres du fond. Mais cela ne donne encore qu'une faible idée de l'épaisseur totale du glacier, car le fond du lac était certainement bien loin d'en atteindre les couches inférieures.

Le reste de la traversée est assez facile, et vers 11 heures nous arrivons à *Lhungka*, un peu avant les coolies, qui se sont attardés dans la partie tourmentée du glacier. En les attendant, je vais faire quelques photographies et récolter quelques plantes. Elles deviennent de plus en plus rares ; pourtant, quoique nous ne soyons là-haut qu'au premier printemps, déjà quelques saxifrages, quelques anémones et des crucifères ont fait leur apparition. Par contre, le combustible paraît manquer ; cependant, à peine arrivés, nos *Baltis* s'éparpillent dans les rochers voisins et reviennent bientôt avec de grandes bottes de tiges desséchées d'absinthe.

Pour en finir avec cette grave question du combustible, je dirai que dans toute la vallée d'Askoley, il n'existe à proprement parler pas de forêts ; les seuls arbres qui croissent spontanément sont des thuyas rabougris, des vernes et des saules très clairsemés ; car on n'a pas encore songé à reboiser les vastes pentes sablonneuses de toutes ces montagnes. L'absinthe y règne en maître : vraie peste, accaparant le peu d'humus au détriment des graminées, et dont les troupeaux se contentent faute de mieux, elle est la plaie de toutes ces régions ; les indigènes en tirent parti comme combustible, d'autant plus que nombre de villages n'en ont pas d'autre. On voit souvent, le soir, descendre des montagnes de longues théories d'hommes ou de femmes, chargées d'énormes bottes de ces tiges, qui, de loin, paraissent être du foin.

Il suffirait cependant de quelques années pour reboiser ces vastes espaces dénudés qui pourraient être si verts et si fertiles.

Il existe enfin une dernière ressource, mais elle est moins usitée dans les vallées du bassin de l'Indus que du côté du Cachemire et du Deccan ; elle consiste à faire sécher les bouses au soleil, le plus souvent contre un mur bien exposé ; on ne peut prétendre à une flamme bien brillante ; mais, en charbonnant, ce combustible peut rendre des services. En Afrique il est d'un usage beaucoup plus général, la ressource de l'absinthe n'existant pas ; on le pratique aussi sur quelques points des Alpes orientales.

L'emplacement du camp n'est pas considérable ; Crowley a fait édifier, au devant d'une excavation produite par une paroi surplombante, un petit mur que les hommes de Pfannl et Wessely ont agrandi, et que les nôtres à leur tour achèvent et exhausent suffisamment pour être mieux à l'abri qu'ils ne l'ont été jusqu'à présent.

Nous avons à peine pris nos dispositions pour le reste de la journée, qu'un messenger d'Eckenstein arrive avec le courrier d'Europe ; il y a des lettres pour tout le monde, de sorte que nous réexpédions plus haut le messenger, qui ne craint pas la fatigue ; il a d'ailleurs tout avantage à doubler et tripler les étapes, car il est payé non par journée, mais par parao et reçoit en outre 1 kilog. de farine par étape en montant, et 1/2 au retour.

Plusieurs lettres n'ont mis que 35 jours depuis la Suisse et toutes m'apportent de bonnes nouvelles, entr'autres celle que je suis oncle depuis le 3 mai. Nous nous empressons, Knowles et moi, de souhaiter à ce petit neveu la bienvenue dans ce monde, en faisant remarquer à ses parents qu'il est probablement le premier nouveau-né Européen qui reçoive des félicitations d'aussi haut ; quand il saura lire et comprendre ce que nous lui écrivons, peut-être germera dans

son esprit l'idée d'envoyer à son tour des messages d'oncle, de régions plus élevées et plus éloignées encore.

C'est aujourd'hui l'anniversaire de ma première ascension du Mont-Blanc en 1897, et nos souvenirs se reportent en foule à une époque où, faute de montagnes plus hautes à escalader dans nos Alpes, nous rêvions déjà aux cimes plus élevées du Caucase ou de l'Himalaya. Et maintenant le rêve est devenu une réalité. La réalisation en sera-t-elle complète, au point que, à part le Gaurisankar, il ne nous reste plus d'autres régions où nous puissions battre notre propre record ?

Trois heures après qu'il nous a quittés, nous voyons revenir le Balti qui a remis le courrier à Pfannl et Wessely, ce qui semblerait présager une courte étape pour demain, bien que les deux caravanes y aient employé de 3 à 4 heures ; mais notre facteur est décidément un robuste : il se pique d'ailleurs d'employer juste la moitié du temps que mettent ses camarades à faire un trajet donné ; peut-être tient-il aussi à établir des records ; à moins qu'il n'ait plus de considération encore pour les roupies et les bakhchichs, lesquels sont pour beaucoup dans le zèle qui anime tout notre personnel.

Il y a cependant une notable différence entre les relations que nous avons avec nos porteurs actuels et ceux du début du voyage. Tant que nous restions dans les vallées fréquentées par les militaires, la note générale paraissait être celle d'une soumission passive exempte d'intérêt pour le «saïb», pour celui qui commandait et payait, et pour le but de l'expédition.

A mesure que nous nous éloignons de Skardu, cette indifférence se change en une sympathie respectueuse qui, sans aller toutefois à une familiarité déplacée, invite à des relations quasi amicales. Nos hommes y sont d'autant plus poussés que, sans bien comprendre le pourquoi d'une entreprise comme la nôtre, ils voient cependant que l'affaire

marche bien, sous la direction d'une ferme volonté qui ne néglige aucun détail ; puis, nous avons autant souci de leur bien-être que du nôtre, sans pourtant nous immiscer dans leurs affaires personnelles, et une absolue équité est une de nos préoccupations constantes. Enfin, cette demi intimité n'est possible que depuis qu'une certaine connaissance de la langue thibétaine nous permet, sinon de nous comprendre, du moins de n'être plus absolument étrangers les uns aux autres.

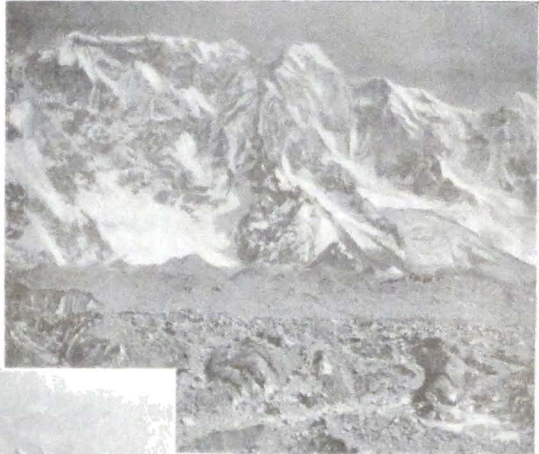
Il y a cependant trop de différence sociale entre eux et nous, et l'institution des castes, quoique atténuée dans cette partie de l'empire des Indes, est encore trop vivace pour permettre de songer à provoquer un mouvement en faveur d'une égalité d'utopiste de cabinet. Une tentative de ce genre produirait une telle perturbation du haut en bas de l'échelle sociale, qu'on ne saurait penser sans frémir aux conséquences qu'elle entraînerait. La révolte des Cipayes serait une petite insurrection à l'eau de rose à côté de la conflagration produite par une telle révolution.

C'est à quoi nous songeons souvent en circulant au milieu de nos Baltis qui nous regardent de leurs bons yeux doux, dans lesquels ne se lit pas la moindre malice et où aucun éclair de haine ou d'envie ne vient altérer la limpidité du regard loyal et franc.

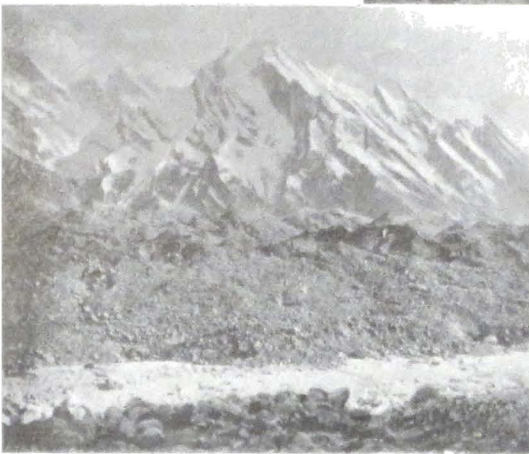
Le 15 juin est un dimanche, et notre étape se trouve être précisément une des plus courtes du voyage, tandis que celle des deux caravanes qui nous précèdent est une des plus longues et des plus pénibles.

Nous ne nous faisons d'ailleurs aucun scrupule au sujet du « travail du dimanche » ; nous savons que, dans peu de jours, nous serons au repos forcé à attendre Eckenstein au « Main Camp », et que nous aurons alors amplement le temps de nous remettre des fatigues des derniers jours, tout en nous habituant à l'altitude.

Nous gagnons le V^{me} camp en suivant d'abord le sillon entre le glacier et la montagne pendant deux heures environ, appuyant plutôt du côté de la montagne, où les caravanes qui nous précèdent ont ébauché un rudiment de sentier ; car une centaine d'hommes est plus que suffisante pour tracer dans les pentes sablonneuses un chemin bien visible, mais que la première neige effacera.

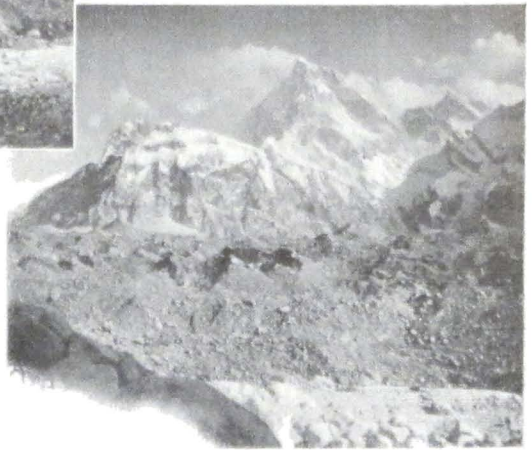


(136.) Vue de Lhungka au S. E.



(137.) au S. O.

auprès de petits lacs encore à sec en majeure partie, vu la saison, et autour desquels une maigre végétation s'efforce de prospérer.



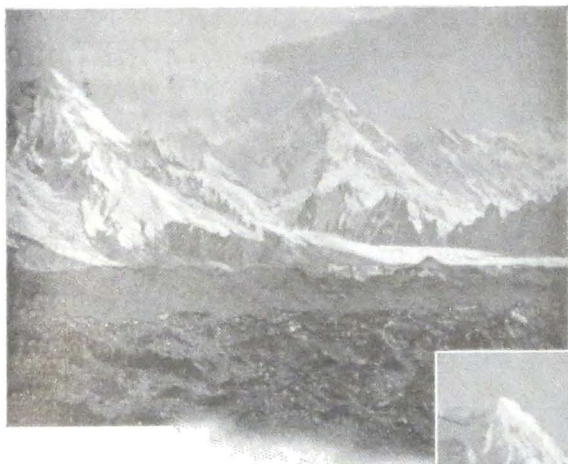
(138.) au S.

Une demi-heure avant d'arriver à *Gore*, on revient sur le glacier toujours recouvert de moraines aux blocs instables, prêts à s'effondrer au moindre attouchement, et obligeant à faire des sauts parfois énormes pour éviter des chutes dangereuses.

En repassant peu à peu sur la moraine latérale, nous découvrons à nos pieds une petite plaine de sable, reste d'un lac qui subsiste encore en partie ; c'est *Gore*, le *Storage Camp* de Conway.

A notre retour, toute la plaine sera inondée ; mais en ce moment nous campons sur un sable très fin, très doux à nos membres courbaturés, mais bien désagréable dès que souffle

le moindre vent. Dans l'après-midi en effet, le temps s'assombrit et un vent violent a vite fait de soulever des tourbillons de sable et de le répandre dans la tente et dans les kiltas ; peu



(139.) Masherbrum.

après, la neige et la pluie font une courte apparition ; nos coolies n'en continuent pas moins à se chauffer en jasant en cercle autour de maigres feux d'absinthe. Nous leur avons défendu de toucher à la petite provision de bois que chacun a emportée de Rdokass ; aussi, après la pluie, se répandent-ils dans les rochers voisins, d'où ils rapportent bientôt une quantité suffisante de combustible.



(140.) Vue du Camp de Gore. (Vue parao.)

Ils se sont installés sur le sable, au pied de la moraine d'où descendent à chaque instant des avalanches de pierres qui tombent presque au milieu d'eux sans qu'ils aient l'air de s'en soucier. Une fois cependant, devant un bloc plus

gros que les autres, plusieurs n'ont que juste le temps de sauter de côté pour l'éviter ; mais, en bons musulmans, ils reprennent leurs places comme auparavant sans avoir cure du danger qu'ils courent.

Autour du camp croît une sorte de liliacée dont les indigènes font bouillir les tiges. Nous goûtons à ce mets à titre de curiosité ; mais, bien que privés de légumes frais depuis quelques jours, nous ne pouvons nous résoudre à le voir entrer dans notre alimentation régulière ; par égard pour notre propre odorat, nous renonçons d'emblée à cette nourriture trop alliagée, et laissons à nos Baltis le plaisir de se parfumer violemment l'haleine !

Dans la soirée, le ciel se balaye complètement, laissant à découvert les plus belles montagnes qu'il nous ait été donné de voir jusqu'à présent. Au milieu d'elles, et les dépassant de près de 1000 mètres, trône l'énorme pyramide du *Masherbrum*, dont le sommet est double : à l'est, un cône de neige étincelant ; à l'ouest, le sommet le plus élevé, découvert, s'abaisse par une arête de 40 à 45° sur le glacier de Mundu, par où il est peut-être accessible.

Tout autour de ce géant rayonnent une série d'arêtes, dont une en particulier vient s'enfoncer d'une façon curieuse sous le Baltoro : elle semble y ramper, ne laissant dépasser que les hauts sommets, à la façon d'un énorme navire submergé sur un bas-fond qui ne laisserait apercevoir que ses mâts et sa cheminée.

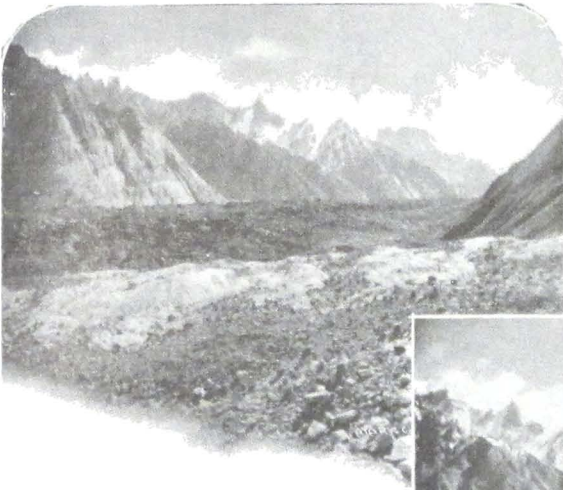
Notre tente, posée sur le sable et fixée par ses cordelettes au moyen de grosses pierres, est tantôt une étuve, quand paraît un rayon de soleil, tantôt une glacière, quand passe un nuage ; pour échapper à ces petits ennuis, je vais faire un peu de varappe dans les rochers du voisinage, et je m'élève d'une centaine de mètres au-dessus du niveau du glacier. C'est de là que je parviens enfin à démêler l'écheveau embrouillé de ses moraines centrales et à voir surgir tout à

coup l'ordre qui préside à ce grand déploiement de force inerte, à ce vaste chaos plus apparent que réel.

Encore quelque cent mètres, et le colosse apparaît dans son imposante étendue : masse plus formidable que tout ce qu'on peut rêver, progressant lentement, mais d'un mouvement combien rapide comparé aux siècles de son existence ! D'après notre estimation, absolument empirique d'ailleurs, il faut trois à quatre cents ans au centre du glacier pour

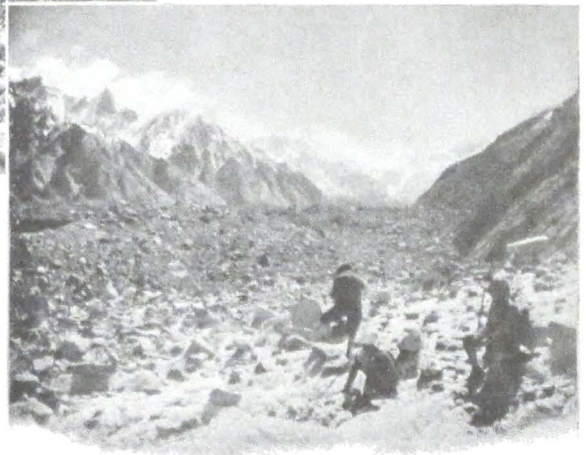
descendre de la place de la Concordia à Paiyu, soit 60 kilomètres.

De ce belvédère, la vue s'étend magnifique sur toute la rive opposée du Baltoro, et donne un



114. — Le Baltoro et les montagnes au-dessus des camps IV, V et VI.

aperçu des splendeurs qui attendent, depuis des siècles, ceux qui tôt ou tard se lanceront à la conquête de tout ce qui nous environne.



115. — Entre Rhohtse et Rilokass.

Car, à part Conway qui entreprit quelques reconnaissances dans ces parages, et les ingénieurs du service topographique qui sont restés le plus souvent dans le fond des vallées, aucun étranger n'a encore foulé le moindre sommet de cette vaste région inexplorée. Tout est encore à « faire », et les amateurs de variantes inédites de nos Alpes auraient beau jeu ici ; pas de littérature sportive à compulsuer, pas

de guides à éplucher ; rien que des premières, toutes au-dessus de 5000 mètres !

La fraîcheur du soir et l'appel du cuisinier m'arrachent à ce spectacle grandiose, et je dégringole en quelques minutes de mon perchoir de deux cents mètres, pour m'abriter derrière la moraine qui limite notre camp au sud et nous protège un peu du vent frais qui s'élève.

Knowles, grippé depuis deux jours et qui a ce soir un peu de fièvre, se demande s'il pourra continuer demain à avancer, d'autant plus que, d'après les rapports, l'étape promet d'être pénible.

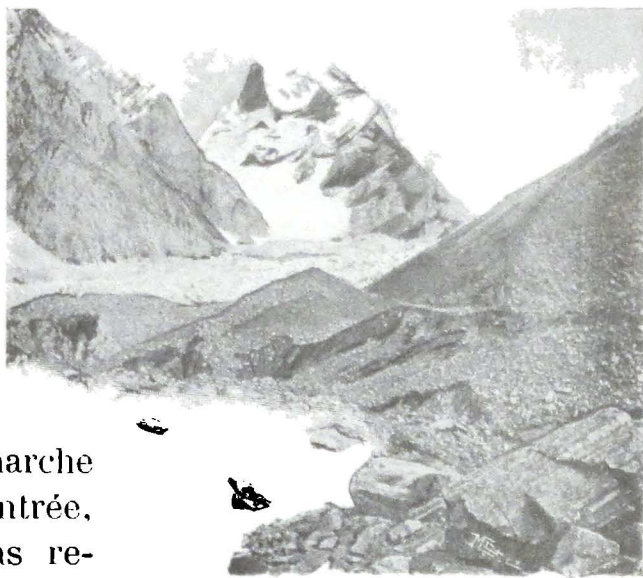
Je vais encore examiner les étoiles, qui brillent ce soir d'un éclat inaccoutumé. En attendant que leurs feux soient éteints, nos hommes chantonnent une mélodie plaintive, pendant qu'un des leurs, perché sur une éminence voisine, dit les prières du soir pour la communauté.

Le lendemain, Knowles se sent un peu mieux, et nous levons le camp à 7 heures ; je pars en avant avec mon porteur, en longeant le pied de la montagne, jusqu'au moment où des rochers à pic nous barrent la route ; nous gagnons alors le milieu du glacier, et retrouvons les traces des caravanes précédentes qui se sont engagées sur la glace, en quittant le campement. Comme rien ne presse, et que les coolies sont bien en arrière, nous flânonnons délicieusement, nous amusant à élever force cairns ou à renforcer ceux qui existent déjà.

Après en avoir édifié un plus grand que les autres, à l'endroit où le glacier de Younghusband rejoint le Baltoro, nous voulons nous offrir une cigarette ; mais ma boîte d'allumettes tire à sa fin, et le frottoir n'est plus qu'un souvenir ; toutes y passent en vain. Enfin la dernière prend feu ; mais un coup de vent l'éteint trop tôt ! Fumeurs qui me lisez, connaissez-vous ce supplice : rouler soigneusement une cigarette et chercher en vain à l'allumer ? Sur les grandes routes du Baltoro, guère de passants à interpeller : « Du feu, s. v. p. » J'ai bien une réserve quelque part, dans un petit

portefeuille ; mais le phosphore est usé. Je sors alors une forte loupe du fond de mon sac, et cherche à diriger le foyer sur le soufre : un gros nuage passe devant le soleil. Enfin, en fouillant dans une petite pharmacie, je retrouve une boîte : nous sommes sauvés ! Ah ! bien oui, elle est vide... mais le frottoir est encore relativement bon ; vite on recueille les allumettes jetées au loin, et dans le nombre on finit par en trouver encore une moins abimée que les autres. Pas de sottises, maintenant !

Nous nous abritons derrière un gros bloc, faisons paravent de tout ce qui peut servir à cet usage, et attention ! Rien, l'allumette était mouillée. Nous allons reprendre notre marche avec une envie rentrée, quand mon Soorfras retrouve encore sur une pierre une dernière allu-



(143.) Tour du Mustagh.

nette, qui avait échappé aux recherches ; elle est à peu près en bon état ; répétition de la manœuvre précédente, mais cette fois nos efforts sont couronnés de succès. La construction du cairn et la cigarette nous ont pris plus d'une demi-heure ! Heureusement que nous avons du temps.

La route n'est pas meilleure pour tout cela. La jonction des deux glaciers est si tourmentée, que nous nous hâtons d'en sortir pour gagner le bord du Baltoro, où la marche est un peu plus facile.

C'est d'ici que la Tour de Mustagh se présente dans toute sa magnificence. Sorte de Cervin double, dont les sommets sont séparés par une selle — qui rappelle étonnamment celle

de nos indigènes — il trône fièrement au fond du glacier de Younghusband, comme conscient de sa supériorité. De fait, il n'est pas de sommet sur cette rive nord du Baltoro qui puisse lui être comparé, tant en élévation qu'en hardiesse ; deux parois à pic, notamment, descendent d'un seul trait jusqu'au fond du glacier, et lui donnent un aspect farouche ; une masse épaisse de brouillards forme en arrière un fond sombre qui rehausse encore sa sévérité, tandis qu'à



(146.) Confluent des glaciers de Younghusband et de Baltoro. Tour du Mustagh.

ses pieds se déroulent en longs serpents les moraines énormes que ses flancs alimentent constamment.

C'est à l'est de cette tour que se trouve le fameux *passage du Mustagh*, par lequel, au milieu du siècle passé, les tribus pillardes de Thibétains ont dû faire invasion, pour être anéanties sous les murs de la forteresse d'Askoley ; au dire des indigènes, il est devenu impraticable par suite de l'écrasement d'un pan de montagne qui n'a laissé qu'une paroi infranchissable.

Lorsqu'on les compare aux Valdotains, qui venaient à travers le col de Fenêtre faire des raffles dans la vallée de Bagnes, et qui passaient pour accomplir un tour de force inouï, on est stupéfait de voir ces peuplades primitives affronter des traversées de cols de glaciers entre 5 et 6000 mètres de haut, et huit, dix jours de marche sur la glace, pour le maigre profit qu'une telle entreprise pouvait rapporter : à part quelques fourrures et quelques troupeaux de moutons ou de chèvres, que pouvaient-ils bien trouver ?

Encore une heure et nous arrivons à *Bianche*, après avoir rencontré une caravane de naukhar-coolies qui redescendent avec les sacs de farine

vides. Ils annoncent que la provision est bientôt

épuisée ; aussi Eckenstein a fort à faire pour nous ravitailler. D'autre part, Crowley nous



(145.) Vue entre Gore et Bianche : Mitre Peak, etc.

fait savoir qu'il est arrivé sur le glacier de Godwin-Austen, qu'il voit le Chogori depuis ce matin, mais qu'il est obligé de camper sur la glace ; il veut toutefois pousser encore plus avant, et se rapprocher du pied même de notre géant ; il espère trouver un emplacement propice pour y rassembler tous nos bagages et toutes nos provisions.

Pfäuml et Wessely disent en outre que la marche de demain est très courte, deux heures au plus, de sorte que nous commençons à entrevoir des jours meilleurs.

Knowles arrive assez fatigué, un peu après les coolies, et se couche aussitôt ; il a fait preuve d'une grande endurance,

car l'étape que nous venons de faire est une des plus longues et des plus pénibles de tout le voyage ; il a de nouveau un peu de fièvre et des maux de tête : premiers symptômes du mal de montagne, mais dus à l'influenza plus qu'à l'altitude, car nos camarades n'ont rien senti de semblable ; pour moi, je me porte aussi bien qu'on peut le désirer, et jusqu'à présent personne ne s'est plaint de la raréfaction de l'air. Pourtant, nous nous maintenons toujours au-dessus de 4000 mètres.

Le professeur Suess, de Vienne, avait demandé à Pfannl



1146. — Mitre Peak, vu de Biange.

de résoudre un certain nombre de questions géologiques, parmi lesquelles se trouvait celle de savoir s'il existait du calcaire et en général des dépôts sédimentaires des périodes antérieures aux grands soulèvements qui ont fait de la chaîne de

l'Himalaya ce qu'elle est actuellement.

C'est à ce paroi de Biange que nous pouvons enfin résoudre cette intéressante question, en découvrant de belles couches du marbre le plus pur, soit blanc, soit légèrement bleuté, recouvert à son tour d'autres couches d'une pierre très friable, assez semblable d'aspect aux dépôts de sable vitrifiable, à tel point que pendant longtemps je crus avoir mis la main sur un trésor ; après analyse, je fus forcé de convenir que ce quartz était du vulgaire calcaire. Vulgaire ! une roche dont la présence, dûment constatée, permet de résoudre des questions géologiques de première impor-

tance ? Laquelle a le plus de valeur, de la découverte qui permet d'enregistrer un fait intéressant pouvant enrichir la science pure, ou de celle qui ne fait le compte que d'un groupe de spéculateurs ?

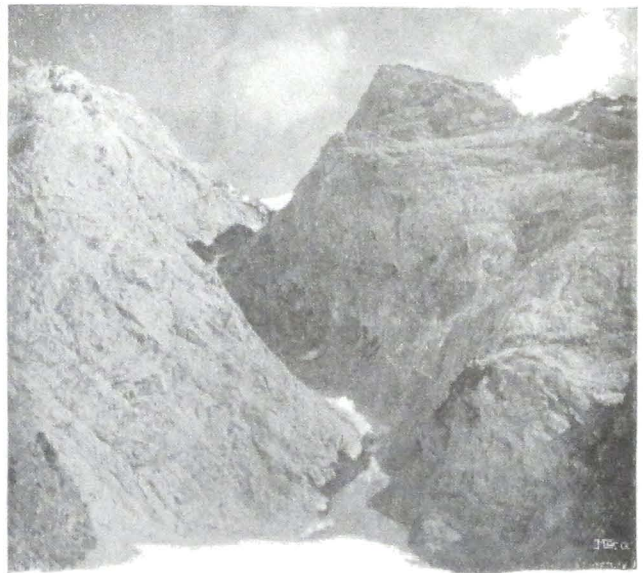
Le parao de Biange est, comme les précédents, au bas

d'un vallon latéral, dominé par un petit glacier qui, pareillement à tous ceux au pied desquels nous avons passé, est en crue manifeste ; partout le front de ces glaciers dé-



(147.) Gasherbrum, vu de Biange.

borde la moraine terminale, et à chaque instant se détachent des blocs de toutes dimensions. La ligne de démarcation entre la glace et la partie supérieure



(148.) Vallon calcaire, près de Doxam.

de la moraine est marquée d'un trait noirâtre, indiquant la fonte de la glace au niveau morainique.

L'importance de cette remarque, générale à tous les glaciers du bassin du Baltoro, n'échappera pas à ceux qui s'occupent des phénomènes glaciaires, et en particulier de leurs

variations périodiques; malheureusement, des constatations isolées, ne portant que sur une année, ont une valeur moins grande que les séries d'observations faites sur nos Alpes; mais faute de mieux, c'est toujours autant.

Décidément, cette station de Biange est une des plus intéressantes que nous ayons rencontrées depuis longtemps. Sur les couches calcaires croît tout un tapis de verdure que des infiltrations superficielles arrosent jusque dans l'arrière-saison, donnant à la végétation une vigueur qui n'a sa pareille qu'à Rdokass; à la hauteur du Mont-Blanc, nous



(179.) Pyramides de Biange.

trouvons encore des primevères, des gentianées, des lins, des scrofulariées, quelques composées, des rhubarbes, des renouclacées, un grand nombre de graminées; bref, une florule qu'on est loin de s'attendre à rencontrer si loin et si haut, après plusieurs jours de

marche où les yeux commencent à se fatiguer de la vue des moraines et du sable.

Enfin, pour orner encore ce jardin naturel, de grandes pyramides surmontées de chapiteaux, absolument semblables à celles d'Enseigne en Valais, donnent de faux airs de vieux parc romain délabré à cette petite mais si intéressante oasis.

La seule ombre au tableau est que plusieurs de nos hommes vont se trouver à court de farine; si Eckenstein n'y porte remède au plus vite, nous allons être arrêtés d'ici à un jour ou deux; aussi lui dépêchons-nous un courrier pour

l'avertir de la situation. Il doit bien d'ailleurs s'en rendre compte : peut-être une nouvelle escouade est-elle en route ; mais nous ne pouvons le savoir, et ces hommes, aussi chargés que les nôtres, doivent faire des étapes doubles pour nous rejoindre ; y parviendront-ils ?

Après une nuit encore un peu agitée, Knowles, se sentant mieux, est tout disposé à pousser jusqu'à l'étape suivante, qui ne comporte que deux heures de marche, au dire de Pfannl et Wessely.



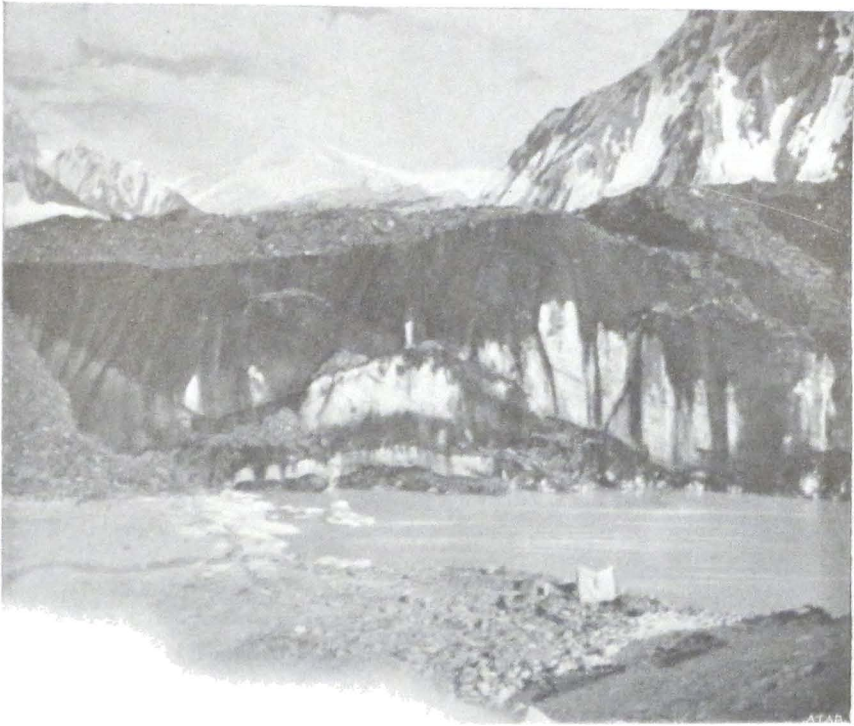
150.) VII^{me} parao : Doxam.

De fait, sans nous presser, nous ne mettons que 2 1/2 h. à gagner *Doxam*, le dernier parao sur le Baltoro. A partir de là nous quitterons le glacier principal, pour commencer à remonter celui de Godwin-Austen. Ce sera pour demain, si toutefois nos hommes veulent continuer à avancer avec la perspective, très problématique encore, de ne toucher leur nourriture que dans la soirée.

Cette étape de Biange à Doxam nous a laissé le souvenir d'une journée presque délicate, comparée au labeur des

jours précédents ; le sentier suit en général le bas de la montagne, et traverse de petites prairies où quelques sources entretiennent une humidité suffisante pour permettre à une très belle flore de s'épanouir normalement.

Nous croisons ensuite deux vallons latéraux, que leurs glaciers bombardent constamment : ce qui nous oblige à passer sur le Baltoro et à recommencer nos pérégrinations au milieu des moraines branlantes. Heureusement, ce trajet



(151.) Paro de Duxam et Trône d'Or.

n'est pas très long, et nous finissons par déboucher dans un vallon un peu plus ouvert que les précédents, où la mitraille ne fait pas moins rage, mais où une moraine secondaire nous protège et nous permet d'assister sans danger à ce spectacle grandiose.

La moraine, au pied de laquelle nous posons la tente, est de même nature que les deux derniers vallons que nous avons croisés : c'est du marbre le plus pur et si blanc, si étincelant qu'on ne peut le traverser, lorsque le soleil brille,

sans être ébloui, comme sur des névés ou de la neige fraîche ; nous devons mettre nos lunettes noires pour en supporter l'éclat.

Au milieu de ces débris, de jolis petits lacs nous offrent une eau limpide et calcaire et, pour la première fois depuis bien des mois, nous croyons boire de l'eau de source du Jura ! Nous nous en régalons, tout comme d'une bouteille de Neuchâtel, de Dézaley ou de Bordeaux, et en remplissons quelques gourdes !



(152.) Massif sans nom, au S. O. de Doxam.

Ce parao de Doxam, *Fan Camp* sur la carte de Conway, est situé dans un enfoncement entre le Baltoro et le bas de la moraine frontale, que repousse en ce moment le petit glacier qui nous domine, en nous assaillant de projectiles.

Nos hommes ont aménagé, à l'abri d'une petite moraine secondaire, en dehors de la ligne de tir de cette artillerie, de petits enclos à mi-hauteur d'homme derrière lesquels, à l'ombre, sous leurs couvertures, pendant le jour ils popotent

ou chantonnent ; et le soir, serrés les uns contre les autres et appuyés au mur, ils se chauffent devant de maigres feux, pour lesquels ils ont été autorisés à employer une partie du bois qu'ils portent depuis quatre jours.

Entre de nombreuses parties d'écliecs, nous allons de temps à autre nous poster en observation sur le dos d'une moraine voisine, pour assister en juges de camp aux beaux coups de notre artillerie ; et vraiment ce spectacle est un des plus imposants qu'on puisse imaginer. On ne voit pas le glacier progresser, mais, à la quantité énorme de projectiles qui se détachent — souvent plusieurs à la minute — on sent l'action d'une force formidable que les montagnes seules peuvent faire dévier. Les blocs s'arrêtent en général au bas de la moraine, mais quelques-uns, mieux dirigés, traversent l'espace plan entre elle et le Baltoro, et viennent butter contre la glace à nu de ce dernier.

A cette grosse artillerie répond, comme vis-à-vis, la fusillade du glacier principal, qui traîne son énorme masse, au flanc nu et vertical, le long de la petite plaine où notre camp est posé, et dont il est séparé par un petit lac aux eaux limpides semblable au Merjelen ; c'est dans ce petit lac qu'à chaque instant dégringolent une quantité de pierres ; et ce crépitement d'un feu d'infanterie, souligné par la grosse voix de quelque bloc qui s'effondre à son tour, fait songer à ces combats d'un autre âge, à l'enfance de la poudre à canon.

Là, plus que jamais, en face de ces grands phénomènes, nous sentons notre petitesse ; au pied de ces colosses de granit et de glace, nous passons, confondus avec les pierres et les séracs.

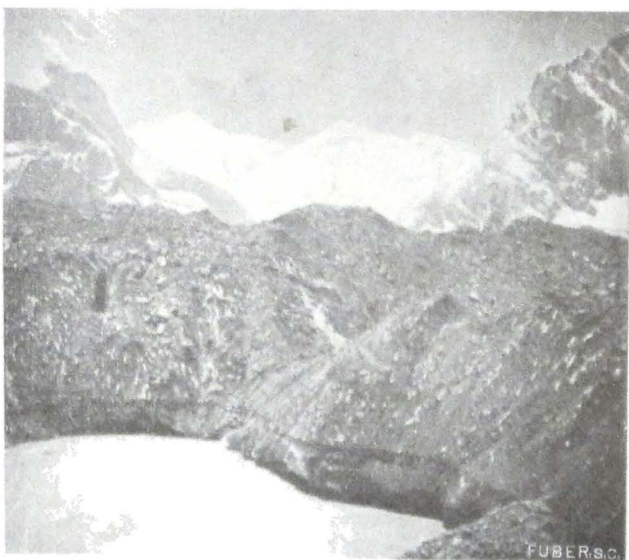
18 juin. — Après la plus petite étape, nous avons aujourd'hui en perspective sinon la plus pénible, du moins la plus longue de tout le voyage. Par contre, nous allons avoir une grande compensation : si le ciel veut bien se maintenir aussi

pur et si les brouillards ne viennent pas troubler sa vue, nous devons apercevoir pour la première fois notre Chogori.

Mais que vont faire nos hommes? Pour une partie d'entre eux, c'est le dernier jour de pain; voudront-ils monter avec la perspective de n'avoir rien à manger demain? ou devons-nous laisser en arrière des charges, et renvoyer immédiatement ces hommes à vide, jusqu'à Rdokass, où Eckenstein, selon nos recommandations, a dû transporter son camp de ravitaillement?

C'est ce que nous sommes en train de nous demander, en préparant le déjeuner; une partie des coolies entourent notre tente et, sans rien dire, ont l'air d'implorer notre attention. Nous ne devinons que trop ce qu'ils désirent.

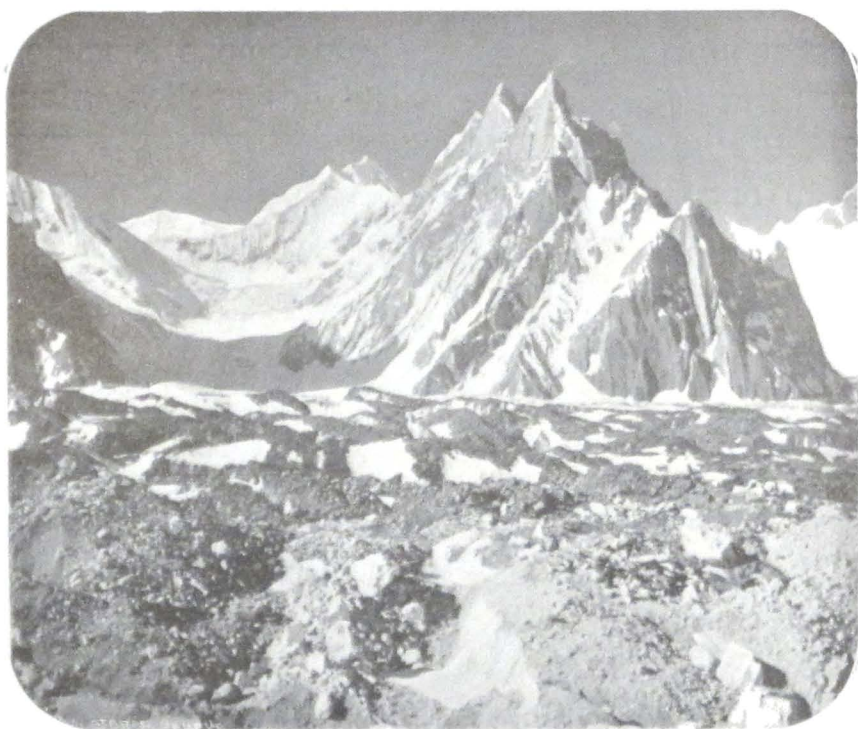
Nous en sommes là de nos réflexions, quand tout à coup nous entendons de grands cris et un remue-ménage dans tout le camp. Nous



(153) Lac glaciaire près de son étiage.

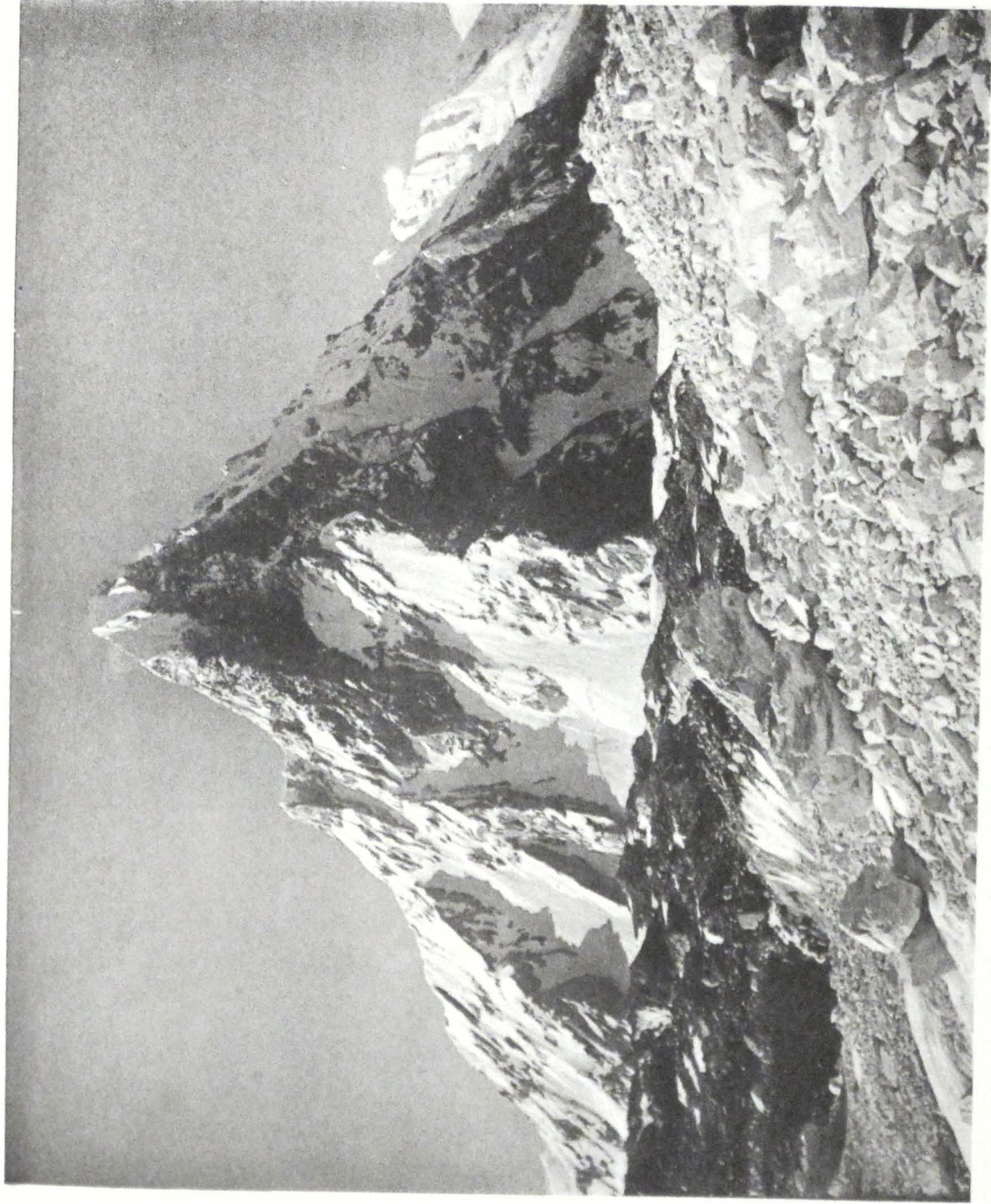
mettons le nez à la portière de la tente. Une grande caravane arrive à une belle allure, chargée de sacs de peau gonflés à éclater. Sauvés! Nous avons de quoi nourrir tous nos coolies et ceux de la caravane précédente; car, du train dont vont ces porteurs d'élite, nul doute qu'ils ne rattrapent encore aujourd'hui la caravane de Pfannl et Wessely. Quant à celle de Crowley, elle aura été ravitaillée avant-hier, si les hommes que nous lui avons expédiés de Rdokass ont fait diligence.

Ce gros souci éloigné, nous levons le camp un peu plus tard que d'habitude, et nous nous engageons immédiatement sur le glacier. La première partie du trajet se fait au milieu de moraines de marbre blanc, gaies d'aspect, mais pas plus faciles à parcourir. Heureusement, la vue de la couronne de hauts sommets qui surgissent ou tout à l'heure vont surgir de tous côtés, nous dédommage amplement des faux pas et des contorsions que les blocs de marbre roulants nous font faire.



(154.) Massif sans nom au S. de Doxam, à l'O. du Mitre Peak.

Le *Mitre Peak* en particulier, au premier plan, se présente d'ici sous un aspect si fantastique, sa svelte pyramide qui n'a peut-être nulle part au monde sa pareille se dresse dans un élancement si formidable, qu'après l'avoir photographiée, nous ne pouvons résister au plaisir de la dessiner encore. Mon Soorfras ne demande pas mieux, et, bien que probablement aussi sensible que nous à la beauté du spectacle, le charme d'un bon sommeil l'emporte sur toute

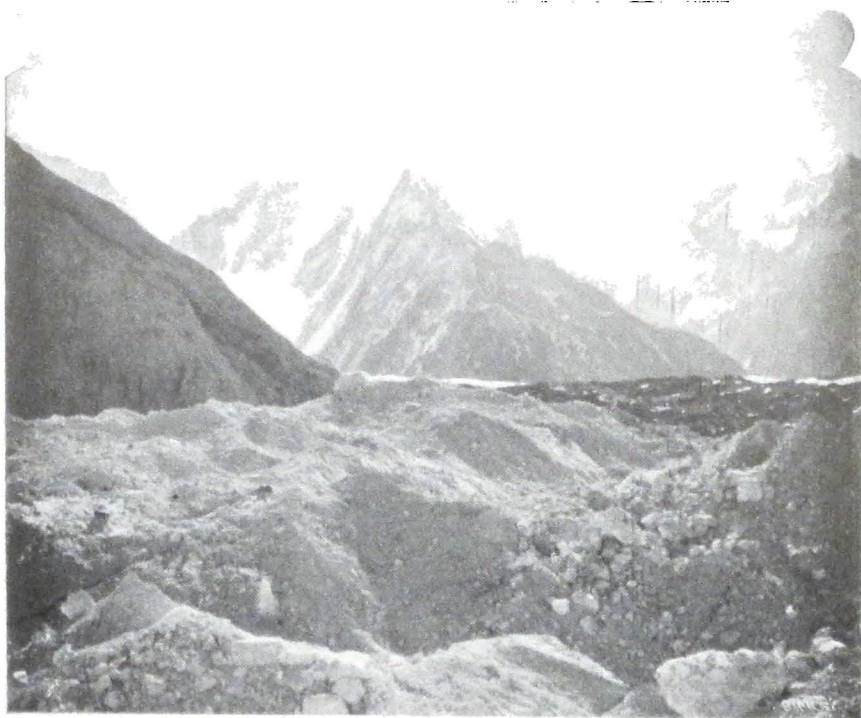


Mitre Peak (7500 m env.) vue de Doscam

autre considération, et c'est aux sons rythmés d'un puissant ronflement que j'achève mon croquis.

Rappelé à la réalité par l'offre d'une cigarette qu'il ne refuse jamais, même d'un Européen, probablement parce que « ça ne se mange pas », nous reprenons nos moraines et filons bon train, pour rejoindre la caravane qui a pris de l'avance.

Au bout d'une heure environ, pour la première fois de-

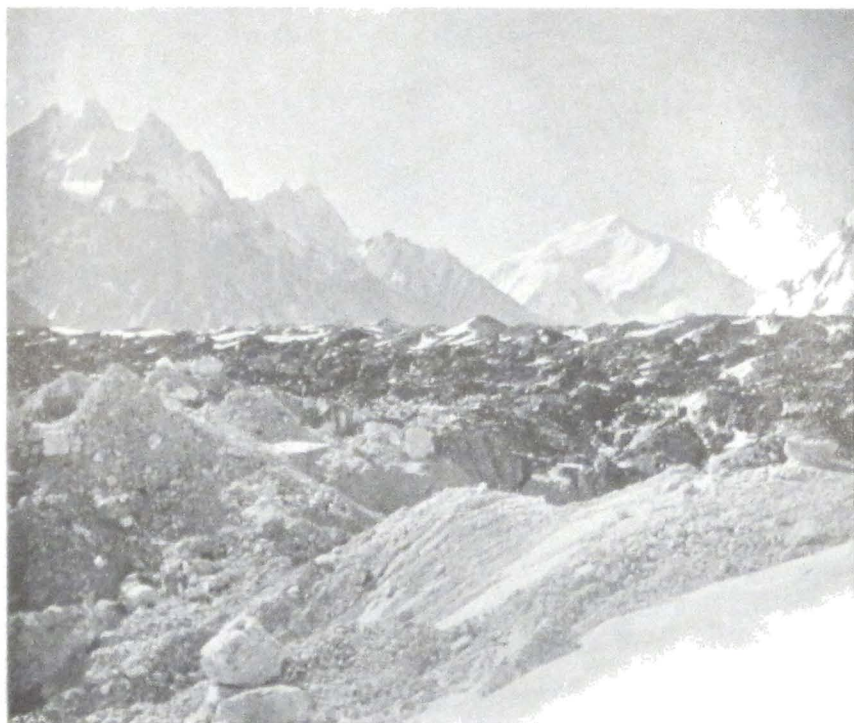


(155.) Gasherbrum et cirque de la Concordia, vue de Doxam.

puis que nous avons mis le pied sur le Baltoro, nous quittons enfin les moraines pour trouver de la glace pure et, chose plus agréable encore, très peu de crevasses, bien visibles d'ailleurs, de sorte que nous nous abandonnons enfin au plaisir sans mélange d'une marche à peu près horizontale sur un glacier facile. Nous jouissons de la vue des grands sommets qui entourent cet immense cirque, qu'on a comparé, avec quelque raison, à la place de la Concordia, au pied de la Jungfrau sur le glacier d'Aletsch.

Avec le Mitre Peak, c'est le *Gusherbrum* qui occupe le devant de la scène ; sa masse énorme, toute sillonnée de couloirs effrayants, aux arêtes symétriques descendant à plus de 50 degrés d'un seul trait jusqu'au glacier, forme au fond du cirque une muraille inaccessible, que continue au nord le Broad Peak, dans des proportions plus fantastiques.

Vus à contre-jour dans cette belle lumière du matin, alors que le soleil n'éclaire que leurs principales arêtes, laissant



(156.) Trône d'Or et massif au S. du Gusherbrum, vue de Doxam.

dans l'ombre les contreforts et les pentes inférieures, ces sommets produisent une impression de grandeur que nous n'avons pas encore éprouvée à un degré si intense. Plus au sud, le *Hidden Peak*, un peu masqué par les contreforts méridionaux du Gusherbrum, puis le célèbre *Trône d'Or*, de Conway, complètent ce panorama unique au monde et qui suffirait à récompenser de quatre mois de voyage.

Mais nous ne sommes pas encore au bout des émerveillements de la journée.

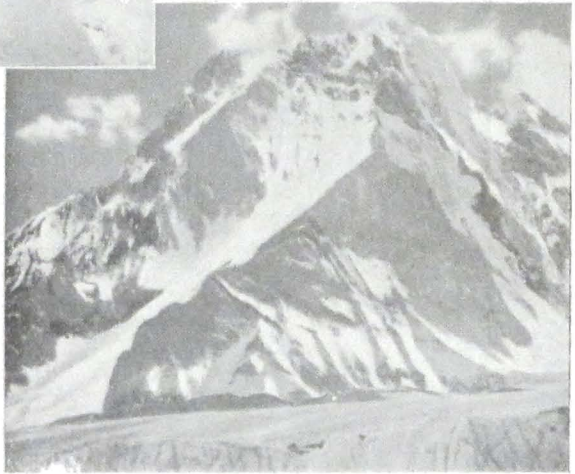
Pendant une heure encore, nous remontons le Baltoro, qui s'est enfin transformé en un glacier à peu près présentable : les abominables moraines ont fait place à une glace à peine parsemée de blocs incrustés profondément, sur lesquels le pied se pose avec sécurité.

Tout à coup, à 10 heures, au tournant du Baltoro, à l'endroit où ses moraines s'infléchissent au nord en une courbe assez prononcée et visible de loin, notre *Chogori* apparaît au fond de la vallée occupée par le glacier de Godwin-Austen, resplendissant et lumi-



(157.) Glacier de Godwin-Austen, vu du Camp VIII au S.

neux dans l'air limpide du matin. Vite photographions, puis dessinons, ne fût-ce que pour en envoyer au plus vite en Europe une image quelque imparfaite qu'elle soit. Mais des bandes de nuages se mettent à



(158.) Sommet sans nom, à l'angle des glaciers de Baltoro et de Godwin-Austen.

vagabonder follement entre lui et moi, masquant tantôt une arête, tantôt un couloir, pour disparaître comme elles sont apparues, puis revenir plus épaisses l'instant d'après. A ce jeu de cache-cache, mon crayon saute d'une arête au sommet, d'un couloir à un glacier, pour reprendre l'esquisse ébauchée, compléter les blancs, ou corriger un profil trop rapidement crayonné, et terminer enfin au bout

d'une heure l'esquisse de cette apparition si ardemment souhaitée.

Nous l'avons maintenant devant nous, ce sommet renommé, nous pouvons le contempler à notre aise, nous, les premiers Européens auxquels il sera donné de l'approcher, d'en fouler la base, d'en escalader une des principales arêtes, d'en scruter les moindres détails ; et nous ne pouvons nous rassasier de l'admirer et de l'admirer encore.



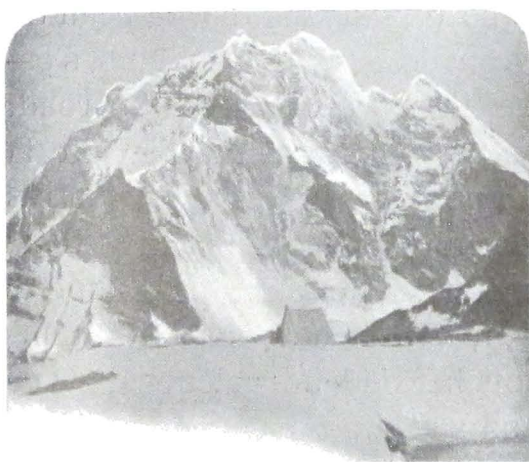
(Fig.) Chogori-K3 au lever du soleil, vu du Camp VIII.

Au début, la fascination qu'il exerce sur notre esprit est si grande que, malgré notre habitude d'apprécier rapidement un sommet, nous sommes comme subjugués, paralysés. Nous restons muets, ne trouvant pas une parole pour résumer nos impressions ; et ce n'est qu'en nous rapprochant que nous essayons de discerner quelques points faibles au milieu de ses arêtes, de ses couloirs, de ses vires ou de ses parois formidables, de ses glaciers abrupts ou surplombants, de ses pierriers ou de ses précipices. Mais plus nous l'étudions, plus nous scrutons, à l'œil nu ou à la

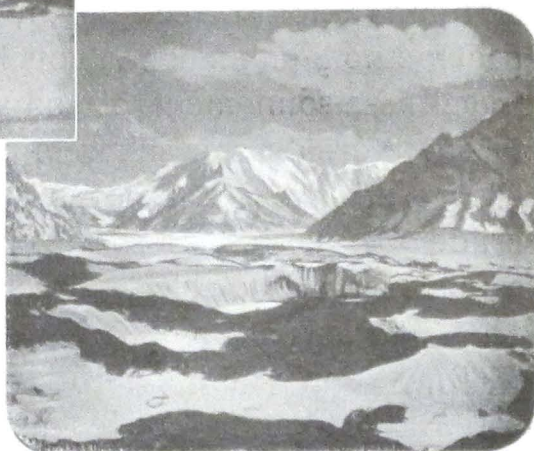
jumelle, ses parties ombrées ou ensoleillées, et plus nous nous rendons compte qu'il ne se livrera pas à la première attaque.

Nous ne nous attardons d'ailleurs pas trop à l'examiner : la route est encore longue jusqu'à l'étape, et la neige qui recouvre maintenant le glacier de Godwin-Austen absorbe suffisamment notre attention pour faire remettre à plus tard une étude plus approfondie.

Nous traversons plusieurs moraines centrales, dont les crêtes émergent de la neige ramollie et fatigante à brasser ; en passant du Baltoro, encombré de débris morainiques, à son affluent, les conditions de la marche ne semblent



(160.) Vue au S. du Camp VIII (5057 m.).



(161.) Vue au S. E. du Camp VIII.
Bride Peak.

guère améliorées. Nous finissons cependant par trouver une vague glacée, arrondie, recouverte d'un cailloutis plus égal, où nous avançons moins péniblement. De temps à

autre, une flaque de neige détrempée recouvre encore les pierres, mais les traces des caravanes précédentes ont ébauché un rudiment de chemin. Nous traversons le confluent du premier tributaire, sans nom, de la rive droite de notre glacier, et découvrons au pied d'une sommité abrupte, qui limite ce tributaire au nord, l'emplacement qu'ont occupé les deux caravanes précédentes.

Cette fois, nous campons directement sur le glacier; les Baltis ont aménagé quelques petits murs et réussi à découvrir encore quelques touffes de carex, qu'ils ont étendues sur des pierres rassemblées en un macadam inégal. Les hommes qui ont conservé encore un peu de bois le font lentement charbonner, pour le faire brûler ensuite dans de petits récipients, sorte de réchauds portatifs dont nous n'avons pas soupçonnés l'existence auparavant. Ce « kangri », en forme de cupule, en grès, suspendu dans un encorbellement de lianes ou d'osier, s'applique directement sur la peau du ventre; nos coolies le recouvrent de leur chemise, puis, s'enroulant dans leur couverture, ils s'accroupissent en rond, assis sur leurs talons, et se préparent ainsi à attendre la nuit, abrités du vent du glacier par les petits murs aux pierres mal jointes. Avant de s'endormir, ils écrasent entre deux pierres une pincée de sel mélangée de safran ou de poivre et, réunis autour de ce qui leur tient lieu de table, ils trempent méthodiquement une bouchée de leurs galettes dans ce frugal assaisonnement, et soupent ainsi en commun. Une fois la prière du soir achevée, tout bruit cesse, et le grand silence de la haute montagne n'est plus troublé que par le cri de quelques choucas, qui, en quête de débris, remontent à notre suite le glacier, ou par les avalanches qui se précipitent sur les pentes opposées du Broad Peak.

Dans l'après-midi nous arrivent, sous la conduite du chiacari Abdulla-Bat, les coolies de Crowley, qui n'a gardé qu'un seul Balti. Tout ce monde redescend à Rdokass, se mettre à la disposition d'Eckenstein, et il en sera de même de nos hommes à mesure que nous serons parvenus au Main Camp.

Nous apprenons par le message de Crowley qu'il s'est arrêté sur une manière de col appelé sur la carte *Possible Saddle*, mais qui en réalité n'est qu'un « replat » sur la branche orientale du glacier de Godwin-Austen.

D'après les renseignements que nous fournissent les hommes qui redescendent, nous concluons que ce qu'il reste

à faire pour rejoindre Crowley n'est plus l'affaire que de quelques heures ; en effet, ils sont partis ce matin du camp IX au pied même du Chogori pour monter au « Possible Saddle », et sont déjà de retour vers 3 heures, ayant ainsi parcouru trois étapes, une en montant et deux en descendant.

Nous proposons aussitôt à notre troupe, moyennant le paiement de deux étapes, de partir de bonne heure demain matin et de rejoindre Crowley en une seule traite ; la perspective de ce gain, jointe à celle de redescendre tous ensemble avec les hommes de Pfannl et Wessely et d'économiser une journée de nourriture, les font accepter d'enthousiasme cette proposition.

Dans la soirée, j'ai quelques malades à examiner ; la plupart se plaignent de maux d'yeux, de conjonctivites produites par la marche d'aujourd'hui dans la neige ; en outre, parmi ceux qui redescendent, plusieurs ont des maux de tête, premiers effets probablement de la raréfaction de l'air.

Knowles et moi, quoiqu'un peu fatigués, nous nous sentons en excellente disposition ; preuve en est le plaisir avec lequel nous cuisinons sous la tente avec nos lampes à pétrole Primus, que nous utilisons pour la première fois ; jusqu'à présent, nos domestiques avaient toujours trouvé moyen de préparer sur leurs feux notre potage, le chocolat du déjeuner et la tasse de thé qui nous était régulièrement servie à l'arrivée à l'étape, et qui contribuait pour une si bonne part à remettre rapidement des fatigues de la marche.

Ce premier essai de cuisine au pétrole nous réussit parfaitement ; la lampe fonctionne à merveille et, bien que nous soyons obligés de faire fondre de la neige pour avoir de l'eau, en un quart d'heure, près de deux litres de liquide sont amenés à l'ébullition ; il est vrai que l'hypsomètre s'arrête à 84,42 degrés, ce qui correspond à 16,592 pieds ou 5057 mètres. Si nos moyens de chauffage et de cuisson fonctionnent toujours aussi bien, nous pourrons affronter pendant bien

des semaines les températures boréales qui nous attendent plus haut.

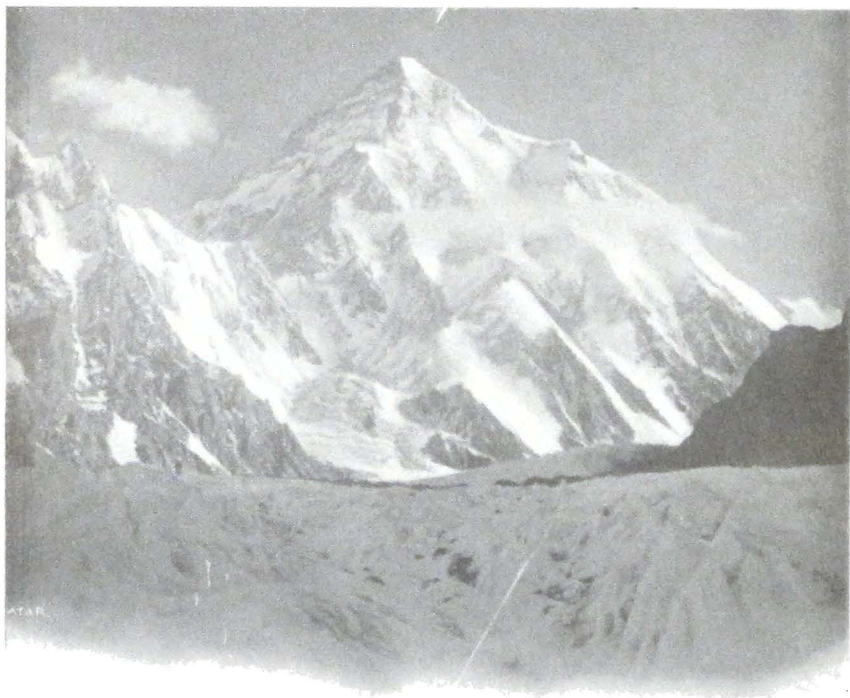
Notre tente est posée directement sur la neige, entre deux jolies petites crevasses, dont les ponts ont été traversés par nombre de pieds. Mais nous ne poussons pas l'erreur aussi loin que de Saussure qui, à sa première ascension du Mont-Blanc, avait placé tout son camp sur un vaste pont de neige qu'au retour il trouva effondré!

Cette première expérience d'une nuit passée à même la glace ne fut pas autrement désagréable; nous sommes même étonnés du peu de changement qu'apporte cette modification si importante dans notre manière de vivre et spécialement de dormir. C'est à peine si, en déroulant nos valises sur le fond inégal et bosselé de la tente, nous nous rendons compte de la différence entre le sable ou le gazon et la neige; les matelas de liège de nos lits épousent exactement la forme du corps, ou celle du sol, et l'on repose mieux encore que sur la terre durcie; toutefois on ne peut se défendre d'une curieuse impression, produite par la fraîcheur qui traverse le fond, et à laquelle nous nous faisons d'ailleurs rapidement.

Seule l'habitude d'enlever ses souliers chargés de neige en entrant dans la tente, pour maintenir l'intérieur aussi sec que possible, ne s'acquiert pas du premier coup, et nous oblige à nous morigéner l'un l'autre pendant un ou deux jours, pour n'avoir plus, comme au départ de cette étape, une certaine quantité de neige gelée qu'il faut emporter jusqu'à l'étape suivante pour nous en débarrasser au soleil.

Nous avions espéré prendre une photographie du Chogori au clair de lune, mais nous eûmes beau nous relever plusieurs fois pendant la nuit: notre géant était toujours en partie masqué par le brouillard. Nous ne regrettâmes pas cependant de nous être dérangés; si, durant le jour, nous étions restés abasourdis par la majesté du spectacle, devant le grandiose de cette apparition, comment décrire l'impres-

sion étrange que peut enfanter la sublime beauté d'une pareille montagne, entrevue dans la pénombre indécise et changeante d'une nuit himalayenne ! La lune tantôt se voile, tantôt jette sur ce tableau une lumière fantastique ; il nous semble vivre dans un monde irréel et, une fois de plus, nous nous surprenons à évoquer cette image des pygmées à l'assaut de géants. Nous n'avons pas dormi à notre aise : le froid et nos allées et venues n'ont pas contribué à rendre très conforta-



(162.) Le Chogori, à 8 h. du matin.

ble l'intérieur de la tente ; mais nous ne voudrions pas, pour bien des nuits meilleures, n'avoir pas vécu cette nuit inoubliable !

N'ayant pu fixer sur la plaque sensible ces impressions, que ne pourra d'ailleurs jamais évoquer le meilleur photographe, je dus me contenter d'emporter un souvenir du Chogori découvert du haut en bas et éclairé des premiers feux du jour.

Après la distribution de lunettes noires à ceux de nos

coolies qui se plaignent de conjonctivites, nous partons à 7 $\frac{1}{2}$ heures pour rejoindre si possible Crowley encore aujourd'hui.

Nos hommes avancent à une belle allure et, malgré leurs chaussures sans clous et sans talons, ne font pas le moindre faux pas sur les pentes gelées des énormes vagues du glacier. Il est maintenant complètement débarrassé de pierres, mais ne présente pas moins d'irrégularités de toute nature ;



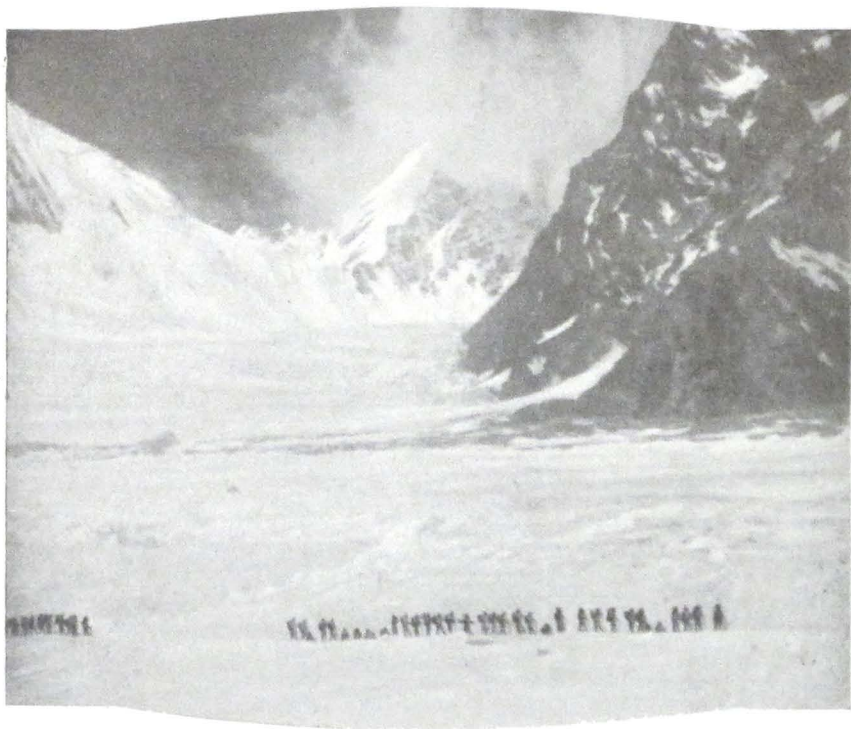
(163.) Le Bride Peak, vu du Camp VIII.

les crevasses, toutes transversales, ne sont pas très difficiles à enjamber ; par contre, d'énormes protubérances de glace alignées très régulièrement en magnifiques allées dans lesquelles on circule comme dans un vaste Campo Santo, où toutes les tombes seraient de marbre blanc, nous obligent parfois à de grands détours. Au bout d'une heure déjà, la neige, qui au début était excellente et parfaitement gelée, se ramollit et devient de plus en plus pénible.

Quelques-uns de nos porteurs ont chaussé des sandales de paille, qui adhèrent très bien sur la neige gelée ou sur la

glace ; ils jettent cependant des regards de convoitise à nos souliers de montagne, garnis de clous, chose inconnue à la plupart d'entre eux.

Un peu avant d'arriver au parao que Pfannl et Wessely ont quitté ce matin, et qui est situé exactement sous le sommet du Chogori, la neige est en si mauvaise condition que nos coolies, qui jusque-là ont marché en rangs serrés et sans perdre les distances, commencent à s'égrener le long

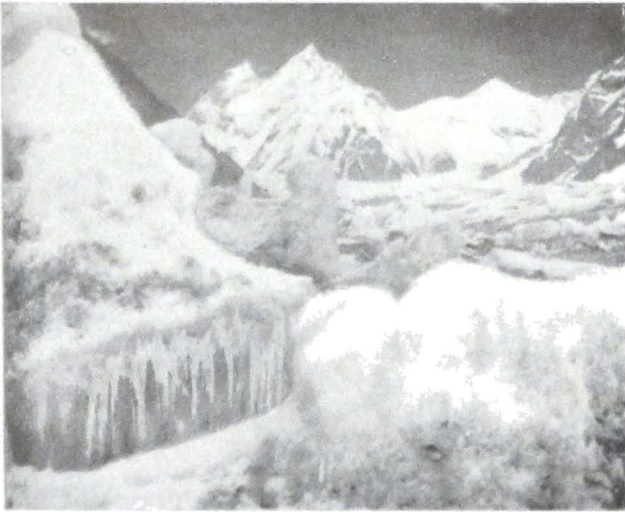


(164.) Halte de coolies, au-dessous du Camp IX.

du chemin ; ils nous font savoir, avant le camp déjà, qu'ils renoncent, malgré les avantages que nous leur avons offerts, à poursuivre plus avant aujourd'hui. Nous ne pouvons les obliger à marcher contre leur gré et, après tout, nous en sommes quittes pour remettre à demain le plaisir de rejoindre nos compagnons, bien que nous eussions pu, moyennant quelques haltes, parvenir jusqu'au camp X ; nous ne sommes donc pas autrement fâchés de ce qui arrive.

Le parao est établi au bas d'un énorme éboulis, exactement au sud du sommet de notre géant et à l'ouest d'un glacier surplombant, dont le front en forme d'énorme larme solidifiée présente une épaisseur de 40 à 60 mètres. D'une glace très pure, bleuâtre, il laisse échapper de temps à autre sur un de ses côtés quelques séracs, qui rebondissent jusqu'à la moraine du glacier principal.

Les hommes de Pfannl et Wessely ont laissé dans des abris encore plus rudimentaires que les précédents, des traces évidentes de leur passage sous forme de sacs de « tschupatis » qu'ils n'ont pas voulu porter plus haut et avec raison. Vers 10 heures en effet, nous apercevons, au milieu des crevasses et des séracs qui nous séparent du camp X, de longues files d'indigènes qui dégringolent avec rapidité et sont bientôt auprès de nous ; ils



1653 Vue du Camp IX, à l'E.

arrivent en partie encordés ; d'autres se bornent à tenir à la main une corde, qu'ils laissent d'ailleurs trainer le plus souvent ; le reste enfin marche à la débandade, sans cordes et sans souci des crevasses. Ils ont effectué la montée en deux heures

environ, et la descente en une. Pendant qu'ils nous donnent quelques détails sur les conditions dans lesquelles s'est effectué leur voyage, et qu'ils se reposent en cassant une croûte, arrivent les premiers porteurs de notre escouade, qui ont l'air assez éprouvés, malgré la brièveté de la dernière étape. Nous n'insistons pas plus qu'il y a un instant pour poursuivre la marche aujourd'hui, d'autant plus que

bon nombre d'entre eux se plaignent de nouveau de maux de tête, et quelques-uns de conjonctivites, faute d'un nombre suffisant de lunettes fumées. J'ai fort à faire à soigner tous ces impotents, à leur instiller à chacun quelques gouttes de cocaïne, ou à distribuer force antipyrine et force morphine ; mais, à la fin, chacun se retire content et va s'abriter derrière les murets épars, au flanc du pierrier.

Nous dressons notre tente sur la neige, faute d'emplacement suffisant sur le terrain trop incliné et, les pieds au chaud dans de bons sacs d'édredon, je me mets à étudier. . . . les dernières traces de végétation qui apparaissent encore au milieu de l'éboulis ; j'ai naturellement recours aux jumelles, et vous pouvez vous faire une idée de la valeur de mes observations ! Jusqu'à présent, on connaissait, par le professeur Levier, les « florules en pantoufles » du Caucase ; mais les florules à la jumelle de l'Hindu-Kush, voilà certainement quelque chose de nouveau. J'ai l'excuse, pour cette méthode scientifique inédite, de devoir repasser prochainement dans cet endroit ; et de fait, au retour, je pourrai recueillir, à l'altitude de 5300 mètres, les derniers vestiges de végétation de cette région élevée. (*Voir appendice : résultats scientifiques de l'expédition*).

Au reste, la vie se manifeste dans ces régions sous une autre forme encore : les choucas y prennent leurs ébats bien au-dessus de 6000 m., fait qui n'avait pas été observé jusqu'à maintenant.

Le glacier de Godwin-Austen bifurque à nos pieds en une sorte d'Y, dont la branche occidentale prend naissance aux flancs et sur les contreforts ouest du Chogori ; nous allons remonter sa branche orientale, beaucoup plus longue, et partant plus considérable. Mais cette région est absolument inconnue ; les géographes et les ingénieurs du service topographique n'ont jamais poussé leurs investigations aussi haut ni aussi loin ; c'est de l'exploration pure que nous allons entreprendre. Crowley s'est chargé de la première partie de

la besogne ; à nous tous, une fois réunis, la tâche de la terminer et si possible de la mener à bien.

Les coolies de Pfannl et Wessely se confondent en salutations et en démonstrations d'amitié et, à l'arrivée des nôtres, c'est, pendant quelques minutes, un échange de poignées de main, de courbettes, d'embrassements et de genuflexions du plus curieux effet ; nous aurions certainement trouvé comiques toutes ces simagrées quelques mois auparavant ; mais maintenant elles nous paraissent les plus naturelles du monde ; pour un peu, nous en ferions autant, et, en attendant, nous répondons à leur « Salam saïb » par un « salam » touchant, accompagné du geste de se frapper le front du bout des doigts, ce que tout Européen bien élevé consent à faire pour honorer un indigène, et qui est une marque de déférence à laquelle nos hommes sont très sensibles. En général, nous n'usons de ce salut cérémonieux qu'envers nos chicaris ; mais, dans des occasions comme celle-ci, nous ne croyons pas déroger en faisant quelques frais de plus.

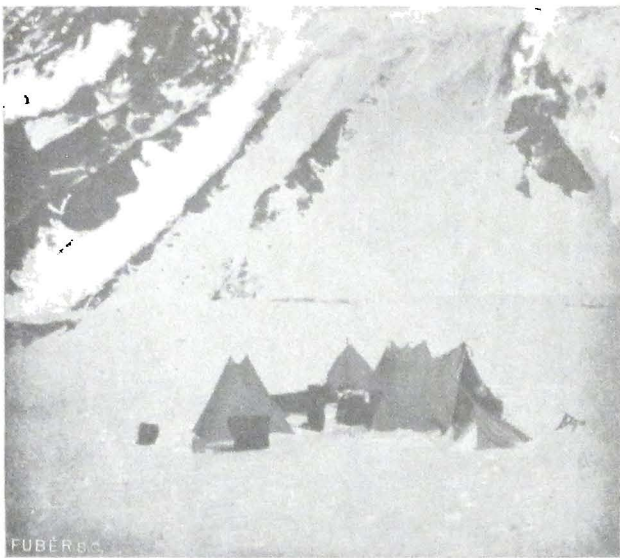
A 11 heures, les hommes qui redescendent nous quittent, emportant de bonnes nouvelles pour Eckenstein ; nous lui recommandons une grande diligence, car notre « main camp » est installé et nous voulons profiter du beau temps qui a l'air de s'établir. Durera-t-il ? Voilà la grave question qui seule nous préoccupe à l'heure qu'il est.

Pour le moment, le soleil brille dans un ciel sans nuages ; mais un courant d'ouest nous donne quelque peu à réfléchir. Nous profitons toutefois de la bonne chaleur pour sécher nos effets humides de la neige d'hier ; puis, quelques parties d'échecs en attendant le souper, et la soirée passe agréablement. Nous donnons les dernières instructions à nos coolies pour demain, leur recommandant d'être prêts à partir de bonne heure et nous préparons déjà ce soir, avec le souper, le déjeuner qui doit être expédié lestement pendant qu'on roulera la tente.

Ainsi fut fait et, le 20 juin, à 5 1/2 heures, nous abandonnons ce dernier parao, pour gagner le camp X et nous réunir au reste de l'expédition.

La neige est meilleure et moins épaisse qu'hier : nous parcourons de grands espaces de glace entièrement découverte. Les crevasses, par contre, sont beaucoup plus nombreuses et plus enchevêtrées, et nous perdons de ce fait un peu de temps, consacré à sonder celles encore recouvertes de ponts de neige.

Les séracs qui occupent les deux bords du glacier laissent heureusement entre eux un passage suffisant, pas trop accidenté, mais assez incliné ; deux hommes encordés et peu chargés marchent devant, sondant les ponts de neige, que nous abattons lorsqu'ils sont trop faibles, et indiquant aux suivants les précautions à prendre.



(166.) Le Camp X (5700 m env.).

Nous nous élevons rapidement et, à 7 1/2 heures, nous apercevons les tentes de nos amis.

La première partie de l'expédition sur le glacier est terminée ; tout a marché au gré de nos souhaits ; nous avons joui d'une santé excellente, nous nous sentons dans les meilleures dispositions pour entreprendre les tâches les plus pénibles, les escalades les plus ardues, nous sommes prêts à donner l'effort maximum que peut réclamer l'assaut final.

Ni le régime que nous avons suivi jusqu'à présent, ni l'altitude ne nous ont encore débilités ; l'inconnu s'ouvre devant

nous avec les plus riantes perspectives ; il nous semble déjà entrevoir le moment où nous allons en vainqueurs poser le pied sur le plus haut sommet de l'Hindu-Kush, enrichir la science d'un fait nouveau, et trouver enfin la récompense méritée de tant d'efforts, de peines et de labeurs !



VII

SUR LA GLACE ET DANS LA NEIGE

Camps X, XI et XII.

Du 20 juin au 4 août.

Nous surprenons au lit nos camarades encore un peu fatigués et heureux de n'avoir pas à se lever à l'aube pour réveiller les coolies et reprendre la marche pénible des jours précédents. Ils ne s'attendaient pas à nous voir arriver de si bonne heure, et nous félicitent d'avoir obtenu cet avantage de nos porteurs. Ceux-ci déposent au fur et à mesure leurs kiltas et les autres charges, et s'entraident à dresser les tentes avec rapidité. Ce n'est point inutile, car, à peine arrivés, la neige se met à tomber en bourrasque, et nous force à chercher au plus vite un abri. Nous nous installons deux par tente et en abandonnons une à nos coolies, qui s'y entassent pour laisser passer la tourmente.

Nous prenons nos quartiers, pour attendre Eckenstein, aussi confortablement qu'on peut le faire à 5700 mètres. L'hypsomètre indique $82^{\circ},50$, ce qui correspond à 18,733 pieds ou 5709 mètres; le baromètre doit être très bas ces jours-ci, car, dans quelques jours, en répétant l'expérience, nous trouverons $82^{\circ},57 = 18.655$ pieds = 5686 mètres : différence assez sensible, mais d'ailleurs sans importance.

Maintenant, il s'agit de renvoyer nos coolies, qui n'ont cure non plus du nombre exact de mètres d'altitude.

Comme le temps paraît définitivement gâté, nous les laissons décider eux-mêmes de leur sort; ils ne se sentent aucune disposition à séjourner à des hauteurs pareilles, et ne demandent qu'à redescendre au plus vite. Nous n'avons

de notre côté aucun motif de les retenir, une fois écrite la lettre par laquelle nous engageons encore Eckenstein à ne pas tarder à nous rejoindre; car nous lui avons promis de ne rien tenter avant son arrivée, et lui, plus que tout autre, tient à organiser et à surveiller l'assaut final.

Avant de prendre congé des braves gens, grâce au concours desquels nous sommes parvenus sans encombre et sans accidents jusqu'ici, nous nous enquérons de leurs dispositions et leur faisons promettre, le moment venu, de remonter chercher nos bagages, pour nous aider à regagner la plaine. Nos domestiques, qui nous ont accompagnés depuis Srinagar, ont le cœur un peu gros en se séparant de nous; ils avaient compté, en partie du moins, essayer l'ascension et profiter de la récompense promise à ceux qui auraient contribué à nous seconder activement dans cette tentative. Mais les circonstances nous obligent à les renvoyer à Rdokass: nous ne pouvons leur assurer la subsistance, si loin de tout lieu de ravitaillement; il y a quatorze étapes jusqu'à Askoley, et en supposant que d'excellents marcheurs voulassent s'engager à faire régulièrement la navette entre ces deux stations à raison de deux étapes par jour, il faudrait encore deux semaines, plus un jour au moins à Askoley pour se procurer la farine, et un jour également à Rdokass pour la transformer en pain; puis il faudrait payer ces transports jusqu'ici; et tout cela pour garder autour de nous une petite armée de bouches inutiles. Enfin, autre raison plus grave: nous n'avons pas de quoi loger tout ce monde; nous disposons de six tentes; trois sont réservées aux Européens, une à la cuisine; il n'en restera que deux pour tout le personnel que nous devons malgré tout avoir sous la main. Nos domestiques se rendent d'ailleurs parfaitement à nos raisons, et personne n'a la mauvaise grâce d'insister. Nous promettons cependant à quelques-uns d'entre eux de les laisser revenir avec les convois qui vont commencer à monter régulièrement de Rdokass.

Mon bon Soorfras, des services duquel je n'ai eu qu'à me louer, paraît le plus navré de tous ; il reste tristement accroupi à l'entrée de ma tente, et paraît ne pas comprendre que les raisons invoquées ci-dessus puissent s'appliquer à lui ; il a fini par s'habituer à moi, et est devenu une perle de domestique ; nous nous comprenons à demi-mot ou d'un geste. Mais l'obligation de redescendre est trop évidente, et force lui est bien de s'y rendre. Pour finir de le consoler, je lui fais cadeau de mes vieux souliers de montagne, encore en bon état du reste, et qui feront à ses pieds tout le reste du voyage. Alors, tout ému, il me fait subir et ses remerciements et ses salamalecs, en m'embrassant des pieds à la tête. Les autres domestiques en font autant à leurs maîtres respectifs, si bien qu'après tous ces retards, la caravane ne s'ébranle que vers 11 heures.

Nous voilà seuls, maintenant, livrés à nous-mêmes et à nos pensées ; pour le moment, elles ne sont pas très folichonnes. Nous avons peine à nous représenter ce qui va suivre ; encore étourdis du défilé trop rapide des scènes variées et des émotions des derniers jours, étonnés d'être enfin parvenus si haut et si loin des êtres qui nous sont chers, anéantis par l'énormité de tout ce qui nous entoure, nous n'arrivons que confusément à démêler les impressions nombreuses et variées qui nous assaillent comme après un rêve trop compliqué.

Au dehors, la tempête fait rage ; après avoir fixé les tentes aussi solidement que nous pouvons le faire avec les moyens dont nous disposons, en attachant chaque corde à deux ou trois kiltas ou à un paquet de skys, nous cherchons à les fermer et à nous garantir de la neige qui s'infiltré par les moindres ouvertures ; nous n'y parvenons qu'imparfaitement ; mais le vent est si glacé que personne n'a le courage de rester plus longtemps à se geler au dehors. Nous nous réfugions dans nos lits, et nous emmaillottons aussi chaudement que possible ; bercés par le sifflement du vent dans les

cordages des tentes, une douce somnolence nous envahit peu à peu, et bientôt chacun s'endort comme dans la meilleure cabane de nos Alpes.

Mais le réveil y sera moins agréable. Le fond de la tente est recouvert d'une couche de neige fraîche qui, malgré tout, a pénétré à l'intérieur; il n'y a guère plus de différence entre le dehors et le dedans de nos demeures, et si l'on a le malheur de faire quelques mouvements trop brusques, par toutes les ouvertures des habits pénètrent quelques



1167. — Vue au S. du Camp X.

parcelles de neige. Si nous ne voulons pas être ensevelis vivants, il faut à chaque instant se secouer et balayer rapidement au dehors tout ce qui n'a pas eu le temps de fondre. Néanmoins, une humidité intempestive remplit toute la tente et l'on végète dans une sorte de

buée glacée qui pénètre partout et nous force à nous réfugier plus au fond de nos sacs d'édredon.

Notre camp est situé à la réunion d'une des arêtes secondaires du Chogori avec une arête semblable du Broad Peak; ce n'est en somme qu'une vague plus prononcée du fleuve de glace qui se prolonge encore en arrière sur une longueur que nous ne pouvons pas déterminer pour le moment; l'inclinaison du glacier en amont d'ici est bien moins accentuée qu'entre les camps IX et X, de sorte qu'on peut facilement prendre à distance pour un col (« possible saddle » de la carte de Conway) ce qui n'est en réalité que le bord d'un im-

mense repli. Cet emplacement est sillonné de crevasses très profondes, recouvertes en partie de ponts de neige plus ou moins solides, et au milieu desquels on cir-



(168.) Arête S. O.
du Chogori.



eule avec quelque circonspection. Les tentes sont massées entre deux de ces gouf-

(169.) Camp X
et pentes inférieures
du Chogori.

fres bleu-noirâtres, qui ont certainement plus de cinquante mètres de profondeur, et dont on ne peut apercevoir le fond.

De temps à autre, on sort se dégourdir un peu, et dans les accalmies on entrevoit les géants qui nous dominant. Ils produisent une impression d'unité et de simplicité qui en font d'emblée des chefs-d'œuvre en leur genre. Dès l'abord, le Broad Peak, au sud, paraît plus imposant que son vis-à-vis, le Chogori, au nord ; cela tient à ce que nous sommes légèrement plus éloignés du premier que du second ; et plus tard, cette première impression, loin de se modifier, s'accroîtra encore, de sorte qu'à l'heure qu'il est, nous donnerions volontiers la préférence au Broad Peak, s'il avait 150 ou 200 mètres de plus. Vu d'où nous sommes, et même de plus haut, il présente un ensemble de formes plus harmonieux, plus artistique, dirai-je, que son puissant voisin.

Mais le Chogori a ses 8611 mètres. Et nous lui réservons aussi sa part de sympathie, ne fût-ce qu'en souvenir de la nuit du camp VIII et des impressions les plus profondes qu'œuvre belle ait jamais produites sur nous !

Abstraction faite des deux colosses qui gardent l'entrée du plateau au bord duquel est posé le camp X, le reste des montagnes qui nous entourent mérite aussi une description sommaire.

Du côté du Thibet, au nord-est, on devine un col dont on ne voit pas d'ici la plus basse dépression, et qui est dominé à gauche, c'est-à-dire au nord, par un sommet que nous baptisons le *Staircase Peak* (le Pic en escalier), grâce à son arête méridionale, qui s'abaisse par quatre marches régulières taillées pour quelque géant mythologique ; à droite, deux autres sommets moins élevés se dressent au-dessus de l'arête qui, du Broad Peak, descend lentement sur le col thibétain.

Le Chogori envoie aussi au nord-est une arête immense, régulière, courant au dessus de 7000 mètres sans sommets bien distincts, qui s'incurve, avant de se rattacher au *Staircase Peak*, en une vaste concavité au fond de laquelle nous établirons plus tard, pour quelques jours, notre XII^e camp.



Broad Peak (plus de 8500 m) en face du Ghogori, vue du camp X (5500 m env.)

Cette concavité fait pendant à une autre, plus ouverte et plus rapprochée de nous, formée sur une incurvation de l'arête orientale du Broad Peak, et où descendent à chaque instant les avalanches les plus formidables que nous ayons jamais vues.

Ces notions topographiques ne nous apparurent naturellement pas aussi simples et aussi évidentes dès notre arrivée au camp X, d'autant plus que la tempête dura deux jours, nous laissant

un demi-mètre de neige, bouchant toutes les crevasses, mais aussi s'infiltrant dans les tentes et les kiltas, et nous rendant singulièrement pénibles les débuts du séjour à cette hauteur. On a beau se calfeutrer de toutes les manières possibles, épinglez



(170.) Le Staircase Peak (8000 m env.)

les moindres ouvertures, il neige dans la tente comme au dehors, et il ne reste plus qu'à nous emmailloter dans nos lits et à nous abriter la figure.

C'est la seule partie du corps que nous ne puissions pas enfouir sous les couvertures. Au premier moment, nous essayons bien de la recouvrir complètement; mais nous avons compté sans l'altitude. Bien que, debout, nous respirions assez facilement, le seul fait d'être assis et d'avoir la cage thoracique et les muscles abdominaux gênés par les jambes, nous fait rapidement haleter; nous sommes alors obligés de changer de position et d'effectuer quelques profondes inspirations qui ramènent l'échange gazeux à son taux normal; mais si, à ce moment, nous nous levons brus-

quement, un étourdissement plus ou moins prolongé nous force à nous accrocher à n'importe quoi ou à nous rasseoir. Et ces premiers symptômes d'anémie cérébrale momentanée, loin de disparaître par l'acclimatement, augmenteront énormément par la suite, en fréquence et en intensité.

La diminution de la pression a d'ailleurs sa répercussion dans tous les domaines; nos bouteilles de champagne ne sautent pas, car elles sont suffisamment solides; mais il arrive fréquemment que certaines boîtes de conserves, préparées au bord de la mer et contenant un liquide où l'air est



(171.) Vue du Camp X au S. E.

en dissolution, se répandent en écume au moment où on les ouvre, et se vident en bonne partie. Inconvénient minime encore, à côté d'un plus grave: l'eau bouillant à 82 degrés, toute une catégorie d'aliments n'arrivent pas à se ramollir par la

cuisson: le riz, l'orge perlé, et surtout les légumes secs comprimés de Chollet, exigent un séjour de plusieurs heures dans l'eau bouillante. Nous avons bien la cuisine Müller, dite économique, genre marmite norvégienne, pour maintenir à une haute température les aliments qui exigent une longue cuisson; malgré le froid, nous retrouvons au matin encore bons tièdes les potages que nous y avons enfermés le soir précédent; mais les légumes n'en sont pas plus tendres. Il m'est arrivé entr'autres de cuire pendant une demi-heure à tous les repas, et cela durant trois jours, une soupe au riz restée légendaire, qu'en désespoir de cause

je finis par manger seul, au grand amusement de mes camarades, qui avaient parié que cette soupe resterait éternellement dans le même état, et que personne ne la mangerait jamais. Je gagnai mon pari, mais j'y laissai une aurification !

Au reste, pendant les premiers temps de notre séjour au camp X, nous jouissons d'un excellent appétit, que le régime rapidement insipide des conserves ne parvient pas encore à diminuer.

Toutefois, certains produits déclarés parfaits aux essais préliminaires faits en Europe ne trouvent pas longtemps grâce devant ce qui, au début, nous semble être de la gourmandise. Cette répugnance pour toute une catégorie d'aliments en conserve s'explique cependant facilement, quand on se rend compte qu'ils n'apparaissent que fortuitement dans l'ordinaire de nos repas européens, où la viande et les légumes frais tiennent à juste titre la place prépondérante. Là-haut, nous n'avons malheureusement pas le choix : nous recevons bien du mouton et du pain frais ; mais celui-ci se dessèche vite, et quant à la viande, les alternatives de chaud et de gel par lesquelles elle passe avant d'arriver jusqu'à nous la rendent immangeable, ou du moins peu appétissante. De temps à autre, un quartier de mouton nous parvient en meilleur état qu'à l'ordinaire : mais c'est au détriment des porteurs, qui sont montés par un temps défavorable ; en outre, le plus souvent elle ne tarde pas à moisir, même au fond de la crevasse où nous descendons toute la provision.

Mais hélas ! même les potages à l'extrait de viande et les soupes concentrées qui nous paraissent au début supérieurs au bouillon de mouton dont nous sommes gavés depuis bientôt quatre mois, finissent par nous lasser et nous revenons au dit bouillon avec un plaisir que nous ne nous serions pas cru capables d'éprouver à nouveau.

Les Baltis ont une manière assez curieuse de se procurer de l'eau sur les glaciers, à une hauteur où il n'en coule guère :

ils font dans la glace un petit creux, qu'ils tapissent de plaques de fer blanc provenant de boîtes vides éventrées. Lorsqu'un bon rayon de soleil chauffe ces plaques, la glace fond à l'entour ; comme elle se charge assez rapidement de rouille, cela suffit pour l'empêcher de geler lorsque la température ne s'abaisse pas au-dessous de -5° ; de sorte que souvent encore nous trouvons le matin un peu d'eau au fond de ces petits lacs creusés en grand nombre autour des tentes. Toutefois, lorsque, avant le coucher du soleil, le thermomètre indique -4° ou -5° , nous enfermons dans la cuisine Müller toute l'eau produite, évitant ainsi l'ennui de faire fondre de la neige et de la glace.

Malheureusement, les lacs ne se remplissent pas toujours dans les journées brumeuses, et force nous est souvent de geler dans la tente de cuisine avant qu'un peu d'eau chaude ait remplacé dans la casserole les blocs de glace ou de neige durcie.

Jusqu'à l'arrivée d'Eckenstein, sans nous être consultés, chacun prépare les repas à sa guise, car nos cuisiniers sont restés à Rdokass ; et je ne sais d'ailleurs s'ils auraient consenti à manipuler la variété infinie de nos conserves, parmi lesquelles se trouvaient certainement bien des boîtes d'aliments souillés ou interdits : porc, veau, fromage, alcool, n'auraient pu nous être servis directement par eux, même s'ils avaient su apprêter ces produits variés. D'autre part, nous trouvons en cuisinant nous-mêmes un dérivatif, une distraction aux heures d'ennui que les parties d'échecs ou la lecture n'arrivent pas à nous éviter complètement.

Malheureusement, il n'est pas facile de contenter tout le monde et soi-même ; pour des représentants de trois nationalités différentes, on n'arrive pas toujours à composer un menu où tous les goûts soient également satisfaits. Il est vrai qu'avec un peu d'indulgence, et en consultant les goûts de chacun, les repas finissent par recevoir l'approbation générale, et les mécontents ont toujours la ressource d'apprê-

ter à leur guise leurs aliments préférés. Les provisions ont d'ailleurs été choisies avec un soin extrême, chacun ayant été consulté sur ses préférences individuelles. (*Voir l'appendice : « Renseignements pratiques »*).

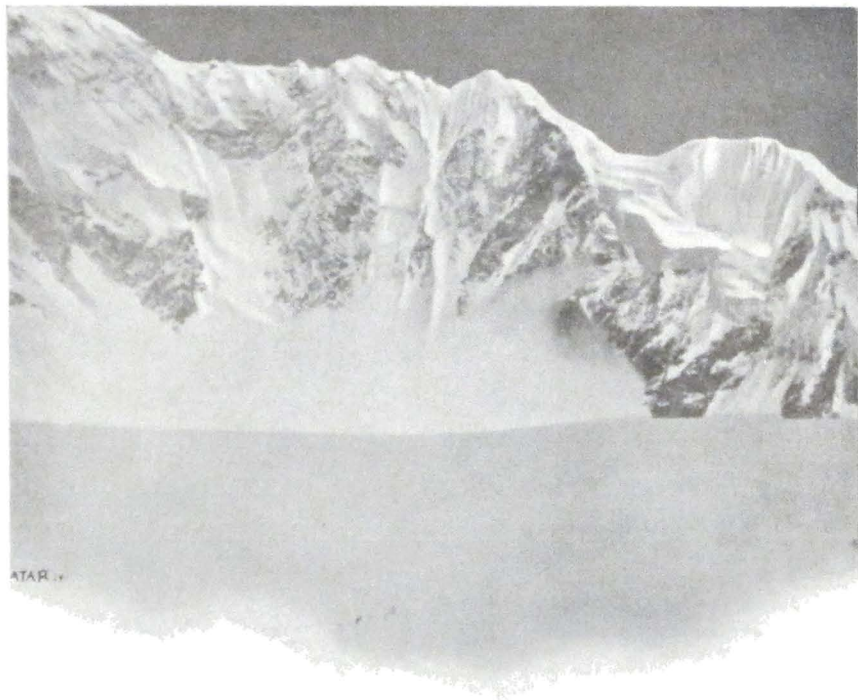
* * *

Le 23 juin arrive une escouade de porteurs avec du pain pour nos Baltis et des nouvelles d'Eckenstein. Après avoir transporté le camp de Paiyu à Rdokass, il a organisé le réapprovisionnement en farine, dès Askoley ; elle sera transformée en « tshupatis » par nos cuisiniers, et, chaque semaine environ, un convoi suffisant apportera, outre le pain, le courrier d'Europe s'il est arrivé, ainsi qu'un peu de viande fraîche et tous les œufs qu'on peut acheter à Askoley et aux environs. Eckenstein nous fait en outre savoir qu'il se dispose à nous rejoindre, espérant quitter Rdokass le 23 ; en doublant les étapes il arriverait donc le 27 ou le 28, et c'est à partir de ce moment-là que nous pouvons entrevoir la possibilité de commencer l'attaque du Chogori.

Cette bonne nouvelle met tout le monde en joie. Nos Baltis aussi sont tout heureux de revoir quelques camarades qui leur apportent des nouvelles d'en-bas. Pour la première fois on entend des chants sortir des différentes tentes ; premiers accords, plus ou moins harmonieux, qui aient troublé le silence des vastes solitudes qui nous entourent ; chacun des Européens retrouve quelque vieille mélodie, souvenir du pays, du temps d'études ou de parties de cabanes ; les Baltis eux-mêmes, gagnés par la contagion, entonnent à la suite quelques-unes de leurs mélopées trainantes et sans rythme apparent. La fête finit par une distribution de thé et de sel aux porteurs, à laquelle on ajoute du tabac et une pipe, ce qui paraît leur procurer un très grand plaisir.

Ces hommes passeront la nuit dans la seule tente

Whymper (*voir aux renseignements pratiques*) que nous puissions leur offrir pour le moment, plus une petite de Mummery, en soie, très basse et sans fond ; ceux qui couchent sous cette dernière découpent dans des kiltas vides et inutilisables des bandes qui leur serviront de plancher ; ils s'y accroupissent, enveloppés seulement de leur couverture, et se réchauffent en se serrant les uns contre les autres,



172. Arête N. E. du Chogori ; vue du Camp X (au seconde plan, avalanche de neige poudreuse.)

tout en faisant brûler dans leurs « kangris » du charbon en poudre de tilleul comprimé qu'ils apprécient fort.

C'est peu de chose pourtant ; car pendant les nuits qui suivent les deux jours de tempête, la bise souffle avec une telle violence, que nous ne pouvons presque pas dormir ; elle siffle dans les cordages de la tente, et s'y engouffre si furieusement que nous nous attendons à chaque instant à la voir s'abattre sur nous ; heureusement les piquets fichés dans la glace et renforcés par les kiltas tiennent bon ; et nous

nous retrouvons au matin sensiblement dans le même état, à cette différence près toutefois que deux ou trois centimètres de neige nous recouvrent de la tête aux pieds.

Des avalanches descendent, jour et nuit avec la même fréquence, si considérables qu'elles semblent tomber à nos côtés.

Sur la pente du Chogori, la masse de neige et de glace qui se précipite dans certains couloirs et rebondit sur le glacier après une chute de 4,000 mètres est souvent si formidable, que toute la vallée en est obscurcie comme par le plus épais brouillard ; le déplacement de l'air fait remonter les débris de glace pulvérisée à plusieurs centaines de mètres contre les flancs du Broad Peak, et se fait sentir jusqu'à nous sous forme d'un vent violent, chargé d'aiguilles qui obscurcissent l'atmosphère en un clin d'œil.

Mais, chose curieuse, la majeure partie de l'avalanche n'arrive pas jusqu'au fond de la vallée ; la sécheresse de l'air produit un phénomène qui se rencontre parfois dans nos Alpes, mais jamais dans des proportions aussi fantastiques. Chacun connaît les banderoles qui, par les belles journées ensoleillées voltigent sur les arêtes ou les sommets neigeux, emportées par le vent ; la neige en farine et les aiguilles de glace qui les forment disparaissent dans l'atmosphère limpide après un parcours souvent très court, en subissant la *sublimation* dans l'air sec des hauteurs. C'est ce même passage sans transition de l'état solide à l'état gazeux, qui dissipe dans l'air la partie la plus ténue des avalanches himalayennes. Ici, chaque fois que règne le vent du nord, d'une extraordinaire sécheresse, cette sublimation agit avec une intensité toute particulière. De cette façon, l'eau de fusion ne descendant pas dans les couches inférieures de la neige pour la tasser et la durcir ensuite par le gel, celle-ci reste dans l'état où elle est tombée, « en farine », et cela tant qu'un peu d'humidité n'est pas apportée par les vents d'ouest.

Et dire que nous sommes probablement les premiers êtres humains à qui il est donné d'assister à ces spectacles grandioses dans cette partie de notre globe !

Peut-être quelqu'indigène, hanté par l'idée de l'existence de trésors imaginaires, s'est-il, une fois ou l'autre, hissé à la hauteur où nous sommes en ce moment ; peut-être quelque bande de Thibétains pillards a-t-elle franchi le col que, par un temps clair, nous entrevoyons du côté du nord-est ; nous en doutons pourtant, et les Baltis, qui ont été récem-



(173.) Camp X, après la tourmente.

ment victimes de ces entreprenants voisins, n'ont jamais émis l'idée qu'ils aient pu traverser si loin et si haut la grande chaîne, alors qu'ils avaient à leur disposition le col du Mustagh plus rapproché et moins élevé.

Non, nous sommes bien les premiers à jouir de ces paysages, les premiers témoins de ces formidables avalanches, de ces phénomènes géologiques titanesques.

L'explorateur qui parcourt les déserts de sable de l'Asie centrale à la recherche des civilisations disparues, ou les

forêts cent fois séculaires de l'Afrique équatoriale, ne peut jamais prétendre incontestablement livrer à l'humanité un domaine nouveau ; tandis qu'ici chaque pas en avant est bien le premier que l'homme imprime dans la neige immaculée. Quels spectacles pour qui cherche à revivre les émotions d'un autre âge, à s'imprégner de cette grande poésie que le plus insensible peut comprendre ! « Poésie d'antique solitude et de sublime silence », disait Javelle, « poésie qui fait rêver qu'assistant au premier âge du monde on est l'Adam de la création nouvelle, ou que, dernier survivant des générations éteintes, on est resté seul avec la Nature et Dieu. »

Et les jours passent ainsi, plus ou moins monotones. Le ciel est d'ordinaire couvert : tempêtes, bourrasques, viennent fréquemment jeter leur note aiguë dans le concert des avalanches, avec des alternatives de rares éclaircies, dont on profite pour vider les tentes et exposer au soleil habits et couchettes humides, ou pour faire quelques pas aux environs du camp, histoire de se fouetter le sang et de se déraïdir les articulations.

La journée du 26 juin se passe à examiner à la jumelle, dans les intervalles où le brouillard veut bien se dissiper momentanément, le bas du glacier, et la route que doivent suivre Eckenstein et ses coolies ; mais nous avons beau explorer minutieusement les moindres détails, nous ne voyons rien remuer.

Le 27 au matin, les yodlées de Pfannl, qui est allé faire quelques pas en skys jusqu'au bord de notre plateau glacé, nous annoncent qu'il aperçoit enfin la caravane d'Eckenstein. Nous sautons à la cuisine lui préparer un bon déjeuner, de sorte que quand il arrive, un peu après neuf heures, il trouve le couvert mis et de quoi se reconforter ; il est parti de Rdokass le 24, en doublant toutes les étapes sauf la dernière ; il vient ce matin du camp IX avec une vingtaine de coolies, portant tous, outre des sacs de pain, les effets et la tente d'Eckenstein, un fagot de saule sec, destiné à faire du

charbon pour les kangris de nos hommes et à cuire leur thé. Ces bois serviront comme d'une sorte de litière, sur laquelle les hommes qui restent avec nous, et qui décidément n'ont pas un faible bien prononcé pour la neige, pourront s'étendre au soleil quand il brillera, ou au fond de la tente à mesure que l'eau et l'humidité y pénétreront.

Nous n'avons plus à notre service maintenant que des hommes engagés au mois, sous les ordres du chicari



(174.) Arrivée des porteurs d'Eckenstein.

Salama. Nous comptons sur eux pour nous aider à préparer les étapes d'avancement et à jalonner ainsi la route qui, de proche en proche, doit nous conduire au sommet.

Eckenstein a apporté le dernier courrier d'Europe ne comportant à mon adresse qu'une seule et unique carte; c'est un message collectif de la section neuchâteloise du Club alpin suisse en course au Mauborget.

Je recevais en moyenne deux ou trois lettres et autant de cartes, sans compter le petit paquet de « Gazette de Lau-

sanne » toujours le bienvenu, et mes camarades, pour dissimuler leur jalousie, avaient l'habitude de me répéter que notre service postal avait été créé pour moi autant que pour eux tous ensemble. Cette fois, ils font des gorges chaudes de mon unique carte; sans plus discuter, je leur fais voir les trente et quelques signatures dont elle est couverte, et qui pour moi représentent autant de messages différents.

C'est dans des occasions semblables qu'on apprécie comme ils le méritent ces témoignages collectifs d'intérêt, dont on abuse quelquefois dans nos sociétés; trente signatures, trente personnes qui pensent à vous en même temps, et vous en envoient la preuve; quel bienfaisant esprit de solidarité! Brave club alpin suisse!

Au courrier précédent, j'avais reçu un message semblable de l'Academischer Alpen-Club de Zurich, et parmi les signatures se trouvaient quelques noms connus non seulement de moi, mais encore de nos camarades autrichiens et d'Eckenstein. Brave A. A. C. Z. ! Heil!

HOCH HEIL!

* * *

En étudiant les possibilités d'accès et la voie à suivre, je suis frappé dès l'abord et tout à fait fortuitement par de curieuses colorations et d'étonnants jeux de lumière que j'observe une bonne partie de l'après-midi. Il doit se livrer de furieux combats entre le vent du nord et celui de l'ouest sur l'arête et autour du sommet de notre géant; car les nuages se déplacent constamment, tantôt dans une direction, tantôt dans une autre. Ce perpétuel mouvement provoque des variations rapides dans leur épaisseur, et le soleil, qui perce à chaque instant à travers les déchirures, produit des irisations variées à l'infini où toutes les couleurs du spectre apparaissent séparément ou simultanément comme en un gigantesque kaléidoscope. Une quantité de petits arcs-en-ciel naissent et se dissipent avec une rapidité telle, qu'on

peut à peine les suivre dans leurs évolutions, laissant sur la rétine l'impression d'une bigarrure compliquée, dont la résultante est une teinte violacée des plus chatoyantes. La disparition du soleil derrière le Chogori n'interrompt pas ce magnifique phénomène, qui se prolonge longtemps encore, pour le plaisir des yeux.

* * *

En examinant à la jumelle les détails de l'arête qui descend jusqu'à nous, orientée approximativement au sud-est, nous arrivons à la conclusion que l'ascension peut être tentée dans cette direction. Par de larges couloirs évasés, puis par des pentes uniformes d'une inclinaison moyenne de 40 à 45 degrés, nous devons arriver à gagner cette arête; elle est très inclinée, et le haut en est coupé de bandes jaunes transversales où la neige ne paraît pas avoir tenu bien longtemps, tandis que tout autour elle règne encore en maîtresse; mais, jusqu'à plus ample informé, nous tenons cette voie comme susceptible d'être suivie, et décidons qu'au premier beau jour nous tenterons de nous élever dans cette direction.

C'est à Crowley, Pfannl et moi qu'est réservé l'honneur de former la première caravane. A ce sujet, il avait été très rigoureusement entendu, encore en Europe, que les raisons qui détermineraient le nombre et le choix des premiers appelés à tenter l'ascension ne seraient invoquées que sur les lieux mêmes, selon les circonstances, et que chacun s'inclinerait sans objection devant la décision de la majorité. Et comme il ne s'agissait point d'un concours entre nous, mais d'un résultat à atteindre, peu importaient les personnalités ou les nationalités; si un seul arrivait au sommet, le mérite en rejaillissait sur l'expédition dans son ensemble, et l'heureux élu n'en tirerait ni gloriole, ni bénéfice égoïste et exclusif; chacun devait travailler dans la mesure de ses forces à assurer, non son propre succès, mais celui de l'expédition,

de la manière qui serait jugée la plus favorable par la majorité.

D'ailleurs, à ce moment-là, chacun eût été également apte à tenter l'ascension ; tous nous nous sentions dans d'excellentes dispositions, nonobstant quelques malaises individuels peu appréciables encore, et sans grande importance.

Nous nous occupons aussitôt des préparatifs : nous décidons de construire, au moyen d'une paire de skys, un traîneau sur lequel on fixera, outre nos sacs d'édredon et une tente Mummery, une kilta renfermant des provisions pour trois jours ; le tout sera amené si possible jusqu'à la bande horizontale de rochers jaunes dont j'ai parlé plus haut ; quatre coolies nous aideront dans ce travail, qui constituera la première étape d'avancement.

Si la neige et la régularité de la pente s'y prêtent, on utilisera une poulie et une corde de 150 mètres pour hisser le traîneau de 75 en 75 mètres.

Si l'on peut atteindre le même jour la bande de rochers en question, les coolies redescendront, pendant que nous chercherons un endroit favorable pour y dresser la tente, et poursuivrons l'ascension le lendemain.

Parmi nos conserves, celles qui nous paraissent le plus appropriées sont les boîtes avec appareil à cuisson (selbstkocher) ; je fais en outre cuire un quartier de mouton frais, qu'Eckenstein a apporté jusqu'ici en assez bon état, grâce au mauvais temps et à la basse température dont il a « joui » durant son rapide voyage. Puis chacun y ajoute quelque article qu'il apprécie plus particulièrement.

Dans l'après-dîner de ce jour mémorable, tout en mettant la dernière main aux préparatifs, nous décidons que Knowles et Wessely se joindront à nous pour la journée de demain, si possible jusqu'à la bande de rochers, mais reviendront en tout cas coucher au camp.

La bise, qui n'a cessé de souffler assez violemment dans la matinée, augmente encore d'intensité dans la soirée, au

point de se transformer en véritable ouragan. Elle entraîne dans sa course une grande quantité de neige, qui s'infiltré de nouveau partout d'une manière bien malencontreuse : la tente de la cuisine entre autres, qui n'a pas été refermée soigneusement, se remplit tellement que tout y disparaît bientôt sous des monceaux de neige ; nos hommes en ont pour plus d'une heure à la remettre en état et à en dégager les alentours.

Après un excellent souper, préparé en vue des efforts de demain, nous allons de bonne heure chercher le sommeil. Mais il est long à venir : est-ce l'émotion qui précède toujours une grande ascension ? est-ce la bise qui, loin de se calmer à l'approche de la nuit, augmente encore de violence, faisant flotter les parois de la tente comme une voile désemparée ?

Ne pouvant dormir, nous commençons une partie d'échecs qui dure une bonne partie de la nuit, jusqu'au moment où, n'en pouvant plus, nous finissons par tomber de sommeil, malgré la tempête !

Le réveil a été fixé à 5 heures ; je me lève le premier. Mais la bise n'a pas diminué d'intensité et la température a été cette nuit de 12 degrés au-dessous de zéro. Que faire ? Ne courons-nous pas, à nous mettre en route, le double danger de nous faire balayer par cette bise enragée, ou de geler sur place, pour peu que les difficultés nous forcent à ralentir ou à interrompre la marche ? D'autre part, le temps a l'air de s'être remis au beau, et cette bise peut bien, à tout prendre, être le début d'une période de jours ensoleillés pendant lesquels la température ne peut manquer de se relever.

Crowley opine pour retarder le départ de quelques heures et attendre que la bise ait un peu faibli ; Pfannl et moi nous rangeons à son avis. Pour ne pas nous rendormir, nous chaussons les skys et allons faire une petite reconnaissance du côté d'une brèche que l'on aperçoit dans la direction du

nord-est, au pied du *Staircase Peak*, et qui s'ouvre peut-être sur une vallée glaciaire moins abrupte que les pentes du Chogori qui nous dominent. Nous partons après déjeuner, ayant décidé définitivement de ne tenter l'ascension par les rochers jaunes que si, au delà de la brèche, les conditions d'ascension ne sont pas plus favorables.

Au bout d'une heure et demie de marche sur un glacier passablement crevassé au début, mais recouvert d'une neige favorable aux skys, Pfannl et Wessely, qui ont pris les devants, disparaissent à nos yeux; Crowley et moi, supposant un accident, prenons les dispositions en conséquence : Crowley redescendra chercher du secours, tandis que je continuerai à suivre les traces des skys jusqu'à l'endroit où j'ai cru voir disparaître nos compagnons. Au bout d'un quart d'heure, je m'aperçois de la cause de cette disparition; elle tient à un repli du glacier, que l'uniformité de la neige et la distance cachaient à nos yeux; en effet, je vois peu après Pfannl reparaitre et revenir de mon côté, tandis que Wessely continue dans la direction du col tibétain.

Nous regagnons le camp poussés gentiment par la bise, en faisant de belles glissades et en passant les crevasses en carrière, grâce à la longueur des skys qui offrent moins de chance d'effondrer les ponts de neige encore récents; seule, la partie crevassée du plateau qui précède immédiatement le camp est un peu plus pénible, grâce à une inclinaison presque nulle et aux nombreux détours nécessaires.

Cette brève reconnaissance ayant donné d'assez bons résultats, nous la complétons le lendemain en pénétrant dans la brèche, les Autrichiens et moi; Wessely, qui tient à atteindre le col tibétain, se sépare de nous et ne rentre que tard dans la soirée. Comme le col débouche sur une vallée glaciaire assez semblable à la nôtre, mais d'inclinaison plus prononcée, on décide de renoncer pour le moment à tenter l'ascension par la face et l'arête qui nous dominent, et d'aller établir un XI^e camp dans un endroit plus élevé, mais en

même temps plus abrité, à l'entrée de la brèche au pied de l'arête nord-est du Chogori.

Ce transfert sera long, vu que nous n'avons plus qu'un nombre restreint de coolies. Pfannl et Wessely monteront les premiers avec leur tente et un nombre suffisant de kiltas pour pouvoir attendre éventuellement plusieurs jours qu'une nouvelle escouade les ait rejoints. Précaution heureuse : la semaine qui suit ce premier départ est si déplorable qu'il faut une forte dose d'énergie pour se décider à quitter un bon lit chaud avec la perspective d'aller se geler dans la tente de cuisine ; à plus forte raison, personne ne songe à aller rejoindre les Autrichiens, qui doivent pourtant trouver le temps un peu long et la solitude ennuyeuse. Il serait bien inutile de s'exposer aux bourrasques et aux tourbillons de neige, sans autre perspective que d'aller grelotter à 6000 mètres un peu plus qu'à 5700.

Semaine terrible ; celle qui nous a laissé les souvenirs les plus pénibles de tout notre séjour sur le glacier.

Bien que le fond des tentes fut imperméable, et qu'entre le glacier et nous fussent interposées plusieurs couches isolantes — matelas de liège, couvertures, sac d'édredon, etc. — nous ne pouvons empêcher la neige et plus tard la glace de fondre sous nos lits, grâce à la chaleur qui se dégage de nos corps ; si bien que, au bout de trois ou quatre jours, se formait une cuvette où s'amassait l'eau en fusion. Le fond de la tente et même la grosse toile imperméable de nos valises se distendaient, laissant suinter à travers les mailles du tissu un liquide brunâtre d'un voisinage bien désagréable. Au matin, le fond de la tente était recouvert d'une couche plus ou moins épaisse de glace, qu'on enlevait à la pelle ; qu'un rayon de soleil survint auparavant, et cette glace se retransformait en eau, qu'on vidait à la façon des pêcheurs au fond de leurs barques mal étanches.

Nous remédiions en partie à ce fâcheux état de choses en découpant dans les kiltas des bandes d'osier recouvertes de

cuir, qu'on intercalait entre le fond de la tente et la valise, et qui, pour un jour ou deux, surélevaient celle-ci ; mais l'osier finissait par se ramollir aussi, en même temps que la fosse glacée se creusait davantage ; il ne restait plus alors qu'à déplacer la tente dans un endroit plus hospitalier.

Cette eau de fonte se formait également dans les kiltas exposées à tous les vents et à la neige, détériorant tout ce qui n'était pas enfermé hermétiquement.

Bien que la chose fût plus ou moins prévue, elle n'en était pas moins grave ; par exemple, nous étions, à chaque éclaircie, obligés

d'étendre au soleil le charbon destiné à nos chaufferettes, qu'un emballage de chaux vive ne protégeait pas suffisamment ; au bout de deux ou trois passages à l'humidité, il ne brûlait plus, et n'était bon qu'à jeter ; le pain des coolies moisissait et devenait rapidement immangeable.



(175.) Emplacement d'une tente, au bout de cinq jours.

Ces conditions antihygiéniques avaient naturellement leur contre-coup sur la santé générale ; mais ce fut plus tard qu'elles apparurent avec tout leur cortège de dangers.

Le 8 juillet, une accalmie s'étant produite, Crowley et moi partons à 6 $\frac{1}{2}$ h., pour tenter à notre tour de gagner le camp XI avec quelques kiltas, la tente et nos valises amarées sur un traîneau de skys, quoique ce mode de transport n'ait pas l'heur de plaire à nos coolies : ils préféreraient emporter séparément chaque charge au lieu de la trainer péniblement sur un glacier incliné.

Pendant une heure, nos hommes s'évertuent à faire avancer ce véhicule qui ne leur dit rien qui vaille ; tous les vingt ou trente mètres, ils sont obligés de s'arrêter pour reprendre haleine, après les efforts désespérés et les secousses sans nombre qu'ils impriment au traîneau. Au passage d'une crevasse un peu large, le pont de neige s'effondre, entraînant toute la charge, et voilà nos douze jours de provisions, nos abris et nos lits au fond d'un glacier dont il n'est pas aisé d'estimer la profondeur ; heureusement que les skys sont solides : malgré les trois ou quatre cents kilos qui pèsent en leur milieu, ils coincent dans la crevasse ; comme tous les colis ont été solidement encordés, les efforts combinés de nos Baltis réussissent à les extraire de leur prison de glace en un seul bloc. Mais personne ne tient à renouveler cette expérience malencontreuse, et, à peine les bagages ramenés à la surface, chaque porteur s'empare d'une charge et file d'un pas plus allègre !

Le reste de la montée s'effectue sans autre aventure, mais les efforts pour tirer le traîneau et le sortir ensuite de la crevasse ont exigé une assez grande dépense de force, vu l'altitude, et l'allure de nos hommes s'en ressent bientôt ; nous ne sommes pas pressés heureusement, et ce n'est que vers 11 heures que nous atteignons l'emplacement qui va devenir notre plus haut camp de concentration.

Pfannl rentre au même moment d'une reconnaissance dans la direction de la brèche ; mais le brouillard l'a empêché de poursuivre bien avant ses investigations.

A peine les coolies arrivés et la tente dressée, la neige se remet à tomber, mais avec un peu moins de violence qu'au camp inférieur, bien que les nuages courent dans le ciel avec la même rapidité.

Notre nouveau camp est installé au pied d'une paroi de protogine au milieu de laquelle court une bande plus ou moins horizontale d'une roche absolument noire, également de formation éruptive ; çà et là, quelques veines d'un jaune

Broad Peak (8500 m env.) vue du Camp XI (6100 m)



orangé, très brillantes, colorent la roche en longues traînées qui passent successivement du rouge clair au brun foncé.

Une petite moraine latérale nous sépare fort à propos du bas du pierrier encore couvert de neige, et nous protège des pierres et des glaçons qui tombent fréquemment de la paroi, dès qu'un rayon de soleil apparaît.

Les tentes reposent directement sur la neige, comme au camp X; mais ici elle a plus d'un demi-mètre d'épaisseur, ce qui nous obligera à changer plusieurs fois d'emplacement; l'eau de fusion qui se forme aux dépens de notre chaleur animale pénètre pourtant dans la couche sous-jacente, et ne forme heureusement plus les baignoires si désagréables du camp X; mais la neige se tasse sous les parties les plus lourdes du corps, si bien que la tête et les pieds reposent bientôt sur une éminence, tandis que le reste du corps disparaît dans les profondeurs d'une vaste cavité.

La paroi qui nous domine est la chute terminale d'une longue arête très étroite qui se détache du Chogori à quelque 5 ou 600 mètres du sommet; elle se dirige d'abord horizontalement au nord-est et se termine au-dessus de nous par un renflement pouvant passer à la rigueur pour un sommet distinct. C'est à ce sommet que nous allons tenter de nous élever, pour gagner la longue arête horizontale. Si nos coolies ne s'effraient pas de l'inclinaison de cette première partie de l'ascension, et s'ils parviennent à atteindre un « replat » que l'on distingue d'en bas entre ce premier sommet et le commencement de la grande arête, il ne resterait plus, de l'extrémité opposée de celle-ci, que 1000 ou 1200 mètres à gravir sur la pyramide terminale de notre géant.

Pour jeter les bases de cette attaque, nous décidons, Wesley et moi, de profiter du premier beau jour pour faire une reconnaissance préliminaire et de chercher une route qui permette aux coolies de gagner le replat en question.

Le 10 juillet au matin, le soleil se lève dans un ciel absolument serein, ce que nous n'avons pas vu depuis près de trois semaines. La veille au soir, le vent du nord a enfin repris le dessus, balayant les nuages que le vent d'ouest ramenait toujours. Le Chogori, le Broad Peak et les autres montagnes qui nous entourent présentent une vue idéale, telle

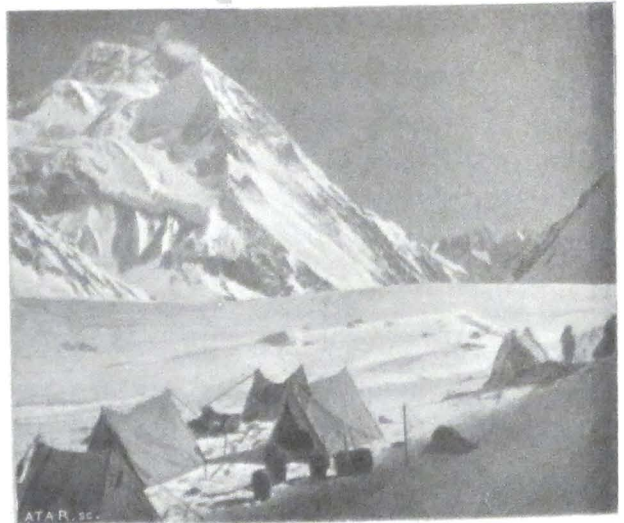


176. Arête S. du Chogori
vue du camp XI.

que nous n'en avons pas encore eu d'aussi belle. Le Chogori en particulier, visible dans ses moindres détails, ne paraît pas aussi rébarbatif que du camp X; il semble même que, d'ici, l'ascension ne doive pas

présenter de difficultés bien sérieuses, à part peut-être l'arête horizontale, masquée en partie par la paroi qui nous domine.

Le départ, fixé à 5 heures, est retardé d'une demi-heure pour permettre au



177. Camp XI, un jour de bise.

soleil de réchauffer un peu l'atmosphère; car il y a eu — 42°5 cette nuit, et la neige en farine a bientôt fait de mettre nos pieds au supplice. Les premiers pas sont assez faciles, grâce aux traces que les Autrichiens ont faites hier après-midi, en essayant de remonter le couloir un peu abrupt où nous venons de nous engager. Mais le soleil a

beau briller, nous ne parvenons à réchauffer nos malheureux pieds qu'en nous arrêtant tous les cinquante pas, et en les faisant osciller à la manière d'un pendule pour activer un peu la circulation et ramener le sang aux extrémités engourdis. Au bout d'une heure environ, nous atteignons un petit banc de rochers qui émergent de la neige, et où nous pouvons enfin les ramener à une température plus supportable.

Maintenant le couloir s'évase en un vaste demi-entonnoir, mais l'inclinaison de la pente augmente encore, de sorte que nous sommes obligés de multiplier les zig-zags dans une neige qui ne s'améliore pas, bien au contraire : elle augmente encore d'épaisseur et repose maintenant sur une glace noire d'une grande dureté. Wessely, qui marche en avant, est obligé de s'arrêter tous les cinquante pas pour reprendre haleine, et moi, qui n'ai qu'à suivre ses traces, je suis tout content aussi de ces moments de répit.

Nous notons successivement les hauteurs suivantes que nous fournit l'anéroïde :

A 6 h. 05,	20,350 pieds.
A 7 h.,	20,500 »
A 7 h. 40,	20,700 »

Vers 9 heures, nous débouchons sur l'arête orientale de notre sommité, d'où la vue plonge à l'intérieur du cirque à l'entrée duquel est posé le camp XI. D'en bas, la vue de ce cirque est masquée d'abord par les parois qui le dominent, puis par une énorme vague du glacier qui s'échappe par la brèche ; de notre arête, nous le voyons presque en entier. A première vue, il semble impossible de partir de ce fond pour gagner le Chogori ; mais, dans la petite partie que nous ne pouvons distinguer, existe peut-être un point faible qu'il s'agira d'explorer plus tard, en cas d'insuccès de la tentative actuelle.

L'anéroïde indique 21,300 pieds.

L'inclinaison tend à diminuer légèrement à mesure que nous nous élevons ; mais les difficultés commencent à devenir sérieuses. Plus trace de rochers. La neige dans laquelle nous pataugeons s'arrondit en corniches qui surplombent le cirque, et au bord desquelles il serait dangereux de s'aventurer ; on est forcé de se maintenir en contre-bas sur une pente de glace recouverte de près d'un mètre de neige en farine ; nous nous demandons si les coolies pourront jamais monter dans de pareilles conditions ; il faudra en tout cas attendre quelques jours de beau pour permettre à cette neige de se tasser ou de descendre en avalanches.

Plus haut, l'arête s'arrondit en s'élargissant et permet une marche un peu plus facile ; nous nous élevons plus rapidement et, chose curieuse, l'essoufflement pénible que nous ressentions si fort dans le couloir paraît beaucoup moins intense.

Vers 11 heures, l'anéroïde marque 21,600 pieds. Après avoir passé un petit replat où, en cas de besoin, on pourrait dresser une tente en nivelant un peu la surface, nous trouvons une pente de glace de 52°, sur laquelle la neige ne tient plus ; au moindre effort elle se dérobe sous les pieds et menace de partir en avalanche en nous entraînant ; en outre, elle est si mauvaise que le seul moyen d'avancer est de nous traîner à genoux dans cette farine, où nous enfonçons encore à chaque pas de près d'un demi-mètre.

Nous réussissons cependant à vaincre cette difficulté et à gagner un second replat plus incliné que le premier, mais où la neige redevient meilleure ; pendant une demi-heure, elle est si bonne qu'à peine la semelle de nos souliers enfonce, et nous gagnons de l'avance.

Vers midi, nous sommes à 21,800 pieds ; il ne reste plus qu'une dernière pente à gravir pour atteindre le premier sommet, d'où nous espérons découvrir une bonne partie de l'arête, ou tout au moins un emplacement pour le futur camp XII.

Mais là les difficultés deviennent vraiment terribles ; l'inclinaison qui se maintient entre 47° et 53° — chiffres relevés exactement au clinomètre — permet tout juste à la neige d'adhérer encore à la glace, mais non de supporter le poids de nos corps. Il nous faut donc tailler les premières marches de l'ascension. Mais il y a un mètre de neige poudreuse à déblayer ; puis, dans cette glace vive et noirâtre, chaque marche exige vingt ou trente coups de piolet. Pour alléger les sacs, nous avons laissé à mi-chemin les crampons, jugés inutiles ; nous regrettons vivement leur absence maintenant, mais nous ne pouvons songer à retourner les chercher. En revanche, nous sommes étonnés que, en nous relayant toutes les vingt marches, ce travail ne nous fatigue guère plus qu'à 4000 mètres dans les Alpes, et moins que la marche dans la partie inférieure du couloir ; cela tient à ce que nous sommes maintenant sur une arête où la pression du vent compense dans une certaine mesure la dépression atmosphérique.

Il ne nous reste plus qu'une cinquantaine de mètres d'ascension pour atteindre le sommet convoité, et l'anéroïde indique exactement 22,000 pieds ; encore 1200 pieds ; donc, encore 365 mètres et nous battons le record de la hauteur à laquelle Zurbriggen est parvenu au sommet de l'Aconcagua. Mais Wessely déclare qu'il n'ira pas plus loin pour aujourd'hui, estimant cette reconnaissance suffisante ; il allègue que nous pouvons revenir demain, en profitant des pas, qui seront durcis, et rendront la marche presque facile, et en nous adjoignant un troisième compagnon ; rien ne nous empêchera alors de monter aussi haut que nous voudrions et de battre tous les records du monde !

Raisonnement provoqué par un peu de fatigue et beaucoup de paresse ; au début de l'ascension, mon compagnon a fait preuve de beaucoup d'endurance, car il souffrait plus que moi du froid de pieds et a fourni une somme de travail considérable en marchant le premier les deux tiers du chemin ; mais, depuis que je suis sur l'arête, j'ai payé ma dette

en taillant la plus grande partie des marches : ainsi, nous sommes quittes.

J'essaie en vain de le décider ; il s'entête à ne pas vouloir poursuivre plus loin cette tentative. Je n'ose continuer seul à m'élever sur cette terrible pente glacée, où le moindre faux pas m'entraînerait à une glissade fatale ; à une ou deux reprises déjà, la neige a commencé à glisser ; grâce à la direction en écharpe que nous avons prise, nous nous trouvons maintenant au-dessus d'une paroi à pic qui domine le glacier de cinq ou six cents mètres.



(178.) Chemin parcouru par Wessely et le Dr Jacot Guillarmod sur l'arête N. E. du Chogori le 10 juillet 1902.

A une heure moins un quart, nous faisons donc demi-tour. Les premiers pas sont les plus dangereux, car la neige menace toujours de filer sous nous ; mais nous prenons les précautions nécessaires et arrivons sans encombre au haut de notre grand couloir, d'où une superbe glissade de près de six cents mètres me dépose d'un trait et en quinze minutes devant la porte de ma tente ; la montée avait exigé sept heures !

Pfannl et Crowley attendent avec anxiété notre retour, mais pour des motifs bien différents : Pfannl, qui était peu

dispos ce matin et regrette de n'avoir pu se joindre à nous, tient à avoir des détails circonstanciés sur notre journée, tandis que Crowley est en train de prendre un accès de malaria et me réclame à grands cris. Je satisfais la curiosité de l'un et l'impatience de l'autre; puis, m'étant réconforté, je vais prendre sous la tente un repos bien mérité. Wessely, qui n'est pas grand amateur de glissades, arrive une demi-heure plus tard, regrettant les trois cents mètres qui manqueront toujours à son bonheur, mais maugréant maintenant contre le sort, au lieu de s'en prendre à lui-même !

Si notre ascension n'a pas eu le résultat que nous en attendions, elle nous a toutefois permis de faire quelques constatations importantes. D'abord, nous sommes parvenus à 22,000 pieds — 6,700 mètres — c'est-à-dire à une hauteur que seuls les ascensionnistes de l'Aconcagua ont dépassée. Conway serait bien monté plus haut que nous au Pic des Pionniers; mais, si nous en croyons les Baltis qui l'accompagnaient il y a dix ans et dont quelques-uns font partie de notre caravane, le sommet secondaire du Trône d'Or, où il serait parvenu, ne dépasserait pas de beaucoup notre hauteur. Nous eûmes même au retour la curiosité de vérifier l'altitude du pic que les Baltis nous indiquaient comme étant celui qui aurait été atteint; si la carte de Conway est exacte et si le Pic des Pionniers est bien celui qui nous est indiqué, il n'aurait pas, d'après les angles que nous avons pris avec tout le soin voulu, les 7,000 mètres qu'on veut bien lui attribuer. Mais il ne m'appartient pas de m'ériger en juge et de trancher cette question, d'ailleurs toute d'amour-propre et, à mon avis, bien puérile : lorsqu'on en est à discuter à quelques centaines de pieds près des records d'altitude, il y a tout à parier que chacun a raison; il suffit d'invoquer une baisse ou une hausse barométrique locale pour changer de plusieurs centaines de mètres le calcul d'une altitude basée sur l'observation d'un anéroïde ou d'un Fortin, si excellents

soient-ils¹⁾. Seule, l'altitude d'un sommet mesurée trigonométriquement et selon les règles de la géodésie moderne, peut avoir une valeur absolue et incontestable ; toute autre évaluation reste sujette à discussion.

Une autre constatation plus importante est celle que nous avons pu faire sur notre état physiologique. Au plus haut point où nous sommes parvenus, bien qu'épuisés par sept heures d'efforts soutenus, nous n'avons pas éprouvé de malaise spécial ; si la première partie de l'ascension fut vraiment pénible, cela tient bien moins à la diminution de pression atmosphérique qu'au froid et à cette stagnation de l'air, dont j'admets les effets d'une façon absolue, quoiqu'ils aient été niés par plusieurs.

Nous ne pouvons que confirmer la constatation, déjà signalée par Conway pour l'Himalaya, et que la plupart des ascensionnistes ont faite : dans toute ascension sérieuse et qui demande une somme d'efforts considérable, on doit, autant que possible, choisir une vallée dirigée du nord au sud, pour avoir le plus d'ombre possible, ou une arête exposée à tous les vents, de préférence à des ravins et à des pentes de neige. Mais, ces précautions prises, nous pouvons affirmer que, dans des conditions favorables, les effets de l'altitude ne se font pas sentir à 7,000 mètres d'une façon assez intense pour être un obstacle à l'ascension.

Notre expérience à ce sujet est d'autant plus probante que, depuis un mois que nous vivons sur le glacier, notre régime, loin d'être réconfortant, nous permettait tout juste de ne pas mourir de faim ; nous n'y avons tenu bon que grâce à la solidité de nos constitutions. Nous avions pourtant les meilleures conserves connues, et en quantité telle que

¹⁾ La carte du glacier de Baltoro (au 1 : 200,000) qui accompagne ce livre indique 7,400 mètres à l'extrémité de la ligne pointillée, au-dessus du Camp XI ; cette ligne s'arrête exactement là, à la courbe de niveau 6,700, mais le chiffre doit être reporté 1 centimètre plus à l'O.

La hauteur du camp XII est approximative.

nous n'étions astreints à aucune économie. Seuls le sucre et l'alcool nous étaient parcimonieusement mesurés ; peut-être qu'une plus grande quantité de ces deux hydrocarbures — auxquels les Baltis n'ont pourtant jamais goûté, sans s'en porter plus mal — nous eût procuré un certain bien-être, habitués que nous sommes à en user dans la vie ordinaire ; mais cette privation est bien minime, en comparaison de celle de la viande et des légumes frais.

Le froid, en revanche, joue un rôle plus important que la raréfaction de l'air ; ou plutôt, la réunion de ces deux facteurs est à redouter grandement. Le plus souvent, dans nos ascensions des Alpes en été, nous ne tenons pas compte du froid ; nous quittons des cabanes bien fermées et bien chauffées, et la température moyenne des belles nuits d'été, à la suite d'une série de beaux jours, ne dépasse guère — 4° ou — 5°. Ici, au contraire, après une nuit claire, et pour peu que le vent du nord ait le dessus, les — 15° ne sont pas rares ; et, tant que le soleil n'est pas venu réchauffer l'atmosphère, on est exposé à tous les inconvénients qui résultent de l'engourdissement. On tourne alors dans un cercle vicieux : on n'a d'autre moyen pour se réchauffer que de faire le plus de mouvements possibles ; mais, à une telle altitude, le moindre de ces mouvements exige une dépense de force considérable ; on est arrêté par l'essoufflement, qui arrive rapidement ; le froid reprend alors ses droits, et n'agit que plus sûrement sur un organisme qui se défend mal.

Les pieds, naturellement, sont les premiers à pâtir d'un tel état de choses, et malgré toutes les précautions imaginables, nous ne pûmes éviter la perte de sensibilité qui, durant les premières heures de marche, nous fit cruellement souffrir.

* * *

A la suite de cette tentative, nous décidons de laisser la neige se tasser un peu et se durcir ; car il ne saurait être question de faire marcher des coolies chargés, sur ces pentes

de glace recouverte d'une neige aussi mauvaise ; ils s'y seraient d'ailleurs probablement refusés, malgré la bonne volonté dont ils étaient animés.

En attendant, voulant profiter des beaux jours, Pfannl et Wessely s'offrent à remonter le glacier qui sort par la brèche, décidés que nous sommes à explorer complètement toutes les voies d'accès au sommet avant d'abandonner le versant au pied duquel nous sommes depuis un mois.

Knowles et Eckenstein, qui ont rejoint notre camp XI, approuvent cette manière de faire, et, le 12 juillet, nos deux



(179.) Camp XII, le plus élevé connu, jusqu'à présent.

camarades autrichiens partent avec cinq coolies dans la direction du nord-est, en pénétrant dans le vaste cirque susnommé. Ils emportent de quoi vivre pendant une semaine et ont pour mission de rechercher un passage assez peu incliné pour permettre aux porteurs de gagner

le même replat à 7000 mètres dont l'accès serait si risqué du côté du camp XI.

Le fond du cirque n'est distant de notre camp que de cinq ou six kilomètres ; mais la neige, bien tassée au début, se transforme en une farine sans consistance, où les hommes chargés enfoncent parfois jusqu'aux genoux. Au bout de cinq heures ils s'arrêtent au pied d'une série de couloirs très rapides, séparés par de petites arêtes rocheuses. Nous voilà donc en face de nouvelles difficultés : la varappe va remplacer la neige à brasser et les marches à tailler. Nos

hommes seront-ils capables de transporter nos bagages en escaladant des rochers? se comporteront-ils enfin de façon à nous secourir et non à nous entraver?

Hélas! les questions que nos deux camarades se posent, nous n'aurons pas même à les envisager. A peine Pfannl et Wessely sont-ils partis, que le ciel s'est couvert de nouveau: dans la soirée, le vent d'ouest, qui avait fait trêve pendant trois jours, se remet à souffler, en sourdine d'abord, puis de plus en plus violent, prélude de la plus lamentable série d'ouragans, de tempêtes, d'anarchie météorologique, que Pandore ait jamais trouvée au fond de sa boîte. Du 13 juillet au 19 août, date de notre retour à Askoley, nous n'aurons jamais trois jours consécutifs de beau temps, le vent du nord ne soufflera pas un seul jour entier... Et ce n'est pas ce qui nous attend de pire encore.

Nous recevons le 15 une lettre de Wessely demandant en grande hâte le médecin pour Pfannl, gravement malade.

On décide de faire monter tous les coolies pour aider au besoin à un transport, et le 16, à 6 heures, je prends les devants, m'aidant des skys qui, pour la première fois de tout le voyage, rendent un signalé service. En moins de deux heures, je parviens au camp XII et trouve Pfannl dans un piteux état; il n'a pas de fièvre, mais une expectoration rosée de mauvais augure; le poumon droit est infiltré, mat à la base et la respiration sous crépitante assez fine; le poumon gauche ne tardera pas à être pris aussi; bref, bel œdème pulmonaire, bien conditionné.

La hauteur du camp XII a été évaluée approximativement à 21,000 pieds, soit à 6400 mètres. Avant tout, il s'agit de quitter cette altitude incompatible avec une guérison rapide; mais Pfannl est si abattu qu'il faut user de toute la persuasion possible pour le décider à faire un effort et à se laisser reconduire au camp XI. Avec les précautions voulues, on parvient à l'habiller d'abord, à le faire lever ensuite; et, pendant que les coolies empaquettent la tente et les bagages,

nous esquissons quelques pas, qu'il tient à faire sans aucune aide; il va sans dire qu'il ne peut aller bien loin sans être soutenu. Je prends à la hâte quelques photographies du cirque où fut placé le XII^me camp, *le plus élevé qui ait jamais été établi jusqu'à présent*, et nous partons.

Au début de la descente, on n'avance que très lentement; il faut s'arrêter tous les vingt ou cinquante pas pour reprendre haleine; mais peu à peu l'allure devient meilleure et le courage renaît. Nous profitons des haltes pour examiner le cirque qui nous entoure; les nuages, malheureusement, ne permettent pas de l'embrasser dans son ensemble, mais ils se déplacent avec une rapidité telle que nous finissons par nous faire une idée exacte de la topographie de la région. Pas n'est besoin d'un long examen pour se rendre compte que toute tentative d'ascension est parfaitement inutile de ce côté: il est impossible de trouver, pour des coolies plus ou moins chargés, un point faible dans le dédale de couloirs, d'arêtes, de crêtes et surtout de précipices qui hérissent ou creusent d'un revêtement fantastique le vaste hémicycle que domine à l'orient le Staircase Peak. Je ne connais nulle part dans les Alpes, de gorges ou de cirques qui puissent donner la moindre idée de cette effroyable pente; pas même la face du Mont-Rose qui domine Macugnaga, ou le versant sud du Mont-Blanc vu de Courmayeur. Le sommet que nous avons escaladé il y a une semaine, s'abaisse de ce côté par une série de pentes glacées coupées de bancs rocheux transversaux qui défient toute escalade; et, au nord, le fond du cirque est barré par une muraille, le plus souvent à pic, au milieu de laquelle font saillie quelques arêtes secondaires limitant des couloirs où le plus téméraire des grimpeurs ne songera jamais à se risquer.

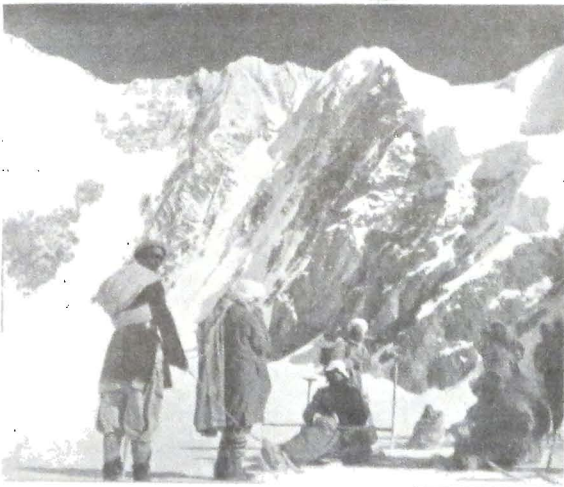
En un mot, personne ne montera jamais au Chogori par la brèche du Staircase Peak! C'est à cette conclusion que nous arrivons en débouchant enfin sur le glacier principal, au-dessus du camp XI.

Les coolies qui nous ont devancés atteignent le camp à temps pour dresser la tente et la préparer à recevoir notre malade ; malgré sa faiblesse, il a fait preuve d'une endurance peu commune. En attendant de le transporter plus bas, il s'agit de



(180.) Chogori, vu du Camp XI.

le soigner aussi bien qu'on peut le faire, au milieu des neiges et de la tourmente, sur une couchette de liège et d'édredon, en le réconfortant par des aliments



(181 et 182.)

en conserve ou du bouillon Liebig.

Cet hôpital rudimentaire est pourtant suffisant pour amener lentement une amélioration, malgré quelques nuits pénibles et un curieux délire, de courte durée heureusement. La fièvre fut, durant cette grave maladie, à peu près nulle ; jamais le thermomètre ne dépassa 37°⁵.



Départ de Pémul en traîneau.

Le seul moyen d'activer la convalescence était de gagner des régions inférieures, en profitant de l'amélioration qui se manifestait. Le 21 juillet, on installe Pfannl aussi confortablement que possible sur un traîneau confectionné au moyen d'une paire de skys et d'une kilta coupée, et l'on quitte le camp XI à sept heures et quart.

Bien que le vent d'ouest souffle toujours, le temps est assez beau, et, comme la neige devient meilleure à mesure qu'on descend, on avance rapidement ; le bel et gigantesque Abdullah, qui nous a apporté le courrier, s'est attelé seul devant le traîneau et fait toute la besogne ; il se distingue spécialement au passage des crevasses, qu'il enjambe comme de simples fossés et qu'il fait traverser au traîneau comme en se jouant.

En passant au camp X, où sont encore bon nombre de kiltas de provisions, nous prenons quelques boîtes de conserves pour le voyage jusqu'à Rdokass, où une nourriture plus substantielle remplacera définitivement notre régime abhorré ; puis nous gagnons rapidement le bord du plateau glaciaire du camp X, pour commencer la descente sur le camp IX, en passant dans un dédale de crevasses que nous n'avions pas soupçonné en montant. Chose curieuse, malgré le temps défavorable des dernières semaines et la quantité de neige tombée aux deux camps supérieurs, au-dessous de 5700 mètres, cette dernière n'a pu prendre pied, et l'ancienne a fondu : la glace est à nu presque partout.

A un moment donné, à la suite d'une fausse manœuvre, le traîneau faillit verser dans une crevasse, au grand effroi de Pfannl, que ce mode de locomotion commençait à énerver. Il profita de cet incident pour s'échapper de sa prison glissante et tenter de faire quelques pas ; il n'y réussit pas trop mal, et c'est maintenant appuyé au bras de Wessely ou au mien qu'il gagne le camp IX. Ses forces cependant le trahissent encore de temps à autre, d'autant plus que, n'é-

tant pas chaussé pour le glacier, mais seulement de plusieurs gros bas de laine, il marche avec moins de sûreté que nous.

Les coolies, qui décidément n'ont pas un faible prononcé pour le traîneau, habitués qu'ils sont à porter plus qu'à traîner les charges, si lourdes soient-elles, ont vite fait de se distribuer les colis ; nous abandonnons les skys, qu'ils plantent dans la glace pour servir de poteau indicateur visible d'assez loin.

A midi, nous arrivons au camp IX, que nous avons peine à reconnaître tant il est changé. A notre premier passage, il était encore blanc de neige ; aujourd'hui tout est noir, aussi bien la glace couverte de moraines et de débris de protogine, que les éboulis qui l'avoisinent ; on trouve par-ci par-là quelques fleurs, que je recueille et que je presse aussi



(183.) Vue au S. O. du Camp IX.

soigneusement qu'on peut le faire quand on n'a à sa disposition ni cartable, ni papier buvard. Grâce à l'extrême siccité de l'air, elles n'en sècheront pas moins rapidement, et se conserveront très bien, malgré les conditions défecueuses dans lesquelles elles feront le voyage.

Pfannl va décidément mieux ; les deux dernières heures du trajet à pied l'ont un peu éprouvé ; mais quelques minutes de repos le réconfortent grandement, et c'est avec un appétit que nous ne lui connaissions plus, qu'il goûte enfin aux aliments.

Faute d'emplacement horizontal assez grand pour poser la tente Whymper dans les éboulis du Chogori, on l'installe sur les débris d'une « menée » de neige, tandis que la petite tente en soie de Mummery dont je suis muni trouve une place suffisante dans un des espaces aménagés par les Baltis sur la pente opposée au glacier. Quel plaisir de reposer de nouveau sur terre ferme et au sec ! Quel sentiment de bien-être ! Et que sera-ce quand les pelouses succéderont au terrain dénudé, ou quand le toit rustique du dak-bungalow étendra au-dessus de nos têtes un couvert moins précaire que celui de nos tentes !

En attendant, je goûte, dès ce soir, à l'abri de ma petite



1184. Gasherbrum et son arête S. ; vue de Doxam.

Mummery, un plaisir ineffable à relire une *Gazette de Lausanne* ; peu à peu j'en arrive à oublier complètement que je suis à 5500 mètres au-dessus de la mer et à plus de 6000 kilomètres de la Suisse ; dans la douce somnolence qui m'envahit bientôt, je me retrouve en Europe

au milieu des êtres qui me sont chers, avec la perspective agréable de revenir bientôt au Baltoro et d'atteindre sans aucun doute le sommet du géant au pied duquel je suis couché. Ce mélange de fiction et de réalité finit par un sommeil réparateur comme je n'en avais pas goûté depuis longtemps.

Au matin, Pfannl également se sent tout dispos lorsque, après un bon déjeuner, nous reprenons le chemin du glacier, maintenant tout débarrassé de sa neige d'hiver. Nous avons

peine à nous représenter qu'au camp XI elle n'ait fait qu'augmenter à mesure que l'été avançait, alors que cinq cents mètres plus bas elle continuait à disparaître avec rapidité. Nous ne nous en plaignons pas : la marche est grandement facilitée sur la glace découverte, peu chargée de débris morainiques. Tantôt nous suivons les stries longitudinales du



(185.) Séracs du glacier de Godwin-Austen.

glacier, bordées parfois de séracs fantastiques donnant l'impression d'une interminable procession de communiantes sous leur voile blanc, ou d'une promenade aux Alysamps ; tantôt nous passons d'une strie à

l'autre ; mais il y coule parfois, dans de profondes dépressions, destorrents infranchissables, qui se perdent rapidement dans des moulins avec un bruit formidable.



(186.) Allées de séracs, entre les Camps VIII et IX.

Arrivés en face du camp VIII, nous nous arrêtons longuement avant de nous séparer, Pfannl allant décidément mieux. Le Chogori est découvert presque entièrement, malgré le vent d'ouest qui charrie d'épais nuages à grande allure ; j'en profite pour le photographier à plusieurs reprises et même pour en faire un nouveau dessin. Puis, muni d'une série de recommandations et d'instructions médicales écrites, mon convalescent descend à Rdokass,

en compagnie de Wessely, chargé maintenant de veiller à son rétablissement.

J'ai laissé valise et tente au camp IX, ainsi que mon unique porteur Hajip Hassan, un Balti d'Askoley, tout heureux de l'aubaine d'un jour de flânerie au soleil.

Seul maintenant, je remonte, sans me presser, le glacier qui présente plusieurs particularités intéressantes à noter ; je recueille entre autres au fond des petits lacs, de cette



(187.) Glacier de Godwin-Austen et Bride Peak.

poussière que Nordenskjöld appelle cryokonite et que le professeur Forel m'a prié de rapporter.

J'arrive au camp vers midi, un peu fatigué par la chaleur assez forte à laquelle je ne suis plus habitué. Le ciel se couvre de nuages menaçants, toujours poussés par le vent d'ouest, et peu après la pluie me chasse sous la tente, pendant que mon Balti va s'abriter sous quelque pierre ; l'orage ne dure heureusement pas, et dans la soirée je vais explorer plus à fond, sur le cône d'éboulis qui nous domine, une petite flo-

rule très intéressante, dont plusieurs espèces n'avaient pas encore été signalées à pareille hauteur, et pour cause !

La nuit vient ; au milieu de ces séracs suspendus au-dessus du camp, de ces blocs énormes arrêtés dans leur chute et qu'un rien suffirait à remettre en mouvement, je me sens envahir par une sensation d'isolement, de petitesse surtout, que je n'avais pas encore éprouvée si intense. Est-ce le fait d'être seul avec un Balti avec lequel je ne puis m'en-



(188.) Camp VIII.

tretenir, que je ne vois même pas, mais que j'entends remuer autour de la tente ?

Les arêtes du Broad Peak, perdues à 8500 mètres, se détachant en noir, dans un ciel à peine moins noir, et semé de nuages fantastiques argentés par la lune, me font songer à ces chapelles mortuaires tendues de noir, où sont alignés en bon ordre des ossements blanchis par le temps ! Mes réflexions prennent alors un tour macabre.

Mais il me suffit de rabattre le coin de la tente pour que

les idées changent instantanément de cours : une douce quiétude m'envahit, et je me prends à souhaiter de vivre ainsi pendant des semaines et des mois, de la vie contemplative des prêtres hindous.

Pourtant, les dures nécessités de l'existence nouvelle qui est notre partage depuis des mois ne sont pas faites pour déplaire absolument : une fois rentrés dans la vie ordinaire, en songeant à tout ce qu'on a ressenti « là-bas », une fois émoussé ce que les angles avaient de trop aigu, quelque instinct impérieux réclamera peut-être le renouvellement de ces émotions, nous poussant à retourner goûter encore à ce philtre enchanteur....

Pour le moment, à chaque jour suffit sa peine ; il s'agira demain de regagner le camp XI en faisant d'une traite les deux étapes ; le ciel se couvre de plus en plus, et, au-dessus de notre campement abrité, on entend le vent siffler dans les rochers ; la journée sera rude ; le mieux est de s'y préparer en réparant les fatigues d'aujourd'hui.

Au réveil, il commence à pleuvoir, que la tente n'est pas encore pliée ; je chauffe un « selbstkocher », et nous voilà partis. Malgré la faiblesse évidente, suite du régime et de nos longues semaines d'inaction au froid, notre allure est supérieure à celle que nous avons en faisant le trajet pour la première fois ; partis à 5 ½ heures, nous arrivons déjà à 7 heures au camp X, malgré le brouillard qui nous dérobe la vue à vingt-cinq mètres et nous a légèrement égarés. Heureusement le traîneau de skys, encore debout, attirant les regards, nous permet de rectifier la direction ; dès lors, nous marchons à la boussole, et abordons le camp un peu trop au sud, mais en ayant bien conservé la direction générale, quoiqu'il n'y eût presque pas de traces visibles. Demi-heure de halte pour prendre quelques provisions dans les kiltas et une corde ; la première qui nous tombe sous la main n'est qu'un mauvais spécimen indigène ; mais c'est mieux que rien, comme nous allons l'éprouver tout à l'heure.

Il souffle un vent glacé, qui nous fait apprécier la résolution d'avoir transporté notre tente plus haut à l'abri du rocher du camp XI ; pendant une demi-heure environ, et quoique la neige chassée comble peu à peu les trous, maintenant bien visibles, nous avançons d'un bon pas, passant les ponts avec circonspection, les sondant tous avant de nous y aventurer, et faisant parfois de grands détours pour sortir du dédale de crevasses qui précède la dernière montée.

Tout à coup, au milieu du plus inextricable fouillis, mon homme disparaît avec une précision et une rapidité des moins orientales ; il m'entraîne en arrière, malgré mes efforts désespérés, et nous allons disparaître tous deux dans les profondeurs du glacier, quoique, instinctivement, je serre mon piolet et l'enfonce dans la neige ; j'arrive à un mètre du bord de l'abîme, quand, par un hasard providentiel, une autre crevasse s'entr'ouvre : l'un de mes pieds y disparaît, me faisant incliner assez fortement en avant pour servir de contrepoids au Balti qui pend au bout de la corde.

Cette seconde de répit permet à mon homme de s'arc-bouter momentanément aux parois qui l'enserrent, me donnant ainsi le temps de fixer le piolet rapidement dans la neige, d'y entourer la corde, et de me décroder.

Il s'agit maintenant de commencer par me dépêtrer des crevasses qui m'entourent, puis d'essayer de retirer mon porteur de sa fâcheuse position ; je me trouve être à cheval sur une arête de glace de 50 cm. de largeur, limitée par deux crevasses, dont l'une renferme un Balti, et l'autre guette un chrétien. Avec force précautions, je réussis à passer le pont de neige effondré en son milieu, et à amener à moi la corde, sur laquelle j'essaye en vain de tirer ; mon bonhomme étant descendu encore plus bas et se trouvant maintenant pincé, grâce à sa charge, je n'ai pas la force de le retirer de l'étau qui l'enserre ; après bien des contorsions, il finit par se dégager de la charge, qui tombe encore plus profond. Comme mon homme se trouve de nouveau suspendu, je re-

commence à le hisser ; mais la corde scie le reste du pont de neige et entame la glace ; je vois venir le moment où, à force de frotter, elle va se rompre et précipiter brutalement mon Balti au fond du gouffre.

Je viens alors sur l'autre bord de la crevasse, en usant des mêmes procédés qu'à l'aller ; puis, au moyen du bâton qu'il a lâché en tombant et qui est resté pris dans la neige, je fais une poulie de renvoi, et recommence à tirer sur ma corde ; par petites secousses, je hisse de quelques mètres la masse quasi-morte qui pend dans le vide, et que j'entends gémir lamentablement ; mais j'ai beau faire appel à toute mon énergie, mes forces commencent à me trahir. Comme il est inutile de continuer la besogne seul, je fais parvenir à mon compagnon les habits dont je puis me passer pour la marche, et qui l'empêcheront de geler trop rapidement ; et, avec les quelques mots d'hindoustani à ma disposition, je tâche de lui faire comprendre que je vais chercher à regagner le camp pour en ramener une escouade de sauveteurs : redoublement de pleurs : il me supplie de ne pas l'abandonner, persuadé que personne ne viendra le chercher. Je ne puis pourtant rester là à le contempler au fond de sa crevasse. Voyant que je le quitte, ses gémissements cessent tout à coup, et le voilà maintenant qui se met à chanter ¹⁾. Deviendrait-il fou ?

Sans attendre davantage, je file brusquement et mal vêtu, sous un vent et une neige intenses, cherchant à retrouver des traces presque entièrement disparues, passant à plat ventre sur les ponts et crevasses, crainte de subir le même sort que mon Balti ; si j'étais tombé à mon tour, rien ne nous aurait sauvés, car personne n'aurait songé à venir à notre secours aujourd'hui ni peut-être demain.

¹⁾ J'appris plus tard que cette mélodie est celle qu'entonnent les Baltis dans les grands dangers et au moyen de laquelle ils se préparent à mourir.

C'est dans des circonstances comme celle-ci qu'on apprécie les leçons apprises à l'école de la haute montagne, dans les courses sans guides, où, bien qu'encordés, et d'ordinaire en nombre suffisant, on s'habitue à mettre en pratique individuellement les règles applicables à tous et qui profitent à la communauté.

Après bien des angoisses, je finis par traverser la zone dangereuse des crevasses ; la confiance renaissant, je gagne enfin le camp, où mon arrivée produit un grand étonnement : on ne m'attendait pas si tôt, de sorte que j'aurais pu me morfondre longtemps sans secours quelconque en cas de nécessité.

Une escouade est envoyée à la pêche de mon Balti, qu'on nous ramène sain et sauf, mais si ému qu'il a complètement oublié au fond de sa crevasse ma tente et mon « schlafsack ». Comme il est trop tard pour retourner les chercher, mes camarades se dépouillent, qui d'un édredon, qui d'une planche, et j'étends sous moi des débris de kilta qui me protégeront pendant quelques heures du froid et de l'humidité. Mais le lendemain le temps est si affreux que personne n'a le courage de sortir des tentes, et me voilà réduit à passer encore une journée sans couchette, ou à emprunter celle de mes camarades. Nous faisons force parties d'échecs pour tuer le temps, pendant que l'un ou l'autre de nous s'occupe de la cuisine.

C'est en général à moi qu'est dévolue cette fonction ; aidé d'un naukhar-coolie qui va à la recherche de l'eau, quand il y en a, dans un petit lac, à quelques minutes du camp, et qui porte aux convives la nourriture préparée, je passe chaque jour au moins trois heures dans cette tente de cuisine.

Mais les lampes commencent à ne plus fonctionner normalement ; à chaque instant les brûleurs s'obstruent, et le stylet qui sert à curer l'orifice s'est cassé. Qu'allons-nous devenir, si elles refusent toutes de fonctionner ? Déjà l'une est hors de service, et les deux autres ne donnent plus

qu'une flamme bien réduite ; le temps nécessaire à la cuisson est triplé. Après bien des recherches, Eckenstein finit par découvrir, presque par hasard, un stylet qui avait échappé à nos recherches à Paiyu. Une fois de plus nous voilà hors d'un mauvais pas.

Il ne manque plus que ma valise, qui doit bien s'ennuyer toute seule au fond de sa crevasse ; dans l'après-midi de ce même 24 juillet, quelques coolies partent à sa recherche, et reviennent triomphants au bout de quelques heures, après avoir descendu deux des leurs dans le gouffre et retiré la bienheureuse valise ; ce soir-là, je dors à mon aise sans avoir à me plaindre du froid.

Dès lors les événements se précipitent.

Crowley, à plusieurs reprises, a des accès de malaria précédés d'indigestions très pénibles ; à chaque attaque, la fièvre est intense, 39°, 39°,5 ; et, dans nos abris précaires, il est très difficile d'empêcher les rechutes fréquentes. A chaque amélioration, il parle de redescendre, de quitter enfin ces camps glacés, cause évidente de tout le mal. Eckenstein et Knowles de leur côté prennent l'influenza, aggravée chez Knowles de nombreuses complications : douleurs musculaires si intenses qu'elles rappellent les douleurs lancinantes du tabès, angines qui font penser à la diphtérie, otites moyennes, etc.

Seul, je suis encore à peu près valide, mais effrayé de la maigreur qui nous envahit tous : Knowles a perdu plus de 15 kg., moi près d'une dizaine ; nos habits flottent lamentablement sur des corps décharnés. A plusieurs reprises j'examine mon sang et celui de mes camarades à l'hémato-spectroscope ; il ne renferme plus que 80 ou 85 % d'hémoglobine. Je garde naturellement ces observations pour moi, crainte d'effrayer mon monde et d'être la cause indirecte de l'insuccès de l'expédition ; car je conserve encore l'espoir qu'avec le retour des beaux jours ces manifestations morbides se dissiperont.

Mais les verrons-nous jamais revenir, ces beaux jours ? Depuis cinq semaines que nous sommes au pied du Chogori, le vent du nord n'a plus soufflé régulièrement que deux ou trois jours, et d'une façon si furieuse que c'eût été folie d'en profiter. Toujours et toujours le vent d'ouest, chargé de nuages et de neige ! Nous ne sommes plus éloignés de l'époque de la mousson, et alors sonnera inexorablement l'heure de la retraite.

Mais nous ne pouvons encore nous avouer vaincus, nous résoudre à abandonner, tout près du but, l'œuvre d'une année de préparatifs et de cinq mois de voyage. Le sommet est là à moins de quatre kilomètres à vol d'oiseau et à 2500 mètres d'altitude; nous nous en sommes approchés une fois à 1900 mètres. Huit jours de beau, et la neige peut acquérir les conditions voulues. Huit jours de beau, et les corniches abattues ou consolidées n'offrent plus de danger. Huit jours de beau, et le Chogori est à nous !

Mais non ! Il était écrit que cette dernière chance nous serait enlevée, que nous reviendrions en Europe avec une moisson abondante de documents et de souvenirs, mais aussi avec l'amertume d'un échec, d'un naufrage au port.

Nous subissons huit jours encore d'effroyable tempête : la neige pénètre partout, malgré notre emplacement relativement abrité; la maladie et le découragement ont remplacé la vigueur et la belle ardeur du début; le froid atteint —20°, tandis que, à quelques heures d'intervalle, un coup de soleil fait remonter le thermomètre à +35° ou +40°.

Nos coolies commencent aussi à murmurer, après avoir résisté vaillamment, moins bien protégés que nous contre les intempéries et moins bien vêtus. Quelques-uns ont aussi pris l'influenza et tous sont affamés; leurs tschupatis sont moisis, la viande fraîche, montée à grand'peine, presque immangeable; nous leur cuisons une espèce de soupe dont ils se contentent encore, bien plus parce qu'elle est chaude que pour ses qualités nutritives; ils n'ont que les « kangris »

pour se réchauffer avec le charbon de tilleul que nous leur donnons chaque jour, et avec lequel ils se créent autour de l'ombilic un érythème tenace.

* * *

Nous parlons maintenant sérieusement d'abandonner la partie ; il suffira d'un rien pour nous y décider.

Le 1^{er} août, cinquante-trois jours après que Crowley a mis le pied sur le glacier, un convoi de pain et de viande nous arrive, avec la nouvelle que le choléra a éclaté à Askoley et dans les villages voisins.

Qu'allons-nous devenir ?

La vallée du Braldoh est fermée à la circulation. A Askoley seulement, il y avait déjà, au départ du messenger, vingt décès et le double de malades ; seule la rive gauche de la rivière est encore indemne ; il reste la ressource de gagner Skardu en traversant le Skoro-La, et en évitant les villages infestés.

Mais il ne faut pas perdre de temps.

Arriverons-nous assez tôt pour trouver le passage libre, ou serons-nous arrêtés par les quarantaines, exposés à passer peut-être l'hiver dans ces vallées inhospitalières ? Que serait un hivernage succédant à deux mois de vie sur la glace ? On n'ose y songer.

Nous n'avons, d'autre part, pas assez de personnel pour transporter tout notre matériel et nos bagages ; jusqu'à ce qu'une escouade de nouveaux porteurs ait été recrutée dans les villages indemnes et soit remontée jusqu'à nous, quinze jours et plus peuvent encore se passer.

Le camp, jusque-là si morne, paraît se réveiller : les allées et venues d'une tente à l'autre, les appels réciproques, les consultations avec les indigènes mieux au courant que nous de ce qui doit se passer à Askoley produisent une agitation inaccoutumée.

Il n'est plus question d'ascension. On ne songe plus qu'à éviter une catastrophe imminente et chacun, y compris le chicari, est appelé à donner son avis.

Le plan général suivant est adopté : tout ce qui risque de nous embarrasser sera abandonné sur place ; un messenger descendra aussi rapidement que possible à Monjong, village situé en face d'Askoley, de l'autre côté de la rivière, et y recrutera tous les hommes valides disposés à venir chercher ce qu'on n'aura pu emporter la première fois ; avec les coolies dont nous disposons ici et à Rdokass — ces derniers que Pfannl et Wessely nous renverront -- nous transporterons, en doublant les étapes si nos forces le permettent, notre matériel de campement.

Le 2 août, pendant une accalmie, mes camarades commencent à fabriquer un traîneau avec les skys et y entassent sept charges.

Les Baltis se disputent les innombrables boîtes de conserves que le triage élimine ; ils les vident séance tenante — leur contenu étant souillé — mais conservent précieusement le contenant auquel ils attachent une grande valeur.

Pour moi, je reste couché, atteint d'une attaque d'influenza plus forte que je n'en ai jamais eu ; la fièvre n'est pas très intense, mais mes amygdales sont si tuméfiées et douloureuses que j'ai beaucoup de peine à respirer ; le moindre mouvement produit un accès de suffocation ; impossible de dormir ; des douleurs lancinantes et des frissons me torturent horriblement. Le 3, ces phénomènes s'accroissent encore et je me demande comment je vais supporter le voyage.

Le 4 au matin, on plie tentes et valises, et à 11 heures on abandonne le camp XI, témoin de tant de déceptions.

Nous essayons d'en prendre notre parti, mais c'est plus fort que nous ; nous jetons un dernier regard à cet emplacement désormais acquis à la science, et nous avons peine à nous en arracher ; mais la dure nécessité est là, et chacun dissimule son émotion.

La mort dans l'âme, nous nous encordons, et reprenons en sens inverse le chemin parcouru si allègrement un mois auparavant.

Adieu ! c'est bien fini !

La partie est jouée, mais elle est perdue !

* * *

La neige n'est pas bonne, et nos coolies attelés au traîneau ont beaucoup de peine à le faire démarrer ; une fois lancé il avance assez rapidement ; mais à chaque halte, nouveaux efforts pour le remettre en mouvement.

Il nous faut plus de quatre heures pour atteindre le camp X où, pendant une heure et demie, nous ouvrons toutes les kiltas, pour en remplir une dizaine de lait, de sucre et de conserves qui doivent nous servir jusqu'à Rdokass ; nos hommes reviendront les chercher, car aujourd'hui nous allons coucher au camp IX, où nous passerons la journée de demain.

A mesure que nous descendons, mon influenza se dissipe rapidement. Une boîte de lait condensé, bue d'un trait, semble m'avoir infusé un sang nouveau ; la gorge me fait encore souffrir, la respiration reste gênée ; mais le mieux est manifeste, et c'est plein d'entrain que j'arrive au camp IX, en même temps que les premiers coolies.

Maintenant la neige a disparu, et la marche des jours suivants sera beaucoup plus facile.

Nous trouvons à ce camp trois hommes envoyés par les Autrichiens avec le courrier d'Europe ; 13 lettres et 3 cartes pour moi et trois semaines de *Gazette de Lausanne* ; de la lecture pour quelques jours !

5 août. Je vais décidément mieux. Pendant les heures d'inaction que nous crée l'absence des coolies remontés au camp X, j'ai le loisir de lire et de relire les bonnes nouvelles d'Europe.

Mais, comme pour nous retourner le couteau dans la plaie, la plupart de ces lettres ne contiennent que des félicitations anticipées sur l'heureuse réussite du voyage ; tous mes correspondants sont persuadés que nous avons atteint le but de l'expédition, et que nous rentrons vainqueurs. Et, cruelle ironie, c'est au pied même de la montagne que ce concert de louanges m'atteint, alors que nous en touchons encore les rochers inférieurs ; c'est le jour même où nous avons abandonné notre dernier camp, qu'arrivent en foule les témoignages d'admiration de tous ces bons amis qui ne sauraient concevoir l'idée d'un échec !



(189.) Mitre Peak, vue du bas du glacier de Godwin-Austen.

C'est plus que je n'en peux supporter : bien qu'à peine convalescent, je me sens une ardeur extraordinaire ; il me semble qu'avec deux hommes de bonne volonté je puis encore faire une tentative, et qui sait ? si ce n'est atteindre le sommet, battre au moins le record de l'altitude. Une grande pente de neige, uniforme et pas trop inclinée, conduit à une des arêtes principales du Chogori ; le temps paraît se remettre momentanément, et j'ai sous la main deux de nos naukhar-coolies, qui sont disposés à m'accompagner, à gagner la forte somme que nous avons promise à ceux qui contribueraient à nous faire atteindre le sommet. Je vais consulter les organisateurs de l'expédition, et cherche à les convaincre de la possibilité d'une réussite du moins par-

tielle de cette entreprise pour laquelle ils ont dépensé tant d'efforts, de temps et d'argent.

Refus formel, sans phrases et sans explications, rude comme un coup d'assommoir.

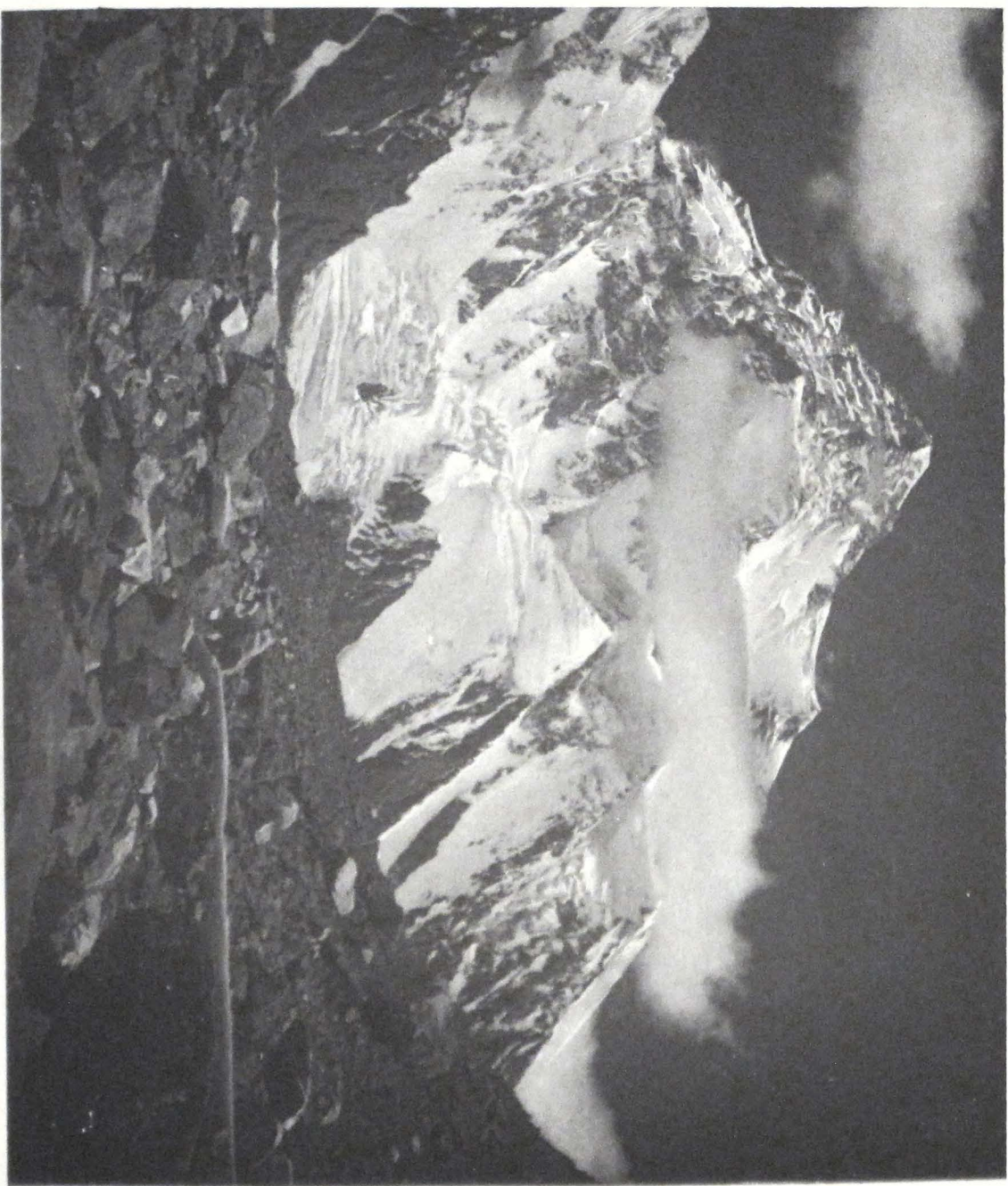
Jusqu'à présent, les opinions que j'avais émises dans les discussions, les conseils que j'avais eu, à mainte reprise,



(190.) Pentes du Chogori
au-dessus du Camp IX.

l'occasion de donner, avaient été écoutés avec déférence et le plus souvent suivis. Ce brusque refus, sans motifs à l'appui, cette fin de non-recevoir jetée sans pitié, comme si ma proposition ne méritait pas d'autre réponse, fut pour moi le plus gros crève-cœur de tout le voyage. On dégageait de ce fait ma responsabilité ; mais j'eus l'impression d'un effondrement, d'un anéantissement.

Les jours qui suivirent, mes camarades s'efforcèrent de racheter ce manque de confiance par quelques attentions auxquelles je ne m'attendais plus ; mais bien en vain.



K² ou Ghogori ou Dapsang ou Godwin-Austen Peak (8611 m), vue du Camp VIII.

Brunner & Co., Kunstverlag, Zürich

D'un accord tacite, il ne fut plus question de ce refus ; mais, si personne n'en parlait, chacun y pensait ; et cette préoccupation, quoique soigneusement dissimulée, n'en percevait pas moins à toute occasion : jusqu'au bout du voyage la confiance absolue que nous avions eue les uns dans les autres fit place à une certaine défiance, à un doute réciproque sur notre valeur en matière d'alpinisme, que le temps même ne réussit pas à dissiper complètement.

A vrai dire, la terreur immodérée que causait à mes camarades la perspective de traverser une zone infestée de choléra, et que je

n'arrivais pas à partager, pouvait à la rigueur fausser

leur jugement et leur faire adopter une ligne de conduite en désaccord avec tout ce qui avait été fait antérieurement ; cependant, leur refus catégorique de m'autoriser à une dernière et suprême



(191.) Partie inférieure de l'arête S. O. du Broad Peak :
vue du Camp VIII.

tentative restera toujours pour moi sans excuse possible. J'ai du moins la consolation d'avoir tenu bon jusqu'au bout, de n'avoir reculé le dernier qu'à mon corps défendant.

Pour accentuer encore nos regrets, les trois jours qui suivirent furent parmi les plus beaux de tout notre séjour sur le glacier ; on eût dit le calme avant l'orage, représenté ici par la mousson d'automne dont l'époque était arrivée ; on eût dit aussi une dernière invite à profiter d'une chance ultime.

En redescendant le glacier de Godwin-Austen, à mesure que nous nous éloignions du pied même de la montagne,

elle paraissait se faire toujours plus belle, plus séduisante ; au moment où nous allions tourner l'angle de la vallée et gagner le Baltoro, au moment où elle allait disparaître pour toujours à nos yeux émerveillés, elle secoua pendant quelques instants tous les nuages qui flottaient accrochés à ses flancs et se montra dans toute sa gloire, trônant superbe et vierge dans le bleu intense du ciel !

Je ne sais combien de temps je serais resté là, fasciné par cette sublime apparition, scrutant une dernière fois dans ses moindres détails le chemin à suivre, si un nouveau rideau de brouillards plus épais n'était revenu la voiler ; elle disparut à nos yeux éblouis, drapée dans son blanc linceul, rentrant dans la solitude éternelle.

Au tournant du glacier, notre rêve avait vécu sans retour.



(192.) Dernier adieu au Chogori.



1937. Vue de Doxam : Mitre Peak et son arête S. O.

VIII

RETOUR A SRINAGAR

MONJONG, SKORO-LA, SHIGAR, SKARDU, PLAINES DU DEOSAÏ

Du 4 août au 6 septembre.

Malgré la descente, les premières étapes du retour sont parmi les plus pénibles du voyage : sitôt rejoint le glacier du Baltoro, sitôt aux prises avec les interminables moraines et les pierriers sans fin, il nous semble recommencer un nouveau voyage dans une contrée nouvelle, mais sans la vigueur, sans l'élan surtout de la montée. Jusqu'à Rdokass, nos corps affaiblis se traînent lamentablement.

Toutefois, à mesure que nous descendons, nous éprouvons une notable facilité à respirer, si bien qu'arrivés à 4000 mètres, il ne nous semble pas être plus haut qu'à Chamonix ou à Zermatt.

Le trajet s'accomplit selon les prévisions : deux étapes en un jour ; les coolies remontant le lendemain chercher le supplément des kiltas.

Le 11 août, nous arrivons à Rdokass, en suivant, en travers du glacier, un trajet sensiblement différent et moins pénible qu'à la montée. Nous retrouvons Pfannl à peu près

remis de sa grave maladie ¹⁾, et une escouade de porteurs arrivés le jour même de Monjong, apportant la bonne nouvelle que l'épidémie de choléra est en décroissance à Askoley et que la route du Skoro-La est restée ouverte.

C'est avec plaisir que nous sommes de nouveau réunis avec tout le personnel que nous n'avions pu garder là-haut. Mais, pour des raisons particulières, Pfannl et Wessely nous quittent définitivement ; nous ne les retrouverons qu'à Srinagar.

Nous restons deux jours à Rdokass à organiser à nouveau notre transport. Nous avons des coolies en suffisance et, chose plus précieuse, de la viande, des œufs et du pain frais. Instantanément, tous nos déboires sont oubliés, tous nos malaises disparaissent ; seul Crowley continue à avoir de fréquents accès de malaria et ne me laisse guère de répit.

Rdokass n'est plus reconnaissable : les feuilles aux arbres et une herbe épaisse font ressembler cette oasis à quelque pâturage de nos Alpes ; nos chèvres ont tellement engraisié qu'elles ne donnent plus de lait ! Heureuses chèvres ; de leur vie elles n'ont eu une telle aubaine, et elles ne doivent guère se réjouir à la perspective d'aller recommencer à brouter les tiges d'absinthe et la maigre herbe d'Askoley. Car elles auront la vie sauve, malgré le Koran qui veut que, lorsque le choléra éclate dans une localité, tous les animaux domestiques soient sacrifiés : en gardant à Rdokass ces bestioles, nous avons ainsi rendu un fier service à leurs propriétaires !

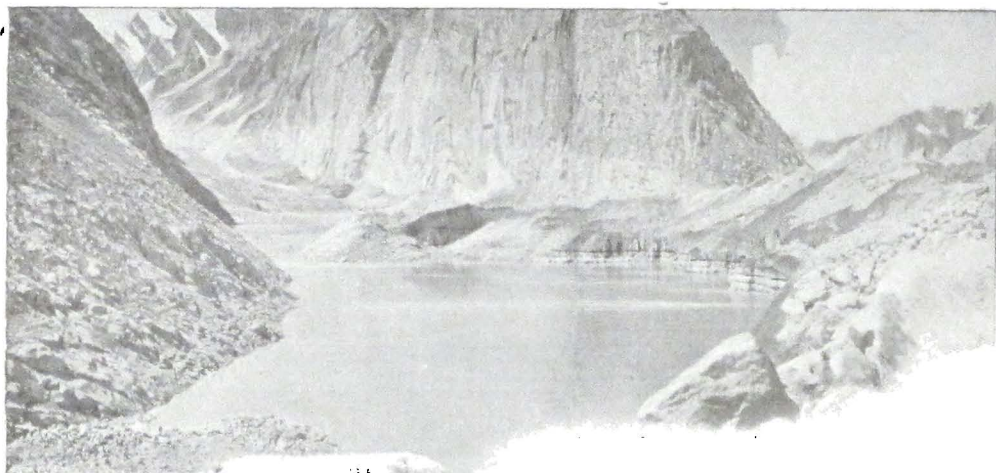
Le 14, au réveil, tout est blanc de neige autour de nous ; les préparatifs de départ n'en avancent que plus vite, nos hommes ayant hâte de reprendre la marche.

Quelques repas de nourriture fraîche nous ont tout ragaillardis, et c'est à une belle allure que nous passons Rho-

¹⁾ Cette attaque d'œdème aigu était une récidive : à deux reprises déjà, en Europe, il en avait été atteint, dans des conditions quelque peu analogues.

butse. Je fus cependant retardé considérablement à cet endroit, par un porteur qui s'était écorché une jambe dans la moraine, à la suite d'un faux pas ; un pansement lui rendit tout son courage, et il ne fut plus question de lui ; c'est le seul accident que nous ayons eu de tout le voyage !

En longeant les lacs de Liligo, nous les trouvons réunis en un seul, tant l'eau est élevée : ce qui nous oblige à un assez grand détour sur le glacier ; en outre, la rivière qui s'en échappe est tellement enflée que nous ne pouvons plus songer à la passer à gué ; force nous est de chercher les ponts naturels que lui forme le glacier.



(194.) Lacs de Liligo, près de leur étiage.

Un peu avant d'arriver à l'étape, au lieu de cheminer entre le glacier et la montagne, nous sommes obligés de varapper dans les rochers abrupts, tandis qu'une partie des coolies regagne le glacier en perdant un temps considérable.

Nous passons une dernière nuit sous les blocs surplombants du camp de Liligo ; et le lendemain nous quittons définitivement la glace, *soixante-sept jours, soit plus de neuf semaines* après y avoir mis le pied. A défaut de mieux, c'est *un record* qui ne sera pas battu de longtemps : petite compensation dont nous avons lieu de nous enorgueillir un peu.

A la langue terminale du glacier, je refais l'expérience du professeur Forel, et j'ai le plaisir de constater des grains de glace dépassant 10 centimètres de diamètre, les plus grands que nous ayons observés.

A Paiyu, nous retrouvons de vrais arbres, à l'ombre desquels nous nous reposons enfin. Nos misères vont finir ; quelques jours encore, et nous retrouverons les champs cultivés, les arbres fruitiers, la vie normale, sinon le confort dit moderne de nos hôtels alpestres.

A Bardumal, Crowley, repris par sa malaria, est obligé de s'arrêter un jour ; Eckenstein et Knowles continuent jusqu'à Korofon. Deux Baltis et Eckenstein réussissent à traverser de nouveau le Punmah ; mais Knowles est entraîné par le courant d'une violence extrême, et ne doit probablement son salut qu'au fait qu'il était encordé ; il est obligé de remonter fort haut, jusqu'au pont de cordes que nous avons évité en venant.

Le jour suivant, je veux les imiter ; mais, quoique déshabillé pour nager plus à mon aise, je ne puis non plus traverser : entraîné à mon tour, le courant me rejette sur la même rive, et, bon gré mal gré, je dois faire aussi par le pont de cordes, un détour de trois heures environ agrémenté d'une partie de varappe où nos Baltis se montrent aussi bons grimpeurs qu'endurants sur la glace.

* * *

Enfin le 19 nous arrivons en vue d'Askoley ; mais personne ne se sent disposé à risquer sa vie à travers ce village ; et, quand les indigènes viennent à notre rencontre nous saluer, nous les évitons autant que possible. Nous longeons la rivière, en prenant les précautions d'usage en pareil cas, jusqu'au pont de cordes de Monjong. De l'autre côté du Braldoh, nous nous sentons plus en sécurité, et faisons dresser les tentes ; l'une d'entre elles est mise à part, et servira à la désinfection sommaire des objets laissés à Askoley

qui nous sont rendus dans l'après-midi. Seuls nos échantillons minéralogiques et nos pierres précieuses restent enfouis au pied de nos peupliers !

Crowley, qui a conservé un souvenir particulièrement agréable de la source sulfureuse et de son bassin romantique, n'a pas traversé la rivière : il continue directement sur la rive droite, sans souci du choléra, en évitant toutefois de traverser les trois villages où quelques convalescents sont



1195. — Vue d'ensemble des sources sulfureuses.

encore aux prises avec la maladie. Après avoir installé la tente de désinfection, je le rejoins.

Nous apprenons des indigènes que la route de la vallée n'est plus fermée : il n'est donc pas nécessaire de passer le Skoro-La pour gagner Shigar et Skardu. Mais Eckenstein a déjà pris ses dispositions pour traverser le col, espérant gagner deux jours de marche.

Seulement Crowley, depuis qu'il entrevoit la perspective de descendre la rivière en radeau de Dasso ou Yuno, à

trois journées de marche, jusqu'à Skardu, ne se sent aucun goût à remonter encore à 5400 mètres. Chez moi aussi, la paresse l'emporte sur le plaisir de voir encore quelque chose de nouveau ; nous laissons Eckenstein et Knowles repartir pour les hauteurs.

Encore un jour à la source pour finir de nous débarrasser, par une lessive radicale, de la vermine qui nous a envahis de toute part, et le 21 nous reprenons le chemin de la vallée en suivant exactement le trajet de la montée ; les torrents de



(196.) A Gomboro : passage à gué d'un affluent du Braldoh.

boue, à sec depuis quelques jours, ne présentent pas de difficultés. Enfin, à l'étape de Gomboro, nous trouvons les abricots et les pommes dont nous nous réjouissons depuis si longtemps de faire une débauche.

A Dasso, la rivière ne se prête pas encore à la navigation, et nous devons aller jusqu'à Yuno. Cette dernière journée, malgré l'obligation de remonter à plus de 400 mètres au-dessus de la rivière par une chaleur intense, est des plus agréables ; pressentant la fin de nos misères, nous marchons d'un bon pas, malgré les galets et le sable.

Un homme avait été envoyé la veille pour faire savoir à Yuno notre intention d'avoir un radeau ; en arrivant à peu près en face du village, nous trouvons effectivement quatre individus au bord de la rivière, mais nous cherchons en vain leur esquif : qu'est-ce à dire ? Nous finissons par découvrir une claie d'osier au-dessous de laquelle se dissimulent une douzaine d'outrés plus ou moins gonflées : est-ce là notre

radeau pour un cours d'eau aussi rapide ? Il ne mesure pas plus de deux mètres carrés ; faut-il nous y hasarder ?

A l'air rassuré de nos Baltis, nous nous laissons convaincre, et confions à ce frêle esquif nos précieuses personnes et nos non moins précieux bagages.

De longs pourparlers s'engagent encore entre nos domestiques et les radeleurs : il doit y avoir un malentendu ; mais leur patois est difficilement compréhensible, même pour



(197.) Confection du « tzaek ».

nos gens, de sorte que nous nous en remettons à notre bonne étoile. Crowley et moi prenons place sur une valise installée au milieu du radeau, et nous voilà voguant un peu à la dérive, emportés par un courant dont nous jugeons de la violence à la rapidité avec laquelle fuient de chaque côté les falaises de la rivière.

Nous passons comme une flèche devant Yuno, pour aborder sur la rive gauche un kilomètre au-dessous du point de départ, à quelque distance du village. Là, nos hommes

déchargent le radeau, le sortent de l'eau et le hissent sur leurs épaules.

Nous avons enfin la clef du malentendu : il n'y a qu'une seule embarcation à Yuno, de sorte que ses propriétaires sont obligés de lui faire faire plusieurs fois la navette pour transporter tout le monde. C'est avec le plus vif intérêt que



(198.) Le « tzaek » à l'eau sur le Shigar River.

nous assistons maintenant à cette opération, assez longue : en effet, nos radeleurs doivent remonter la berge fort haut, plus haut que notre point de départ, pour atterrir devant nos gens, et se lancer de nouveau à l'eau. La manœuvre se répéta trois fois ; et, quoique ces braves fissent tout au pas de course, il fait presque nuit quand tout le monde a passé.

De nouvelles complications surgissent, toujours du fait de l'incompréhensible dialecte de cet endroit ; mais tout finit par s'arranger, et nous voilà campant à l'endroit où nous avons débarqué.

Bientôt arrivent quelques vivres du village ; en attendant le souper, nous séchons les objets mouillés par la traversée.



(199.) Le second « tzaek » au bord de Hulus.

Nos bateliers viennent réclamer leur salaire, en se disposant déjà à démonter leur radeau ; nous leur faisons comprendre que nous entendons aller jusqu'à Shigar, et que ce n'est que là qu'ils toucheront leur argent ; ils essaient d'insister, mais en vain, et force leur est de vider les lieux sans monnaie.

Le lendemain de bonne heure ils sont de nouveau là, ayant eu l'heureuse idée d'apporter de nouvelles outres ; de



1900. Les routes qui marchent.

sorte que, sans être plus grand, le radeau flottera mieux et peut-être plus longtemps.

Nous nous préparons une kilta, qui servira de siège pour la traversée ; et, pendant qu'on lève le camp et que nos porteurs partent à pied pour Shigar, Crowley et moi, flanqués de nos quatre rameurs, prenons place au milieu du radeau qui démarre aussitôt sans secousses.

Nous voilà voguant sur le Shigar River, jouissant du bonheur de voir tranquillement défilier le paysage sous nos yeux.

Les nombreux villages dont sont parsemées les rives passent avec une rapidité presque étourdissante, tant nous sommes déshabitués à nous déplacer si vite. Aussi, grand étonnement, au bout d'une demi-heure, de voir le paysage s'immobiliser. Nos hommes ont fait halte sur un bas-fond, et abordent peu après ; pendant que deux d'entre eux vont chercher des provisions, les deux autres regonflent les outres.

Notre radeau, que les indigènes appellent « tzack » ou « tzacca », est composé d'un cadre et de branches d'osier entrelacées en forme de claie, sur lesquelles sont fixées des outres dont le nombre varie avec celui des personnes à transporter. Ces outres, faites de peaux de chèvres ou de moutons, le poil en dedans, sont fermées aux extrémités au moyen de lanières d'écorce de saule ; une des jambes de derrière fait saillie à travers la claie et sert de soupape ; qu'une de ces outres vienne à se dégonfler en cours de route, un radeleur se couche et la regonfle immédiatement, en appliquant ses lèvres sur l'orifice béant : opération peu ragoutante. Lorsque toutes les outres sont par trop dégonflées, ce qui arrive au bout d'une heure environ, on aborde, on retourne le tzack et les quatre hommes regonflent le tout en quelques minutes, comme un vulgaire pneu.

Une fois passé le premier moment d'appréhension bien légitime, on s'abandonne sans arrière-pensée au charme de ce nouveau mode de locomotion. Tandis que l'eau jaunâtre et opaque paraît immobile autour de nous, les rives fuient à une allure de 20 à 25 km. à l'heure ; ici un indigène, accroupi et impassible au bord de la rivière, nous regarde passer, tandis que des enfants esquissent un temps de galop et renoncent bientôt à nous suivre ; quelques troupeaux paissent dans les prairies, et les montagnes bleuissent au loin. Une sensation de bien-être nous envahit et nous jouissons en silence, une cigarette aux lèvres. Parfois un remous nous fait tourbillonner : ou bien le lit de la rivière est en-

combré de monticules de sable assez rapprochés, sur lesquels l'eau passe en grandes vagues, imprimant au radeau un tangage accentué, plus émouvant que dangereux ; mais le plus souvent l'eau coule silencieusement, à peine agitée de petites vaguelettes.

A 11 heures déjà, nous abordons en face de Shigar ; un quart d'heure après, nous trouvons Eckenstein et Knowles, arrivés le matin même du Skoro-La, et en train de photographier les rajahs du village. Knowles, invité par



(201.) Les rajahs de Shigar.

l'un d'entre eux à aller chasser l'ibex dans une de ses vallées, hésite beaucoup à accepter cette offre tentante.

Nous goûtons un repos parfait, bercés par le bruit du vent dans le feuillage, à l'ombre duquel nos tentes sont dressées. Les rajahs nous envoient une quantité énorme de fruits : abricots, poires, pommes, melons, raisin, accompagnés de thé épice et sucré au sucre, qui contraste agréablement avec le nôtre, sucré à la saccharine.

Puis des marchands viennent nous offrir des produits indigènes en pierre ollaire, tels que pipes, « candils », coupes ou colliers, d'un joli travail.

Dans la soirée, le missionnaire Gustavsen nous rend visite, et nous avons un singulier plaisir à retrouver un Européen.

Le 25, nous descendons le Shigar River sur un nouveau t Zack, assez grand pour Eckenstein, Knowles, Crowley et moi, plus un de nos chicaris Abdulla Bat et le petit vazir d'Alchori, qui tient à nous accompagner jusqu'à Skardu ; quatre radeleurs enfin, à l'air un peu moins pirates que les autres forment l'équipage. Les outres sont plus étanches, et



1902. Sous la tente, à Shigar.

d'une traite, mais à une allure beaucoup plus lente, nous atteignons le confluent de l'Indus. Les bateliers prennent le radeau sur leurs épaules et nous remontons pendant un quart d'heure le bord du fleuve, puis le traversons pour aborder sur une plage de sable; une

demi-heure plus tard nous arrivons à Skardu.

Les rajahs prévenus de notre retour s'empressent de venir nous saluer et nous envoient du thé, des fruits, et une quantité de légumes particulièrement bienvenus.

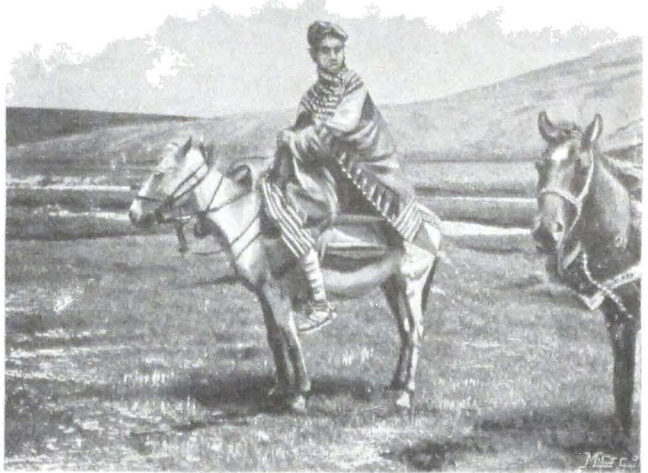
Nous allons chez le Tahsildar, dont les bons offices nous ont été si précieux, le remercier chaleureusement entre autre de la ponctualité avec laquelle il nous a fait parvenir la correspondance d'Europe. En échange, il nous demande une consultation médicale et un certificat, à l'aide duquel il espère être déplacé et retourner dans le Pendjab, son pays d'origine.

Un courrier volumineux nous attend à la poste, et nous passons une partie de l'après-midi à y répondre ; trouvant enfin des timbres et des cartes en suffisance, nous en faisons une débauche. Eckenstein se rend au télégraphe pour envoyer de nos nouvelles en Europe, et demander à Srinagar de l'argent pour payer les coolies qui sont restés avec nous sur le glacier et qui nous ont accompagnés jusqu'ici.

Nous achetons, à un prix dérisoire, beaucoup de châles en pashmina, et des tapis de feutre en partie d'origine thibétaine. Nous trouvons aussi du sucre et même, chez notre avisé boutiquier, du lait condensé suisse !

* * *

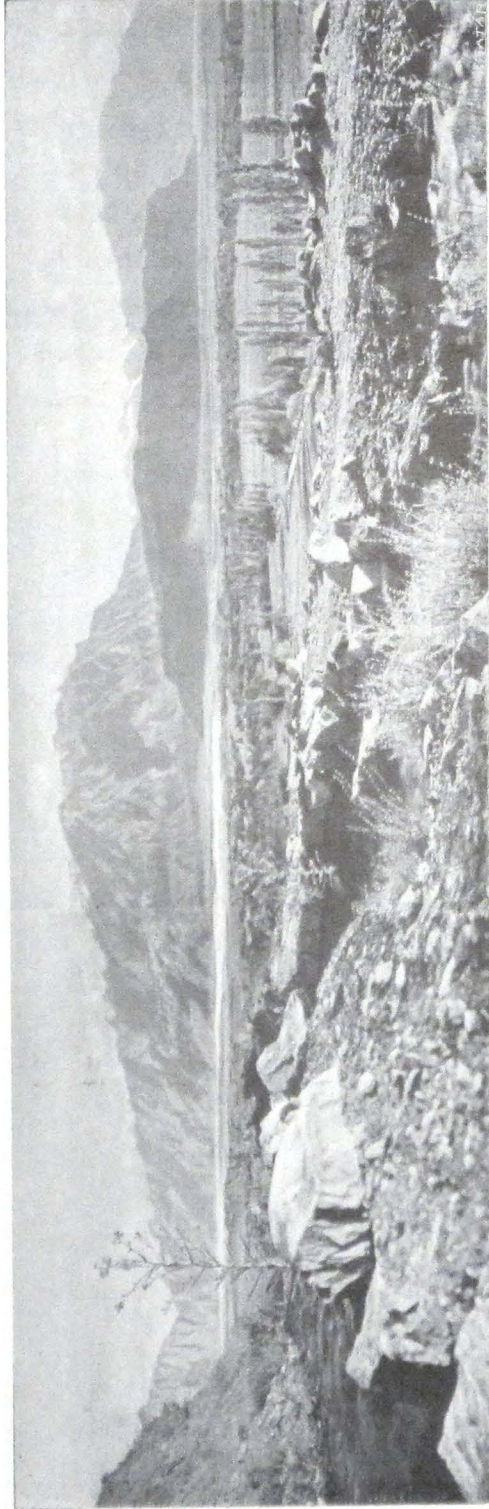
Crowley ne voulant pas attendre que l'argent soit venu, se décide à partir le surlendemain, me priant de l'accompagner. Nos camarades n'y voient pas d'inconvénient et, le 27 août, nous quittons Skardu, à cheval, pour les *plateaux du Deosaï*. Nos bagages sont également chargés sur des poneys, et c'est maintenant à grandes chevauchées que nous gagnons le Cachemire.



(203.) Crowley, en « poncho ».

En deux jours, nous remontons à 4000 mètres, sans fatigue, mais un peu éprouvés par la cure de fruits

de ces derniers temps. — Il règne très fréquemment dans l'Himalaya, à l'époque où la villégiature bat son plein, une curieuse maladie que les Anglais nomment la hill-diarrhée, et qui n'apparaît qu'au-dessus de 4500 mètres. On prétend



(204.) La plaine de Skardu et la vallée de l'Indus (à 2300 m env.).



(205.) Hauts plateaux du Deosai, vue du col de Boorgi (4784 m).

qu'elle est endémique et ne disparaît qu'après de longs traitements. Nous en fûmes tous affectés, et deux d'entre nous eurent en effet beaucoup de peine à s'en défaire. On ignore son origine ; mais je ne suis pas éloigné de la rechercher simplement dans l'abus des fruits mûrs ou mal mûrs dont on fait une consommation énorme ; de fait, cette affection ne débute pour nous qu'à partir de Shigar, tandis qu'à l'aller, personne n'avait eu à s'en plaindre.

Le temps, indécis, est d'une agréable fraîcheur. Nous voyageons en compagnie d'un officier anglais qui est



206. Vue du col de Boorgi, au N. E.

venu chasser l'ibex pendant ses vacances, et avec lequel nous lions bonne amitié.

La traversée des hauts plateaux du Deosaï nous prend quatre jours au cours desquels nous rencontrons quelques caravanes d'Européens ; un couple est venu chercher des ibex,

dont il n'y a pas ; en revanche, ils risquent de rencontrer des ours, qu'ils ne cherchent probablement pas, et des marmottes énormes dont ils n'ont que faire.

On passe encore un col de 5000 mètres, où nos petits chevaux se comportent admirablement. Nous croisons de nombreuses caravanes de Thibétains, qui ont apporté leurs marchandises dans le Cachemire et qui retournent à vide, mais l'escarcelle bien garnie.

Le 30, nous descendons sur la route de Gilgit qui, en nombreux lacets, gagne la passe de *Boorzil*.



(207.) Thibétains et Baltis, sur le Deosai.



(208.) Le col de Boorgi.

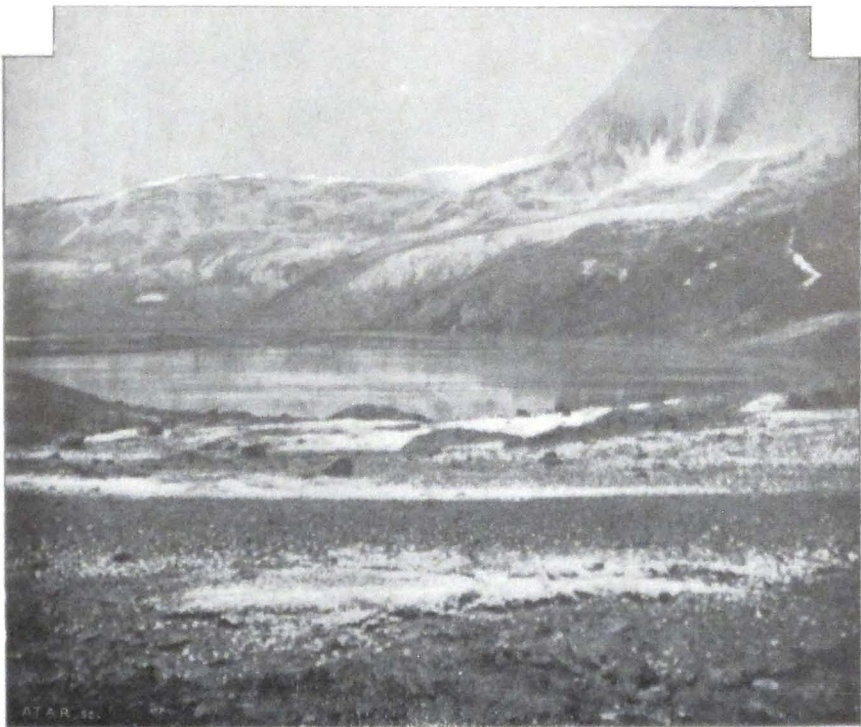
Nous y essayons un orage épouvantable, accompagné



1901. Un gué sur le Deosai.

d'éclairs et de tonnerre, les premiers, depuis Srinagar ; car les manifestations électriques apparentes de l'atmosphère sont une rareté telle, dans le Balistan et je crois aussi dans le Thibet, qu'il n'existe même pas de mots pour les exprimer.

Ici, nous remarquons d'autant mieux ce phénomène qu'étant les seuls objets saillants dans ces vastes plaines, nous avons



1901. Lac à 5000 m. env., au bord S. du Deosai.

quelque chance d'attirer la foudre ; mais la vague électrique passe assez loin pour que nous n'en ressentions que l'effet bienfaisant ; après l'orage, nous nous sentons bien plus dispos que nous ne l'avons été depuis longtemps.

Nous arrivons à *Boorzil* vers deux heures ; l'excellent dak-bungalow, composé de plusieurs bâtiments, est envahi par une foule d'indigènes qui circulent sur cette route très fréquentée. Mais le

jeune officier anglais qui a pris les devants, sur un cheval meilleur que les nôtres, nous attend, confortablement installé au coin d'un bon feu de cheminée, assis sur une chaise, devant une grande table !



(211.) Dak-bungalow et passe de Boorzil.

Détails prosaïques, dira-t-on ! Se représente-t-on bien ce qu'ils signifient pour nous, après quatre mois de vie quasi sauvage, où les tables sont remplacées par les genoux, les chaises par le terrain et les feux de cheminées par une lampe Primus ? Nous faisons honneur aux provisions variées que notre hôte exhibe on ne sait d'où, probablement de Skardu.

Finis, maintenant, les sentiers problématiques de la vallée de l'Indus ; finis, les déserts de cailloux roulés du Deosaï, les montées et descentes abruptes, où nos poneys ne posaient les pieds qu'avec circonspection !

Ils se sont comportés vaillamment sur ces hauteurs, et l'altitude de 5000 mètres ne les a pas empêchés de galoper à l'occasion ; nous nous abandonnons maintenant au charme de laisser aller nos chevaux, sans avoir à les surveiller à

chaque pas, sur cette bonne route militaire qui descend en

pente douce et régulière d'Astor et de Gilgit, où ils se montreront encore excellents coursiers.

De nombreuses caravanes, transportant des caisses à munitions, nous croisent à chaque instant.

Pour la première fois, depuis la vallée du Sind,

nous parcourons de vraies forêts, où les sapins, les pins et les bouleaux, donnent une ombre à laquelle nous ne sommes plus habitués ; nous ralentissons intentionnellement notre

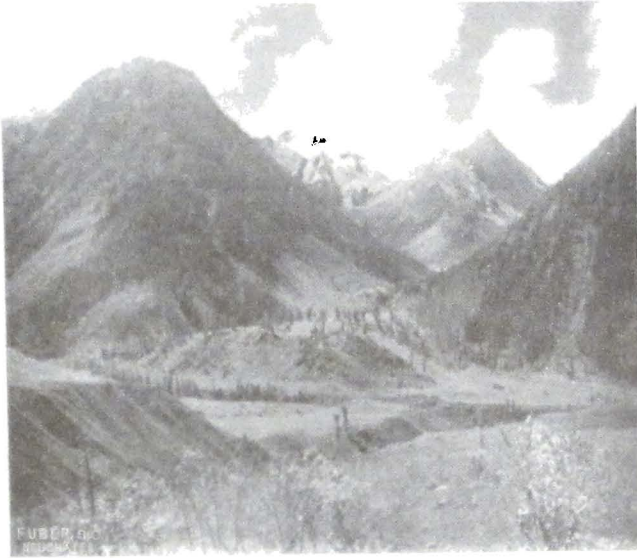
allure, afin de jouir de la fraîcheur des dômes de verdure,

et souvent il nous arrive de descendre de cheval et de nous étendre mollement au bord du chemin, mu-

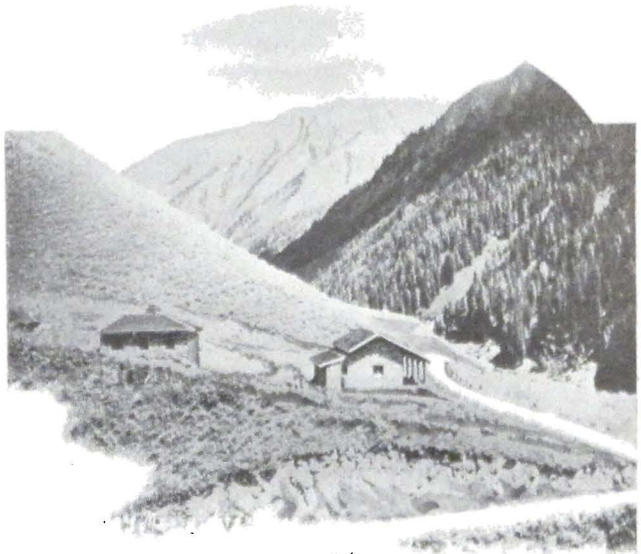
sant et heureux de vivre, sans autre

souci que d'arriver à l'étape où nous attendent les cuisiniers expédiés en avant.

soit et heureux de vivre, sans autre souci que d'arriver à l'étape où nous attendent les cuisiniers expédiés en avant.



1212. Minimarg.



1213. Pashwar.



(214.) Vallée de Boorzil, en dessous de Pashwari.



(215.) Vallée de Boorzil, à Goraus.

Jusqu'à Goorais, il existe trois ou quatre dak-bungalow, échelonnés tous les 10 ou 15 kilomètres ; nous ne nous

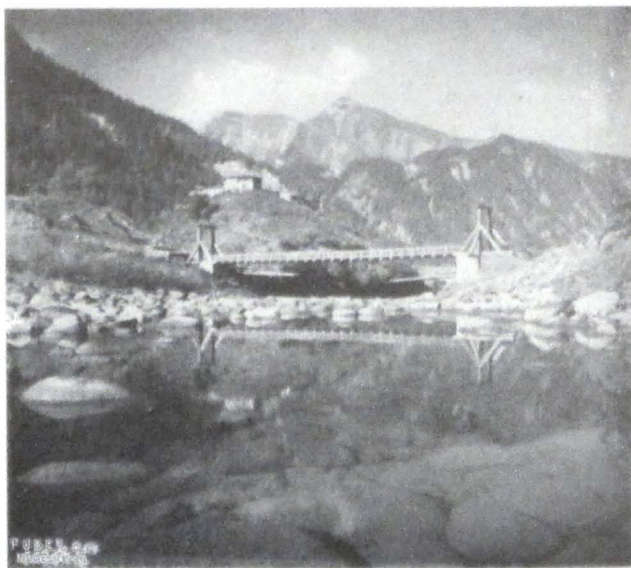


(16.) Dak-bungalow de Goorais.

arrêtons qu'à celui de *Pashwari*, construit récemment dans une petite gorge déserte, tandis que le village est perché à une demi-heure plus haut.

Les prairies où paissent les troupeaux de dromadaires présentent une analogie frappante avec le

Simmenthal. Les femmes, moins sauvages que dans le bassin de l'Indus, ne s'enfuient plus à notre approche ; elles présentent parfois de très beaux types d'une grande pureté ; elles sont coiffées d'une espèce de chapeau plat sur lequel les modistes d'Europe semblent avoir pris modèle pour leurs dernières créations.



(17.) Pont et vieille forteresse, à Goorais.

A 1 heure, nous arrivons à *Goorais*, où nous avons le plaisir de rencontrer plusieurs connaissances de Srinagar,



1918. Ghore

entre autres un des inspecteurs forestiers du Cachemire, qui, dans ses déplacements, entend ne renoncer à rien en fait de confort. Réception des plus hospitalières, dîner très gai. Au dessert, arrosé de Bordeaux, le premier vin que nous buvions dans les Indes — à part quelques gouttes de champagne pris à titre de médicament au camp XI — arrivent

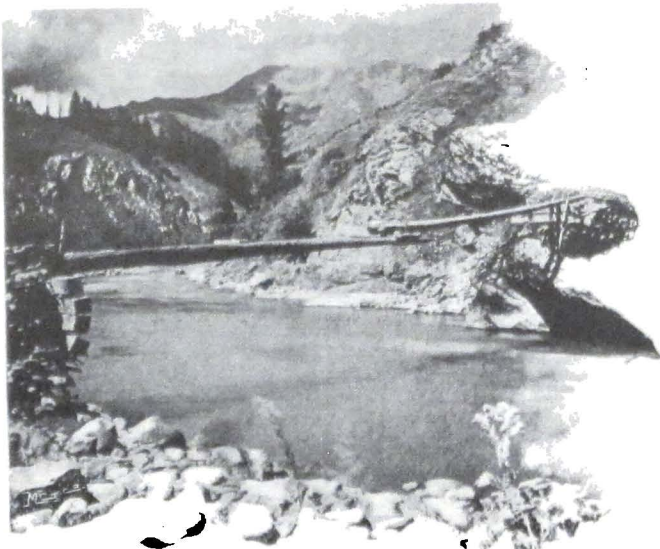


1919. Dak-bungalow de Tragbal.



(1920.) Nouveau pont, à Kanjalwan.

quelques officiers et fonctionnaires supérieurs. Nous reprenons un peu contact avec la civilisation : mais, malgré tous nos efforts, bien des incorrections nous échappent encore à cette première entrevue, tant la vie de sauvages que nous menons depuis près de six mois nous a imprégnés d'un sans-*façon* dont il n'est pas aisé de se débarrasser d'un coup.



(1921.) Ancien pont, au même endroit.

Néanmoins, ce passage à Goorais marque notre rentrée dans les habitudes européennes, la fin de notre vie errante et de l'incertitude du lendemain.

Les forêts de la rive gauche de la rivière contrastent étrangement par leur vigueur avec celles de la rive droite, rabougries par une exposition trop directe aux rayons brû-



(1929.) Allée de bouleaux, au-dessus de Ghoré.

lants du soleil, et probablement aussi par une exploitation mal entendue. A *Kanjahwan* en particulier, en traversant un pont récemment construit, nous pénétrons sous des dômes de verdure où, pendant plusieurs kilomètres, nous trottinons délicieusement.

Les trois étapes de *Ghoré*, de *Tragebal* et de *Bandipur* ne sont qu'une agréable promenade au cours de laquelle nous remontons encore à 3000 mètres en découvrant le *Nanga-Parbat*, le sommet le plus haut et parmi ceux de 8000 mètres

le plus rapproché du Cachemire. Tôt après, la plaine de Srinagar et le *lac Wular* sont à nos pieds.



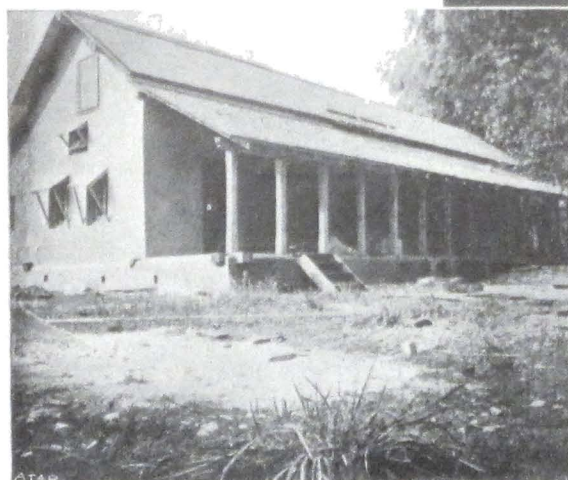
(223.) Nos « house-boats ».

cieux — les raffinements de la vie anglaise, les longs jours de repos, la paix.

Le 6 septembre, nous regagnons Srinagar, en



(224.) Devant le dak-bungalow de Baramula.



(225.) Nouveau dak-bungalow de Baramula.

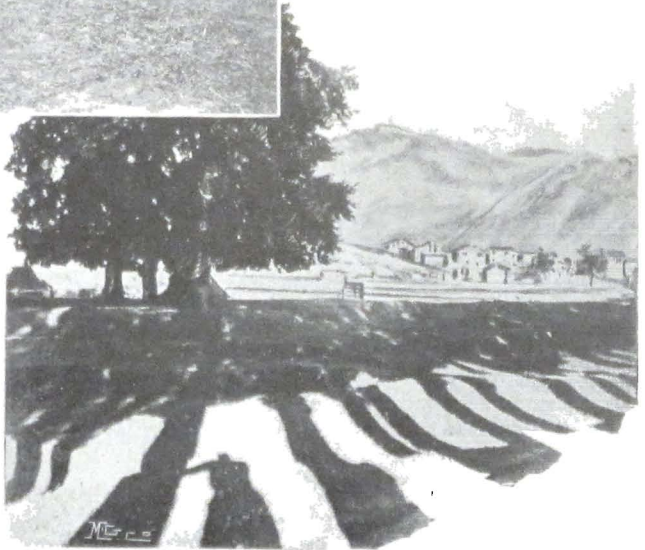
longa, et y rejoignons bientôt tous nos camarades. L'expédition est terminée ; une dernière poignée de main et nous nous séparons : Crowley accepte une invitation à chasser l'ours dans les montagnes de Bandipur ;

Eckenstein et Knowles restent encore quelque temps à Srinagar, à faire de nombreux achats ; les Autrichiens et

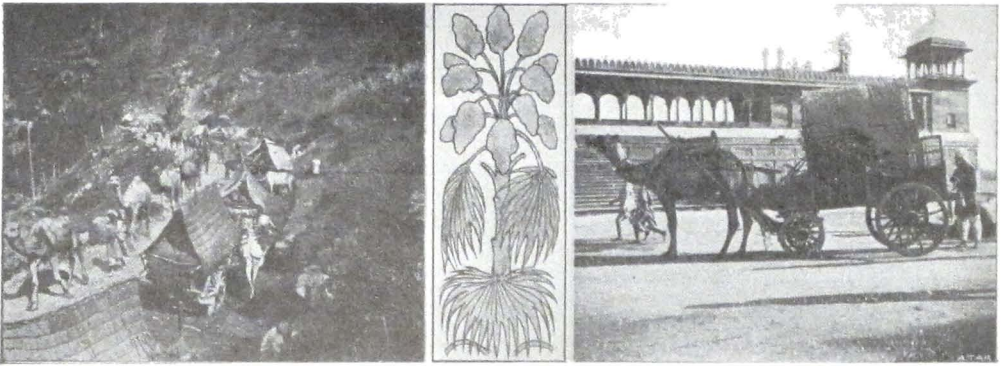
moi tenons à visiter les principales villes de la vallée du Gange, avant de rentrer séparément en Europe. Seuls, nos domestiques ont terminé dès maintenant leur voyage ; ce n'est pas sans un serrement de cœur que nous quittons ces braves compagnons, devenus des amis. Nous nous promettons bien, si la soif d'aventures nous ramène aux Indes, de recourir de nouveau à leurs loyaux services ; mais osons-nous bien leur dire : au revoir ?



1906. Aire, en Cachemire



1907. Sous les platanes du Chenar Bagh.



1998 et 1999. Dromadaires à vide et attelé.

IX.

RETOUR

LAHORE, AMRITSAR, DELHI, AGRA, BÉNARÈS, CALCUTTA.
COLOMBO-GÈNES.

Du 7 septembre au 1^{er} novembre.

Un temps de repos sous la tente plantée au Chenar Bagh, à l'ombre de platanes séculaires et non mutilés; une escapade de trois jours à *Gulmarg*, petite station climatorique en passe de devenir fort à la mode, et nous reprenons, mes camarades autrichiens et moi, la route du Jehlum. En trois petites journées, nous gagnons Rawal-Pindi, où nous entendons de nouveau le sifflet des locomotives.

Notre intention était de visiter le fameux *Khaiber Pass*, ce passage si



1930. Sur la route du Cachemire.

intéressant au point de vue historique, par où se sont déversées les grandes vagues migratrices des peuples d'Orient.



(631.) La route du Cachemire près de Mirree.

et qui, à l'heure actuelle, est encore sillonné de nombreuses caravanes. Les Européens ne peuvent traverser ce col

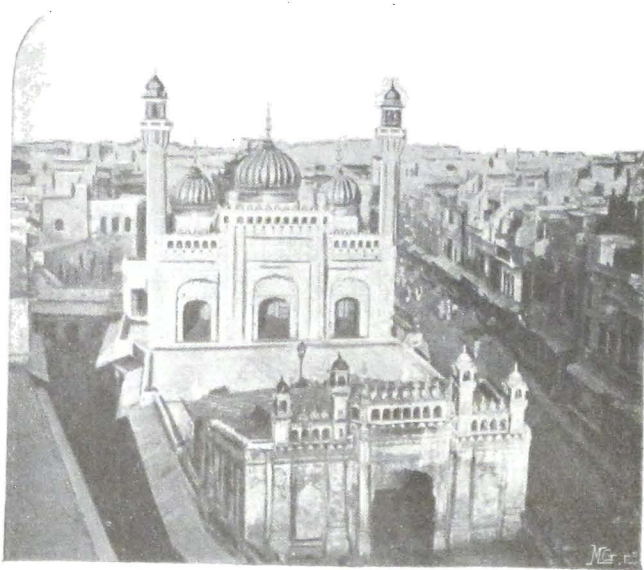


(632.) Chariots à Fetape.

que moyennant certaines conditions ; à la moindre alerte et sous le prétexte le plus futile, l'autorisation en est refusée. Aussi ne sommes-nous pas trop étonnés, bien que nous y soyons pris à temps, de ne recevoir aucune réponse à notre demande ; et

comme nous risquons fort de faire le voyage en vain, nous n'allons pas même jusqu'à Peshawar et nous nous rabattons sur Lahore.

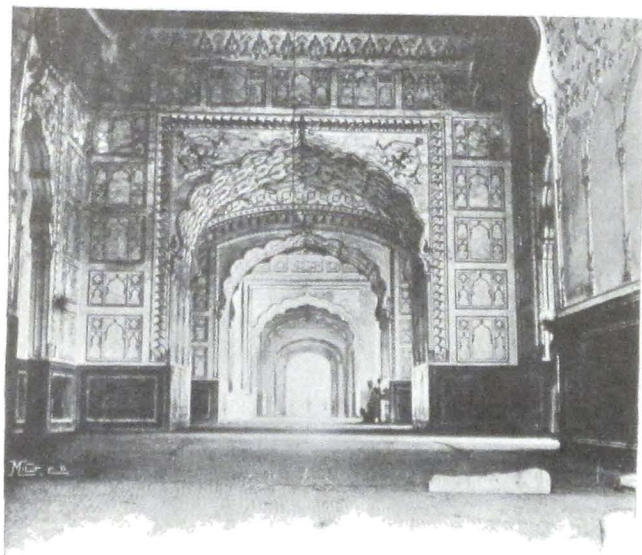
Quel plaisir de retrouver le confort des wagons, de voir de nouveau défiler le paysage — plutôt monotone — sans cahots, sans poussière, sans être obligés de nous demander où nous passerons la nuit et dans quelles



1933. Mosquée dorée à Lahore.

conditions, sûrs de trouver maintenant au bout de la journée bon souper, bon gîte et le reste !

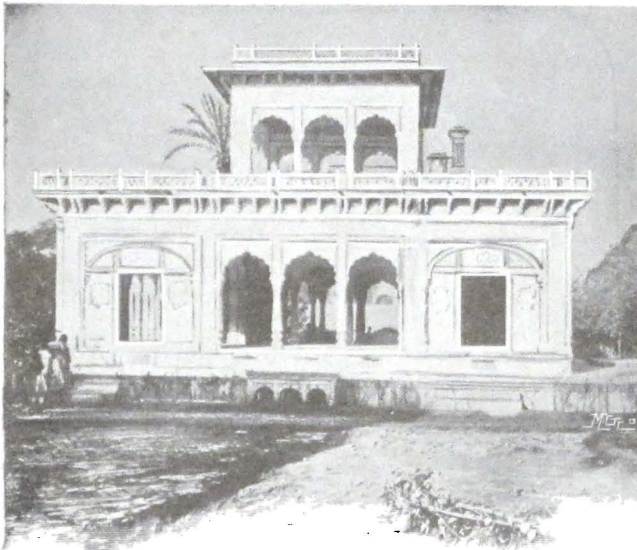
Lahore, capitale et siège épiscopal du Pendjab, quartier-général du vice-roi des Indes et du gouvernement, est certainement d'origine très ancienne, bien que les historiens d'Alexandre-le-Grand n'en fassent pas mention.



1934. Lahore : Juma Masjid, galerie de marbre.

Comme la plupart des villes importantes de l'Inde, elle est divisée en deux quartiers bien distincts et absolument différents ; la partie

indigène, aux ruelles étroites et tortueuses, encombrées d'une foule grouillante, pittoresque et puante, forme un



1935. Lahore : Pavillon de marbre, devant la mosquée Jumma.

tout nettement délimité, entouré encore en partie de ses anciens murs d'enceinte; la ville européenne moderne consiste en une succession de villas plus ou moins somptueuses, perdues dans la végétation tropicale qui borde les avenues, et où

l'on devine par ci par là une chapelle ou un collège.

Nous entrons dans un musée d'extérieur engageant et

d'une assez jolie

architecture in-

doue, mais une

heure à peine suffit

à faire le tour des

salles où sont en-

tassés sans ordre

et sans goût, les

objets les plus

hétéroclites. Nous

préférons con-

sacrer notre jour-

née à visiter les

rares mosquées

ouvertes aux Européens, et à photographier extérieurement

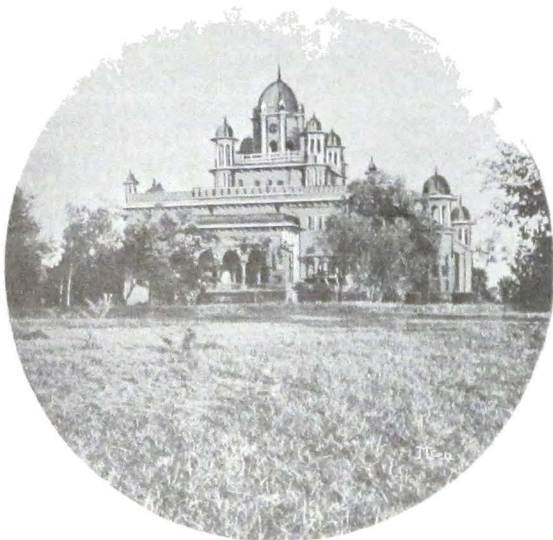
celles dont l'accès leur est interdit. Cette opération n'est pas

toujours facile; mais, de cette interdiction même est née



1936. Lahore : Mosquée Wazir Khan.

une industrie : comme, du toit des maisons voisines, assez élevées, on jouit d'une vue d'ensemble parfaite sur certains de ces temples, les propriétaires ou locaux qui voient passer un étranger, surtout s'il est muni d'un appareil photographique, préviennent son désir en lui offrant de monter chez eux ; le tour est joué, la vue est prise, et l'inévitable bakhelich, corollaire du moindre service rendu, consacre cette petite fibusterie où chacun trouve son compte.



(237.) Université de Lahore.



Si Lahore, malgré son importance, ne passe pas pour une des villes les plus intéressantes de l'Inde, *Amritsar*, à quelques heures de chemin de fer, dédommage amplement des médiocrités de sa puissante voisine.



(238.) Temple dore à Amritsar.

Capitale religieuse des Sikhs, Amritsar est en même temps un centre commercial

de premier rang pour la partie septentrionale de l'Inde : Cachemiriens, Afghans, Népalais, Persans, Turcomans. Thi-

bétains, Bokharans, Bélutchis, Yarkandis se coudoient dans une animation des plus pittoresques.

Au milieu de ces marchands circule une foule de pèlerins, évoquant le souvenir biblique des pénitents couverts du sac et de la cendre ; ils n'ont plus le sac, mais les longs cheveux en broussaille qu'ils saupoudrent de cendre, ainsi que leur figure, leur donnent un air cadavérique d'autant plus effrayant que leur corps, aux formes athlétiques, dé-



239. — Une des coupes du Temple doré d'Amritsar.

ment étrangement cette première et sinistre impression ; instinctivement on s'éloigne de ces géants à la peau cuivrée sous la cendre ; ils sont armés d'un bâton muni d'un certain nombre de boucles métalliques correspondant aux pénitences qu'ils ont encore à faire, et avec lequel ils signalent leur présence ou éloignent ceux qu'ils ne doivent pas souiller de leur contact.

Le *Durbar* ou « Temple doré », bâti sur un îlot au milieu

d'un grand bassin carré, est La Mecque ou le Vatican des Sikhs; c'est certainement un des chefs-d'œuvre de l'architecture hindoue, tant au point de vue des proportions et de la pureté des lignes que du fini du détail; il est en marbre blanc recouvert de cuivre doré, et surmonté de coupoles étincelantes qui se mirent dans l'eau bleue de l'étang, tandis que la verdure des jardins avoisinants marie harmonieusement



(2/10.) Le temple doré d'Amritsar, au milieu de son étang.

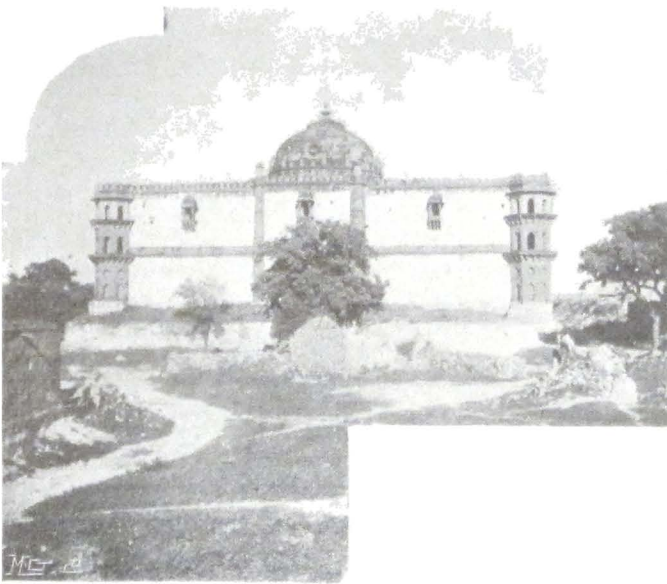
ses teintes variées à leurs dorures. Le nom d'Amritsar vient précisément du bassin de ce temple, « l'étang de l'Immortalité ».

Les Européens sont admis à assister aux cérémonies du culte, à condition d'entrer par une porte spéciale et de jeter quelques roupies au milieu des offrandes des pèlerins, composées de fruits ou de cauris (coquillages); installés dans une pièce formant l'intérieur du temple, avec parois couvertes de dorures à profusion et de fleurs peintes ou naturelles, les prêtres entonnent une mélodie tirée de leurs livres religieux, le « Granth » en particulier, et accompagnée d'une musique étrange, bien faite pour frapper l'imagination des fidèles. En échange de vos roupies, un prêtre vous offre un chapelet de fleurs enfilées à la manière d'une chaîne de morilles, tandis qu'un autre vous fait escorte jusqu'au sommet d'une de ces coupoles, d'où la vue s'étend magnifique sur les environs, et spécialement sur les forts qui entourent la ville.

En sortant de l'enceinte du temple, le policeman qui vous accompagne d'office et qui est censé vous défendre des importunités des fanatiques, vous conduit dans les jardins où une foule de pénitents, toujours barbouillés de cendre, sont en train d'accomplir les rites de leur culte ; impassibles et muets, ils ont l'air de se livrer aux préparatifs d'une procession de fantômes. et regardent à peine passer la foule qui se presse autour d'eux.

Sur le registre où chaque étranger appose sa signature,

nous trouvons les noms d'une foule de prisonniers boers que la fin de la guerre vient de rendre à la liberté, tandis qu'à la gare, nous passons quelques ins-



241. Indrapati :
Vieux fort près de Delhi.

tants avec d'autres malheureux que leurs moyens empêchent de rentrer chez eux à leurs frais et qui doivent attendre leur tour pour être rapatriés.



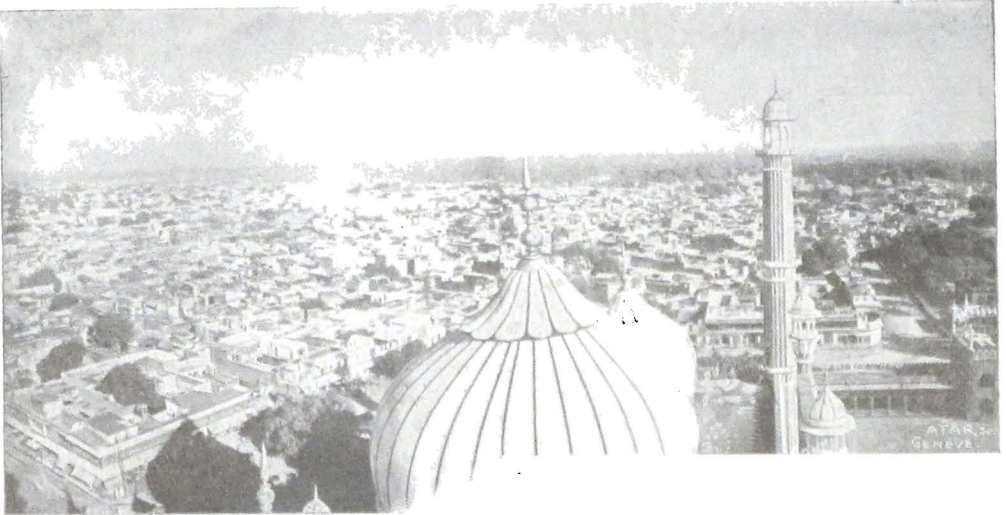
242. Indrapati : Vue d'un des bastions.

Nous raccourcis-
sons malgré nous la visite de cette ville si intéressante : car je ne me sens pas très bien, et je tiens à gagner Delhi

pour m'y reposer. Nous aurions bien voulu notamment voir confectionner les châles et tapis qui rivalisent avec ceux de Cachemire, sans toutefois atteindre à leur finesse, et sculpter l'ivoire, une des spécialités de la contrée.

* * *

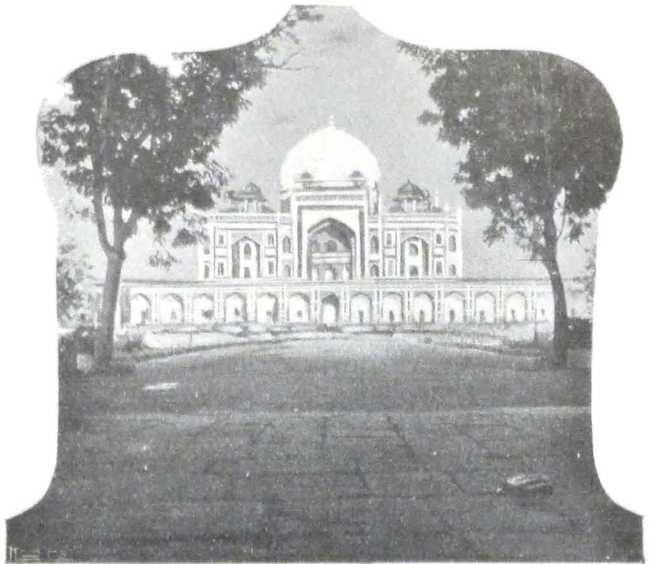
Une nuit et un jour de chemin de fer nous amènent à



(273.) Vue panoramique d'un minaret de la Jumma Musjik, à Delhi.

Delhi, où nous faisons une cure de tombeaux, tout comme on fait sa cure d'églises à Rome, de mosquées à Kairouan, de musées à Florence, ou de châteaux sur les bords de la Loire et du Rhin.

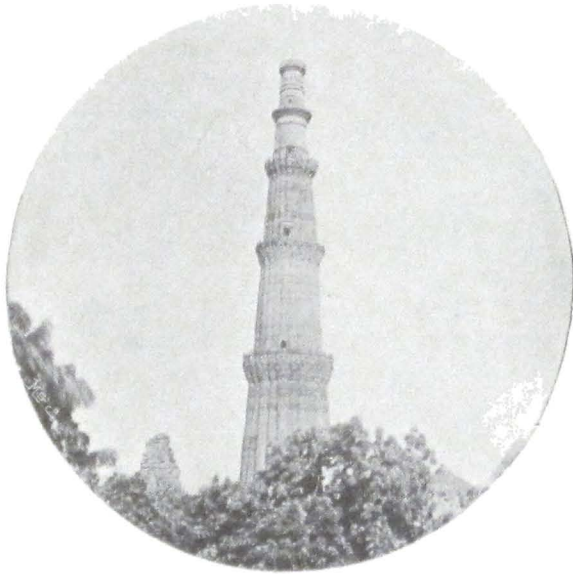
Quelques-uns sont dans un état de conservation parfaite, celui d'Humanyan, par exemple, malgré ses trois siècles et demi d'âge ; tous



(274.) Tombeau d'Humanyan, près de Delhi.

fort intéressants pour qui s'occupe un peu d'histoire : des chapitres entiers y sont résumés en des inscriptions parfois encore bien conservées. La plupart de ces tombeaux sont en dehors de la ville. A l'intérieur se trouve le *Fort*, où sont réunis des souvenirs historiques du plus haut intérêt ; certains palais de marbre offrent une richesse inouïe ; dans l'un d'eux se voit encore le trône du Grand Mogol, également de marbre, incrusté de pierres précieuses.

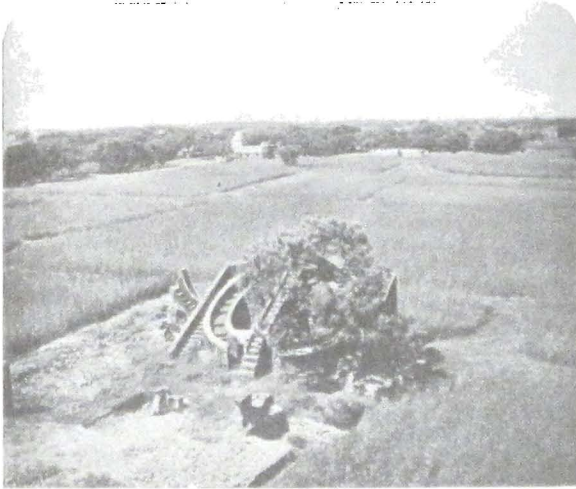
Une excursion dans les environs nous conduit jusqu'au *Kutub Minar*, la « Tour de la victoire », merveille de hardiesse



275. Kutub Minar.

et prodige d'équilibre, unique en son genre. Cette tour, tout en grès et en marbre, de plus de 80 mètres de haut, avait une voisine semblable à peu de distance ; un tremblement de terre détruisit l'une et endommagea l'autre, qui fut restaurée plus ou moins heureusement. Construite en 1052 ap. J.-C., elle a résisté près de neuf siècles aux injures du temps, grâce à l'excellence des matériaux ; nos cheminées d'usine, avec lesquelles elle n'est pas sans analogie, n'atteindront pas une si belle vieillesse !

Autre excursion à *l'observatoire de Jai Sing*, restes encore imposants de constructions astronomiques qui dénotent chez ce savant hindou des notions de géographie céleste fort avancées pour son époque. Cet homme de génie avait édifié de semblables observatoires à Jaypore, à Ujjain et à



(246.) Observatoire de Jai Sing.

Durbar de Delhi, à l'occasion du couronnement de l'empereur des Indes, étaient déjà suffisamment avancés pour donner une idée

du grandiose qui allait caractériser cette manifestation ; mais nous ne pouvions songer à prolonger notre séjour jusqu'à cette fête, qui n'avait lieu que quelques semaines plus tard.



(247.) Aux environs de Delhi.

* * *

Le 26 septembre, nous arrivons à *Agra*. A mesure que nous nous éloignons du pied de l'Himalaya, la chaleur augmente et l'air se charge de poussières extrêmement ténues qui, sans obscurcir notablement l'atmosphère, lui donnent une coloration jaunâtre particulière aux grandes régions désertiques ou sablonneuses. Au coucher du soleil, cette

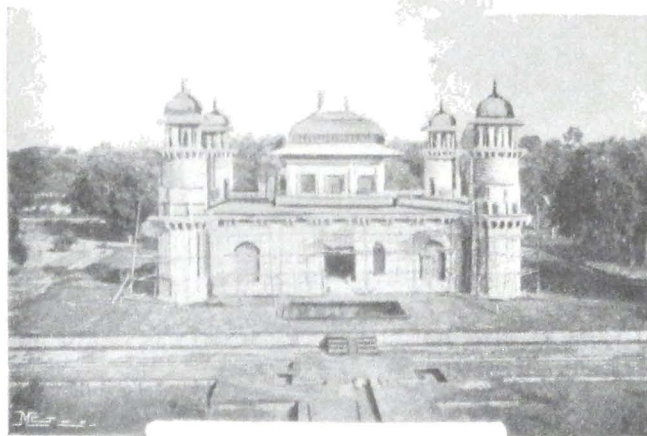
teinte passe insensiblement au vert, puis au rouge, en donnant à tout le paysage et aux êtres animés un aspect féérique, surnaturel, dont le souvenir persistera intense, comme une conception délirante enfantée par quelque cer-



(248.) Jumma Musjik, à Agra.

veau exalté. Il semble qu'on foule une autre planète, qu'aurait créée l'imagination féconde d'un Flammarion, une Urania peuplée d'êtres étranges se mouvant dans une lumière blafarde, décomposée en couleurs d'un spectre inconnu. Nous retrouverons ces colorations si curieuses dans la plupart

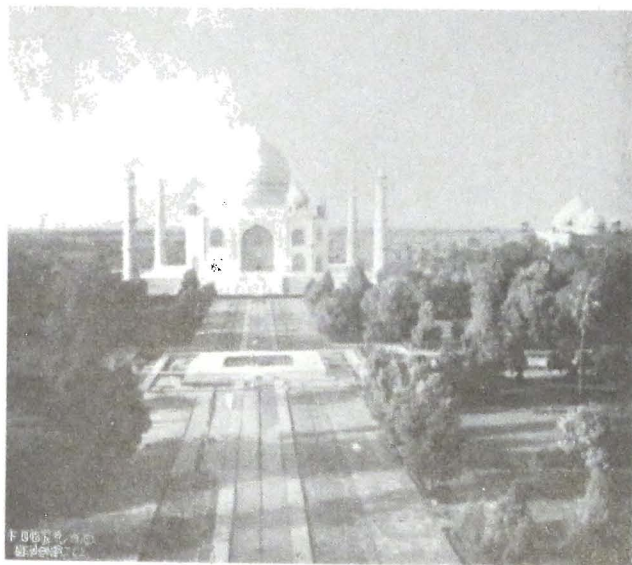
des villes de l'Inde, mais jamais aussi puissamment qu'à Agra.



(249.) Tombeau d'Imadu Daulah, près d'Agra.

Bien qu'au centre des provinces où la révolte des cipayes a sévi de la façon la plus effroyable, Agra a échappé presque miraculeusement à la ruine et aux

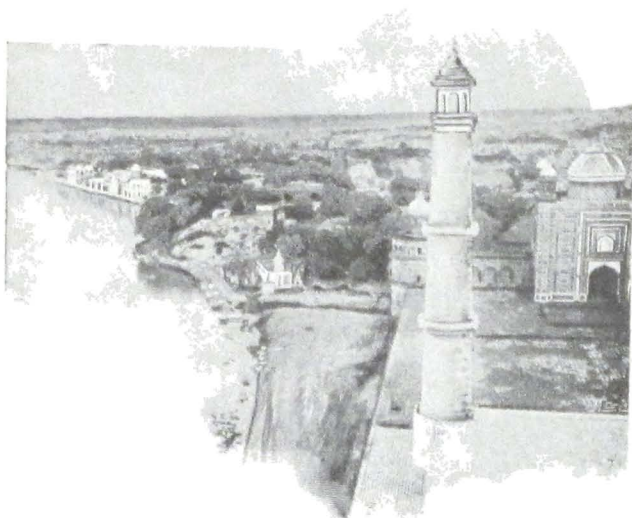
désastres dont les villes voisines ont été le théâtre. Au plus fort de l'insurrection, la population d'Agra, forte de 6000 âmes (où se trouvaient à peine 1500 Hindous et Musulmans), formait le mélange occidental le plus hétérogène qu'il fût possible de voir dans les Indes ; les nonnes des bords de la Loire et de la Garonne y couroyaient les prêtres de Sicile et de Rome, les missionnaires de l'Ohio et de Bâle étaient confondus pêle-mêle avec



1950. Taj Mahal, à Agra.

les danseuses de corde de Paris et les colporteurs américains ;

un effroyable massacre était imminent, lorsqu'un incident insignifiant, l'entrée inopinée d'une petite colonne de secours qui réussit à repousser et à disperser les assaillants, sauva Agra et ses trésors artistiques d'une ruine irrémédiable.

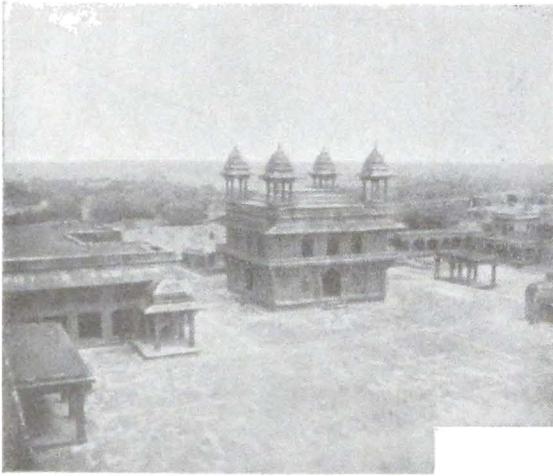


1951. Rives de la Jumna :
vue d'un minaret du Taj Mahal.

Agra est célèbre avant tout par son *Taj Mahal*, un des plus brillants spécimens de l'art funéraire hindou. Ce mau-

solée, bâti au XVII^{me} siècle au bord de la Jumma et destiné à perpétuer la mémoire de la reine Arjmand Banu,

morte vers 1630, aurait coûté plus de 30 millions de roupies (plus de 50 millions de francs). Entièrement en marbre, il n'est pas un bloc qui ne soit taillé et incrusté de mosaïques plus ou moins précieuses. A

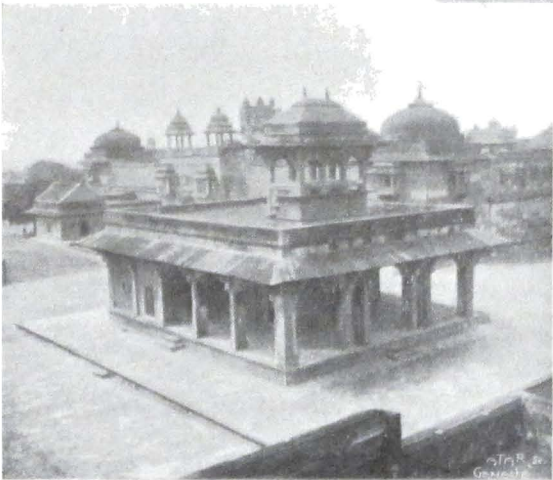


1959. A. Fatepur Sikri :
Diwan-i-Khas.

l'instar de la plupart des tombeaux hindous, le sépulcre n'est pas situé sous le bâtiment principal ; les corps restent



1953. Panch Mahal.



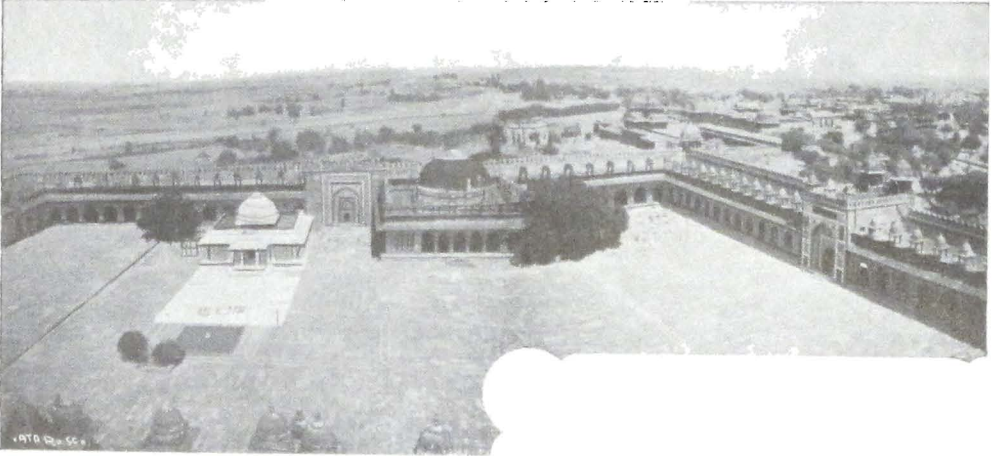
1954. Miran's house.

dans un caveau en dehors des passages fréquentés, au milieu d'autres tombes plus simples. Le dôme central est formé d'une seule cavité, disposée de telle façon qu'il suffit de pousser un faible cri,

un gémissement, pour l'entendre répéter une centaine de fois peut-être : moyen pratique pour suppléer à l'insuffisance des personnages chargés de pleurer le mort, et de perpétuer

la manifestation des regrets occasionnés par son départ prématuré !

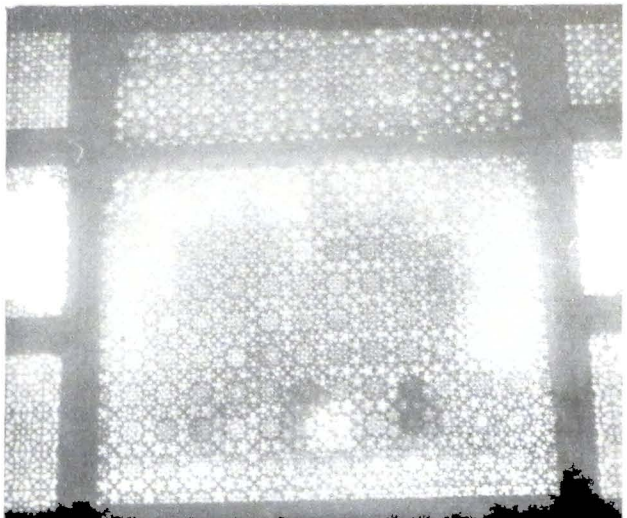
Il y a encore à Agra pas mal d'autres choses dignes d'intérêt, notamment le *Fort*, à l'intérieur duquel s'abrite une petite ville de palais, de mosquées, de temples et de constructions extrêmement riches.



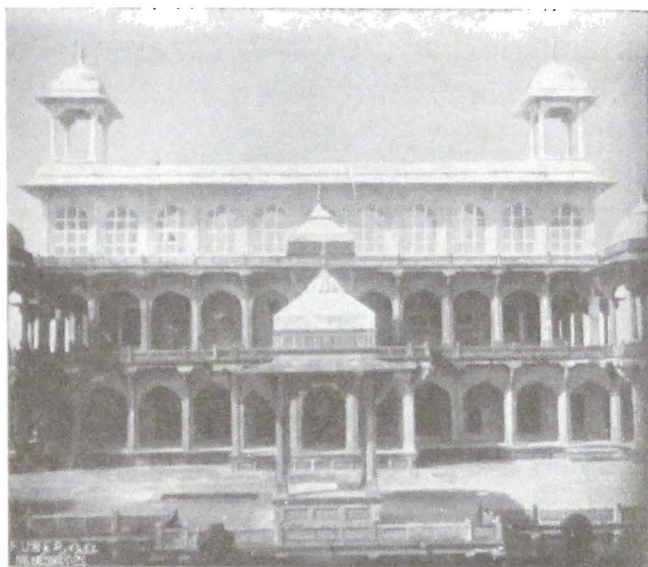
(255.) Cour intérieure de la Grande Mosquée de Fatepur Sigri, vue d'un minaret.

Nous visitons *Fatepur Sigri*, cette ville morte célèbre, fondée au milieu du XVI^{me} siècle par Akbar et abandonnée avant son achèvement. Que de richesses dans ces allées, ces cours, ces minarets, sur les terrasses des palais, dans les salons et les sous-sols où sont enfermés des trésors d'architecture !

Perché sur la

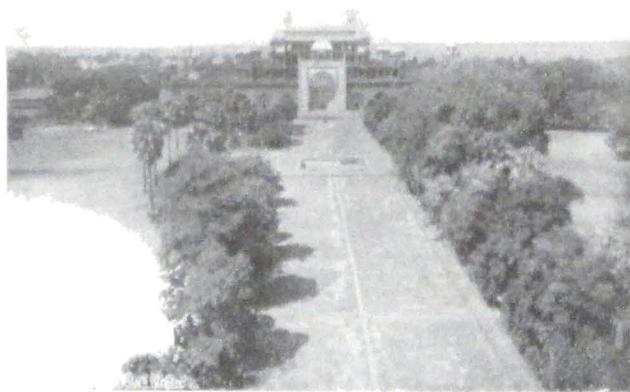


à revivre cette existence si compliquée et si vide des maîtres d'autrefois, à m'impregner de la poésie qui se dégage de ces



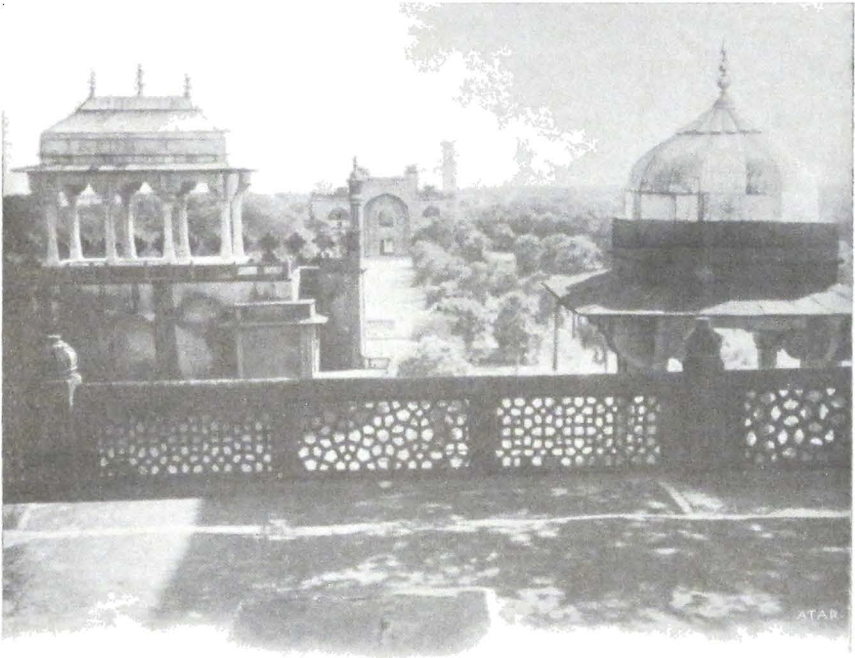
0257. — Sikandra Musjik (environs d'Agra) : Détails du centre.

souvenirs déjà si lointains. Je revoyais le Grand Mogol et sa cour fastueuse, se reposant de ses victoires dans les

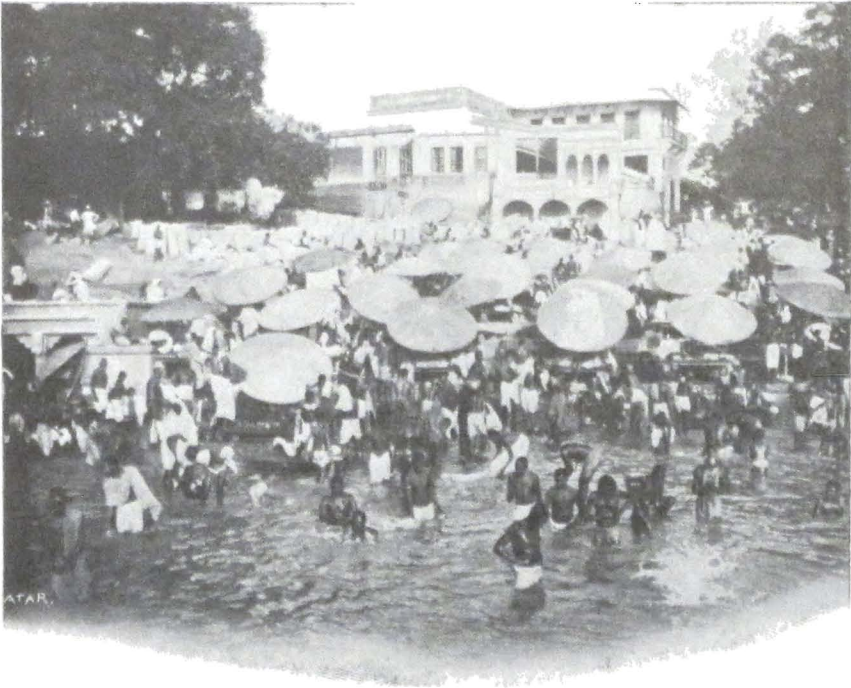


0258. — Sikandra Musjik.

délices d'une vie factice, où les fêtes succédaient aux fêtes, pendant que les peuples opprimés se préparaient en silence à une revanche problématique.



199. Sikandra Masjid : Vue inverse de la précédente.



190. Bénarès : Vue des places de pèlerinage les plus fréquentées.

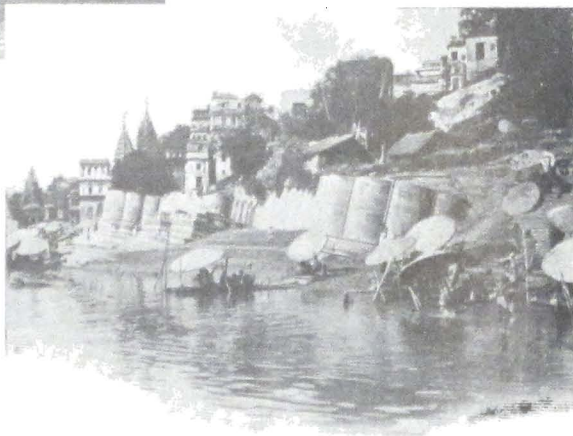
Avant de gagner Calcutta, nous nous arrêtons encore deux jours à *Bénarès*, la ville sainte par excellence des Brahmanes. C'est le lieu de pèlerinage le plus célèbre de l'Inde ; chaque année des millions de pénitents y viennent de très loin se faire laver de leurs péchés dans les eaux jaunâtres du grand fleuve, ou se faire incinérer après leur mort pour



(1961.) Bénarès :
Le quai de crémation.

avoir la satisfaction de savoir leurs cendres dispersées dans le remous du Gange. Une promenade en voiture à travers la ville indigène, sous les regards peu bienveillants d'une population fanatique, puis une partie de bateau le long des « ghats » ou quais, pour assister aux ablutions et aux scènes de dévotion des pèlerins : c'est tout ce qu'une violente fièvre me permet de supporter.

En effet, bien que nous approchions de l'automne et que la chaleur soit encore tropicale, il m'arrive souvent de frissonner. L'eau que nous buvons en bouteille paraît offrir toutes les garanties de pureté et d'innocuité ; cependant, je vais m'affaiblissant de jour en jour, et la fièvre fait de fréquentes apparitions. A Delhi déjà, puis à Agra, je me demandais, navré, s'il faudrait renoncer à voir tant de belles choses



(1961.) Bénarès : Vieux temple
tomnant au Gange.

encore, partir sans avoir accompli tout au moins le pèlerinage complet de la vallée du Gange? J'avais bien trouvé la force de le poursuivre, en tronquant quelque peu le programme, mais mon état précaire ne me permit malheureusement pas de jouir beaucoup de toutes ces splendeurs ; je ne fis que passer rapidement au milieu d'elles, déclanchant en automate l'obturateur de mon vérascope, lorsqu'un gardien jaloux tournait le dos (car chacun



1933. Bénarès : Le quai du Gange en aval du Temple des Singes.

ne peut pas photographier dans ce beau pays, où tous les moyens sont bons pour soutirer quelque roupie à qui ne sait se défendre).



1934. Bénarès : Le Temple des singes et le quai en amont.

Cette dernière étape de notre visite aux villes du Gange n'en restera pas moins comme un des souvenirs les plus vivaces de la fin de ce beau

voyage. Ces impressions multiples, si variées et si intenses que la maladie ne parvint pas à atténuer, je les revis encore

chaque fois qu'il m'arrive de parcourir ma collection de photographies ; et souvent je me surprends à soupirer après le retour de semblables impressions.

* * *

La fin du voyage s'acheva en passant d'un hôtel dans l'autre : je n'y arrivais que pour me mettre au lit, et n'en repartais que pour gagner péniblement le chemin de fer et la ville suivante.

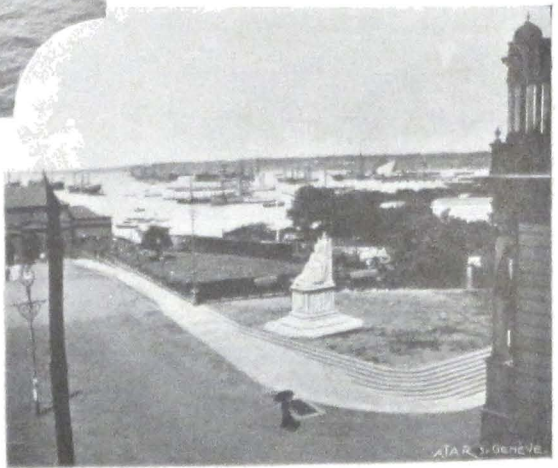


(965.) Plongeurs dans le port de Colombo.

ses 8840 mètres.

Mais là je dus pour la seconde fois m'avouer vaincu ; je trouvai juste assez de force pour accompagner mes amis à la gare et revins me mettre au lit pour huit jours à

l'Hôtel Continental. Ne songeant qu'à rentrer en Europe, je partis, toujours fiévreux, pour Madras et Tuticorin ; pendant quatre nuits et trois jours, à l'allure de 60 kilomètres à l'heure, et en compagnie d'un jeune Anglais naguère élève de quelques amis lausannois, et rencontré par hasard, je gagnai le sud de l'Inde et m'embarquai pour Colombo, où je



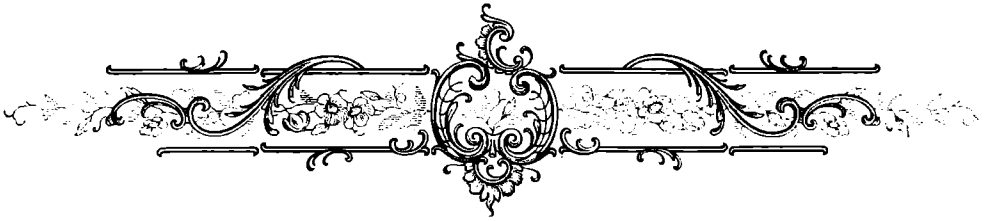
(966.) Le port de Colombo.

restai encore huit jours à attendre le passage d'un navire du Norddeutscher Lloyd.

A peine en mer, mon état s'améliora sensiblement, et la fraîcheur de la Méditerranée, au sortir de l'étuve de l'Océan Indien et de la Mer Rouge, me fit entrer promptement en convalescence. En débarquant à Gênes, le 1^{er} novembre, j'étais assez valide pour affronter une visite au Campo Santo, et le lendemain, à Turin, à l'Exposition d'Art Nouveau. Singulier contraste avec la vie de sauvages que nous venions de mener en contact avec des populations frustes, aux traditions et aux mœurs tant de fois séculaires ; contraste plus singulier encore avec mes souvenirs tout récents des civilisations disparues de l'Inde des palais !



(267.) Votre serviteur, à l'orientale !



APPENDICE I

La « Gazette de Lausanne » à 6000 mètres

Un nouveau record ¹⁾

Il s'agit en effet de quelque chose de nouveau !

Jusqu'à maintenant, la *Gazette*, qu'on trouve dans les salles de lecture et les salons de tous les bons hôtels de montagne jusqu'à 2000 ou 2500, voire 3000 mètres, ne se doutait pas que quelques-uns de ses numéros dussent dépasser ces hauteurs tranquilles et modestes, pour parvenir d'un seul coup et sans transition au double de tout ce qu'antérieurement elle avait pu atteindre.

Et notez que ce ne sont pas des exemplaires isolés, emballant un paquet de sandwiches ou servant de couverture au dernier roman à la mode ; qu'ils ne sont pas montés en ballon, pour rester quelques heures seulement à cette altitude de 6000 mètres.

Non ! Pendant deux mois régulièrement, par petits paquets de six numéros, la *Gazette* a fait chaque semaine le voyage d'Europe en Inde. A peine débarquée à Bombay, pendant trois jours et trois nuits d'express à 60 kilomètres à l'heure, elle gagnait la frontière du Cachemire. Distribuée avec le reste du courrier d'Europe, toujours attendue impa-

¹⁾ Article publié dans la *Gazette de Lausanne*, supplément du 13 décembre 1902.

tiement, elle était lue rapidement et réexpédiée à notre adresse par une compatriote rencontrée par hasard à Rawal-Pindi.

De là, ou d'Abbotabad, elle repartait pour Srinagar, qu'elle mettait 20 heures à atteindre en « tonga », à l'allure de 10 milles à l'heure.

Sans perdre une minute, et maintenant sur les épaules des courriers et par des sentiers de montagne, elle franchissait en quatre ou cinq jours les 19 étapes qui séparent Srinagar de Skardu. De Lausanne à Skardu elle mettait donc, arrêt à Abbotabad compris, 25 jours environ.

Mais là cessait tout service postal ; et, pour continuer à rester quelque peu en contact avec l'Europe et recevoir quand même notre courrier, il avait fallu organiser un service particulier plus ou moins régulier : deux hommes s'étaient offerts à partir chaque semaine, ou chaque fois qu'un courrier important arriverait, et à monter jusqu'à Askoley, où un relai fut établi. Le colis, appelé pompeusement « sac des dépêches », était remis à un nouveau porteur de taille gigantesque qui, peu chargé, pouvait filer à grande allure : seul, à travers les vastes solitudes glaciaires, doublant et triplant souvent les étapes, il arrivait au camp cinq ou six jours après son départ d'Askoley.

La joie qui accueillait chaque fois le messenger de nouvelles, généralement bonnes, et le plaisir que chacun éprouvait en recevant toujours quelque lettre ou quelque carte amie, ne peuvent être compris que de ceux-là seuls qui, une fois ou l'autre, se sont trouvés privés, pendant des semaines ou des mois, de toute communication avec ceux qui leur sont chers.

Mais ce qui, invariablement, était attendu avec le plus d'impatience et faisait le plus d'heureux, c'était encore le petit paquet de *Gazette de Lausanne*. Usées aux coins au point qu'il fallait défaire le pli avec les plus grands ménagements, sous peine de le voir « tomber en douves » comme

un tonneau trop sec ; couvertes de timbres d'oblitération permettant de reconstituer les dates de passage aux ports et aux principaux bureaux de poste, et de noter ainsi le temps qu'elles avaient mis à parvenir jusqu'à nous ; non balafrées heureusement par l'ignoble et lâche censure, mais illisibles cependant sur les plis extérieurs, transformées souvent en longues déchirures : telles qu'elles nous arrivaient, elles n'en étaient pas moins accueillies comme la partie essentielle du courrier.

Qu'elles nous apportassent de bonnes ou de mauvaises nouvelles ; qu'elles nous fissent assister aux désastres de la Martinique, ou pressentir la fin prochaine de la guerre sud-africaine ; que l'affaire Humbert ou le couronnement d'Edouard VII défrayassent toutes les conversations dans les pays dits civilisés : vu de si loin et de si haut, tout cela, sans nous laisser indifférents, n'avait cependant pas le don de nous échauffer ou de nous passionner comme eût été le cas en Europe ; mais, pour être moins vif, le plaisir qu'elles nous procuraient n'en était que plus intime et plus profond.

Et, probablement, la cause de sa bienvenue tenait à la manière dont nous la lisions.

Accoutumée à la hâte fébrile qui règle la plus grande partie de notre vie ; confondue avec les autres quotidiens sur lesquels on jette un coup d'œil rapide, au titre de l'article de fond et aux dépêches — les mêmes partout ; — puis, mise de côté et rarement reprise par un lecteur plus attentif, notre chère *Gazette de Lausanne* ne se reconnaissait plus, une fois arrivée là-haut, à 6000 mètres !

Maniée avec tous les ménagements que réclamait son état de délabrement, elle passait une première fois de mains en mains pour être lue, méditée et discutée avec un sérieux dont ne se seraient jamais douté les auteurs de certains articles ; puis, reprise une seconde fois, et cela pendant deux mois, jour après jour, un numéro fut l'objet de toute l'attention de six explorateurs pour lesquels ces discussions

étaient devenues un agréable et presque indispensable passe-temps.

Tandis que le brouillard, le vent et la neige faisaient rage au dehors, que les éléments déchainés ne nous permettaient pas la moindre sortie, douillettement enfouis dans nos lits-sacs d'édredon, on reprenait alors une *Gazette* entre quelques parties d'échecs ou de piquet, et en avant les discussions !

Et lorsque, le sujet épuisé, ainsi que les parenthèses et digressions diverses auxquelles, en déviant, il donnait souvent matière, la discussion se ralentissait, il nous restait alors la suprême ressource : c'était, ne riez pas..... la quatrième page !

Ah ! les bons moments que nous devons à cette quatrième page, et combien d'heures charmantes elle nous a procurées !

J'ai hâte d'ajouter que tous les articles de réclame n'étaient pas l'objet d'une égale attention : le coutelier ou le fabricant d'ameublements, la « demoiselle anglaise qui cherche à entrer au pair dans une honorable famille du canton de Vaud », ou l'entrepreneur de pompes et transports funèbres n'avaient pas le don d'exciter bien fort notre intérêt. La dernière colonne pouvait parfois retenir un peu plus notre attention, quand telle personne décédée était de notre entourage, ou touchait de près quelque parent, ami ou connaissance de l'un d'entre nous.

Mais tout cela était encore peu de chose en comparaison des deux premières colonnes.

Oh ! cette liste interminable d'hôtels, la plupart de montagne, réclamant, chacun à sa manière, l'attention d'une clientèle chaque année plus nombreuse ! Plus elle était longue, plus elle nous faisait plaisir. Cette fois, c'était pour nous un terrain commun ; presque à chaque hôtel, tout au moins à chaque station, se rattachaient quelques souvenirs, tantôt isolés ou uniques, plus souvent revenant en foule à notre mémoire.

Parfois ce n'était que le simple passage sans arrêt, en gagnant une station plus élevée ; d'autres fois, la halte d'une nuit ou simplement d'un repas pris en montant à une cabane du club, ou en redescendant d'une ascension.

Mais, le plus souvent, c'était le séjour proprement dit de l'un d'entre nous, le centre d'une saison d'excursions ou la station choisie pour s'y reposer pendant les vacances, à la suite de fatigues ou pour une convalescence ; enfin les stations nouvelles, inconnues d'aucun de nous, ou dont l'hôtel n'était qu'en construction à la dernière saison.

Alors les langues se déliaient de nouveau, et la conversation languissante reprenait un nouvel essor, jusqu'à ce que l'heure d'un repas ou l'arrivée de la nuit vint amener un peu de diversion.

Et les jours passaient ainsi, variés dans leur monotonie, jusqu'à l'arrivée d'un nouveau courrier.....

* * *

Va, bonne vieille *Gazette*, nous t'en garderons toujours un souvenir ému et reconnaissant.

Puisses-tu revivre bientôt ces jours de gloire où, malgré ton âge et le poids de tes nouvelles, tu gagnais allègrement nos tentes dans leurs solitudes glacées. Et si c'est à nous que, dans de semblables et prochaines pérégrinations, tu dois apporter de nouveau à 6000 — voire à 8000 mètres — de bienfaisantes bouffées de l'air des Alpes mêlées aux échos de la politique, nous n'en éprouverons ni moins de joie, ni moins d'émotion qu'à notre première rencontre, là-haut !



APPENDICE II

Résultats scientifiques

L'expédition étant avant tout sportive et présentant, à ce point de vue même, un incontestable intérêt scientifique, nous ne pouvions songer à emporter un supplément de bagages pour la classification ou la conservation des documents et matériaux que nous rencontrerions en cours de route : papier botanique, cartables, fioles, caissettes, préparations pharmaceutiques pour la zoologie, instruments de haute précision pour la géodésie ou la physique du globe.

Toutefois, il eût été impossible autant que coupable de nous désintéresser systématiquement de toute observation scientifique, et de fermer les yeux volontairement sur les phénomènes variés qui s'offraient à chaque pas.

Voici à ce sujet quelques notes, que je transmets sans autre, et dont la substance figure d'ailleurs dans mon récit.

* * *

La *sécheresse de l'air* est extrême dans le bassin de l'Indus, à tel point que les isolateurs télégraphiques sont inutiles. Cette particularité se fait remarquer d'une façon extraordinaire dans le phénomène de sublimation de la neige ; dans les grandes avalanches en particulier, la neige en farine en suspension dans l'air se dissout très rapidement sans passer par l'état liquide, et cela dans des proportions inconnues dans nos Alpes.

L'*électricité atmosphérique* est en quantité extraordinairement faible, à tel point que, pendant les cinq mois passés dans le bassin de l'Indus supérieur, nous n'avons pas vu un

éclair ni entendu un roulement de tonnerre, malgré des orages aussi fréquents que violents ; il n'existe d'ailleurs pas de mot thibétain pour exprimer ces phénomènes.

La *lumière zodiacale* est d'une intensité plus grande que je ne l'ai remarquée ailleurs. La lumière des étoiles est assez forte pour permettre de lire le titre d'un journal.

J'ai eu l'occasion, à plusieurs reprises, d'observer des précipitations pluviales en stries horizontales et parallèles, superposées verticalement, et séparées par des zones dépourvues de pluie ; ce fait peut s'expliquer par le passage de gouttes très fines à travers des couches d'air plus ou moins chaudes et de sécheresse inégale.

Passant des tropiques aux régions les plus élevées de l'Himalaya, du Karakorum et de l'Hindu-Kush, nous devons subir naturellement des *températures* bien variées.

Le Baltistan, situé entre le 30° et le 35° parallèle, c'est-à-dire à peu près à la hauteur du sud de la Sicile, de la Tunisie ou du nord de l'Égypte, présente des températures corrélatives à sa position géographique, mais corrigées par l'altitude. Aussi la vigne prospère-t-elle très bien à Srinagar (1500 à 1600 mètres) et même à Skardu (2200 mètres). Et j'ai recueilli une florule de phanérogames à 5200 mètres.

Mais le Cachemire, ne s'abaissant pas à moins de 1000 mètres, ne connaît guère la végétation tropicale.

Les différences de température sont assez sensibles suivant les moments de la journée, surtout sur les glaciers ; il nous est arrivé de passer en quelques heures de -20° à $+40^{\circ}$. Ce minimum de -20° est à remarquer, car nous nous attendions à des froids plus considérables, même en plein été.



La *botanique*, la *zoologie* et la *géologie* de cette région de l'Himalaya et même du Karakorum ayant déjà été étudiées assez à fond, je ne pouvais avoir la prétention, dans un seul

passage à travers ces nombreuses vallées, de découvrir et d'étudier des espèces nouvelles ou de résoudre des problèmes géologiques importants. Toutefois, je me suis efforcé de recueillir les florules supérieures et, d'après les noms ci-dessous, on pourra se convaincre que ma petite contribution botanique n'est pas absolument sans valeur.

Voici la liste des *phanérogames* recueillies à 5200 mètres, sur les pentes mêmes du Chogori, autour du camp IX :

*Florule récoltée à 5200 mètres, à la base du Chogori*¹⁾

(Hindu-Kush, été 1902)

Sur dix espèces examinées à l'herbier Boissier (Chambésy, Suisse), huit ont pu être déterminées, une reste indéterminable et la 10^e, tout en pouvant être identifiée à un genre, reste indéterminable, quant à l'espèce.

G. BEAUVERD

Février 1903.

Trois de ces plantes sont répandues dans les régions boréales tempérées et se retrouvent dans les hautes montagnes de l'Asie centrale, les six autres sont des espèces plus spéciales à la région himalayenne ; à cette dernière catégorie appartient le *Saussurea* indéterminé ; ce genre de la famille des composées possède dans le massif himalayen le centre de son aire de dispersion et y est représenté par plus de 80 espèces.

1^o L'une des plantes récoltées, le *Ranunculus cymbalaria* est nouvelle pour la région du Cachemire ; toutefois son existence dans les contrées limitrophes (Afghanistan, Thibet, Sikkim) avait déjà été constatée.

2^o *Arena subspicata*. Clairv. f. *nana* (région himalayenne).

3^o *Arenaria deussissima* Wallich » »

¹⁾ Ces plantes sont entre les mains de l'auteur et peuvent être éventuellement consultées à l'herbier de l'Académie de Neuchâtel (professeur Tripet).

- 4^o *Potentilla monanthes* Lindley (région himalayenne).
5^o *Nepeta longibracteata* Bentham » »
6^o *Saussurea* ?
7^o *Sedum crenulatum* Hooker f. et Thompson (rég. him.).
8^o var.? *Trisetum subspicatum* Beauvois de P. (régions
boréales, Asie, Europe, Amérique).
9^o var.? *Potentilla fruticosa* Linné (régions boréales, Asie,
Europe, Amérique).
10^o ?
espèce indéterminée.

* * *

D'une manière générale, on peut dire que le bassin de l'Indus supérieur, d'une sécheresse extraordinaire, est pauvre *au point de vue zoologique* comme *au point de vue botanique*; seules les régions voisines du Cachemire ont de belles forêts, dont quelques-unes sont encore vierges et peuplées d'ours bruns ou noirs à collier, d'onces, de léopards et de différentes variétés de chèvres ou de moutons sauvages.

Les ibex ou bouquetins se rencontrent en grands troupeaux et représentent pour l'Himalaya les chamois de nos Alpes, inconnus aux Indes.

La première conséquence de la sécheresse est l'absence presque totale de pâturages où les troupeaux puissent trouver une nourriture abondante; le sable et les pierres règnent en maîtres, et l'absinthe est souvent le seul aliment dont les moutons et les chèvres doivent se contenter.

Les oiseaux, et spécialement les oiseaux de proie, protégés par des lois sévères et par le fait que la population indigène est entièrement désarmée, sont les seuls êtres vivants qui y pullulent. Les rapaces notamment sont excessivement abondants dans le voisinage des villes ou des villages, et font une partie du service de la voirie, tout en causant des déprédations dans les basses-cours et même aux étalages.

Jusqu'à présent, on croyait que les oiseaux ne remontent

guère au-dessus de 4 à 5000 mètres; nous en avons vu à 6500 mètres, volant autour de nos camps supérieurs, attirés naturellement par les nombreux débris de notre cuisine; il est assez probable qu'ils remonteraient encore plus haut, s'ils y trouvaient par hasard quelque pâture.

Nous vîmes nos premières hirondelles le 7 juin à Paiyu; quelques-unes planaient bien au-dessus de 4000 mètres; nous les retrouvâmes encore au retour le 15 août.

L'éléphant et le buffle sauvage n'existent pas dans ces régions; par contre, le yack et le chameau sauvages se rencontrent encore sur le versant tibétain, au dire de Sven-Hedin.

Le professeur Suess, de Vienne, avait chargé un de nos camarades autrichiens de rechercher autant que possible si et jusqu'où l'on rencontre du calcaire et en général les *roches sédimentaires* dans le bassin du Baltoro; nous avons pu résoudre ce problème en découvrant de puissantes assises de marbre sur les flancs même du Chogori, c'est-à-dire dans la région la plus septentrionale de l'Hindu-Kush que nous ayons explorée.

Quant à la variété infinie de *roches éruptives* qui forment l'ossature des montagnes de cette partie du globe, j'en ai suffisamment parlé en décrivant les abords du Baltoro.

Fait digne de remarque: les lacs, qui donnent un aspect si reposant et si gai aux paysages de nos montagnes, font presque complètement défaut dans ces régions désolées; parfois un éboulement provoque un lac temporaire qui peut prendre des dimensions énormes, si la vallée en amont est de faible inclinaison; on en a vu, notamment à Gilgit, qui ont eu momentanément plus de 50 kilomètres de longueur. Cette absence de lacs tient à la grande inclinaison des vallées latérales: les torrents furieux charrient des quantités considérables de débris, et comblent très rapidement les petits plateaux où l'eau pourrait s'accumuler accidentellement.

Nous n'avons également rencontré que très peu de cascades et pour ainsi dire pas une seule chute d'eau véritable ; les fleuves et rivières se précipitent en mugissant entre des parois rocheuses étroites, mais ne sont jamais coupés de bancs à pic ou surplombants; cela tient probablement encore au fait que l'eau, très chargée par l'érosion intense, use rapidement les obstacles et nivelle le lit des rivières en leur donnant une inclinaison régulière.

* * *

Les *glaciers* nous ont fourni quelques observations intéressantes.

D'abord tous, sans exception, sont *en crue* manifeste : leurs moraines frontales sont constamment en mouvement, et il ne se passe pas une minute sans qu'un éboulement ne s'y produise; la masse de glace de leur langue terminale déborde et domine le dos de la moraine, souvent de plus de 20 et 30 mètres, refoulant et décapitant le faite de ces formidables murs de pierre.

Certains phénomènes, analogues à ceux de la plupart de nos glaciers alpins, se retrouvent souvent dans des propor-



(668.) Pyramide de glace.

tions étonnantes sur le Baltoro. Les lacs semblables à celui de Merjelen, au glacier d'Aletsch, s'appuyant d'un côté à la base de la montagne et de l'autre au glacier lui-même, se vident de temps à autre ; lorsque la débâcle se produit alors que la surface de l'eau est encore gelée, les blocs de glace re-

couvrent complètement le fond du lac et en épousent le relief.

Nous avons rencontré à plusieurs reprises des pyramides de glace absolument pure, au milieu du glacier entièrement enfoui sous les débris morainiques ; elles proviennent de tributaires surplombants, qui s'écroulent par grandes masses, et dont les débris remaniés sont entraînés par le glacier principal dans sa progression séculaire. Ces pyramides, de 20 mètres et plus de hauteur, se trouvent parfois réunies en grand nombre, formant des allées de plusieurs kilomètres de longueur, et donnent l'impression de grands cortèges de pénitentes en voiles blancs.

La limite inférieure du névé remontait, au commencement d'août, à 5700—5800 mètres sur la branche orientale du glacier de Godwin-Austen ; il est probable que, dans les années normales, cette limite est refoulée encore plus haut.

La *végétation des moraines vivantes* (gandèques de Forel) est singulièrement développée et bien plus intense que dans les Alpes. Cela tient au fait que l'épaisseur de la terre qui recouvre la glace et qui est humectée par l'eau de fusion, est assez forte pour permettre aux graines de germer et de prendre racine, puis de prospérer malgré la base froide sur laquelle elles reposent ; certains exemplaires attestent un voyage considérable sur le glacier et accusent un âge avancé ; tels éphédras ou hippophaës ont plus de 15 ans, et des touffes de carex ou d'absinthe peut-être davantage encore.

* * *

Au point de vue *physiologique* nous avons fait des constatations dont l'importance n'échappera pas à ceux qui seraient tentés de suivre nos traces en profitant de nos expériences.

Le régime des conserves combiné avec la basse température produit sur l'organisme un affaiblissement progressif,

de plus en plus intense à mesure qu'on prolonge le séjour dans ces régions inhospitalières ; notre hémoglobine s'est abaissée au 80 % du taux normal.

L'essoufflement devient de plus en plus prononcé, et la pauvreté du sang produit bientôt des vertiges, des étourdissements toujours plus fréquents ; une profonde inspiration les dissipe au début ; mais bientôt une seule ne suffit plus, et le malaise se reproduit chaque fois qu'on se baisse et qu'on se relève rapidement, pour ne cesser qu'après des inspirations toujours plus nombreuses.

Il est vrai que, au retour d'une ascension, on se trouve pour quelques jours en meilleures dispositions physiologiques qu'au moment du départ ; mais ce bien-être ne dure pas ; pour le prolonger il faudrait un régime de viande et de légumes frais, additionné de quelques gouttes d'alcool (vin généreux ou champagne) pour les individus qui en usent en temps ordinaire. Ajoutons que, l'eau ne bouillant plus qu'à 78 ou 80 degrés centigrades ¹⁾, toute une catégorie d'aliments ne pouvaient être ramollis ; le riz et les légumes secs en particulier exigeaient une cuisson trop prolongée et, malgré cela, n'arrivaient plus au degré voulu de macération pour remplir leur but nutritif.

Bref, *le bien que l'on pourrait se faire à la longue au point de vue de l'acclimatement, est rapidement annihilé par le régime des conserves, avant tout débilitant.*

Nous en avons tiré la conclusion que c'est une erreur profonde que de chercher à prolonger un séjour au-dessus de 5000 mètres sous prétexte de s'acclimater, à moins qu'on ne puisse bénéficier en même temps d'une nourriture normale. Sauf dans ces conditions, pour atteindre 7 ou 8000

¹⁾ La *pression atmosphérique* était mesurée au moyen de l'hyposmètre de Regnault, et les corrections faites au moyen de la table du Dr Bosshard, de Winterthour, que nous avons complétée de 5000 à 9000 mètres. Nous avions en outre trois anéroïdes anglais dont nous n'avons pas eu lieu d'être pleinement satisfaits.

mètres, une fois la montagne en vue, le mieux est de profiter des premiers beaux jours pour tenter l'ascension finale : chaque jour de retard diminue les chances de réussite.

Sauf erreur, cette façon de voir est absolument nouvelle.

D'autres constatations le sont moins, mais valent cependant la peine qu'on s'y arrête.

Les aéronautes qui ont atteint ou dépassé 9000 mètres d'altitude ont été pris, quand ils n'y sont pas morts, de syncopes provenant de l'arrêt du courant sanguin dans la circulation terminale du cerveau ; cet arrêt est provoqué par l'air dissous dans le sang qui s'isole et se dispose en « chapelets » dans les capillaires, opposant un obstacle insurmontable à sa progression.

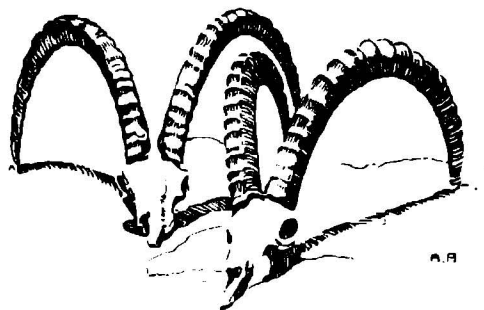
Mais, tandis que cette précipitation de l'air se produit inévitablement lorsque l'ascension se fait trop rapidement, en montant lentement et pour ainsi dire insensiblement, cet accident ne peut avoir lieu ; et je crois pouvoir affirmer que l'on atteindra les plus hauts sommets du monde avec moins de troubles physiologiques en les gravissant lentement, voire péniblement, qu'en s'élevant à leur hauteur en ballon ; si nous n'avons pu dépasser les 7000 mètres, on a vu que la cause n'en est point dans des indispositions d'ordre physiologique.

Si la tension de l'oxygène diminue selon les proportions de la loi de Mariotte, il nous a paru, à différentes reprises, que les conséquences inévitables de cette diminution étaient en partie neutralisées par la pression mécanique du vent ; nous observions spécialement une facilité plus grande à respirer, et conséquemment une moins grande lassitude, lorsque nous nous trouvions sur une arête où l'air était renouvelé plus fréquemment que dans les endroits encaissés où la stagnation de l'air, niée par d'aucuns, exerce à mon avis, dans une forte mesure, son action débilite.

Par contre, je ne puis accepter la théorie du professeur Mosso, de Turin, qui attribue à la diminution d'acide carbo-

nique de l'air les symptômes les plus caractéristiques du mal de montagne ; s'il est des circonstances dans lesquelles le sang est particulièrement saturé d'acide carbonique, c'est bien lors des efforts si considérables qu'exige une rude ascension ; et cependant je ne sache pas qu'à ces moments pénibles on travaille mieux qu'après un repos normal.

N'eussions-nous, en fait d'observations scientifiques, rapporté que ce que je viens d'en dire dans ces derniers alinéas, encore notre voyage eût-il eu sa raison d'être même à ce point de vue, et indépendamment de tout ce dont il a enrichi nos souvenirs et notre esprit.



APPENDICE III

Renseignements pratiques

Nourriture et boissons. — Comme on emporte souvent beaucoup trop de choses en partant pour la montagne, de même nous avons quitté l'Europe beaucoup trop chargés. Car, à moins d'attaquer une région de l'Himalaya en dehors des grandes voies d'accès, on trouve dans les dernières villes une bonne partie des provisions et les objets de ravitaillement les plus nécessaires : par exemple il y a du sucre, des bougies, du thé, du sel, du tabac non seulement à Srinagar, mais encore à Skardu. D'autre part, on peut acheter, même dans les villages les plus perdus, des moutons, de la farine, du lait et souvent des œufs et des poulets; en outre, chèvres et moutons trouvent à manger jusqu'à 4500 et même 4800 mètres pendant une bonne partie de l'été.

Il n'y a que les conserves qui doivent être choisies soigneusement en Europe.

Voici la liste de celles que nous avons emportées après de nombreux essais et consultation de tous les intéressés.

Tout ce qui avait fait l'objet d'une préférence marquée a été commandé en quantité suffisante. Le prix n'entrait pas en ligne de compte.

Par contre, nous avons pris pour règle de ne pas prendre d'aliments, légumes ou fruits, en suspension dans leur jus, pour transporter le moins d'eau possible. J'ai déjà dit à plusieurs reprises que ce fut une erreur : les viandes et les légumes frais ne pourront jamais être remplacés par des produits secs, condensés, évaporés, si bien préparés soient-ils; ceux-ci peuvent fournir un supplément agréable, et être

employés même en petite quantité; mais on ne devra jamais laisser passer la semaine sans faire au moins un jour ou deux des repas de viandes et légumes frais.

Nous n'en tenons pas moins à recommander, par exemple, le lait condensé, le chocolat, les fruits secs, spécialement raisins et abricots, les poissons à l'huile, les fèves et les lentilles, les pâtes (macaronis, vermicelles, etc.).

Le pain avait été l'objet de bien des délibérations, les Baltis ne fabriquant que des *tshupatis*, sortes de galettes sans sel et sans levain, auxquelles tous les Européens ne peuvent s'habituer. On avait décidé d'emporter le matériel nécessaire à sa cuisson, et pendant plusieurs mois nous réussîmes à avoir tous les jours du pain frais, un peu grossier, mais excellent. Sur le glacier, nous dûmes le remplacer par les biscuits, dont nous nous lassâmes assez vite. Le biscuit militaire de l'armée suisse et les zwiebaks de Bâle trouvèrent grâce plus longtemps, au jugement de nos estomacs délabrés, que bien des produits plus renommés de grandes fabriques anglaises.

Quelques bouteilles de whisky, eau-de-cerises et champagne faisaient partie de la pharmacie, et n'en sortaient que sur ordonnance du médecin; l'effet en était d'autant plus salubre que, habitués à boire un peu d'alcool dans la vie européenne, la privation nous en était très sensible. Là encore, la question de poids avait primé toute autre considération; mais, après expérience, nous emporterions certainement une plus grande quantité d'alcool, tout en nous en tenant au thé, au cacao et à l'eau pure comme boissons ordinaires.

Liste des provisions, conserves, etc.,
emmenées d'Europe :

1 ^o	Maltin cacao.....	25	kg.
2 ^o	Fromage de Hollande.....	6	»
3 ^o	Nouilles.....	25	»
4 ^o	Chocolat Bovril.....	59	livres anglaises
			(1 kg. = 2 $\frac{1}{5}$ livres anglaises).
5 ^o	» Suchard.....	12	»
6 ^o	» Plasmon.....	5	»
7 ^o	» Menier.....	12	»
8 ^o	Extrait de viande.....	4 \times $\frac{1}{4}$	»
9 ^o	Lazenby potted meats.....	11 \times $\frac{1}{4}$	»
10 ^o	Underwood ».....	2 \times $\frac{1}{4}$	»
11 ^o	Brand ».....	4 \times $\frac{1}{4}$	»
12 ^o	Frankfurter Bratwürste.....	49 \times 300	gr.
13 ^o	Leberwurst.....	74 \times 270	»
14 ^o	».....	4 \times 190	»
15 ^o	Frankfurter Bratwürste.....	26 \times 600	»
16 ^o	Rindsbraten.....	24 \times 230	»
17 ^o	Serbisches Reisfleisch.....	28 \times 280	»
18 ^o	Chollet, légumes secs comprim.	112	livres.
19 ^o	Lait condensé Nestlé.....	48	»
20 ^o	Bovril Compaigning.....	36 \times $\frac{1}{4}$	»
21 ^o	Soupe aux pois Bovril.....	48 \times $\frac{1}{2}$	»
22 ^o	Bovril bacon ration.....	24 \times $\frac{1}{2}$	»
23 ^o	Bovril emergency ration.....	24 \times $\frac{1}{2}$	»
24 ^o	Tunny fish in oil.....	56 \times $\frac{1}{4}$	»
25 ^o	Beurre.....	52 \times $\frac{1}{2}$	»
26 ^o	Minced Steak.....	12 \times 2	»
27 ^o	Stewed Kidneys.....	12 \times 2	»
28 ^o	Beef loaf.....	12 \times 1	»
29 ^o	Ham loaf.....	6 \times 1	»

30° Paysandu Ox tongues.....	6 × 1 ³ / ₄ livres.
31° Digby Chiks	12 × ³ / ₄ »
32° Ramornic roast beef.....	6 × 2 »
33° Arrowroot	6 × ¹ / ₂ »
34° Lard	12 × 1 »
35° Choucroûte et côtelettes de porc	25 × 330 gr.
36° Red herrings.....	6 × 2 livres.
37° Sagou	6 × 2 »
38° Lentilles	4 × 2 »
39° Marmelae aux oranges.....	2 0 × 1 »
40° » fraises.....	20 × 1 »
41° » abricots.....	20 × 1 »
42° Plasmon biscuits.....	12 × ¹ / ₂ »
43° Tapioca.....	6 × 2 »
44° Orge perlé.....	3 × 2 »
45° Semoline	3 × 2 »
46° Blanchflower's potted meats ..	33 × ¹ / ₄ »
47° Anchois au beurre	17 × 1 »
48° Beef marrow, Liebig's.....	5 × 2 »
49° Brawn Armour's.....	5 × 2 »
50° 13 espèces de biscuits Huntley et Palmers.....	288 »
51° 100 rations de biscuit militaire suisse.....	100 × 200 gr.
52° Veau braisé à la gelée de Saxon	10 × 350 »
53° Bœuf » »	10 × 350 »
54° Estouffade de bœuf »	10 × 350 »
55° Tête marbrée »	10 × 350 »
56° Canard, dinde, poulet désossés	30 × 450 »
57° Conserves à chauffer (Selbst- kocher).....	50 × 500 »
58° Blocs de touriste Amieux à trois boîtes	10 × 200 »
59° Zwiebaks de Bâle.....	20 kg.
60° Fromage parmesan.....	7 »

Sucre	}	environ deux charges de porteurs répartis en petites quantités dans les kiltas.
Thé		
Sel		
Farine		
Abricots secs		
Noyaux d'abricots etc., etc.		

Tous ces aliments avaient été divisés en 72 charges représentant chacune la nourriture de six Européens pour deux jours.

La *batterie de cuisine* était essentiellement composée d'objets en aluminium : casseroles de toute grandeur, jusqu'à 3 et 4 litres ; petites poêles à frire pour deux œufs au miroir ; assiettes, gobelets, cuillers et fourchettes, boutillons, gourdes.

Six lampes à pétrole, système Primus, nous fournirent exclusivement la chaleur ; elles fonctionnèrent à merveille, malgré les tranches que nous occasionna la perte des brûleurs et des stylets destinés à les désobstruer. Ces lampes contiennent environ $\frac{3}{4}$ de litre de pétrole, qui suffisent pour une douzaine de repas.

Deux seaux à incendie en toile caoutchoutée, d'une contenance de 10 litres chacun, complétaient ce matériel indispensable et relativement léger.

Enfin nous avons emporté une « cuisine économique Müller » construite pour éviter la déperdition de chaleur d'aliments cuits, et permettant de prolonger sans feu la cuisson de certains légumes secs, difficiles à ramollir ; nous l'employions souvent à conserver l'eau chaude, ou même l'eau fraîche, pour l'empêcher de geler pendant la nuit et éviter la perte de temps et de combustible nécessaire pour faire fondre de la glace ou de la neige.

Les *tentes* étaient de deux modèles ; nous en avions six de Whymper, où deux personnes sont à l'aise bien qu'on finisse par s'y trouver un peu à l'étroit ; avec quelques modifications dictées par une expérience de longs mois, elle finira par nous fournir l'idéal de la tente de haute montagne.

Pour des campements momentanés et pour une seule personne, nous avions deux tentes en soie de Mummery, beaucoup moins spacieuses et sans fond, mais très pratiques quand l'un de nous devait être détaché en avant ou en arrière ; elles ne pèsent pas 2 kilos, et deux piolets suffisent à les monter.

Nos domestiques s'entassaient dans deux tentes indigènes, plus vastes que les nôtres, mais sans fond ; ils les entouraient d'un petit fossé lorsque la pluie menaçait d'y pénétrer ; mais ces tentes ne furent d'aucune utilité pour le glacier, et restèrent à Rdokass.

Nos *lits* (*schlafsack*, *slepping bag*, lits-sacs) étaient formés d'une enveloppe en forte toile à bâche imperméable, ou censée telle, terminée aux deux extrémités par un compartiment où l'on enfermait les vêtements de rechange dont l'un servait d'oreiller ; sur cette couche imperméable, qui reposait sur le fond de la tente, était étendu un matelas en liège granulé, piqué transversalement, ce qui permettait de l'enrouler facilement. Ce liège, de 4 à 5 centimètres d'épaisseur, protège très bien du froid de la glace ou de la neige ; cependant une troisième couche formée d'un grand sac d'édredon également piqué, achevait de rendre aussi confortable que possible une couchette qu'on ne parviendrait pas facilement à remplacer par autre chose.

Toutefois un cadre de lit de camp monté sur pieds et démontable serait certainement préférable.

Une couverture de Cachemire complétait le tout, les nuits où la température était par trop basse.

Nous brûlions dans nos chauffeuses dites japonaises un charbon de tilleul pulvérisé et comprimé qui se consumait

lentement, et entretenait une douce chaleur dans nos sacs d'édredon ; lors des plus grands froids, nous imitâmes les indigènes qui faisaient brûler ce charbon dans des « kangri », récipients en grès qu'ils portent sous leur chemise, et qu'ils rapprochent parfois tellement de l'abdomen que la peau devient le siège d'un érythème très curieux. Nous remplaçons le pot de grès par une boîte à biscuits vide, et le chauffage n'en était que plus rapide.

Nos *vêtements* étaient en drap analogue à celui que portent les guides des Grisons ; l'expérience nous a montré qu'ils sont préférables à bien des draps anglais beaucoup plus chers, plus souples, mais moins durables. Les tailleurs indigènes de Srinagar nous ont confectionné quelques vêtements copiés sur nos modèles européens, et faits d'un drap plus léger et plus souple, mais aussi de moindre qualité ; un complet semblable revient de 6 $\frac{1}{2}$ à 7 roupies (11 à 12 francs) mais ne dure pas plus d'une saison.

Si l'on peut juger un individu d'après sa *coiffure*, on aurait eu fort à faire en notre compagnie. Les couvre-chefs étaient fort variés, comme toujours à la montagne ou ailleurs : les Anglais avaient le chapeau double en feutre gris, Crowley, soit un panama, soit une toque de fourrure dont une partie pouvait se rabattre sur les oreilles ; Wessely, le chapeau de feutre simple ; Pfannl ne portait généralement rien, parfois seulement un petit chapeau blanc en toile ou un passe-montagne dit « casque à mèche ». Enfin j'avais conservé ma coiffure des Alpes, l'ancien béret de forteresse auquel je suis habitué.

Il en était des *souliers* comme des chapeaux, mais ils avaient sur ces derniers au moins l'avantage de quelques traits communs. Les semelles étaient en général très épaisses, bien qu'à mon avis ce ne soit pas nécessaire : on alourdit bien inutilement une chaussure d'un poids déjà plus considérable que celui auquel on est habitué dans la vie de tous les jours.

Dans le fond des vallées, et spécialement au début du voyage, nous avons adopté des espadrilles très légères, mais dont les semelles de ficelle s'usaient assez rapidement; nous avons aussi essayé les « chaplis », souliers indigènes également très légers, et que les Anglais portent volontiers dans le Cachemire; mais nous avons fini par les réserver pour les abords du campement.

Nos coolies marchaient toujours pieds nus, même dans les moraines ou dans les plus effroyables pierriers.

Pour le glacier cependant, nous avons exigé qu'ils eussent chacun une paire de bottes qu'ils confectionnent eux-mêmes avec de la peau de mouton, poil en dedans, et auxquelles ils ajoutent des semelles de plus en plus nombreuses à mesure qu'elles s'usent, en se gardant bien d'enlever l'ancienne; mais le plus souvent ils les portaient sur les épaules, et ne les adoptèrent définitivement qu'une fois arrivés dans la neige ou sur la glace dégarnie de moraines. Encore, au camp, s'empressaient-ils de les enlever pour se chauffer les pieds sur les pierres, quand il y avait du soleil.

* * *

Les *piolets* étaient de deux modèles différents : ceux du modèle courant, adopté généralement par les alpinistes suisses et autrichiens, ne nous ont servi que dans les occasions importantes; les autres, beaucoup plus petits et plus courts, construits sur les indications d'Eckenstein, ont été nos fidèles compagnons durant tout le voyage sur le glacier.

Les *crampons*, forgés en Angleterre sur un modèle fourni aussi par Eckenstein, devaient présenter certains avantages sur les crampons tyroliens; mais nous n'eûmes jamais l'occasion de les employer.

Nos *cordes* de manille étaient d'origine anglaise, et de différentes grosseurs, marquées du fil rouge à l'intérieur; nous en avons emporté une très grande quantité en prévision de la traversée des torrents de boue, et avec l'idée de

nous en servir pour hisser au moyen de poulies les bagages, les tentes et autre matériel de campement, une fois arrivés au-dessus de 6000 mètres, pour l'assaut final.

* * *

Nous avons deux espèces d'*appareils photographiques* : des Kodaks à pellicules et des vérascoptes Richard à plaques orthochromatiques de Lumière. Pour la pose, j'employais presque toujours un écran jaune très foncé.

Toutes les illustrations de ce livre sont des agrandissements de clichés du vérascope de 45^{mm} de côté.

Les plaques et pellicules étaient enfermées dans des boîtes en fer soudées et étanches, et ne furent développées qu'au retour, plusieurs douzaines, plus de dix mois après leur exposition.

A plusieurs reprises, en retirant les plaques de leur châssis métallique, il m'arriva de constater une lueur électrique, produite par le frottement du verre sur la tôle ; ce phénomène était d'autant plus intense que l'air était plus sec et que je retirais plus brusquement la plaque de son châssis. Dans certaines localités, la lueur fut si vive que je craignis de voir ma gélatine se voiler au développement ; pour être en mesure de contrôler la chose, je fis entrer et sortir vivement et à plusieurs reprises un certain nombre de plaques, soigneusement numérotées, de manière à obtenir le maximum d'effet possible ; elles m'ont donné d'aussi bons clichés que celles qui avaient été traitées avec plus de ménagements. Résultat utile à enregistrer.

Pour le développement de ces plaques orthochromatiques posées, j'ai employé la formule suivante :

Hydroquinone.....	7,5
Iconogène.....	7,5
Sulfite de soude.....	25,0
Carbonate de potasse.....	50,0
Eau ad.	1000,0

en faisant chaque jour du bain neuf, auquel j'ajoutais du bromure de potassium en quantité plus ou moins grande suivant le temps de pose de chaque plaque; car — il est inutile de le dire — pour chaque vue, je notais soigneusement le temps de pose.

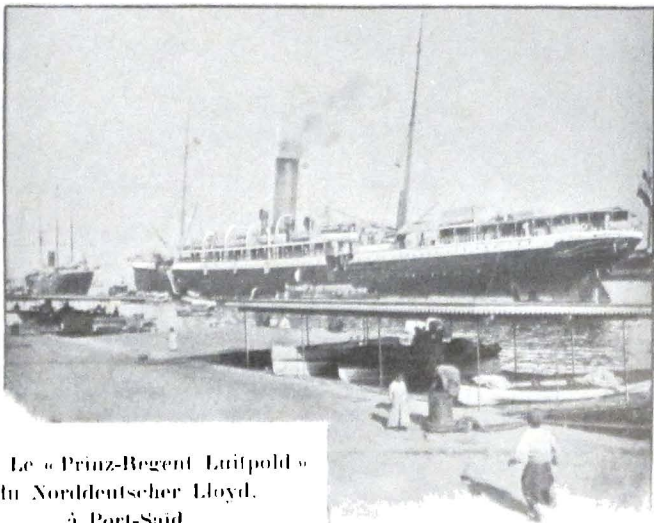
Pour les instantanés, j'ai employé indifféremment l'hydroquinone et l'ictonogène, comme ci-dessus, avec un peu moins de bromure, ou l'acide pyrogallique.

* * *

On trouvera peut-être singulier que je termine par des renseignements aussi prosaïques et d'ordre purement industriel, des notes destinées à compléter le récit d'une expédition aussi intéressante, aussi belle, aussi riche en souvenirs heureux et lumineux.

Ce reproche ne me viendra pas de ceux qui, pratiquant la photographie avec soin, savent de quelle valeur en sont les résultats pour aider à fixer ces souvenirs.

Puissent ces pages et ces nombreuses illustrations donner à plusieurs l'illusion de les avoir quelque peu vécu avec nous, et à quelques-uns — qui sait ? — le désir de les y vivre à leur tour !



(1969) Le « Prinz-Regent Luitpold »
du Norddeutscher Lloyd,
à Port-Saïd.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE

3 mars 1902. -- Embarquement à Trieste.

20 mars. -- Débarquement à Bombay.

Du 24 au 28 mars. -- Séjour à Rawal-Pindi.

Du 29 mars au 4 avril. -- Voyage en « ekka », de Rawal-Pindi
à Srinagar.

Du 4 au 27 avril. -- Préparatifs à Srinagar.

28 avril. -- Départ pour la vallée du Sind.

4 mai. -- Passage du Zoji-la, les vallées du Dras et de l'Indus.

14 mai. -- Arrivée à Skardu.

Du 14 au 18 mai. -- Séjour à Skardu.

19 mai. -- Départ pour Askoley, par les vallées de Shigar et du
Braldoh.

25 mai. -- Arrivée à Askoley.

Du 25 mai au 4 juin. -- Séjour à Askoley.

5 juin. -- Départ pour le glacier.

7 juin. -- Arrivée à Paiyu.

Du 7 au 9 juin. -- Paiyu.

9 juin. -- Départ de Crowley pour le glacier.

10 juin. -- Départ de Pfannl et Wessely.

11 juin. -- Départ de Knowles et du Dr Jacot Guillarmod.

20 juin. -- Camp X.

Du 20 juin au 8 juillet. -- Camp XI.

10 juillet. -- A 22,000 pieds.

11 juillet. -- Arrivée d'Eckenstein au camp XI.

12 juillet. -- Pfannl et Wessely vont au camp XII.

16 juillet. -- Retour au camp XI de Wessely et Pfannl malade.

21 juillet. -- Départ de Pfannl pour Rdokass.

23 juillet. -- Remonté seul au camp XI.

4 août. -- Quitté le camp XI et retour.

Du 11 au 13 août. -- Rdokass.

15 août. — Paiyu.

19 août. — Askoley.

Du 20 au 26 août. — Skardu.

Du 27 au 31 août. — Deosai.

4 septembre. — Bandipur.

Du 6 au 18 septembre. — Srinagar.

Du 19 au 21 septembre. — Rawal-Pindi.

22 et 23 septembre. — Lahore. — Amritsar.

Du 24 au 26 septembre. — Delhi.

26 et 27 septembre. — Agra.

28 septembre. — Fatepur Sigri.

30 septembre. — Bénarès.

1^{er} octobre. — id.

Du 2 au 7 octobre. — Calcutta.

Du 7 au 11 octobre. — De Calcutta à Colombo.

14 octobre. — Embarqué.

1^{er} novembre. — Gènes.



TABLE DES ILLUSTRATIONS

	Pages.
1. Venise, vue du Campanile (1 ^{er} mars 1902)	13
2. Canal de Suez à Port-Saïd	16
3. Drague dans le Canal de Suez	18
4. Aden, vue de la mer	22
5. Gare de Bombay, entrée principale	28
6. » » vue générale.	28
7. Tentes devant l'hôtel Lime Tree, à Rawal-Pindi	33
8. Polo à cheval à Rawal-Pindi	34
9. Une « ekka »	36
10. Coup de collier.	36
11. Premiers contreforts de l'Himalaya	37
12. Dak-bungalow de Treet	38
13. Kohala	42
14. « Tonga » au relai	43
15. Domel	44
16. Vallée du Jehlum, entre Uri et Rampur	45
17. Vallée du Jehlum à Uri	46
18. Vieille pagode, avant Baramula	48
19. Plaine de Srinagar, vue du Zebanwan S ^m	49
20. Lac de Dal et Haramook, » »	49
21. Canal latéral, au Chenar Bagh	49
22. Palais du Maharajah à Srinagar	50
23. Rives du Jehlum, au centre de la ville	50
24. Terrasses au bord du fleuve.	50
25. Takht-I-Soliman	51
26. Méandres du Jehlum à Srinagar	52
27. Vue à l'E. du Zebanwan S ^m	52
28. Une ruelle à Srinagar	53
29. 2 ^{me} pont à Srinagar	54
30. Jardins flottants, aux environs de Srinagar.	55
31. 32. Préparatifs de départ à Srinagar	61

	Pages.
33. Coolies en marche	62
34. » à l'étape	62
35. Le chicari Salama	64
36. Mon naukhar-coolie Soorfras	64
37. A Gandarbal, entrée de la vallée du Sind	66
38. A Larri; lac temporaire	67
39. Vallée du Sind, avant Goond	68
40. A Gaganghia, premières tentes	69
41. Sortie de la gorge, à Gaganghia	70
42. Basmāi S ^m	71
43. Shuttran Nags	71
44. Basmāi S ^m (5000 m. env.) et entrée de la gorge du Sind, près de Sonamarg	72
45. Plateau de Sonamarg	73
46. Sonamarg et Nighinai S ^m	74
47. Vallée du Sind, en amont de Sonamarg	75
48. Entre Sonamarg et Baltal	76
49. Tente de l'officier anglais à Baltal	77
50. Dak-bungalow de Baltal et Zoji-la	77
51. Au Zoji-la (5000 m. env.) et Somelo S ^m	79
52. Versant N. du Zoji-la	80
53. Dak-bungalow de Goomber	80
54. Plateau de Mataiam	81
55. » de Dras (amont)	82
56. » » (aval)	83
57, 58. Dak-bungalow de Dras et nos coolies	84
59. Passage à gué, près de Dras	85
60. Dak-bungalow de Karbu	87
61. Pont sur le Dras à Kirkitschoo et Kanthi S ^m	88
62. Polyclinique sous les abricotiers	89
63. Le Dras à Bielargo	90
64. A Olthingthang	91
65. Sur la route de l'Indus	92
66. Première apparition de l'Indus	93
67. L'Indus entre Gidiaxdo et Bagicha	94
68. Ancien château-fort à Karmang	94
69. L'Indus avant Karmang	95
70. Pont de cordes sur l'Indus à Karmang	97

	Pages.
71. Le fils du rajah de Karmang et sa suite traversant l'Indus	98
72. Dak-bungalow de Tolti	100
73. Rajahs de Tolti	102
74. Champs en terrasses, entre Parkutta et Gol	103
75. Allées de saules au bord de l'Indus	103
76. Sermi et l'Indus	104
77. Fort de Skardu	107
78. Colline à l'entrée du Deosaï, près de Skardu	107
79. Skardu	112
80. Environs de Skardu	114
81. Passage de l'Indus à Skardu	117
82. Vallée de Shigar et Koser-Gunge	119
83. Une ruelle à Shigar	120
84. Cimetière musulman, près d'Alchori	121
85. Vallée de Shigar, près de Yuno	122
86. A Yuno	123
87. Confluent des vallées du Braldoh et du Shigar	124
88. A Gomboro	125
89. Premier torrent de boue, entre Gomboro et Pakora	127
90. Second torrent de boue	128
91. Ponts de corde, près de Pakora	130
92. Pont de corde, entre Pakora et Askoley	131
93. Sources chaudes, sulfureuses; bassin supérieur	132
94. » » » » inférieur	132
95. Anciens dépôts, près des sources sulfureuses	133
96. Vallée du Braldoh, près d'Askoley et Mango-Gusor	134
97. Campement sous les peupliers à Askoley	137
98. Askoley	139
99. Yacks à la charrue	140
100. Le bel Abdulla, notre facteur	143
101. Notre petit état-major	144
102. Ancienne forteresse, près d'Askoley	145
103. Skoro-la	146
104. Passage près d'Askoley	147
105. Mango-Gusor et glacier de Biafo	148
106. Korofon	149
107. Passage du Punmah	150

	Pages
108. Notre petit wazir n'aime pas se mouiller les pieds	151
109. Bardumal	152
110. Les rochers surplombants de Bardumal	153
111. Massif du Mango-Gusor au-dessus de Bardumal	154
112. Plateau de Paiyu	155
113. Roches éruptives d'aspect stratifié et front du Biafo	156
114. Boues glacières près de Paiyu	157
115. Camp de Paiyu	158
116, 117. Notre maison à Paiyu	159
118, 119. Les nouveaux cuisiniers	161
120. Coolies attendant la paye	163
121. Front du Baltoro	168
122. Source du Braldoh	168
123. 1 ^{er} parao (étape)	170
124. Camp de Liligo	170
125. En face de Liligo	171
126. Sommets sans noms sur la rive droite (N) du Baltoro	171
127, 128. Lacs et vallon de Liligo	173
129. Le « Three Castles »	174
130. Rive N. du Baltoro, vis-à-vis de Rhobutse	176
131. Sommets sans noms, en face de Rhobutse	177
132. Vue panoramique au N.-E. de Rhobutse	178
133. Camp III. Rdokass ; les Baltis préparant leur pain	179
134. A Rdokass. En attendant le coucher du soleil	181
135. Fond d'un lac glaciaire, vidé temporairement	183
136. Vue de Lhungka au S.-E.	188
137. » » au S.-O.	188
138. » » au S.	188
139. Masherbrum	189
140. Vue du camp de Gore (V ^m e parao)	189
141. Le Baltoro et les montagnes au-dessus des camps IV, V et VI.	191
142. Entre Rhobutse et Rdokass	191
143. Tour du Mustagh.	193
144. Confluent des glaciers de Younghusband et de Bal- toro, Tour du Mustagh	194
145. Vue entre Gore et Biange ; Mitre P ^k , etc.	195
146. Mitre Peak ; vue de Biange	196

	Pages.
147. Gusherbrum ; vue de Biange	197
148. Vallon glaciaire, près de Doxam.	197
149. Pyramides de Biange.	198
150. VII ^{me} parao : Doxam	199
151. Parao de Doxam et le Trône d'Or	200
152. Massif sans nom au S. O. de Doxam	201
153. Lac glaciaire, près de son étiage.	203
154. Massif sans nom au S. de Doxam, à l'O. du Mitre P ^k	204
155. Gusherbrum et cirque de la Concordia, vue de Doxam	205
156. Trône d'Or et massif au S. du Gusherbrum, vue de Doxam	206
157. Glacier de Godwin-Austen, vu du camp VIII, au S.	207
158. Sommet sans nom à l'angle des glaciers de Baltoro et Godwin-Austen.	207
159. Chogori (K ²) au lever du soleil. Vue du camp VIII .	208
160. Vue au S. du camp VIII (5057 m.)	209
161. Vue au S.-E. du camp VIII ; Bride P ^k	209
162. Le Chogori, à 8 h. du matin	213
163. Le Bride Peak, vu du camp VIII	214
164. Halte de coolies, au-dessous du camp IX.	215
165. Vue du camp IX à l'E.	216
166. Le camp X (5700 m. env.)	219
167. Vue au S. du camp X.	224
168. Arête S.-O. du Chogori	225
169. Camp X et pentes inférieures du Chogori	225
170. Le Staircase Peak (8000 m. env.)	227
171. Vue du Camp X au S. E.	228
172. Arête N. E. du Chogori ; vue du Camp X (au second plan, avalanche de neige poudreuse)	232
173. Camp X après la tourmente	234
174. Arrivée des porteurs d'Eckenstein	236
175. Emplacement d'une tente, au bout de cinq jours . .	243
176. Arête S. du Chogori, vue du Camp XI	246
177. Camp XI, un jour de bise	246
178. Chemin parcouru par Wessely et le Dr Jacot Guillar- mod sur l'arête N. E. du Chogori, le 10 juillet 1902	250
179. Camp XII, le plus élevé connu jusqu'à présent . .	254

	Pages.
180. Chogori, vu du Camp XI	257
181 et 182. Départ de Pfannl en traîneau	257
183. Vue au S. O. du Camp IX	259
184. Gusherbrum et son arête S. ; vue de Doxam	260
185. Séracs du glacier de Godwin-Austen	261
186. Allées de séracs, entre les Camps VIII et IX	261
187. Glacier de Godwin-Austen et Bride Peak	262
188. Camp VIII	263
189. Mitre Peak, vue du bas du glacier de Godwin-Austen	273
190. Pentcs du Chogori, au-dessus du Camp IX	274
191. Partie inférieure de l'arête S. O. du Broad Peak, vue du Camp VIII	275
192. Dernier adieu au Chogori	276
193. Vue du Doxam : Mitre Peak et son arête S. O.	277
194. Lacs de Liligo, près de leur étiage	279
195. Vue d'ensemble des sources sulfureuses	281
196. A Gomboro : passage à gué d'un affluent du Braldoh	282
197. Confection du « tzack »	283
198. Le « tzack » à l'eau, sur le Shigar River	284
199. Le second « tzack » au bord de l'Indus	284
200. Les routes qui marchent	285
201. Les rajahs de Shigar	287
202. Sous la tente, à Shigar	288
203. Crowley, en « puncho »	289
204. La plaine de Skardu et la vallée de l'Indus (à 2300 m env.)	290
205. Hauts plateaux du Deosaï, vue du col de Boorgi (4784 m)	291
206. Vue du col de Boorgi au N. E.	292
207. Thibétains et Baltis, sur le Deosaï	293
208. Le col de Boorgi	293
209. Un gué sur le Deosaï	294
210. Lac à 5000 m env., au bord S. du Deosaï	294
211. Dak-bungalow et passe de Boorzil	295
212. Minimarg	296
213. Pashwari	296
214. Vallée de Boorzil, en dessous de Pashwari	297
215. Vallée de Boorzil à Goorais	297

	Pages.
216. Dak-bungalow de Goorais	298
217. Pont et vieille forteresse à Goorais	298
218. Ghoré	299
219. Dak-bungalow de Tragbal	299
220. Nouveau pont, à Kanjalwan	300
221. Ancien pont, au même endroit	300
222. Allée de bouleaux, au-dessus de Ghoré	301
223. Nos « house-boats »	302
224. Devant la dak-bungalow de Baramula	302
225. Nouveau dak-bungalow de Baramula	302
226. Aire en Cachemire	303
227. Sous les platanes du Chenar-Bagh	303
228 et 229. Dromadaires à vide et attelé	305
230. Sur la route du Cachemire	305
231. La route du Cachemire près de Murree	306
232. Chariots à l'étape	306
233. Mosquée dorée à Lahore	307
234. Lahore : Jumma Musjid, galerie de marbre	307
235. Lahore : Pavillon de marbre, devant la mosquée Jumma	308
236. Lahore : Mosquée Wazir Khan	308
237. Université de Lahore	309
238. Temple doré à Amritsar	309
239. Une des coupoles du Temple doré d'Amritsar	310
240. Le Temple doré d'Amritsar, au milieu de son étang	311
241. Indrapat : Vieux fort près de Delhi	312
242. Indrapat : Vue d'un des bastions	312
243. Vue panoramique d'un minaret de la Jumma Musjik, à Delhi	313
244. Tombeau d'Humanyan, près de Delhi	313
245. Kutub Minar	314
246. Observatoire de Jai Sing	315
247. Aux environs de Delhi	315
248. Jumma Musjik, à Agra	316
249. Tombeau d'itimadu Daulah, près d'Agra	316
250. Taj Mahal, à Agra	317
251. Rives de la Jumma ; vue d'un minaret du Taj Mahal	317

	Pages.
252. A Fatepur Sigri : Divan I Khas	318
253. Panch Mahal	318
254. Mirian's house	318
255. Cour intérieure de la Grande Mosquée à Fatepur Sigri, vue d'un minaret	319
256. Plaque de marbre ajourée, à travers laquelle se pro- file la Grande Mosquée.	319
257. Sikandra Musjik (environs d'Agra) : Détails du centre	320
258. Sikandra Musjik	320
259. Sikandra Musjik, vue inverse de la précédente . . .	321
260. Bénarès : Une des place de pèlerinage les plus fré- quentées	321
261. Bénarès : Le quai de crémation	322
262. Bénarès : Vieux temple tombant au Gange	322
263. Bénarès : Le quai du Gange en aval du Temple des Singes	323
264. Bénarès : Le Temple des Singes et le quai en amont	323
265. Plongeurs dans le port de Colombo	324
266. Le port de Colombo	324
267. Votre serviteur, à l'orientale !	325
268. Pyramide de glace	338
269. Le « Prinz-Regent Luitpold », du Norddeutscher Lloyd, à Port-Saïd	352

Planches hors texte, en phototypie.

Portrait de l'auteur	4
Le Jehlum, à Srinagar	49
Etat-major de l'expédition	59
Passe au-dessous du Zoji-la	78
A Skardu, confluent de l'Indus et du Shigar	111
Palabre avec le « wazir » d'Alchori	122
Mitre Peak (7500 m env.) vue de Doxam	204
Broad Peak, en face du Chogori, vue du Camp X (5500 m env.)	226
Broad Peak (8500 m env.) vue du Camp XI (6100 m) . . .	245
K ² ou Chogori ou Dapsang ou Godwin-Austen Peak (8611 m), vue du Camp VIII	275

Vue d'ensemble du glacier de Baltoro, prise entre Biange
et Doxam (aval), panorama . . . A la fin du volume

Cartes.

Carte générale de l'Inde	1 : 20,000,000	page 7
Cachemire et Baltistan	1 : 2,000,000	}	hors texte à la fin du volume
Glacier de Baltoro	1 : 200,000		
Graphique des températures.			



ERRATUM : Page 98.

Au lieu du numéro 61 (titre de l'illustration) lire 71.

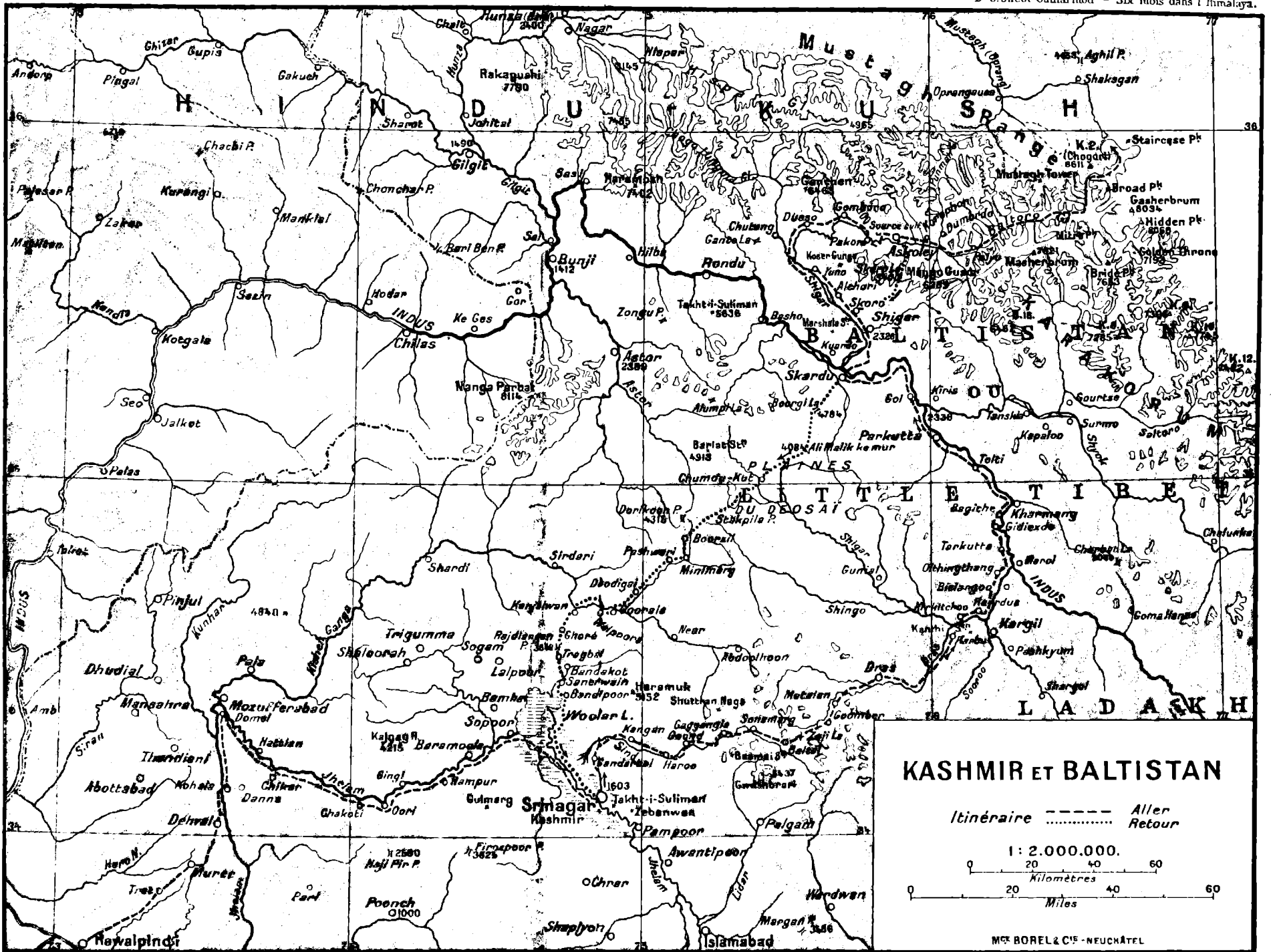




Vue d'ensemble du glacier de Baltoro, prise entre Bian



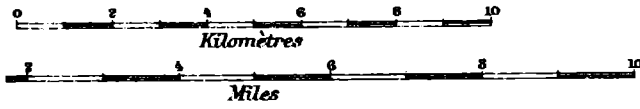
Vue d'ensemble du glacier de Baltoro, prise entre Bianghé et Doxam (aval).



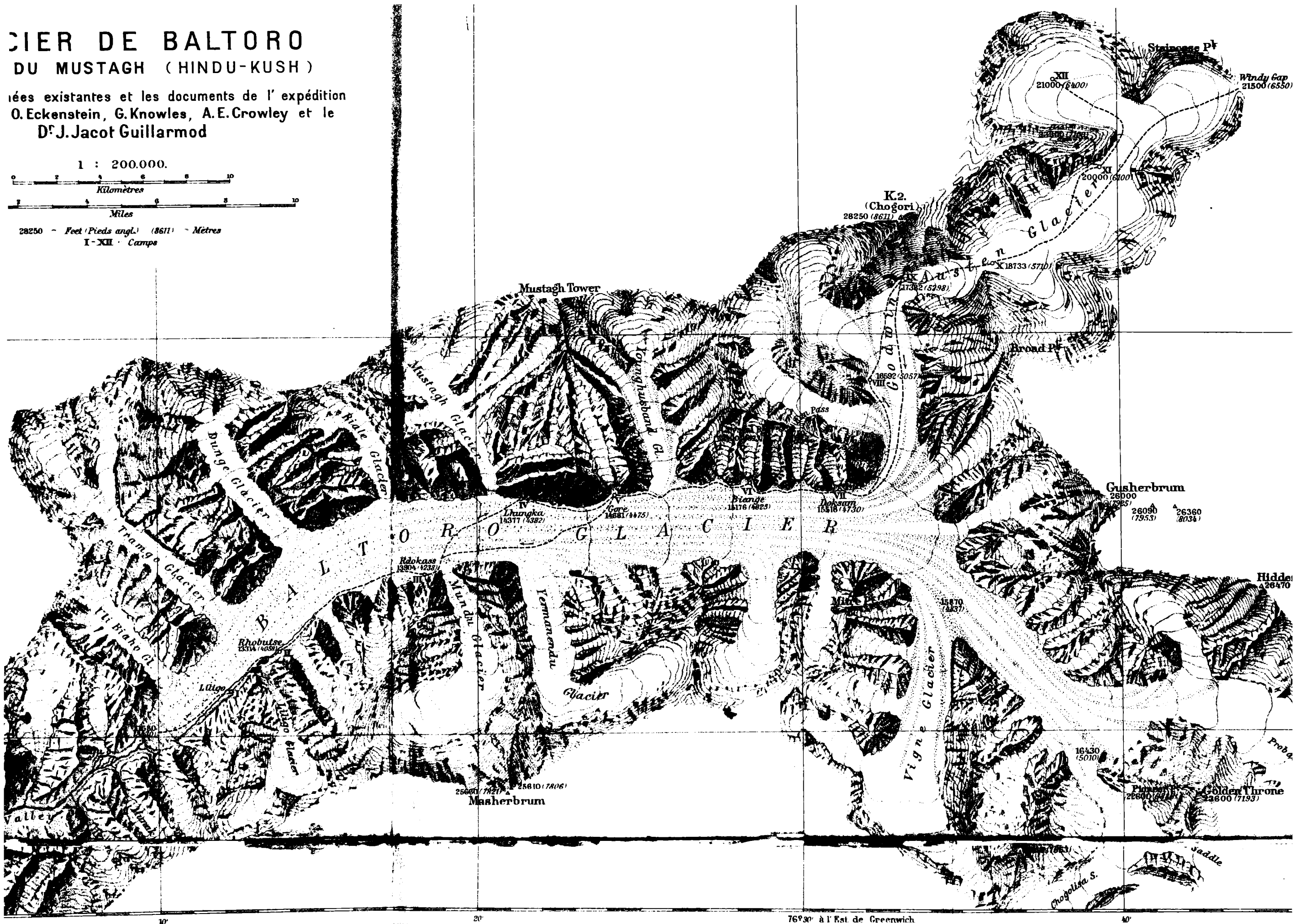
BIER DE BALTORO DU MUSTAGH (HINDU-KUSH)

Cartes existantes et les documents de l'expédition
O. Eckenstein, G. Knowles, A.E. Crowley et le
D^r J. Jacot Guillarmod

1 : 200.000.

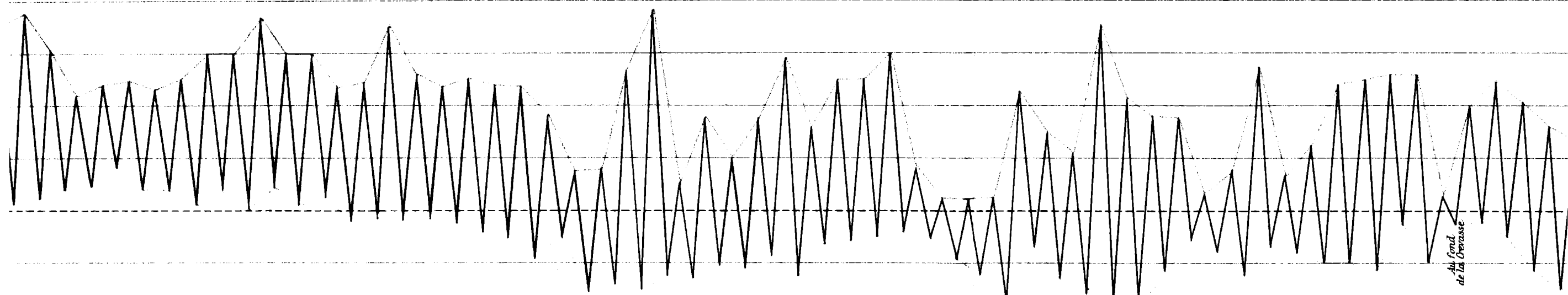


28250 - Feet (Pieds angl.) (8611) - Mètres
I - XII - Camps



ature max. et min. pendant le séjour sur le Glacier de Baltoro.

Mai 30 31 Juin 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27
 Juillet



beau

beau, vent du N.

tempête

beau, vent d'O et N. (Combats)

tempête, neige

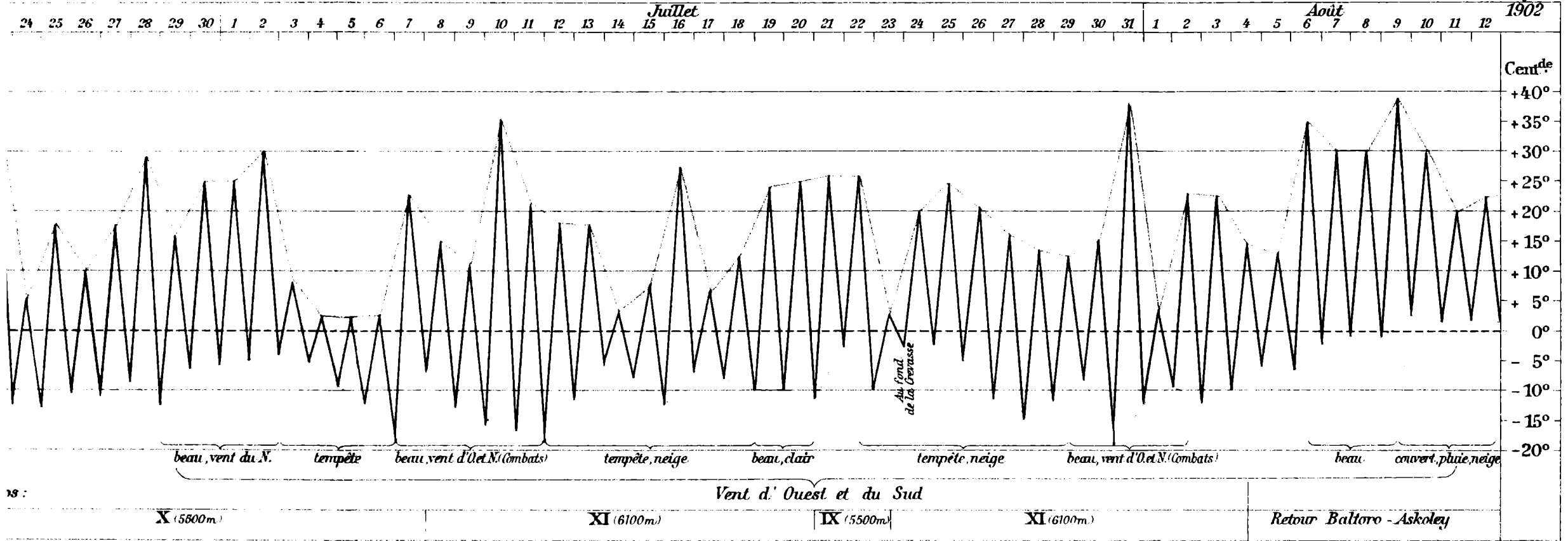
beau, clair

tempête, neige

du fond de la crevasse

Glaciers de Baltoro et Godwin Austen Camps :

Askoley (3000m)	d'Askoley à Paiyu (3500m)	I 4000m	II	III	IV	V 4500m	VI	VII 5000	VIII	IX	X 5500m)	XI (6100m.)	IX (5500m)
-----------------	---------------------------	---------	----	-----	----	---------	----	----------	------	----	----------	-------------	------------



18 :